


COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
Ο ΒΙΟC
ΤΕΧΝΗ
ΒΡΑΧΥC Η
ΔΕ
ΜΑΚΡΗ

ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF
DE L'ESPAGNE.

ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF
DE L'ESPAGNE,
TROISIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

PAR M. LE C^TE AL. DE LABORDE;

PRÉCÉDÉE

d'une *Notice* sur la configuration de l'Espagne et son climat, par M. *de Humboldt*; d'un *Aperçu* sur la géographie physique, par M. le colonel *Bory de Saint-Vincent*, et d'un *Abrégé historique* de la Monarchie espagnole et des invasions de la Péninsule *jusqu'à nos jours*;

ENRICHIE

1° de *Vignettes*, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, représentant les principaux Monuments et Vues de l'Espagne; 2° de *deux grandes cartes* de ce royaume, l'une *physique* et l'autre *politique*, coloriées; 3° d'un *Atlas* in-4° contenant les *plans* de *Madrid*, *Grenade*, *Cadix* et *Gibraltar*, et un grand nombre de *cartes routières* dressées et dessinées d'après les derniers documents parvenus au ministère de la guerre.

Tome Second.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

1827.



Carte Politique DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL,

PAR

Mr. LE COLONEL BORY DE St. VINCENT.

1827.

GOLFE DE BISCAYE

FRANCE

ILES BALÉARES

ILE MINORQUE

ILE MAYORQUE

ILE IVICE

DETROIT DE GIBRALTAR

MER MÉDITERRANÉE

AFRIQUE

LÉGENDE

P. Pont.

Pto Port. Col de Montagne.

Co Castillo. Chateau

T. Torre. Tour

Ve Venta. Auberge

Grandes et belles routes ferrées

Routes ordinaires et mauvaises l'hiver

CAPITALES DE PROVINCES

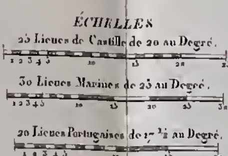
VILLES DU SECOND ORDRE

Villes du troisième ordre

Divisions anciennes

Divisions modernes

Portugal



Longitude orientale de l'île de Fer.

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

NOTICE SUR LA CATALOGNE.

La Catalogne, qui porte le titre de principauté, est située à l'extrémité et au nord-est de l'Espagne, dans une étendue de quarante lieues de l'est à l'ouest, et de quarante-quatre du nord-est au sud-est; elle est appuyée au nord sur le groupe oriental du système des monts pyrénaïques, qui la sépare de la France, s'étend du cap Creux aux sources de la Sègre, et dont le Canigou est le point le plus élevé; elle confine à l'est avec la Méditerranée, au sud avec le royaume de Valence, et à l'ouest avec l'Aragon.

Elle contient 1 archevêché, 7 évêchés, 8 chapitres de cathédrale, 18 chapitres de collégiale, 22 abbayes, jouissant de droits presque épis-

copaux; 1 grand-prieuré, et 16 commanderies de l'ordre de Malte; 2,738 paroisses, 284 maisons religieuses, 84 hôpitaux, une université, 15 colléges pour l'éducation de la jeunesse, 14 cités, 283 villes, 1,806 villages, 22 places de guerre et 6 ports.

Ses principales villes sont : Barcelone, ville épiscopale, qui en est la capitale; Tarragone, ville archiépiscopale; Urgel, Lérida, Gerone, Salsona, Vich, Tortosa, villes épiscopales; Figueras, Aulot, Igualada, Reus, Mataro, Villafranca de Panadès, Cervera, Manresa, Palamos, etc.

Cette province est arrosée par 26 rivières dont 10 se jettent dans la mer; le Rio-Llobregat, qui s'y jette près de Barcelone, peut être considéré comme un fleuve; l'Èbre, qui est un cours d'eau à peu près égal à la Seine, est très-important pour la navigation, depuis que les parties supérieures en ont été canalisées en Aragon. Ses six ports, sur la Méditerranée, sont: Palamos, Cadaquès, Rosas, Salou, Tarragone et Barcelone. La plupart de ses montagnes s'embranchent à la chaîne des Pyrénées; plusieurs sont d'origine volcanique, mais le plus grand nombre est de constitution calcaire : on distingue parmi leurs principaux sommets ceux de Mon-nègre, de Vallgorguina, de San Grau, d'Alsinelles, de Requesens, de

Monserrat, etc., etc. Les principales vallées sont celles de Barrabès, d'Aran, de Cardona, de Farrera, d'Andorra, d'Aneu, d'Aro, etc.

La Catalogne fut une des premières provinces d'Espagne qui attirèrent l'attention des Romains, celle dans laquelle ils établirent d'abord leur domination, et une des premières aussi qui furent délivrées du joug des Arabes. Elle fut conquise sur les Romains par les Goths, sous la conduite de leur roi Évaric, vers l'an 470; par les Maures sur les Goths, vers l'an 711; et par les Français sur les Maures, à la fin du VIIIe siècle et au commencement du IXe. C'est alors que la ville de Barcelone devint le chef-lieu d'un comté du même nom. Depuis l'an 839, elle eut seize comtes, en y comprenant Raymond V, le dernier d'entre eux, mort en 1172, après être monté sur le trône d'Aragon par son mariage avec Pétronille, héritière de ce royaume. Dès le IXe siècle, cette province forma une souveraineté particulière qui joua un grand rôle dans les temps de la division des fiefs. La maison qui la possédait, française d'origine, rendit sa puissance respectable : ses états comprirent la Catalogne, le Roussillon, la Cerdagne, le Comté de Foix, et une grande partie du Languedoc. Divisés par la suite entre plusieurs de ses branches, ils formèrent des états particu-

liers. Cette maison, étant montée au trône d'Aragon, étendit sa domination sur les îles de Majorque et de Minorque, sur la Sicile, et sur le royaume de Valence. Elle réunit enfin sous ses lois l'universalité de la monarchie espagnole.

Sous les comtes de Barcelone, la Catalogne était divisée en vigueries; chacune gouvernée par un viguier, en latin, *vicarius*, qui était comme le lieutenant des comtes. Cette espèce de magistrature, qui jouissait d'une autorité très-étendue, subsista encore après la réunion de la Catalogne à la monarchie espagnole. Mais les vice-rois, ou gouverneurs, auxquels les rois conférèrent le commandement de cette province, diminuèrent insensiblement l'autorité des viguiers, qui eux-mêmes ne se trouvaient plus d'une condition aussi relevée que ceux de l'institution primitive. A la fin du XVIIe siècle, ces officiers avaient déjà perdu leurs plus beaux droits.

La révolution politique qui plaça une branche de la maison royale de France sur le trône d'Espagne porta un coup funeste à la Catalogne : cette province, ayant pris les armes contre le petit-fils de Louis XIV, perdit ses priviléges, ses lois, ses coutumes, ses viguiers, et reçut, comme le reste du royaume, des corrégidors.

Avant cette époque, la Catalogne se gouvernait, pour ainsi dire, elle-même. Dès le milieu du xie siècle, elle eut ses lois particulières, ses coutumes locales, que le comte Raymond substitua, en 1068, aux lois gothiques tombées en désuétude. Les vassaux y étaient serfs des seigneurs, comme dans tous les pays soumis au régime féodal. Cet usage fut insensiblement aboli : les derniers serfs de la Catalogne, dont il soit fait mention, sont les habitans de Remenca, que Ferdinand le Catholique affranchit en 1483.

Lors de la réunion de la Catalogne à la couronne d'Aragon, cette province eut encore ses états particuliers, qui partagèrent la puissance législative avec le souverain : ils proposaient aux rois les lois qu'ils jugeaient nécessaires; et le monarque les approuvait en les faisant promulguer; ou bien ils donnaient leur sanction à celles qui émanaient de la seule autorité du prince. Ces états se tinrent à Barcelone et dans plusieurs autres villes de la principauté de Catalogne. Après la réunion du Roussillon à cette province, relativement à l'administration, ils se tinrent quelquefois à Perpignan; les députés des trois états du Roussillon y étaient admis, distingués cependant de ceux de la Catalogne. Ceux-ci étaient aussi composés des trois ordres : du clergé, de la noblesse et des

communes. Le premier comprenait les évêques, les abbés, les députés des chapitres et ceux de quelques corps religieux; le second, tous les nobles âgés de vingt ans, et des roturiers possédant des fiefs nobles; le troisième n'avait point le titre de tiers-état; on l'appelait *universidades*, qu'on exprime mieux par le mot de *communes*: car on donne en Catalogne le nom d'*universités* aux municipalités et aux corps politiques des villes. Les députés des villes qui avaient l'entrée aux états étaient en petit nombre.

Les états s'assemblèrent encore à Barcelone en 1702, sous Philippe V; mais, comme nous l'avons déjà dit, ce roi abolit les priviléges dont les Catalans étaient très-jaloux; et ils ne conservèrent que le stérile droit d'envoyer des députés aux états-généraux de la monarchie espagnole, lorsqu'ils se rassemblent.

La Catalogne a eu trois ordres militaires, destinés à la seule noblesse.

Le premier fut celui de Mont-Joie, en latin *Mons gaudii*, appelé par les Castillans de *Monfranc*, et par les Catalans et les Valenciens, de *Monjoya*. Il fut fondé, en 1143, par Raymond Bérenger, dernier comte de Barcelone, et confirmé, en 1189, par le pape, qui le mit sous la règle de Saint-Basile. L'habit était blanc; et les chevaliers portaient une

croix rouge à huit pointes. Il fut réuni, en 1221, à celui de Calatrava.

Le second, sous le nom de Saint-George d'Alfama, fut établi, en 1201, par Pierre II, roi d'Aragon; le château d'Alfama, situé à la pointe orientale et méridionale de la Catalogne, entre le col de Balaguer et l'embouchure de l'Èbre, en fut le chef-lieu. Cet ordre était sous la règle de Saint-Augustin. Les chevaliers portaient aussi une croix rouge, mais pleine, comme est aujourd'hui celle de Montesa. Il était gouverné par un grand-maître; on en compte dix : le premier, en 1202, le dernier, en 1400, époque où il fut réuni à l'ordre de Montesa, qui avait été fondé depuis quelque temps.

Le troisième fut l'ordre de la Hache, dont le chef-lieu était à Tortose. Cet ordre fut fondé en 1150, par Raymond Bérenger, dans la vue d'honorer et de récompenser les femmes de Tarragone, qui venaient de défendre avec courage leur ville contre les entreprises des Maures. Les chevalières portaient une hache rouge; elles précédaient les hommes dans les cérémonies publiques [1]. Cet ordre est éteint depuis long-temps.

[1] Ceci rappelle le trait d'héroïsme de Jeanne Hachette, qui, à la tête des femmes de Beauvais, défendit cette ville, en 1472.

ROUTE DE PERPIGNAN

AUX FRONTIÈRES DE L'ESPAGNE PAR LA CATALOGNE.

De PERPIGNAN on arrive au Volo (*el Boulou*) par un assez beau chemin de 3 lieues [1] qui traverse une partie de la plaine du Roussillon. On laisse à droite *el Masdeu*, ancienne maison des Templiers, et les villages de Pollestras, Vilamulaça, Passa et Tresserras; et à gauche, sur une hauteur, celui de Banuls dels aspres. Le Boulou, réduit aujourd'hui à l'état de village, fut anciennement une ville forte; on voit encore quelques-unes de ses murailles et des ruines de ses fortifications. Il est dans une belle situation sur la rive droite du Tech, et auprès d'une plaine fertile. Une voie militaire des Romains passait par cette ancienne ville, nommée alors *Stabulum*.

En sortant du Boulou on passe le Tech, dont le lit est fort large et quelquefois dangereux, à cause de ses crues d'eau et de son sable mouvant. Dans les temps ordinaires, les voitures et les bestiaux le passent à gué, et les gens à pied sur des radeaux et dans une petite barque. Un pont y serait nécessaire. En s'éloignant du

[1] Dans tout cet ouvrage, il ne sera question que des lieues d'Espagne de 20 au degré.

Boulou, on commence à monter sur les Pyrénées par une pente douce, qui devient insensiblement plus forte. Le chemin est beau, large, et soutenu sur des précipices par de très-bonnes murailles. Après deux heures de marche on arrive au village de l'Écluse, qui est le *Clausura* des Romains. Bientôt après on parvient au sommet des Pyrénées, et on les passe en traversant le col du Pertus, l'ancien *Portus* des Romains : le château de Bellegarde, bâti sur une haute montagne isolée, défend ce passage. Il y a là un bureau d'inspection pour les passeports, et un corps-de-garde.

A peu de distance, un pont fait la séparation de la France et de l'Espagne; leurs limites étaient marquées par des colonnes qui ont été abattues pendant la guerre de 1793 : ce pont traversé, on entre en Catalogne.

Route depuis le col du Pertus, *frontière de France, jusqu'à* GÉRONE, 11 *lieues*[1].

	lieues.
Pont du col de Pertus à	
La Junquera, gros village,	1
Le Llobregat, rivière sans pont, qu'il ne faut pas confondre avec le petit fleuve qui tombe près de Barcelone dans la même mer.	»
A reporter,	1

[1] Route venant de Perpignan pour aller soit à Barcelone, soit à Saragosse, à Valence et à Madrid.

	lieues.
Report d'autre part,	1
Hostal-Nou, hameau,	2
La Muga, rivière, et le pont de Molins,	»
Figueras, ville forte,	1 1/2
Santa Llogaya, village,	1
Fluvia, rivière sans pont. Un bac,	»
Bascara, village,	1
Col d'Orriols, hameau,	» 1/2
Vila de Muls, village,	1
Medina, village,	2
Le Ter, fleuve avec un grand pont,	»
Pont-Mayor, village,	» 3/4
GÉRONE, cité,	» 1/4
TOTAL,	11

Après avoir quitté le port ou col de Pertus, qui sépare la France de l'Espagne, on achève de descendre les Pyrénées par un chemin très-beau qui arrive à la Junquera.

La Junquera est un gros bourg situé à l'entrée d'une plaine que Strabon dit avoir été fertile en lin, et en spart mal à propos confondu avec le jonc marin, d'où elle avait pris le nom de *Campus juncarius*, et la bourgade celui de *Juncaria*. Elle a une église paroissiale, un bureau des fermes du roi, et une garde de cinquante hommes; elle est peu commerçante, quoique assez peuplée : on n'y trouve qu'une mauvaise auberge, laquelle cependant, comparée aux *posadas* qu'on rencontre dans le reste

de l'Espagne, paraît assez bonne. Ce lieu est la patrie d'Antoine de Aguilara, habile médecin du XVIe siècle, connu par des écrits sur la médecine pratique.

A ce premier bureau des fermes, on est ordinairement fouillé avec sévérité; mais il est facile de s'en préserver avec quelques *piecettes* (valeur de 1 franc), à moins que les supérieurs ne soient présens, ou qu'il n'y ait autour de la voiture un trop grand rassemblement de curieux. Mais ce dont il est impossible de se préserver, lorsqu'on voyage avec sa propre voiture, c'est de payer un droit énorme qui monte ordinairement aux trois quarts de la valeur de la voiture. Le seul moyen d'éviter cette dépense est de s'engager à sortir cette même voiture dans un temps déterminé. Il faut alors avoir une lettre de recommandation ou de crédit pour quelque personne établie à la Junquera, qui réponde de votre fidélité à cet égard, en s'engageant à payer pour vous le droit supposé. Les négocians de Perpignan ont soin de donner aux voyageurs les lettres nécessaires pour remplir cette formalité.

En sortant de la Junquera, le chemin n'est plus aussi beau; il est pierreux, mal entretenu et entrecoupé de ravins. On côtoie longtemps des montagnes à travers des gorges plus ou moins étroites, tortueuses et profondes. On

passe sept fois la rivière de Llobregat, qui, par ses sinuosités rapprochées, rend quelquefois ce passage dangereux : elle est souvent à sec; mais, dans les temps de pluie, elle oblige le voyageur à s'arrêter. Après avoir fait deux lieues, on trouve Hostal-Nou, c'est-à-dire la maison neuve; et l'on passe la rivière de Muga sur le pont de Molins pour entrer dans le canton appelé Ampurdan. Une plaine immense s'offre ici aux yeux du voyageur; une culture soignée s'y développe; les arbres fruitiers et les oliviers y forment une épaisse forêt. Les fruits, le blé, le riz, les légumes, le lin et le chanvre couvrent la terre de leurs productions variées : tout y est beau, riant et fertile. On parcourt cette riche plaine pendant une lieue; et on arrive à Figueras.

Figueras est une petite ville située dans le milieu de la plaine. Elle a une église paroissiale, deux couvens, l'un de cordeliers et l'autre de capucins, un hôpital, et une petite garnison. Les rues en sont assez larges; on y trouve une grande place carrée, entourée de galeries couvertes. Elle serait belle si les maisons qui la forment étaient mieux bâties. On y compte environ 4,000 personnes. Cette ville est peu commerçante; elle doit son principal commerce à sa proximité de la France. Il y a deux auberges assez bonnes quant à la nourriture;

mais les lits commencent à y être durs, selon l'usage en Espagne; on y reçoit la visite des gardes de la ferme, dont on se débarrasse comme à la Junquera. La monnaie de France a cours dans Figueras; on l'y reçoit dans toutes les boutiques; souvent on ne perd qu'un réal, ou 22 centimes et demi, par louis; la plus grande perte est de 50 centimes. Les voyageurs français doivent avoir la précaution d'y changer l'argent de leur pays contre celui d'Espagne; car on éprouve une perte plus considérable à mesure qu'on avance dans l'intérieur du royaume.

On a bâti près de Figueras, sous le règne de Ferdinand VI, une citadelle qui a coûté des sommes immenses. Elle est placée sur une petite éminence, et porte le nom de *château de San Fernando*: on y a déployé une magnificence qu'on trouve rarement dans les places de guerre. Les murs en sont épais et en pierre de taille, les fossés profonds et larges, et les approches minées. Le cordon principal ne se découvre point du dehors; les remparts, les magasins, les écuries, les caves, les casernes, l'hôpital, y sont casematés; on l'a munie de toutes les choses nécessaires à sa défense; et l'on a si bien mis à profit la roche vive sur laquelle elle est bâtie, que, de presque aucun

côté, on ne peut ouvrir la tranchée : partout on rencontre la pierre. Cette forteresse est un pentagone irrégulier, dont on peut comparer la forme à celle de ces pattes de poche pointues que l'on portait autrefois. Elle est située presque au milieu d'une grande plaine qu'elle défend ainsi de tout côté, servant comme d'un camp retranché de 16 à 17,000 hommes. Cette forteresse est une des plus belles places de l'Europe. Des motifs de politique, qu'il n'est point de notre sujet de pénétrer, causèrent sa reddition dans la dernière guerre; et cet événement ne fait aucun tort à la bravoure espagnole : on voit encore dans la salle du conseil de la forteresse des taches d'encre causées par la colère d'un officier qui jeta la plume sur le mur, ne voulant pas signer la capitulation, ou désolé d'avoir été obligé de la signer. Depuis ce temps, on a mis sur ces murailles une couche de blanc; mais, soit négligence, soit hasard, l'honorable tache paraît encore.

En quittant Figueras, on trouve un chemin inégal, mal tenu, rempli de pierres et de boue : il conduit au village de Santa Llogaya, et plus loin à la rivière de la Fluvia, que l'on passe à gué lorsque les eaux sont basses, ou dans un mauvais bac lorsqu'elles sont élevées; mais, quand il a plu un peu fort, ou à l'époque de

la fonte des neiges, on ne peut la traverser d'aucune manière[1].

Laissant le bourg de Bascara à gauche, on arrive au col d'Orriols, aux villages de villa de Muls et de Medina; de là, au pont Mayor, sur lequel on passe le Ter. Un nombre assez considérable de maisons placées sur deux lignes forme ici une sorte de village, qu'on peut regarder comme un des faubourgs de Gérone, où l'on arrive en un quart d'heure.

Gérone, en latin *Girunda*, en espagnol *Gerona*, est une cité et place de guerre maintenant démantelée, située sur le flanc et au pied d'une montagne escarpée. Le Ter traverse cette ville, qui était environnée de très-bonnes murailles flanquées de fortifications, et protégées par deux forts établis sur la montagne. Cette ancienne cité donnait autrefois son nom aux fils aînés des rois d'Aragon, qui prenaient le titre de princes de Gérone; elle est aussi très-connue par les différens siéges qu'elle a soutenus, et la résistance qu'elle a presque toujours opposée. Assiégée, en 787, par Louis, roi d'Aquitaine, fils de Charlemagne, elle lui fut livrée par les chrétiens, qui massacrèrent la garnison maure. Elle ser-

[1] C'est après le passage de cette rivière, que le roi Ferdinand fut remis au milieu de ses sujets, à son retour de France, le 24 mars 1814.

vit d'asile, en 1462, à la reine d'Aragon et à son fils contre les poursuites des Catalans révoltés. Le comte de Pallas, un des généraux des rebelles, en fit alors le siége et la prit. Il allait forcer le château où la reine s'était retirée, lorsqu'une armée française, commandée par le sire d'Albret, parut et délivra cette princesse. En 1656, Gérone succomba sous les efforts d'une armée française. Il en fut de même, en 1694, après sept jours de tranchée ouverte. Elle fut une des premières villes qui manquèrent au serment qu'elles avaient juré à Philippe V; et elle ouvrit ses portes, en 1705, à l'archiduc Charles, le reconnaissant pour roi d'Espagne sous le nom de Charles III. Pendant six ans elle persista dans ce parti, soutint un long siége, et fut enfin réduite à l'obéissance, en 1711, par une armée française, sous les ordres du duc de Noailles. Assiégée l'année suivante par les Autrichiens et les Catalans, elle fut défendue par le comte de Brancas, qui, après un blocus de huit mois, contraignit l'ennemi à se retirer. Mais les siéges les plus terribles qu'elle eut à soutenir furent dans l'avant-dernière guerre en 1808 et 1809. Le dernier, dans lequel elle succomba, coûta à l'armée française neuf mois de travaux terribles, paralysa toutes les forces réunies en Catalogne, coûta beaucoup de monde, et ne fut terminé

que lorsque la place eut sept brèches ouvertes, et que la garnison de 14,000 hommes se trouva réduite à 4,000. Ses fortifications consistaient en une enceinte avec des tours, mais sans terre-plein, deux bastions placés à l'entrée et la sortie de la rivière Dona de las Mercedes, et cinq autres bastions et une demi-lune; mais toute la place manquait de fossés et de chemins couverts. Les montagnes des environs sont défendues par plusieurs forts qui les dominent, tels que ceux du Connétable, des Capucins, de la Reine; Gérone est surtout un point avantageux pour servir de base d'opération, de magasin général à une armée qui agirait contre la France, ou à une armée française qui s'en emparerait pour de là continuer ses opérations en Catalogne.

L'histoire de la cité de Gérone a été publiée, en 1673, par le père Roig : c'est un ouvrage plein d'absurdités et de traditions fabuleuses. Il est singulier qu'il ait été écrit dans le temps où la meilleure critique régnait en Espagne, lorsque le marquis de Mondejar, don Nicolas Antonio et don Joseph Pellicer purgeaient l'histoire ecclésiastique et civile de toutes les fables dont les anciens écrivains l'avaient inondée depuis long-temps. Gérone est la patrie de Antic Roca, philosophe du XIVe siècle, auteur d'un dictionnaire latin et

catalan, et de Raphaël Mox, médecin du XVII[e] siècle, qui écrivit sur les maladies des femmes.

Étendue et population. Le plan de cette ville offre une forme presque triangulaire. Ses rues sont étroites, tortueuses, ornées cependant de maisons assez bien bâties; on y trouve beaucoup d'églises et de couvens. La vie qu'on y mène est triste : sans société, sans spectacle, sans aucun genre de dissipation. Elle a une population d'environ 14,000 personnes, dont les prêtres, les religieux et religieuses, les clercs et les étudians font au moins le quart.

Administration ecclésiastique. Gérone est le siége d'un évêque suffragant de Tarragone. Son diocèse est divisé en quatre archidiaconés, et comprend quatre cent soixante-dix paroisses, deux chapitres de collégiales et huit abbayes ou prieurés, qui jouissent de droits presque épiscopaux. Il y a aussi un chapitre de collégiale dans l'église de Saint-Féliu. La ville a cinq paroisses, neuf couvens d'hommes et trois de femmes, une maison de béguines, un collége, un séminaire, un hôpital général et un hospice de charité [1].

Administration civile et militaire. Gérone a un gouverneur pour le roi, qui est chargé à la fois du militaire et du civil, un lieutenant de roi, un major, un gouverneur pour le petit château de Mont-Jouic, un alcade-major pour l'administration de la justice,

[1] Il a été tenu plusieurs conciles dans cette ville, l'un en 517, l'autre en 1068.

un corps municipal de douze régidors et une petite garnison.

Industrie. Cette ville, peu commerçante, n'a d'autres manufactures que quelques métiers à fabriquer des bas, de la grosse toile et des étoffes en laine et coton, qui n'ont même été établis dans l'hospice que depuis une vingtaine d'années.

Édifices publics. Les églises de la cathédrale et de la collégiale sont les deux édifices les plus remarquables de Gérone. La première est bâtie sur la croupe de la montagne : ce qui lui forme un sol très-élevé ; elle développe une façade majestueuse au haut de trois grandes terrasses ornées de balustrades en granit ; on y monte par un superbe escalier de quatre-vingt-six marches, et d'une largeur égale à celle de l'édifice. La façade est décorée, avec assez de mauvais goût, par trois ordres d'architecture, dorique, corinthien et composite ; elle est flanquée de deux tours hexagones. L'église, dans l'intérieur, est grande et belle.

Les tombeaux de Raymond Bérenger, dit tête d'Étoupe, comte de Barcelone, et de la comtesse Ermesinde, qui mourut en 1058, sont attenans à la muraille du sanctuaire : un de chaque côté.

La cathédrale a un trésor fort riche en calices, patènes, croix, châsses, reliquaires, encensoirs, lampes et autres objets d'or et d'argent, ornés de pierreries.

La collégiale, ou l'église de Saint-Féliu, autrefois Sainte-Marie *extrà muros*, est d'une architecture gothique, à trois nefs, séparées par des piliers, ayant

au milieu une grande et belle croisée. Sa façade est accostée d'une tour très-élevée et fort ancienne. On conserve le corps de saint Narcisse dans une chapelle bâtie aux frais de l'évêque Lorenzana, mort en 1796.

Un monument fort curieux qui se trouve à Gérone, dans le couvent des Capucines, est un bain arabe dont l'architecture est de la plus grande élégance.

Cette construction est composée d'un stylobate octogone à hauteur d'appui, au-dessus duquel s'élèvent huit colonnes ornées de chapiteaux d'un beau travail, et soutenant un attique également octogone; huit autres colonnes très-courtes reposent sur cet attique, et sont couronnées par une coupole svelte et légère. Le jour se communique par les intervalles de cette seconde construction. Les pierres de cette coupole sont d'une nature spongieuse et ne chargent pas trop l'édifice; la voûte de la salle prend naissance sur les chapiteaux des grandes colonnes, et décrit une courbe prolongée et hardie; dans les quatre angles, elle forme un pan coupé par le moyen d'un arc surbaissé qui est attenant aux murs collatéraux : le tout est exécuté avec de très-belle pierre qui reçoit un poli égal à celui du marbre. Les quatre faces sont percées par quatre portes : l'une d'elles est décorée par plusieurs petites colonnes adossées contre les murs, au-dessus desquelles partent les cintres ou arcades, qui vont se rejoindre à la voûte. Les petites colonnes posent sur des banquettes, au-dessous desquelles sont des ouvertures qui servaient peut-être à

mettre à couvert la chaussure de ceux qui entraient dans les bains; de même que les niches, que l'on observe sur la face latérale à droite, servaient à contenir leurs habits.

On ne peut douter que cet édifice ne servît à des bains: dans tous les contrats de vente, donations ou testamens, cette maison est toujours mentionnée sous le nom de *Casa de los Baños.* On observe entre ce monument et les bains que l'on voit encore dans l'Orient une analogie singulière : c'est la même distribution, la même lumière venant du toit, et la forme octogone pour le bassin du milieu; il paraît seulement que les détails de l'architecture n'en sont pas aussi soignés, et qu'ils sont loin d'être d'un goût aussi pur.

A un petit quart de lieue de Gérone est situé un monastère de bénédictines sous l'invocation de Saint-Daniel : il est gouverné par une abbesse. C'est un des principaux de la Catalogne pour l'ordre de Saint-Benoît; on n'y reçoit que des demoiselles qui peuvent faire preuve de noblesse.

Instruction publique. L'université de Gérone, fondée, en 1521, par Philippe II, fut supprimée en 1715 par Philippe V; et alors les jésuites y demeurèrent en possession de l'instruction publique, excepté deux chaires de philosophie et de théologie établies hors de leur maison. Depuis l'expulsion de ces religieux, on a réuni l'instruction en un seul collége : on y compte jusqu'à neuf cents écoliers, auxquels on enseigne la grammaire latine, la rhétorique, la philosophie et la théologie; on y a laissé la biblio-

thèque de ces pères ; elle est assez nombreuse et bien composée : on l'a rendue publique. Il y a en outre trois autres chaires entretenues aux frais de la ville.

La communauté des béguines tient des écoles pour l'instruction gratuite des pauvres filles, et un pensionnat pour de jeunes demoiselles. Cette institution est due à l'évêque don Thomas de Lorenzana, qui tendit une main secourable aux infortunés, et qui, par une générosité dirigée avec intelligence, a encouragé dans tout son diocèse l'agriculture, les manufactures et les arts utiles.

Première route de GÉRONE à BARCELONE, *par l'intérieur des terres : 16 lieues.*

	lieues,
GÉRONE à	
Hostal de la Céba, quelques maisons,	2 1/2
Las Mallorquinas, village,	2 1/2
Hostalrich, ville,	2
Batlloria, village,	1
San Celoni, ville,	1
Llinas, village,	1
La Roca, village,	1
La Tordera, rivière et pont,	»
Monmola, village,	1
Els Holstals, quelques maisons,	1
Moncada, village,	1
Saint-André, village,	1
BARCELONE, cité,	1
TOTAL,	16

Il serait inutile de décrire cette route ; les

chemins y sont très-mauvais, et les auberges détestables. Elle n'est plus fréquentée que par des muletiers; c'est cependant encore le chemin de la poste, décoré du nom de *Route royale*.

Deuxième route par le chemin de la marine : 17 *lieues* 1 *quart*.

	lieues.
GÉRONE à	
La Granota, trois ou quatre maisons,	3 $^1/_2$
La Tordera, rivière sans pont,	»
Tordera, village,	1 $^1/_2$
Malgrat, village,	» $^3/_4$
Pineda, village,	1
Calella, petite ville,	1
San Pol, village,	1
Le Bellet, rivière sans pont,	»
Canet de Mar, village,	1 $^1/_2$
Santa Maria de Mar, village,	» $^3/_4$
Arenys de Mar ou Sainte-Marie de Arenys,	» $^3/_4$
MATARO, cité,	1
Vilasar de Baix, village,	» $^3/_4$
Premia de Baix,	» $^3/_4$
Masnou, hameau,	» $^3/_4$
Mongat, hameau,	» $^1/_4$
Badalona, village,	» $^3/_4$
San Adria, village,	» $^1/_2$
Le Bézos, rivière sans pont,	»
BARCELONE, cité,	» $^3/_4$
TOTAL,	17 $^1/_4$

Un chemin très-large, mais mal tenu, con-

duit de Gérone à la rivière de la Tordera, distante de 5 lieues; il passe dans un terrain léger, sans consistance, qui s'humecte aisément à la moindre pluie; il est plein de boue en hiver et de poussière en été; dans toutes les saisons il est coupé par de profondes ornières qui le rendent difficile et cahotant : à peine est-il praticable pour les voyageurs à pied.

Presque tout ce pays est sans culture. On passe à la Granota (la Gorge), pauvre hameau où se trouve une mauvaise auberge non loin de la Tordera. On aperçoit à la gauche Blanès, bourg situé au bord de la mer, à l'embouchure de la rivière; on y trouve des fabriques de cuirs. Il fut la patrie de l'historien Gaspard Roig y Jalpi, qui écrivit l'histoire de Gérone dont nous avons parlé.

Arrivé à la Tordera, on traverse cette rivière sur un mauvais pont de bois; quelquefois on la passe à gué et sans peine; cependant, à la moindre pluie, elle devient un torrent impétueux qui inonde les campagnes voisines. On est dans l'usage de passer cette rivière dans des barques lorsqu'elle commence à décroître; mais les voyageurs impatiens se pressent trop; et il est arrivé plusieurs fois qu'une barque, parvenue dans le milieu du courant, s'est trouvée entraînée et renversée

par la rapidité des eaux. La sécurité des gens du pays, ou l'amour du gain qui les aveugle sur les dangers, trompe souvent les étrangers; et plusieurs en ont été les victimes.

Après avoir traversé cette rivière, on arrive au village de son nom, ensuite à ceux de Malgrat, de Pineda, ayant chacun une fabrique d'ancres et d'eau-de-vie. Les femmes et les filles s'y occupent à faire des dentelles ou des blondes. Une lieue plus loin, on trouve la petite ville de Calella dans un site charmant. Elle est bien bâtie, et renferme environ 2,400 habitans, une église paroissiale, un couvent de religieux, un hôpital, des fabriques d'ancres et d'eau-de-vie; on y fait des blondes, de la dentelle et des filets à pêcher; son auberge est assez bonne, et toujours abondamment fournie en poisson.

Ici l'on commence à côtoyer la mer : ce qui a fait nommer cette route le chemin *de la marine;* en effet, jusqu'à Barcelone, on ne perd plus de vue la Méditerranée; les villages et les habitations s'y succèdent sans interruption.

On arrive à San Pol, village nouveau, situé sur la rivière de Bellet, que l'on y passe à gué. Sa population est d'environ 2,000 personnes, et elle s'accroît tous les jours.

A Canet de Mar, village assez considérable, il y a des fabriques d'eau-de-vie.

A Santa Maria de Mar, autre village, on trouve autant d'industrie et d'activité que dans les précédens. A Arenyz de Mar ou Santa Maria de Arenyz, l'on compte 3,500 habitans; il y a une belle église paroissiale, un couvent de capucins, des fabriques d'ancres, des manufactures de bas de coton, de bas de soie et de toiles de coton; une école de pilotage, et un chantier de construction pour des petits navires.

Ces villages sont tous sur les bords de la mer; et leur situation est agréable; ils ont un air de recherche et de propreté qui plaît. L'activité des habitans s'y remarque partout: les femmes et les enfans font de la dentelle et de la blonde; les hommes s'y livrent à la pêche, à la navigation, au commerce. Les côtes sont couvertes de petits navires, de barques qui font le cabotage en Espagne, en Roussillon, en Italie, et qui vont même jusque dans l'Amérique espagnole.

On parcourt avec plaisir ce chemin; et l'on ne s'aperçoit point de la longueur du trajet depuis Calella jusqu'à Mataro, distant de 5 lieues.

Mataro est une ville ancienne; elle existait sous les Romains, mais, plus avant dans les terres, dans un lieu où l'on trouve encore des vestiges de ses anciens édifices. Rebâtie ensuite

par les Maures sur la place qu'elle occupe aujourd'hui, elle fut bornée à une étendue médiocre par une enceinte de murailles. Depuis 25 ans elle a pris un accroissement rapide. On croit qu'elle est l'ancienne *Illuro* de Ptolémée et de Pomponius Mela. Elle prit sous les Maures le nom qu'elle conserve encore.

Mataro est heureusement situé sur le bord de la mer, à l'extrémité d'une petite plaine fertile, qui se termine au pied d'un rideau que forme une suite de montagnes couvertes de bois. La vieille ville, placée sur une éminence, conserve encore son enceinte, ses murailles et ses portes. Ses rues sont étroites, cependant moins tortueuses que celles des anciennes villes de l'Espagne. La plus grande, nommée *la Riera,* qui la traverse dans son milieu, est belle, large, droite, assez bien bâtie, et arrosée par un petit ruisseau bordé d'un rang d'arbres; elle formerait une promenade agréable, si on élargissait le ruisseau, et si, en ajoutant un second rang d'arbres, on y plaçait quelques bancs. La nouvelle ville, qui fut peut-être un faubourg de la précédente, est beaucoup plus considérable, mieux percée et mieux bâtie. Construite depuis peu de temps, elle se prolonge vers l'est jusqu'au bord de la mer; ses rues sont larges, longues et droites; ses maisons sont agréables, simples, la plu-

part ornées de peintures à fresque. Son étendue augmente tous les jours. Les campagnes qui l'entourent sont fertiles, bien cultivées : cette ville a beaucoup de fontaines d'une eau excellente.

L'arrivée à Mataro, en venant de Gérone, est belle; on y entre par une superbe rue où sont toutes les auberges; celle qui porte le nom de *Monserrat* est excellente. La sortie sur le chemin de Barcelone est encore plus magnifique.

Population. Mataro est devenu une ville importante par son industrie et son commerce; de nouveaux habitans s'y sont rendus en foule; et sa population, qui, vers 1770, était de 4,000 à 5,000 personnes, est aujourd'hui de plus de 25,000.

Clergé. Une église paroissiale, 3 couvens de religieux, 2 de religieuses et 1 hôpital.

Administration. Un gouverneur militaire et civil, 1 alcade-major pour l'administration de la justice; 1 capitaine de port; 1 auditeur de la marine et une garnison de 2 escadrons de cavalerie.

Édifices publics. L'église des frères de l'*École-pie* et l'église paroissiale sont les seules remarquables, et offrent encore peu d'intérêt. Dans la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, on voit 2 tableaux assez bons de Viladomat, dont l'un représente saint Jacques à cheval terrassant les Maures.

Antiquités. Elles consistent en deux pavés en mo-

saïque, distans l'un de l'autre de près d'un quart de lieue. On y trouve plusieurs tombeaux, et sur l'un de ces tombeaux une lampe sépulcrale dont le sujet est curieux, parce qu'il se trouve rarement dans ces sortes de monumens. Il représente Œdipe devinant les énigmes du Sphynx, au pied duquel on voit les membres épars des malheureux qu'il a immolés. Œdipe est vêtu d'une simple chlamyde, tenant dans la main droite sa lance, à peu près comme il est représenté sur une améthyste du cabinet royal de Paris, et sur un vase de la collection d'Hamilton. Le travail de cette lampe est assez beau. On voit qu'il devait être la copie de quelques types grecs antérieurs.

Agriculture. Les laboureurs forment à Mataro une confrérie qui se distingue par ses travaux et ses richesses.

Manufactures. On compte dans cette ville 4 manufactures d'indiennes, 2 de toiles de coton, 7 de dentelles de fil, 17 de blondes, 2 de savons; 52 métiers de bas de soie, 116 de bas de coton, 48 d'étoffes de soie et de velours, 89 de rubans et galons de soie; 6 fabriques d'eau-de-vie, 5 de toiles à voiles; 8 tanneries; 18 torderies de soie, qui en manipulent, année commune, environ 20 mille livres pesant.

On sort de Mataro par un beau chemin qui longe presque toujours les bords de la mer. La vue se porte à droite sur une chaîne de coteaux ornés d'arbres verts, et parsemés d'habitations isolées. Sur les hauteurs on aperçoit les villages

de Cabrera, de Vilasar de dalt et de Premia de dalt; bientôt on traverse Vilasar de baix, où se trouvent des fabriques d'eau-de-vie. La situation du village de Premia de baix est agréable; sa communauté est active et laborieuse. On traverse ensuite le Masnou, qui autrefois n'était qu'une hôtellerie isolée, et qui est devenu presque tout-à-coup un fort grand village. On trouve à un quart de lieue le village de Mongat; on traverse une petite montagne par une coupure profonde faite pour ouvrir ce chemin, et bordée de deux murailles assez élevées pour contenir les terres. Au haut de cette montagne est placé le château de Mongat : il n'a d'autre mérite que sa situation, qui domine la mer, et sert à protéger cette côte contre les incursions des barbaresques.

Continuant de longer la mer, on trouve les villages de Badalona et de San Andria. On aperçoit ici un immense rideau de verdure; il s'étend à droite et à gauche : c'est un bois épais de peupliers qui couvrent les rives du Bézos. Cette rivière se passe ordinairement à gué; mais souvent les eaux la rendent impraticable : elle grossit aisément, et déborde d'une manière d'autant plus dangereuse qu'en beaucoup d'endroits ses sables sont mouvans, et y forment des excavations dans lesquelles on peut être

englouti. La petite forêt de peupliers qui se trouve sur le bord opposé de cette rivière est traversée en un demi-quart d'heure. En sortant de cette forêt, on découvre à droite le village de San Marti, situé au pied de la montagne; et l'on entre dans une longue plaine fertile, couverte d'arbres de toute espèce, arrosée par des courans d'eau multipliés, et traversée par une belle avenue d'aubiers qui conduit jusqu'aux portes de Barcelone. Ce chemin, qui se prolonge ainsi l'espace d'une lieue, est bien tracé, et serait agréable s'il était mieux entretenu.

A mesure qu'on avance, le spectacle prend plus de mouvement. On est entouré de campagnes qui, dans la belle saison, offrent toutes les richesses de la nature. Tout y est animé: les champs sont remplis de cultivateurs actifs; les chemins sont couverts de voitures et de bestiaux.

Une suite nombreuse d'édifices se développe insensiblement à droite, et se prolonge depuis le milieu de la plaine jusque sur le flanc des montagnes voisines. On croit voir une ville considérable; et ces habitations, multipliées de toute part, mais sans confusion, sont des maisons de campagne qui s'étendent jusqu'aux villages de Sarria, de Horta et de Gracia, placés eux-mêmes dans une situation charmante.

Barcelone se présente ensuite avec majesté. On découvre l'étendue de ses édifices, et, dans le fond, en face, la montagne de Mont-Jouic, qui la domine. On entre dans la ville par la porte neuve, dite *de France*.

Barcelone, en latin *Barcino*, en espagnol *Barcelona*, est la capitale de la principauté de Catalogne, et l'une des principales villes de l'Espagne; elle existait déjà sous les Romains. Sa situation, son étendue, sa nombreuse population, la richesse de ses campagnes, l'industrie de ses habitans, son commerce et son opulence la rendent célèbre.

Fondée par les Carthaginois, qui lui donnèrent le nom de leur général, Amilcar Barca, elle passa tour à tour sous la domination des Romains, des Goths, des Sarrasins ou Maures, et des Français; ceux-ci la conquirent sur les Maures, dans le IX[e] siècle. Elle eut ensuite ses souverains particuliers, sous le nom de comtes de Barcelone, qui réunirent la Catalogne à la couronne d'Aragon, ensuite à la monarchie espagnole, lorsqu'ils en furent devenus possesseurs dans le XVI[e] siècle.

Étendue. On reconnaît encore les différentes enceintes de Barcelone aux diverses époques de son histoire. La ville ne s'étendait anciennement que jusqu'à la Rambla; mais elle avait à l'ouest 600 mai-

sous qui furent détruites, dans le XVIIIe siècle, pour construire la citadelle.

Les rues n'en sont point belles, surtout celles de l'ancienne enceinte : la plupart sont étroites et tortueuses. Cependant il s'en trouve de larges : telles sont le *Carrera ampla* ou rue large, les rues de *la Porta Ferissa*, de *le riera de San Juan*, de *San Pere me baix*, de *San Pere me salt*, de *la Cañuda del pi*, la place de *Sainte-Anne*, qui serait plutôt une belle rue, si elle se prolongeait davantage. On distingue aussi dans la nouvelle ville, au-delà de la Rambla, les rues de Saint-Paul, des Carmes, de Saint-Antoine, et principalement la nouvelle rue du *Conde del assalto*, qui, bien alignée et très-longue, conduit de la Rambla jusqu'au rempart.

Toutes ces rues sont pavées en pierres carrées, plates et unies; mais, par le défaut d'entretien, elles s'enfoncent et forment des inégalités dans les endroits où les voitures passent. Un aquéduc, ou plutôt une voûte pour l'égout des eaux, passe sous la plupart des rues de l'ancienne enceinte; il est recouvert par des pierres longues, étroites, sans liaison, mal ajustées; ces pierres se soulèvent et s'enfoncent. Il s'en exhale en été une vapeur malsaine, produite par les immondices qui y croupissent.

Pendant la nuit, ces rues sont éclairées par des fanaux attachés sur les murs des maisons et des places; ils sont alignés des deux côtés, et peu distans les uns des autres. Les places de Barcelone sont toutes petites et irrégulières; et, quoiqu'il y en ait beaucoup, une seule mérite ce nom ; c'est celle du palais du gouver-

neur; elle est carrée, vaste, bien découverte, embellie sur un côté par des façades de maisons, sur un autre par le palais du général, sur le côté opposé par le bel édifice de *la Lonja* ou bourse, et sur le quatrième par la Porte de la mer, ayant à la gauche le nouvel édifice de la Douane, et à droite la magnifique promenade du quai, nommée *Muraille de la mer.*

Cette place deviendrait superbe, si l'on exécutait le projet de reculer la Porte de la mer, et si l'on plaçait au centre un monument public, soit une fontaine, soit la statue d'un monarque.

Édifices. Quoique la ville soit bien bâtie, on n'y trouve point de ces palais somptueux, de ces superbes hôtels où l'architecture et la sculpture arrêtent l'œil de l'étranger. Les maisons y sont, en général, d'une construction assez agréable, mais fort simple : élevées de quatre à cinq étages, elles sont percées de grandes fenêtres ornées de balcons variés; presque toutes sont neuves, les deux tiers de cette ville ayant été rebâtis depuis environ 30 ans. On voit sur beaucoup de leurs façades des peintures à fresque. On distingue la maison de Dufay, rue de Regomir; celle du marquis de Santa Colorna et celle de Cardona, aujourd'hui du duc de Medina Céli, place de la Cocurulla : ces maisons ont de l'élégance et de la noblesse.

Population. Les guerres civiles de la Catalogne dans les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles; les cinq siéges que Barcelone a soutenus dans l'espace de 62 ans; la chute de ses manufactures; la stagnation de son immense commerce, avaient beaucoup diminué sa po-

pulation, autrefois considérable. Dès 1715, après le siége de l'année précédente, elle était réduite à 37,000 personnes; mais la paix y ramena bientôt l'industrie; les arts et les manufactures se renouvelèrent; le commerce y reprit de la vigueur; de nouveaux habitans s'y portèrent en foule; et, dans l'espace d'un demi-siècle, la population s'y trouva augmentée de 16,000 personnes. En 1769, on y comptait environ 54,000 individus : ses accroissemens ont pris ensuite une progression plus rapide; on peut dire qu'elle a doublé dans l'espace de 18 années; car, par le dénombrement de 1787, on y a trouvé 111,410 habitans, non compris le militaire, qui est quelquefois de 9 à 10,000 hommes, et les étrangers, dont le nombre est assez considérable. En 1798, Barcelone renfermait 150,000 habitans. La population augmenterait encore, s'il était permis de s'étendre au-delà des remparts. Il y a aujourd'hui dans son enceinte 20,508 familles, 10,767 maisons, 82 églises, 50 couvens d'hommes et de femmes, 30 fontaines et plusieurs grands édifices.

Clergé. Barcelone a 1 siége épiscopal, 1 chapitre de cathédrale, 1 chapitre de collégiale, 82 églises, 26 couvens d'hommes, 18 de femmes, 2 maisons de congrégations de l'oratoire et des missions, 3 bégianages, 5 hôpitaux, 1 séminaire, 1 mont-de-piété et 1 tribunal de l'inquisition. L'évêché de cette ville existait sous les rois goths; il disparut sous les Maures: le comte Raymond Bérenger le rétablit en 1146, et le rendit suffragant de la métropole de Tarragone. Son diocèse comprend 2 chapitres et 253 paroisses.

Le clergé de la cathédrale est nombreux; son chapitre est composé de 11 dignitaires, de 24 chanoines et de 142 prêtres de bas-chœur, possédant chacun un bénéfice. L'habit des chanoines est écarlate avec un rochet d'hermine. Le chapitre de la collégiale, sous le titre de Sainte-Anne, est composé de 15 chanoines et de 4 prébendes; un prieur le préside. Barcelone est une des villes d'Espagne où il y a le plus de religieux; chacune des paroisses forme une communauté de 20 à 30 prêtres; il y en a un grand nombre qui ne sont attachés à aucune église, et beaucoup d'autres qui desservent des oratoires et les chapelles des monastères de religieuses. En 1790, on comptait 136 Franciscains à la procession de Saint-Antoine; et ce n'était qu'une partie des religieux de l'une des deux maisons que cet ordre possède dans cette ville.

Il a été tenu à Barcelone deux conciles du temps des rois goths, l'un en 540 ou 541, et l'autre en 599 ou 600. On ne connaît point les actes de celui-ci; mais le premier fit plusieurs canons sur la discipline ecclésiastique; le troisième canon défend aux ecclésiastiques de se raser la barbe et de laisser croître leurs cheveux.

Hospices et hôpitaux. On trouve à Barcelone 6 hôpitaux, une maison de charité et 1 hospice. L'hôpital de Saint-Antoine-Abbé n'a plus aucune destination, ayant été supprimé depuis 1791. Celui de Saint-Sever est pour les prêtres; et il y en a 1 pour les pélerins, 1 pour les orphelins et 1 pour les incurables.

L'hôpital général est le plus considérable de tous:

on y reçoit les malades des deux sexes, et les enfans trouvés. En 1790, on y avait établi, sous le nom de Sœurs de Saint-Lazare, des filles qui étaient presque toutes du pays, et qu'on avait envoyées à Paris pendant six ans, pour y recevoir l'instruction nécessaire; mais cela ne fut d'aucun avantage. La maison de convalescence est grande, bien distribuée et bien aérée.

L'hospice est destiné à recevoir toute sorte de pauvres et les enfans. On y occupe les filles et les femmes à filer, à tricoter et à faire de la dentelle; et les hommes à carder ou à peigner le chanvre, la laine, le coton, et à en faire des tissus. On y compte ordinairement 1,400 pauvres, parmi lesquels un millier travaille; les autres sont en bas âge ou frappés de folie : on compte jusqu'à 300 de ces derniers.

Administration civile et militaire. Cette ville est la résidence du capitaine-général ou gouverneur, et de l'intendant de la principauté de Catalogne; elle est aussi le siége de la royale audience, ou tribunal suprême de cette province.

Son état-major militaire est composé d'un gouverneur militaire et civil, d'un lieutenant de roi, d'un major et de 2 aides-major. Elle a 1 contador ou payeur, 1 auditeur de guerre, 1 capitaine de port, 1 ministre de marine et un auditeur, une fonderie de canons, 1 arsenal considérable, et une nombreuse garnison, qui se compose ordinairement d'un régiment de cavalerie ou de dragons, de 4 bataillons de gardes espagnoles et wallones, de 2 régimens d'infanterie et d'un bataillon d'artilleurs. Dans son gouvernement civil,

il faut comprendre 35 régidors nobles, 1 procureur-général, 1 syndic *personero*, et 2 alcades-majors chargés de l'administration de la justice.

Fortifications. Barcelone est une ville de guerre; ses fortifications pouvaient autrefois la mettre en état de faire une longue résistance. Elle est inattaquable du côté de la mer : les gros navires ne peuvent en approcher : il n'y a point assez de fond; elle est, du côté de la terre, garnie de bastions multipliés, dont les approches sont défendues par beaucoup d'ouvrages avancés, et principalement par une citadelle située à la pointe du nord-est, et par le fort de Mont-Jouic, situé sur le sommet d'une montagne à la pointe sud-est.

Instruction publique. Barcelone eut autrefois une université où l'on enseignait les sciences; elle fut supprimée au commencement du XVIIIe siècle, par le roi Philippe V. Son édifice, qui est à l'extrémité de la Rambla, et qui porte le nom de *Los estudios*, sert aujourd'hui de caserne. Depuis cette époque, il n'y a plus que des écoles pour la théologie et la philosophie, qui sont occupées par des ecclésiastiques, sous l'inspection de l'évêque. Plusieurs ordres religieux ont des écoles privées. Une école particulière de mathématiques y est établie pour les élèves du génie et les jeunes militaires : on y enseigne la fortification.

C'est chez un simple particulier qu'on trouve une collection précieuse de productions de la nature. Don Jacques Salvador, pharmacien de Barcelone, prit du goût pour l'histoire naturelle, et s'y livra avec succès au commencement du XVIIIe siècle, temps où cette science était peu cultivée en Espagne : il forma

une collection; il l'augmenta; son cabinet d'histoire naturelle devint bientôt très-curieux; ses descendans le conservèrent avec soin. Il contient quelques antiquités romaines, urnes sépulcrales, vases, médailles, etc.; une belle collection de marbres d'Espagne, beaucoup de minéraux, de congellations, de crystallisations, quantité de richesses du Nouveau-Monde, une précieuse collection de coquilles. Ce cabinet mérita l'attention particulière de Tournefort. Ce fameux botaniste, rempli d'estime pour Salvador, lui fit présent d'un bel herbier qu'on y voit encore, et qui renferme beaucoup de plantes du Levant.

Il y a dans la ville deux bibliothèques publiques: l'une à l'école de chirurgie, et l'autre au couvent des Dominicains de Sainte-Catherine. La première est particulièrement destinée aux travaux de chirurgie et à quelques parties de la médecine. La seconde est plus considérable, et renferme un fonds de livres de théologie, d'histoire et de jurisprudence, mais peu d'ouvrages étrangers.

Quoique les moyens d'instruction soient peu multipliés à Barcelone, que les établissemens où l'on pourrait la puiser y soient bornés, les Catalans trouvent, dans leur activité, leur zèle et le désir de s'instruire, des ressources qui leur font surmonter tous les obstacles. Ce zèle, qui ne les quitte jamais, a fait établir à Barcelone quatre académies, lesquelles, sans protections et sans revenus, se soutiennent par la seule émulation des membres qui les composent.

La première, de *jurisprudence*, est formée par les jurisconsultes les plus renommés de cette ville.

La seconde, de *médecine-pratique*, a langui longtemps; mais elle sortit de sa langueur, en 1790, prit un certain développement, et changea sa forme en corrigeant son institution. Elle se prescrivit des travaux utiles, et obtint l'agrégation à la société royale de médecine de Paris.

La troisième, de *physique*, ne doit principalement son existence qu'à la générosité d'un de ses membres, le marquis de *Llupia*, qui s'empressa de lui rendre communes sa collection intéressante d'instrumens et de machines physiques, et sa bibliothèque nombreuse et bien composée.

La quatrième, d'*histoire*, s'occupe principalement de l'histoire de l'Espagne, et plus particulièrement de celle de la Catalogne; ses recherches sont déjà intéressantes. Elle fit, en 1791, une perte difficile à réparer, dans la personne de D. Jacques Caresmar, chanoine régulier, habile antiquaire, profond dans la connaissance des chartes et de l'histoire ecclésiastique de son pays.

Barcelone n'a point produit de grands poètes : cette ville eut cependant autrefois une confrérie de *gaie-science*, qui fut fondée vers la fin du XIVe siècle, à l'instar de celle qui existait à Toulouse, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le nom d'*Académie des jeux floraux*.

Les personnes les plus distinguées qui soient nées dans cette ville, sont : Pierre Bossan, poète du XVIe siècle; l'historien Jean Pujades; le médecin Andreu; une femme, Jeanne Morel : tous les trois du siècle dernier. Cette femme fut à la fois théologienne, phi-

losophe, jurisconsulte, savante dans la connaissance des langues, et musicienne. Jacques Salvador, naturaliste, Antonio Viladomat, peintre, ont également fait honneur à leur patrie dans le XVIIIe siècle.

Antiquités et monumens. Barcelone fut une ville importante sous les Romains; ce peuple l'embellit, et ses ouvrages portèrent l'empreinte de sa grandeur et de sa magnificence. La plupart ont péri. Un amphithéâtre y occupait l'emplacement qui est couvert aujourd'hui de maisons entre la rue de la Boqueria et la place de la Trinité : le terrain en a conservé pendant long-temps le nom d'*Arenaria;* mais il n'en reste aucune trace.

Une niche du grand escalier du collége des Carmes de la Rambla renferme un demi-pied colossal de marbre blanc; c'est un pied droit de femme, chaussé d'une sandale et d'une belle forme.

Le sol de l'église paroissiale de Saint-Michel était couvert autrefois d'un pavé remarquable, dont il ne reste plus que des lambeaux : c'est une mosaïque faite avec des petites pierres blanches et bleues, représentant des tritons et des poissons.

Un aquéduc portait l'eau à Barcelone; il en reste un arc très-élevé à l'entrée de la rue des Capellans; il n'a rien de remarquable dans sa construction; il est seulement très-massif et très-solide. Il paraît se diriger vers l'église cathédrale et vers les vestiges du temple qu'on voit encore derrière cette église, et dont il va être parlé. Il y a lieu de croire qu'il prenait l'eau sur la montagne de Colserola, voisine de Barcelone,

où l'on retrouve des vestiges d'un aquéduc qui paraît de la même construction.

Un bassin de marbre blanc sert aujourd'hui de cuve à une fontaine dans la maison de l'archidiacre, près de la cathédrale; il forme un carré long, arrondi aux quatre angles. On n'en voit que trois faces; la quatrième se trouve enchâssée dans le mur. Ces trois faces sont couvertes de reliefs.

Des restes intéressans d'un grand et superbe monument se retrouvent dans la rue du Paradis, derrière la cathédrale; c'est l'endroit le plus élevé de cette ville, et le centre de l'ancienne Barcelone.

Il y reste six grosses colonnes cannelées à chapiteaux de l'ordre corinthien, de marbre blanc; elles ont 29 pieds 10 lignes de hauteur, y compris les bases et les chapiteaux, et sont portées sur des piédestaux de 7 ou 8 pouces; les socles des piédestaux sont de la plus grande simplicité. Les chapiteaux sont dégradés; on y voit cependant des restes qui annoncent qu'ils étaient travaillés avec goût et avec délicatesse. Ces colonnes sont enfermées dans une maison et enchâssées dans l'épaisseur des murailles; elles s'élèvent depuis le sol de cette maison jusqu'au-dessus du second étage; on ne peut en suivre tout le développement.

Il y avait autrefois des bains publics à Barcelone; deux rues même de cette ville en ont pris leur nom; on les appelle en catalan, *Carrer dels bans;* en espagnol, *Calle de los baños.* Une maison de la rue de ce nom, qui est au coin de la Boqueria, conserve encore un monument remarquable, et que l'on ne peut

attribuer qu'aux Maures : ce sont plusieurs pièces soutenues par des colonnes assez difformes, avec des voûtes faites en fer à cheval.

Les murailles de la cour d'une maison qui tombe en ruines sur la place de la Cucurulla, et qui appartient aux *Pinos*, sont ornées de beaucoup de sculptures antiques : ce sont des médaillons, quelques têtes d'empereur, une tête inconnue, avec cette inscription : AVGVSTVS PATER[1]; une petite statue de Bacchus, à laquelle il manque la tête, mais qui est d'un beau travail; une figure en bas-reliefs dans un corridor au-dessus de la cour. Cette maison était comme abandonnée et ouverte à tout le monde; on brisait, on enlevait tous les jours quelqu'une de ces antiques. On vient de la rebâtir.

On débite une anecdote assez singulière sur cette maison. Pinos, qui en était propriétaire au commencement du XVIIIe siècle, était un des principaux chefs de la rébellion de la Catalogne; cette maison fut presque détruite par les bombes pendant le siége de Barcelone, de 1713 et de 1714 : Pinos, en mourant quelque temps après, recommanda à son fils de ne point la faire réparer, afin que ses ruines fussent un monument de sa fidélité au souverain auquel il s'était donné, et de sa haine pour le roi Philippe V. Ses descendans ont laissé tomber la maison en ruines jusqu'au voyage que fit en Catalogne le roi régnant.

Édifices publics. Quelques-uns des édifices publics de Barcelone méritent de fixer l'attention des amis

[1] Elle est d'une bonne exécution.

des arts, soit par des beautés extérieures, soit par ce qu'ils peuvent renfermer dans leur intérieur.

L'église cathédrale, dont la construction fut commencée à la fin du XIII[e] siècle, n'est point encore terminée; sa façade reste à faire. On y monte par de grands degrés en pierres de taille, qui en remplissent toute la largeur, et sont en mauvais état. Cependant, depuis plus de 300 ans, on a imposé un droit sur les permissions de mariage que donne la cour ecclésiastique; et le produit en fut assigné à la construction de ce portail. Ce droit, qui a continué d'être perçu, a dû fournir jusqu'à présent des sommes suffisantes pour élever cette façade; et elle n'est pas seulement commencée. Cette église offre un ensemble imposant : sa longueur est de 160 pieds, et sa largeur de 62. Ses trois nefs sont séparées par 12 gros piliers gothiques formés de faisceaux de colonnes de diverses grosseurs. Des tribunes obscures, ornées chacune de neuf petites colonnes, sont placées sur les arcs qui lient ensemble les douze gros piliers. Les deux autres nefs latérales tournent, et se joignent derrière le sanctuaire. Au milieu de l'espace qui est entre la grande porte et le chœur est un grand dôme octogone en architecture gothique; il est garni de huit tribunes ornées de petites colonnes et de balustrades.

A côté de la porte de la sacristie sont placées deux urnes sépulcrales en bois, renfermant les cendres de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, et de la comtesse Almodis, son épouse, fondateurs de cette église. Le sanctuaire couvre une chapelle souter-

raine où l'on conserve, dans une superbe châsse, les reliques de sainte Eulalie, patrone de la ville.

Le cloître placé à côté de l'église est vaste [1]. Le trésor est beau, sans pourtant égaler en magnificence ceux de beaucoup d'autres églises d'Espagne.

Couvent de la Merci. L'église est grande; sa façade est composée de deux ordres d'architecture. Le cloître de ce couvent est très-beau, et d'une superbe exécution : il a 60 pieds en carré. Un portique s'ouvre sur ses quatre faces par 16 arcades soutenues par 20 colonnes doriques de marbre gris foncé et mélangé; un pareil nombre de pilastres du même marbre, avec leurs chapiteaux en marbre blanc, décore les murs intérieurs, qui, en outre, sont couverts de carreaux de faïence jusqu'à une certaine élévation, ornés au-dessus par dix-neuf grands tableaux relatifs à la fondation de l'ordre de la Merci.

Le couvent de San Francisco appartient aux cordeliers; l'église est très-grande, gothique et belle. Plusieurs princes et princesses de la maison royale d'Aragon y ont leur sépulture.

Le couvent des Dominicains, sous le titre de Sainte-Catherine, a une église d'une seule nef : elle est grande et bâtie en pierres de taille. Le vestibule qui conduit aux cloîtres renferme le mausolée en marbre blanc de Thomas Ripoll, général de l'ordre, mort à Rome, en 1733. Un seul des deux cloîtres

[1] On élève et l'on conserve des oies dans ce cloître. Une rente est affectée à leur entretien. On dit que c'est une fondation assez ancienne.

mérite quelque attention. Il est gothique, et, au milieu, planté d'orangers ; deux de ses faces sont ornées d'urnes sépulcrales, de mausolées et de statues de marbre. Ses murailles sont couvertes de tableaux destinés à consacrer la mémoire des gens qui ont été condamnés par l'inquisition. On y voit des bûchers, des têtes échevelées, des corps au milieu des flammes, des diables qui emportent les corps ; des inscriptions qui contiennent les noms, la patrie, l'âge, la profession, et le genre de supplice de chacun des individus, avec la date de leur jugement et de leur exécution. Le plus ancien est de l'an 1488, et le dernier de 1728. Une inscription fort longue, placée sur une des portes du cloître, apprend que les monumens du supplice des condamnés étaient déposés autrefois dans le même lieu, mais qu'ayant été presque détruits par l'injure des temps, par les ravages de la guerre, et surtout par le siége de Barcelone, en 1715, l'inquisition y avait suppléé par ce tableau qu'elle avait renouvelé en 1745. Cette inscription apprend encore que, pendant le même siége, il tomba 365 bombes dans ce couvent.

L'église paroissiale de Sainte-Marie de la mer fut construite dans le milieu du XVe siècle ; elle est la plus belle de Barcelone par sa régularité. Elle est à trois nefs, séparées par des voussures élevées, faites avec délicatesse. On y voit cinq tableaux de la Passion, exécutés par Viladomat.

L'hôtel-de-ville est placé dans une rue fort étroite, derrière l'église de Saint-Jacques ; sa façade de ce côté est sans ornement ; son intérieur est décoré de co-

donnes gothiques, avec des sculptures diversement multipliées, et d'une grande délicatesse. La façade sur le jardin a de la beauté.

L'hôtel de la Députation était le lieu où s'assemblaient les états de la Catalogne; il sert aujourd'hui aux séances de l'audience royale. Situé vis-à-vis de l'église de Saint-Jacques, il passe pour un des plus beaux édifices de Barcelone : il rappelle en effet les beaux palais de l'Italie, à quelques défauts près. Cet hôtel est le dépôt précieux des chartes et archives de la couronne d'Aragon. Il y en a qui remontent au VIII[e] siècle, tels que des contrats de mariage et des testamens des anciens comtes de Barcelone et des rois d'Aragon, ainsi que des traités de paix, des concessions faites à des villes, corps et communautés. Ces archives sont tenues en très-bon ordre.

Le palais des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon n'est séparé de la cathédrale que par une petite rue; sa façade principale donnait sur une place qui conserve le nom de *Plaça del rey*. Aujourd'hui une partie de cet antique palais est occupée par les religieuses de Sainte-Claire; une autre sert à l'académie de médecine; une autre à l'inquisition et aux prisons de ce tribunal. Il n'est remarquable que par ses murailles, par la grandeur de ses salles et sa noble simplicité.

Le palais du général, sur la place de ce nom, fut construit, en 1444, aux frais de la ville, pour servir de halle aux draps. Le corps municipal en fit, en 1514, un arsenal, et y déposa les armes de la

commune. Le roi Philippe IV le confisqua, en 1652, après avoir réduit les Catalans qui lui avaient résisté pendant douze ans : il en fit alors la demeure des vice-rois de la Catalogne. C'est un grand édifice régulier et carré, surmonté de créneaux, et couvert en dehors par de mauvaises peintures à fresque.

La Douane est un édifice moderne, bâti d'après les plans et sous la direction de Roncali, et terminé en 1792. Il est situé à côté de la Porte de mer, vis-à-vis une des faces latérales du palais du général. Ce bâtiment est surchargé d'ornemens, de colonnes accouplées, de pilastres sans motifs et sans ordre : c'est un chef-d'œuvre de mauvais goût.

La Bourse est également située sur la place du général. Ce serait sans doute le plus bel édifice de la ville, si un avant-corps beaucoup trop saillant ne nuisait à sa principale façade. Quoi qu'il en soit, il réunit la noblesse et la beauté de l'architecture au bon goût des décorations; et son ensemble est majestueux. Il a été construit aux frais du commerce de Barcelone; son plan est un carré long de 230 pieds sur 77. Le corps de l'édifice est isolé. Sa façade principale sur la place s'ouvre par trois grands portiques, et est décorée de dix colonnes d'ordre dorique, surmontée par une galerie en terrasse garnie de balustrades ; un grand et beau vestibule cintré est au-dessous. Le second corps s'élève au-dessus de la terrasse; il est décoré par quatre pilastres de l'ordre ionique sur les côtés, et au milieu par six colonnes entre lesquelles sont trois grandes fenêtres. Un attique orné de sculptures termine cette façade, qui est toute

en pierres de taille. Son intérieur est distribué en une infinité de salles; le commerce en a destiné une à une école de navigation, et plusieurs autres à l'école de dessin.

La Salle de spectacle est sur la promenade de la Rambla. Sa façade a une sorte de vestibule où l'on entre par trois arcades soutenues par quatre colonnes d'ordre ionique; un autre corps d'architecture s'élève au-dessus avec quatre colonnes d'ordre corinthien; mais cette façade est petite, resserrée et mesquine. La salle est belle, spacieuse, bien coupée, remplie de dégagemens, ornée de trois rangs de loges d'une simplicité élégante. Le théâtre est grand, l'avant-scène bien présentée, les décorations nombreuses et bien exécutées. C'est la plus belle salle de spectacle qu'il y ait en Espagne.

École de chirurgie. Son amphithéâtre pour l'anatomie est grand, assez bien dessiné, mais n'est peut-être pas assez élevé : on y a étalé trop de luxe en bronzes et en dorures. Une galerie en fait le tour. On y voit le buste en marbre de Pierre Virgili, chirurgien catalan, qui fut, dans le cours du XVIIIe siècle, le restaurateur de la chirurgie en Espagne, et le promoteur de l'établissement de ses écoles. Ce buste, d'une belle exécution, fut érigé le 6 octobre 1778, par la reconnaissance des professeurs.

Atarazana. C'est le nom qu'on donne à un grand espace qui faisait autrefois partie de la plage, et qui est aujourd'hui resserré par les édifices qu'on y a construits : ce qui en reste est assez considérable. Il est situé entre la Muraille de mer et la promenade

de la Rambla, dont il fait la communication. On vient d'y construire un immense corps de casernes, et plusieurs bâtimens où l'on fond, polit et perfore les canons, et où se trouve en outre un arsenal de guerre pour toutes les armes. Vis-à-vis le corps de casernes s'élève un autre bâtiment servant également à une fabrication d'armes : il n'a qu'un rez-de-chaussée et douze fenêtres de face séparées par des pilastres d'ordre dorique; un grand portail est au milieu entre quatre pilastres du même ordre, surmonté d'un fronton au haut duquel se trouvent les armes d'Espagne.

Promenades de Barcelone. Les promenades de Barcelone sont belles et multipliées, tant à l'extérieur de la ville que dans son intérieur. Les premières suivent les bords des fossés; elles sont ombragées par de grands arbres; et le voisinage des campagnes les rendrait agréables, si l'on n'y était pas autant incommodé par la poussière. Les promenades intérieures font le tour de la ville. On part de la Porte de mer, et on monte sur la Muraille de mer [1]; on en parcourt toute l'étendue; on descend sur la Rambla aux *Atarazanas;* on suit cette promenade dans un espace de 300 pas; on se détourne à gauche par une rue qui conduit à la Muraille de terre; on tourne celle-ci jusqu'à l'Esplanade et à la promenade qu'on vient d'y pratiquer; on parcourt cette dernière, et l'on revient, par une rue fort courte, à la Porte de

[1] Je me servirai toujours du nom de *muraille*, parce qu'il est consacré dans le pays : cela ne veut exprimer autre chose que le rempart.

mer, d'où l'on était parti. Cette course agréable est d'environ une heure et demie.

La Muraille de mer s'étend depuis la porte de ce nom presque jusqu'au pied du Mont-Jouic, toujours en ligne droite, dans une étendue d'environ 380 toises sur 46 pieds de largeur. C'est une superbe terrasse qui règne le long du port et de la mer. Elle est bordée à droite de maisons bien bâties, et couverte de peintures à fresque agréablement variées; à gauche on voit le port et une vaste étendue de mer où l'on aperçoit au loin une multitude de voiles et de navires de différentes nations. Cette belle promenade est garnie de bancs de pierre. Il ne lui manque que d'être ornée d'arbres; mais la défense de la place et les voûtes sur lesquelles elle est, en grande partie, construite, ne le permettent point. Le comte de Ricla, qui était capitaine-général de la Catalogne vers le milieu du XVIIIe siècle, voulant rendre cette promenade plus fréquentée, y avait établi des cafés et autres lieux de réunion : ils furent supprimés après lui.

La Muraille de terre commence presque où la Muraille de mer finit, et se termine vers l'Esplanade, ayant ainsi formé un demi-cercle prolongé qui embrasse les trois quarts de la ville. Cette promenade est élevée; elle plonge d'un côté sur la ville, et domine de l'autre la campagne : on voit à la fois des maisons agréables, des fabriques et des manufactures multipliées; et, à l'opposite, des campagnes riches, fertiles et parées de verdure.

L'Esplanade est un grand espace de terrain, vaste, bien découvert, situé depuis la porte neuve jusqu'à

la citadelle, au-dessous et à côté de l'extrémité de la Muraille de terre; il était couvert de gazon et planté de quelques arbres, mais il n'était point fréquenté. On y commença, en 1797, une belle promenade qui a été terminée en 1801, par les soins et sous les ordres de Don Augustin de Lancaster, alors capitaine-général de la Catalogne. Elle a 222 toises de longueur et se divise en trois allées, dont celle du milieu est la plus large; le tout est entouré d'une barrière peinte en vert, élevée à hauteur d'appui, et qui s'ouvre d'espace en espace pour offrir des passages aux gens de pied : des tourniquets sont placés dans ces ouvertures. Dans les allées sont de grandes places circulaires entourées de bancs de marbre blanc en forme de canapés, avec des dossiers de fer peint en vert. Dans chacune de ces places est un bassin entouré d'une balustrade; et au milieu s'élève un jet d'eau de la hauteur de 25 à 30 pieds. Ces allées se terminent à leurs extrémités par une place demi-circulaire, au milieu de laquelle s'élève un château d'eau en forme d'arc de triomphe bâti en rocaille. Une nouvelle allée, de 18 pieds de large, et destinée aux voitures, tourne en dehors. Cette promenade n'est fréquentée que dans la belle saison.

La Rambla, ancienne promenade de l'intérieur de la ville, sur un ravin d'où elle tire son nom, longeait l'ancienne enceinte de Barcelone. Elle réunissait les deux Murailles de terre et de mer, entre lesquelles elle formait une communication, et s'étendait depuis la descente de la Muraille de mer jusqu'aux Atarazanas et aux casernes nommées *de Los estudios*. Cette

promenade avait 452 toises de longueur, et était garnie d'arbres depuis le couvent de Sainte-Monique jusqu'aux rues du Carme et de la porte Ferissa, où elle se terminait par une place qui servait aux exercices de la garnison. Le terrain de cette promenade, distribuée en plusieurs allées, était boueux en hiver et rempli de poussière en été; ses arbres étaient petits et peu touffus, n'ayant pu réussir dans ce mauvais sol. La nécessité d'ouvrir un passage aux charrois des quartiers voisins a donné l'idée de changer la forme et l'usage de cette promenade, en la divisant en plusieurs parties : on a laissé subsister la grande place qui était à la descente de la Muraille de mer aux Atarazanas, dans une longueur de 58 toises sur 22 de largeur. Sur un côté de cette place s'élève à la hauteur de deux pieds une terrasse pavée en briques, bordée des deux côtés de banquettes en maçonnerie, qui lui servent de parapets : elle a 27 pieds de large, et aboutit à une autre place de 144 pieds sur 125, sans arbres, et où se trouve la salle de spectacle. Là on a formé une autre terrasse semblable sur 107 toises de longueur, qui conduit aussi à une autre place de 156 pieds sur 133, où débouchent les rues de l'Hôpital et de la Boquéria. L'une et l'autre terrasses sont plantées, des deux côtés, en dehors, de grands peupliers fort rapprochés, et elles ont de loin en loin des ouvertures pour faciliter le passage. C'est à l'extrémité de la dernière place que commence une promenade d'un genre différent : elle a 87 toises de longueur sur 30 pieds de largeur. Formée d'une simple allée sans élévation, garnie sur chaque côté d'une

barrière de bois peinte en vert, avec des tourniquets pour le passage des gens de pied; elle conduit à une grande place assez belle et sans arbres : on l'a laissée telle qu'elle était autrefois.

Cette promenade, ainsi que celle de l'Esplanade dont nous avons parlé, a été construite dans un temps où le peuple se trouvait dépourvu de travail, et avait le plus pressant besoin d'être secouru; ces deux grands ouvrages servirent à l'occuper et à le faire subsister. Cette époque m'engage à faire connaître ici l'établissement de bienfaisance qui en a fourni les moyens. En 1798, pendant la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, le commerce languissait. Quantité de manufactures furent fermées, d'autres restreintes à un moindre nombre d'ouvriers; beaucoup d'ateliers se fermèrent aussi : bientôt une foule d'hommes et de femmes se trouvèrent réduits à la plus profonde misère. De tout côté l'on était assailli par des pauvres de toutes les classes; et cette mendicité, presque générale, fit trembler pour la sûreté des rues et des habitans. Alors le capitaine-général de la Catalogne, Don Augustin, nommé depuis *duc de Lancaster*, et dont le nom doit être immortel dans Barcelone, entreprit de subvenir à la détresse commune. Il obtint du roi la permission de donner des bals publics, et d'établir des loteries de différentes espèces. Les produits des uns et des autres furent employés à secourir les malheureux; l'administration en fut confiée à une compagnie de négocians qui remplit ce devoir avec autant de zèle que de désintéressement; on organisa des travaux publics; et on y joignit une

distribution journalière d'alimens tout préparés pour les individus des deux sexes qui ne pouvaient avoir part à ces travaux. Ces deux établissemens se soutinrent long-temps; le second était connu sous le nom de *Olla publica*, c'est-à-dire, *marmite publique*. L'administration en faisait tous les jours elle-même la distribution aux individus qui se présentaient à la file avec beaucoup d'ordre et de tranquillité. On donnait à chacun un fort potage au riz ou au vermicelle, avec des choux, des pois chiches, un morceau de mou de bœuf ou de mouton, une tranche de cochon et une de mouton; il était difficile à une personne de manger cette portion en un seul repas. On envoyait aussi tous les jours un certain nombre de pareilles portions aux prisons et à l'hospice. Depuis la création de cet établissement, en mars 1799 jusqu'en 1801, il a été distribué 3,833,746 portions: ce qui donne environ 3,560 portions par jour.

Cet établissement philantropique s'est soutenu long-temps, et n'est point encore tout-à-fait supprimé. A cette même époque, les corporations des ouvriers se réunirent pour secourir également ceux de leur corps qui étaient tombés dans l'indigence: les seuls orfèvres alimentèrent, pendant près de trois ans, un grand nombre de malheureux; et la quantité des rations qu'ils fournirent alla au-delà de 36,000.

Commerce. Barcelone est le centre du commerce de toute la Catalogne; c'est dans cette cité que résident les principaux négocians du pays et qu'affluent les négocians étrangers; c'est là que se font les grandes spéculations, et qu'elles vont embrasser tous les

points différens du commerce particulier des autres ports secondaires de la province ; c'est aussi là que se versait une grande partie de l'immense numéraire que l'Amérique espagnole envoyait tous les ans dans le royaume d'Espagne.

Les productions du sol d'une grande partie de la Catalogne forment une autre branche non moins intéressante du commerce de cette ville : son port est toujours rempli de navires ; on porte à 1,000 le nombre de ceux qui y entrent tous les ans ; ils sont de toute grandeur et de toutes les nations. Il en part un nombre à peu près égal qui se partagent, et vont en Hollande, en France, en Angleterre, en Italie, dans le nord et en Amérique. Barcelone exporte des étoffes de soie, d'or et d'argent ; des bas de soie, des draps de moyenne qualité, des indiennes ou toiles peintes ; des étoffes de coton de toutes les espèces, des papiers peints et autres, des armes à feu, des dentelles, des souliers, des vins, des eaux-de-vie. On y reçoit des soieries de Lyon et de Nîmes, des bas de soie de Nîmes et de Ganges ; des draps d'Elbeuf et de Sedan ; des bijouteries de Paris ; de la quincaillerie du Forez ; des modes de France ; des étoffes de coton, de la morue d'Angleterre. On estime son commerce actif et passif à plus de 39,510,000 fr. par an.

Les seules toiles et étoffes de coton fabriquées à Barcelone, sans compter la manutention d'une grande partie en indienne, donnent un produit annuel de 10,492,682 francs. Il s'en consomme un douzième dans la province ; il en passe deux douzièmes dans

es autres provinces de l'Espagne; il s'en exporte les trois quarts dans les colonies. L'exportation hors de la province fait donc un objet d'environ 7,869,451 francs.

Le commerce des souliers y fait encore un objet assez important; il en sort tous les ans près de 700,000 paires; leur prix pour le marchand est de 2 francs 47 centimes la paire. Depuis la guerre le prix en est augmenté. L'industrie des Catalans va jusqu'à mettre à profit les ordures et les balayures des maisons; on les recueille, elles sont vendues pour fumer les terres. On dit qu'il en sort tous les ans de Barcelone pour 165,000 fr. Le négoce considérable de cette ville y a fait établir plusieurs tribunaux destinés à le protéger; les différentes nations y tiennent des consuls.

Les arts sont cultivés à Barcelone; mais on s'y livre surtout à ceux qui sont relatifs aux manufactures. Le commerce de cette ville a établi, à ses frais, deux écoles publiques et gratuites, dont on retire déjà de grands avantages. La première est une école de pilotage, la seconde une école de dessin où l'on reçoit tous les sujets qui s'y présentent: les maîtres y sont multipliés dans les différens genres. Cet établissement a eu les plus grands succès sous la direction de Don Pierre Molas; il en est sorti de fort bons élèves.

Barcelone a produit peu de peintres, de sculpteurs et d'architectes: c'est par ses manufactures et la brillante industrie de ses commerçans, qu'elle a été célèbre et florissante. Il y a cependant un genre de

peinture dans lequel on réussit très-bien : c'est la fresque, dont on couvre les maisons.

Manufactures. Les manufactures furent très-considérables à Barcelone. Dès le XIIIe siècle, on y fabriquait beaucoup de lainages, de soieries, et de toiles de lin, de chanvre et de coton ; elles se soutinrent jusqu'à la fin du XVIe siècle. Au milieu du XVIIIe, on vit renaître cette grande branche de l'industrie, et elle est aujourd'hui portée à un très-haut degré. Ces manufactures sont en même temps plus nombreuses et plus variées qu'elles ne l'ont jamais été. Les principales sont en toiles peintes ou indiennes, en soieries, en bas de soie, en rubans, en galons de soie. On y compte 214 manufactures d'indiennes, 524 métiers d'étoffes de soie, 2,700 de rubans et galons de soie.

Les indiennes ou toiles peintes sont, en général, communes ; il y en a cependant d'assez belles ; on en a perfectionné les dessins depuis peu de temps, et on y a mis plus de goût ; mais les couleurs en sont rarement solides.

Les soieries sont des tafetas, des croisés et des draps de soie ; des satins, des velours de toutes les espèces et de toutes les couleurs ; on mélange ces étoffes avec de l'or et de l'argent ; on y fait des draps et des brocards d'or. Les fabriques et métiers ne sont point réunis en corps de manufactures ; ils sont dispersés chez les ouvriers mêmes ; ce qui nuit peut-être à l'exacte régularité des qualités. On remarque que ces étoffes pourraient être meilleures, si elles étaient plus serrées ; mais leur tissu est ordinairement lâche ; elles

pèchent aussi par le lustre, qui est rarement beau, et n'égale jamais celui des manufactures de France. Un autre défaut dans toutes ces étoffes, c'est la mauvaise préparation de la soie, qui la laisse presque toujours plucheuse, ce qui résulte de ce qu'on la file ou qu'on la tord inégalement. On remarque aussi ce fâcheux effet dans les bas de soie ; ils ne peuvent être beaux, leurs mailles étant inégales, souvent grosses et plucheuses; ils ont peu de durée, et sont aussi chers que les bas de France qui ont payé le droit de douane pour entrer en Espagne.

Les dentelles, blondes, réseaux et rubans de fil, occupent à Barcelone environ 12,000 personnes; on y fait aussi des galons, des dentelles et des crépines d'or et d'argent; mais cet objet n'est pas considérable. Les broderies en soie, en or et en argent y sont très-communes, et les brodeurs tellement multipliés, qu'il s'en trouve dans toutes les rues.

Parmi les manufactures en toutes sortes de lainages, il y en a plusieurs pour des étoffes qui ne sont ni fines ni belles, mais d'une bonne qualité. Depuis plusieurs années on a établi des couvertures de chapeaux, et deux manufactures de papier peint pour orner les chambres : les plus beaux dessins des fabriques de France y sont imités. On a élevé aussi une manufacture d'étoffes de coton; elle appartient à un Suisse : on y fait des flanelles, des molletons, des futaines, des draps, des couvertures et des étoffes mélangées en coton et soie, unies, rayées et de plusieurs couleurs, pour habits. Cette entreprise a singulièrement bien réussi; les étoffes en sont bonnes,

agréables, et d'un prix modéré. A son imitation, il s'est formé plusieurs fabriques de coton. Autrefois on imprimait les indiennes sur des toiles de coton qui venaient de l'étranger : ce qui en augmentait beaucoup le prix; mais il s'est introduit un nouveau genre d'industrie qui est devenu fort avantageux: c'est la filature du coton, qui, depuis 1790, a fait des progrès si rapides, qu'on y compte déjà une centaine d'ateliers livrés à cet objet; il en résulte des avantages considérables: ceux de fabriquer des mousselines, des nankins et des velours. On y compte, pour les ouvrages en coton, environ 4,000 métiers, qui occupent 10,700 personnes, et qui fabriquent pour une valeur annuelle d'environ 10,500,000 francs, composée de mouchoirs peints, toiles indiennes, nankins, velours, toiles et mousselines de tout genre.

La fabrication des souliers fait une nouvelle branche d'industrie pour Barcelone. Les cordonniers y sont en très-grand nombre; ils travaillent sans relâche pour en fournir à une grande partie de l'Espagne, aux Indes et à l'Amérique espagnole : on en évalue l'exportation à 700,000 paires tous les ans.

Enfin, encore depuis peu de temps, deux nouvelles manufactures ont été formées: l'une de gazes à points de blondes, et l'autre de verres blancs pour vitrages : celle-ci fournit des carreaux de toute grandeur, même de 3 pieds 4 pouces de haut sur 3 pieds de large. Les Barcelonais n'ont pas beaucoup d'invention dans leurs manufactures; mais ils imitent facilement les ouvrages qui viennent d'ailleurs.

Caractère et mœurs. Le caractère des habitans

de cette ville est le même que celui de toute la Catalogne, on en parlera dans la suite; cependant il est plus adouci par les relations commerciales qu'y produit la fréquentation des étrangers; mais il conserve une sorte d'âpreté naturelle aux Catalans. Le peuple n'y est point méchant; il est criard, il menace beaucoup, et frappe rarement. Dans toutes les occasions marquantes, une foule immense se rassemble de jour ou de nuit, soit pour des processions, soit pour des fêtes publiques; mais il n'y survient presque jamais de disputes. Malgré la teinte de brusquerie qui entre dans le caractère des Catalans, malgré l'affluence des étrangers, les rues de Barcelone sont sûres pendant la nuit; elles sont gardées par des patrouilles répandues dans tous les quartiers. Les *Serenos*, qui sont les mêmes que les *Watchtmen* en Allemagne et en Angleterre, contribuent à la sûreté publique. Ils sont armés d'un sabre et d'une pique, et portent un fanal; ils annoncent l'heure et l'état de l'atmosphère. Il en sera parlé plus au long dans la description de Valence, où cet établissement a commencé.

Malgré l'opulence de Barcelone, les richesses y sont réparties d'une manière qui les rend moins sensibles; et le goût de l'économie, naturel aux Catalans, les tient resserrées et pour ainsi dire inconnues. Le peuple y vit facilement, sans être aisé; mais il devient très-pauvre chaque fois que l'Espagne soutient une guerre maritime : il s'enrichit, au contraire, lorsque cette guerre a lieu contre la France, par la quantité de capitaux que les armées dépensent et laissent dans le pays.

Les négocians et les commerçans pourraient s'y diviser en deux classes : l'une très-opulente, et l'autre seulement aisée. La noblesse, excepté quelques familles, y était peu riche; mais, depuis une vingtaine d'années, les revenus se sont accrus d'une manière prodigieuse : le produit des biens-fonds a presque triplé. Il s'est fait, depuis la guerre précédente, des fortunes rapides; et la noblesse a participé à cet accroissement de richesses.

Les dames de toute condition, depuis la noblesse jusqu'à la haute bourgeoisie, ne portent le costume espagnol que lorsqu'elles vont à l'église ou à pied dans la ville; mais, dans leurs maisons, dans les sociétés, au bal, au spectacle, elles sont vêtues d'après les modes françaises, qu'elles suivent très-exactement; la plupart de leurs ajustemens leur viennent de France. La chaussure est un objet important de la parure des femmes : les bas de soie sont très-ordinaires dans toutes les classes.

On ne voit dans la ville, parmi les Catalans, ni les grands chapeaux ronds, ni les cheveux plats, comme dans presque tout le reste de l'Espagne. L'artisan y est toujours bien vêtu; le simple ouvrier même est souvent frisé et poudré dans son atelier. Les nobles se distinguent les jours de gala par une grande richesse dans les habits : ce sont de superbes broderies, des velours mélangés d'or et d'argent, et des tissus entiers d'or et d'argent.

Amusemens et sociétés. Tout respire à Barcelone le goût du luxe et des plaisirs; le spectacle y est suivi avec passion, et l'amour de la danse y règne dans toutes

les classes. Des danses publiques avaient lieu autrefois pendant le carnaval dans la salle de spectacle : on les appelait *de pesetas*, du nom de la monnaie qu'on donnait pour y entrer. Ces bals furent défendus vers 1778 ; et cette suppression n'avait jamais cessé d'exciter les plus vifs regrets ; mais, comme on l'a dit, le roi permit, en 1798, l'établissement de nouveaux bals publics. La passion de la danse s'est alors relevée avec fureur : on s'est porté en foule à ces bals ; les artisans ont montré un empressement si vif et si décidé, qu'on vit y accourir des individus dont le travail pouvait à peine suffire à la subsistance de leurs familles. On a vu même beaucoup de femmes vendre des meubles indispensables à leur ménage pour fournir aux frais de ce genre de plaisir.

Il y avait, outre cela, des mascarades brillantes en carnaval ; les grands et les petits, les riches et les pauvres se déguisaient sous diverses formes : ils prenaient les costumes de toutes les nations ; les habits de caractère s'y multipliaient tous les ans ; on y étalait de la recherche, du goût, et souvent de la magnificence. La promenade de la Rambla était le rendez-vous principal des masques ; les dames, bien parées, remplissaient les fenêtres ; et l'ensemble formait un très-beau coup-d'œil. Des ordres suprêmes ont enlevé ce spectacle et ce plaisir aux Barcelonais. Ils parlent encore avec enthousiasme de cet heureux temps, dont le souvenir et les regrets paraissent également devoir être ineffaçables.

Le spectacle a lieu tous les jours : on y joue alternativement des comédies espagnoles et des opéras

italiens; il y a même des temps, comme ceux du carnaval, où l'on donne deux représentations par jour: la première à quatre heures de l'après-midi, et la dernière à huit ou neuf heures.

Les Barcelonais aiment la campagne; et, autant qu'ils le peuvent, ils y passent une grande partio de la belle saison. Il n'y a point de ville en Espagne, et peut-être en Europe, qui soit environnée d'un aussi grand nombre de maisons de campagne de toute grandeur. Il en sera parlé dans le détail des environs de Barcelone.

Fêtes et cérémonies d'église. Les fêtes d'église à Barcelone sont brillantes et toujours accompagnées de grandes illuminations. Celles de la semaine-sainte sont les plus remarquables : on décore des chapelles dans toutes les églises pour en faire de grands reposoirs ou oratoires; on leur donne la forme d'un temple particulier; quelques-uns sont construits avec élégance, quelques autres avec majesté; le jeudi et le vendredi saint, on les remplit de cierges de cire blanche qui brûlent pendant vingt-quatre heures. Dans les églises paroissiales, on prolonge cette illumination sous la forme d'un cordon autour de la nef. La cathédrale l'emporte, à cet égard, sur les autres édifices : un grand oratoire en occupe tout le fond; il est couvert de cierges, et l'illumination se prolonge sur deux rangs autour de la grande nef et dans le chœur; on y compte environ 3,000 cierges. Il n'y a point de villes, après celle de Valence, où l'on fasse autant de processions, et où on les aime avec plus de passion qu'à Barcelone. On n'y voit point cependant

de ces momeries superstitieuses capables de détourner l'attention de l'objet principal qui doit la fixer. Trois processions ont lieu dans la Semaine-Sainte : une le dimanche des rameaux, une le jeudi saint, et l'autre le vendredi saint. Elles étaient autrefois mêlées de flagellans, de pénitens attachés en croix à des barres de fer, de géans couverts de cuirasses et de casques, et d'autres personnages plus ridicules ; mais, depuis 20 à 25 ans, on les a supprimés ; et les processions en sont devenues plus convenables. Elles sortent de l'église à la nuit tombante, et rentrent trois à quatre heures après ; leur ensemble est formé par des individus de tous les états. Les uns sont en habit noir, les autres sont couverts d'un sac de pénitent à longue queue : il est fait d'une toile noire et luisante, ouverte par devant au-dessus de la ceinture, et maintenue par un gros cordon de fil blanc auquel un chapelet est suspendu. Les uns portent sur la tête un capuce de la même toile qui se termine en une pointe renversée par derrière, et descend sur le devant jusque sur la poitrine, couvrant entièrement le visage, et ne laissant que deux petites ouvertures pour les yeux ; les autres ont un capuchon différent ; la pointe s'élève sur la tête à la hauteur de 24 pouces ; beaucoup ont la tête découverte, et leur chevelure frisée et poudrée flotte sur leurs épaules. Les nobles sont distingués par un grand poignard qu'ils portent à la ceinture ; ils sont suivis de plusieurs domestiques à leur livrée. Presque tous ont des gants blancs, et portent des flambeaux de cire blanche ; ils marchent deux à deux avec beaucoup

de gravité, et à une grande distance les uns des autres, afin de laisser un intervalle où traînent les queues des sacs, qui sont longues d'environ 5 pieds. Ces pénitens sont au nombre de 6,000. Il en est parmi eux qui marchent seuls entre les deux files, et à la distance d'une vingtaine de pas les uns des autres : ceux-ci ont les pieds nus et le capuchon renversé; une chaîne de fer est attachée à leur ceinture, et traîne après eux sur le pavé : les uns portent sur l'épaule gauche des croix assez pesantes; et les autres tiennent dans les mains les divers instrumens de la passion de J.-C. On voit ensuite une compagnie de soldats vêtus et armés à la romaine, commandée par un centurion décoré d'un manteau de pourpre, et portant un drapeau de même couleur ayant les lettres S. P. Q. R.

Une trentaine de brancards, qui diffèrent à chaque procession, sont distribués de distance en distance ; chacun est porté par douze hommes cachés par les draperies dont ces brancards sont ornés, de manière que ces grandes machines paraissent marcher toutes seules; au-dessus se voient les représentations des principaux événemens de la vie et de la passion de N. S., la plupart en figures de bois ou de carton, dont l'exécution pourrait être meilleure. Quant aux vêtemens, ils sont analogues aux personnages; ces brancards sont remarquables par la magnificence de leurs ornemens; une grande draperie les couvre, et tombe tout autour jusqu'à terre; elle est de velours noir enrichi de galons, de crépines, de broderies et bosses en or de la plus grande richesse; ils sont en outre plus ou moins décorés par des fleurs artifi-

cielles et des bandes de broderies en paillettes et en perles. La France avait autrefois son brancard : il était accompagné à la procession par les Français établis à Barcelone, avec le consul et le vice-consul, tous ayant un cierge à la main : ce qui n'a plus eu lieu depuis 1792. Deux heures suffisent à peine pour voir défiler ce cortége.

La consommation de cire qui se fait pendant la Semaine-Sainte est inconcevable : dans les trois processions, il se brûle près de 30,000 flambeaux de cire blanche du poids de 5 à 6 livres. C'est donc une grande branche d'industrie et de commerce, quoique la plus grande partie de cette cire vienne de l'Afrique.

Deux autres processions ont lieu également : l'une le 13 juin, pour la fête de Saint-Antoine de Padoue, l'autre le jour de la fête du Saint-Sacrement. Celle-ci est fort longue, bien ordonnée et imposante ; tous les corps d'arts et métiers s'y réunissent, ayant chacun leur étendard en damas. Les communautés religieuses et une partie du clergé séculier de toutes les paroisses et du chapitre de la cathédrale s'y trouvent, la plupart en chapes et chasubles ; tous ont un cierge de cire blanche à la main. Trente-six prêtres viennent après couverts des plus riches ornemens, et suivis de vingt-quatre autres en tuniques, portant de grands flambeaux en cire blanche. De jeunes enfans, habillés en anges, en saint Jean-Baptiste, en cardinaux, portent de l'encens, des encensoirs, et répandent des fleurs dans les rues. Des chœurs de musique sont distribués de distance en distance. Un détache-

ment de grenadiers entoure le dais. Les magistrats et autres le suivent. La procession est fermée par la compagnie des grenadiers de la garde espagnole et wallone; le reste des troupes est répandu par détachemens dans les rues et sur les places. Le bruit de l'artillerie des remparts se mêle au son des cloches, à celui des tambours et des fanfares militaires [1].

Pendant l'octave de cette fête, des processions moins nombreuses sortent de différentes églises; les habitans s'y rendent, d'autres y envoient leurs domestiques avec des flambeaux : il en résulte toujours une file fort longue de luminaires. Des oratoires sont construits de loin en loin dans les rues où passent les processions; et on s'attache singulièrement à les décorer.

Il est certain que l'aisance qui règne généralement en Catalogne contribue beaucoup à rendre ce peuple sensible aux divertissemens, aux cérémonies, et à tout ce qui peut distraire ou délasser du travail; ils ont plusieurs jours de l'année où ils saisissent l'occasion de faire du bruit dans les rues, et de jouir de cette liberté dont ils sont si jaloux. C'est principalement le samedi saint, au moment où l'on chante à l'église le *Gloria in excelsis* pour annoncer la résurrection : le coup de cloche qui l'annonce est le signal d'un vacarme affreux causé par tous les ouvriers dans leurs boutiques, les porte-faix dans les

[1] Cette procession était précédée autrefois de géans et d'animaux qui étaient mis en mouvement par des hommes cachés dans leurs corps; mais tout cela avait été supprimé depuis trente ans. Les géans ont reparu en 1798.

rues, les bourgeois dans leurs maisons : on n'entend que des cris et des coups de fusil. Une autre circonstance non moins turbulente est le jour de la mi-carême : de jeunes garçons de dix, douze, quatorze ans, distribués en bandes de trente ou quarante, courent dans les rues; les uns sont armés de scies, les autres sont munis de bûches, de fagots; d'autres portent des paniers destinés à recevoir les dons qu'on leur fait. Ils parcourent les rues en chantant une chanson qui, dans la langue du pays, exprime la recherche qu'ils font de la plus vieille femme de la ville, pour la scier par le milieu du corps, en l'honneur de la mi-carême. Ils s'arrêtent de temps en temps, surtout devant les boutiques; ils redoublent leurs chants s'ils ont trouvé la vieille. Au même instant quelques-uns d'entre eux, tenant la scie des deux côtés, se mettent dans l'attitude de scier, et en exécutent le mouvement. Ils éprouvent un accueil différent dans les divers lieux où ils s'arrêtent : quelques-uns s'amusent de leur jeu, et leur donnent de l'argent, du pain, du vin, des œufs, du bois qui est censé destiné à brûler la vieille après l'avoir sciée; quelques autres se fâchent du bruit qu'ils font, les renvoient brusquement, et souvent les arrosent de chaudronnées d'eau. Ils remercient les premiers en redoublant leurs chants, et répondent aux autres par des huées et des cris.

Climat de Barcelone. On a beaucoup vanté le climat de Barcelone : peut-être le méritait-il autrefois; les habitans conviennent qu'il est changé depuis quelques années. Il est d'une humidité pénétrante;

et les vents d'est y règnent fréquemment. Les vents sud-est et sud-ouest s'y font également sentir, et communiquent à cette humidité un degré de chaleur qui la rend plus malsaine. Ces vents y sont souvent très-violens. Les vents du nord y soufflent rarement; et ce sont ceux qui seraient le plus nécessaires pour balayer l'atmosphère, condenser l'air et prévenir les effets d'une chaleur humide. Les pluies y étaient, dit-on, rares autrefois: elles y sont très-fréquentes aujourd'hui, et dans toutes les saisons. Le climat y est inconstant : on y éprouve souvent les quatre saisons en un jour; et ce passage se fait avec une étonnante rapidité.

Les hivers y sont assez doux: il y a des années où le thermomètre de Réaumur n'y descend qu'au sixième ou septième degré au-dessus de *zéro;* il y en a cependant où il descend au quatrième et au cinquième au-dessous de glace : on assure qu'il n'y neigeait presque jamais autrefois; depuis quelques années il y neige presque tous les ans, mais la neige y est de courte durée. Les froids y sont rarement secs; l'humidité presque constante qui règne dans l'atmosphère les rend plus pénétrans et plus désagréables; il y a même des années où les pluies sont presque continuelles dans cette saison. Les printemps y sont rarement beaux; on y éprouve dans cette saison une alternative presque continuelle de vent, de pluie, de chaud et de froid: c'est la plus mauvaise saison de l'année. Les étés y sont chauds; mais les fortes chaleurs n'y durent pas plus de quinze à vingt jours; elles sont même tempérées par les vents d'est; ces

vents rafraîchissent l'air au point de faire passer tout-à-coup l'atmosphère du chaud au froid. L'automne y avait toujours été la plus belle saison de l'année; le ciel y était serein et l'atmosphère tranquille; mais, depuis quelques années, elle y est devenue venteuse et pluvieuse.

L'air est toujours humide à Barcelone; on le doit vraisemblablement à la proximité de la mer et à la fréquence des vents d'est. La conformation du bassin dans lequel cette ville est située peut encore y contribuer; il s'ouvre à l'est, au nord-est, et au sud-est sur la mer; il est bordé au nord et au nord-est par la rivière de Bezos, et au sud par celle de Llobregat; il est fermé au nord et au nord-ouest par de petites montagnes. Le vent d'est, qui souffle souvent, est arrêté par ces dernières; il s'engouffre dans le bassin; il y dépose les parties aqueuses dont il est chargé; celles qui s'élèvent des deux rivières y sont également retenues. Cette humidité est très-sensible dans l'hiver et dans le printemps. En été, les chaleurs du jour l'amortissent; mais, au moment du coucher du soleil, elle devient très-pénétrante, et on sent des impressions ardentes, quelquefois désagréables.

La disposition de l'atmosphère influe sur la santé. Les habitans de Barcelone se ressentent de l'humidité de l'air; il règne généralement dans cette ville une disposition scorbutique. Les maladies inflammatoires et les fièvres catarrhales y sont assez communes: elles sont produites par les variations fréquentes de l'air. Les fièvres bilieuses y dominent en été, et elles sont inflammatoires. Les maladies n'y sont pas ce-

pendant bien communes; les épidémies y sont très-rares; on y jouit généralement d'une assez bonne santé. Les apoplexies passent pour y être fréquentes; mais, d'après un calcul juste, il n'y en a pas plus que dans les autres villes d'une égale population : l'académie de médecine a fait des recherches pour connaître les causes de cette prétendue fréquence; le résultat n'a pas été satisfaisant. Nous ne parlerons pas ici de la fièvre jaune et des désastres qu'elle a produits dans Barcelone et les environs; tous les détails à cet égard sont consignés dans les ouvrages spéciaux publiés depuis.

Auberges. Barcelone a plusieurs auberges principales : la Fontaine d'or, l'Écu de France, les Quatre-Nations, la Fonda [1]; on y était autrefois bien logé, bien couché et bien servi, moyennant deux piécettes ou 1 franc 98 centimes par repas, ou quatre piécettes par jour; ces prix sont augmentés depuis la guerre; ils sont à trois piécettes par repas, et à cinq piécettes par jour; les deux premières de ces auberges sont beaucoup déchues; elles sont aujourd'hui très-médiocres. On y trouve plusieurs autres auberges, sous le nom de *Becos*, où l'on ne paie que ce que l'on mange; il y en a qui ne sont point mauvaises.

Les vivres sont chers à Barcelone : on y paie ordinairement le bœuf six sous six deniers catalans, ou 88 centimes environ, la livre de trente-six

[1] Il s'en est établi une autre en 1818, sous le nom *du Grand Commerce*.

onces; le veau, huit sous ou 1 franc 6 centimes environ; le mouton, neuf sous neuf deniers ou 1 fr. 32 c. $^1/_4$; le poisson, deux piécettes et demie et trois piécettes, ou 2 fr. 50 c. et 2 fr. 96 c.; la graisse de porc, quatre piécettes et demie ou 4 fr. 44 cent.; le lard, trois piécettes ou 2 fr. 96 c.; le pain mi-blanc, cinq quarts, ou environ 14 c. la livre de quatorze onces, poids de marc; le pain blanc, sept quarts ou 18 c. $^1/_2$; le vin, 58 c. $^1/_2$ la pinte; le lait au même prix; le charbon, 3 fr. 95 c. le quintal; le bois verd, de chêne ou d'olivier, 1 fr. 23 c. $^1/_4$ le quintal; le mauvais bois, 2 fr. 96 c. $^1/_2$ une petite charge; un poulet ordinaire, 1 fr. 47 cent. $^1/_2$, et une poularde, 2 fr. 46 c. $^1/_2$ et 2 fr. 96 c.; les dindons, 6 fr. 91 c. et 7 fr. 90 c. chacun : on les a vendus jusqu'à 14 fr. 81 c., et les agneaux jusqu'à 15 fr. 80 c., 17 fr. 78 c. et 19 fr. 75 c. Ces prix se sont encore élevés depuis quinze ans, en raison des guerres et des malheurs qu'a éprouvés la Catalogne.

Je terminerai la description de Barcelone par un tableau des différens siéges que cette ville a soutenus; ils ont presque tous été signalés par des actes d'intrépidité et d'héroïsme.

Possédée par les Maures, elle opposa, en 802, une résistance opiniâtre aux généraux de Louis, roi d'Aquitaine; elle leur résista pendant dix-sept mois, et soutint pendant les six dernières semaines des assauts presque continuels; ses édifices étaient détruits, ses murailles renversées, la moitié de ses habitans tués ou morts de famine : elle résistait en-

core. Elle fut enfin emportée ; les Maures en furent chassés; et elle fut peuplée de Français.

Assiégée, en 985, par les Maures, et emportée après six jours de siége, à la suite d'une victoire que les troupes d'Almanzor, roi de Cordoue, remportèrent sur les Catalans, elle fut livrée aux flammes; et presque tous ses habitans furent emmenés en esclavage; mais le comte Borel la reprit peu de temps après, et s'en assura la possession.

Barcelone était, dans le XVe siècle, le foyer de la rébellion de la Catalogne contre Jean II, roi d'Aragon, son souverain; elle soutint un siége contre son roi, et le fit lever en 1462; elle lui opposa la même résistance en 1472 : mais, assiégée par des forces supérieures, elle succomba le 17 octobre de cette même année, après un siége de six mois.

Devenue de nouveau, en 1640, le foyer d'une nouvelle révolte de la Catalogne, elle résista pendant douze ans à tous les efforts de son roi, Philippe IV; elle fut prise cependant, en 1652, après un blocus et un siége de dix mois.

Elle résista encore au roi Charles II, en 1689; mais elle fut soumise par la force des armes.

Elle succomba, en 1697, sous les efforts des armées françaises, commandées par le duc de Vendôme. Ses habitans étaient armés; ils étaient soutenus par une garnison de 12,000 hommes, et défendus par le prince de Darmstadt; une armée supérieure accourait à leur secours, sous les ordres de Don François Vélasco; cette armée fut battue, et la ville

forcée à capituler après cinquante-deux jours de tranchée ouverte.

Elle osa se défendre, en 1706, contre Philippe v. Ce prince l'assiégea en personne; mais l'approche d'une flotte anglaise l'obligea à lever le siége.

Le roi que cette ville s'était choisi l'avait abandonnée; les provinces voisines étaient rentrées dans l'obéissance de Philippe v. Les autres villes de la Catalogne étaient soumises, les Catalans étaient domptés, et Barcelone persistait encore dans sa résistance; elle osa soutenir un siége, en 1713 et 1714, contre les forces réunies de la France et de l'Espagne. Ce siége sera mémorable à jamais : on y vit des efforts de courage, des traits d'héroïsme dignes des plus beaux siècles de Rome. Les habitans, réduits à eux-mêmes, sans troupes, sans garnison, osèrent braver des armées nombreuses et aguerries, commandées par des généraux célèbres : ils ne craignirent ni la faim, ni l'infortune, ni la mort.

On vit de simples bourgeois faire les actes les plus héroïques; on y vit les étudians de l'université former des bataillons qui furent long-temps invincibles. Des prêtres et des moines, l'épée d'une main, le crucifix de l'autre, parcouraient les rangs, animaient les soldats, affermissaient leur courage, les excitaient au carnage au nom du Dieu dont ils portaient l'image; on y vit des capucins, la robe retroussée, la barbe nouée avec un ruban, bénir, charger, ajuster, et tirer les canons; on y vit des femmes, encore plus acharnées, préparer ce qui était nécessaire à la dé-

fense de la place, courir sur la brèche, se mêler aux combattans, et frapper des coups aussi sûrs que ceux des soldats au milieu desquels elles combattaient.

Rien ne pouvait les réduire : ils trouvaient dans leurs pertes de nouveaux motifs à leur courage et à leur obstination. Berwick redoubla d'efforts : il emporta le bastion de Sainte-Claire [1], qui fut arrosé du sang de la noblesse française. Les assiégés revinrent à la charge, et s'en emparèrent encore. Repoussés de nouveau, ils virent tomber leurs remparts sous les coups redoublés des canons; mais, incapables de terreur, ils firent voir sur la brèche le même courage qu'ils avaient montré derrière leurs murailles. Forcés enfin, succombant sous le nombre, ils se replièrent en bon ordre dans la ville, où ils trouvèrent un nouveau théâtre à leur courage : les rues devinrent des champs de bataille; les combats s'y multiplièrent. Battus, ils reculaient, mais pour faire bientôt volte-face et livrer de nouveaux combats: Berwick leur offrait la vie; ils ne se rendaient point. La nuit couvrit de ses voiles des traits d'héroïsme que l'antiquité aurait célébrés; elle couvrit de ses ombres des exploits qui auraient honoré la ville qui en était le théâtre, s'ils eussent été employés pour une meilleure cause.

Le jour parut; il éclaira les horreurs que la nuit avait enveloppées de ses ténèbres. Le sang ruisselait

[1] Il était dans l'emplacement qui est occupé aujourd'hui par la citadelle.

partout; les rues étaient jonchées de morts; et les Barcelonais se battaient encore. Les femmes, du haut des maisons, faisaient tomber sur les assaillans des grêles de pierres, de bûches, de poutres, de tisons enflammés. Berwick offrit de nouveau la vie; il ne fut point écouté; on voulait encore combattre. Il fit alors mettre le feu aux maisons; les flammes s'élevèrent dans les airs, et ce fut le moment où les Barcelonais cédèrent; ils se rendirent [1]; mais ils conservèrent leur haine et leur fierté. Ils virent brûler leurs drapeaux par le bourreau; ils perdirent leurs priviléges; ils furent punis de leur opposition; leur rage devint impuissante, mais elle ne se conserva pas moins dans le cœur des habitans: elle y était trop profondément gravée.

Ainsi tomba cette ville orgueilleuse et puissante, qui avait osé tant de fois lever une tête altière et menaçante contre ses princes; qui avait osé lutter contre les deux premiers souverains de l'Europe; qui long-temps avait contre-balancé leur puissance. Elle tomba; mais, assujétie à de nouvelles lois, soumise à la domination tranquille de ses maîtres légitimes, elle reprit bientôt un nouvel éclat; elle devint encore une ville également riche et puissante.

EXCURSION HORS DE BARCELONE.

Citadelle. La ville est défendue par une citadelle située à son extrémité du nord-est. Elle a été cons-

[1] Le 10 septembre 1714.

truite dans le XVIIIe siècle par les ordres du roi Philippe V, après avoir réduit les Catalans à son obéissance. Cette citadelle occupe une étendue assez considérable sur un emplacement qui faisait partie de la ville, et qui contenait six cents maisons, trois couvens et une église paroissiale. On y voit de bons remparts de fortifications en tous genres, munis de fossés. Il s'y trouve un état-major, composé d'un gouverneur, d'un lieutenant de roi, d'un major et aide-major, et d'un bataillon d'infanterie qui fait sa garnison ordinaire. Cette citadelle ne peut servir à contenir la ville ni à la défendre, étant trop peu élevée pour la commander dans son intérieur; elle ne domine que les maisons voisines de la porte du nord, et est elle-même dominée par le Mont-Jouic, qui pourrait l'écraser; elle est également trop basse du côté des campagnes; et sa situation éloignée ne lui permettrait de protéger la ville que dans un point extrêmement resserré.

Le port de Barcelone est situé au-dessous de la citadelle, entre la ville et Barcelonnette; et, à son extrémité orientale, il est précédé d'un mouillage qui s'étend au-dessous de la Muraille de mer jusqu'au Mont-Jouic. L'un et l'autre n'étaient, au commencement du XVIe siècle, qu'une plage, qui avait cependant plus de fond qu'il ne s'y en trouve aujourd'hui. L'ancien port était de l'autre côté du Mont-Jouic, et derrière cette montagne qui le séparait de la ville. Il était formé et abrité par un môle, qui fut construit, en 1477, par Stacio, ingénieur d'Alexandrie; mais ce port fut comblé et le môle détruit par des orages

dans le XVI[e] siècle. Le port actuel n'est qu'un grand bassin formé par des jetées, contenu par des quais solides, et, sur toute une face, par les remparts de la ville. Tant que ce ne fut qu'une plage, le fond d'eau s'y trouvait assez considérable; mais, depuis qu'on l'a encaissée pour lui donner la forme d'un bassin, le sable qui y pénètre s'y arrête, et, s'y trouvant resserré et sans issue, s'y amoncelle et le comble ainsi peu à peu. Tous les jours son fond diminue insensiblement, malgré le travail des pontonniers employés à le nétoyer. Les grands navires ne peuvent y entrer; et les frégates n'en peuvent approcher qu'à une distance d'une demi-lieue.

L'entrée de ce port est difficile et quelquefois même dangereuse, étant fermée par une barre souvent très-haute, et provenant de la jonction des Rio Bezos et du Llobregat. Ces deux fleuves se jettent dans la mer, le premier derrière la citadelle, et le second derrière le Mont-Jouic; cette direction porte leurs cours l'un vers l'autre; et leur conflit arrête une quantité de sable dans le port. On avait eu l'idée de rejeter plus loin ces embouchures, et de leur donner une autre direction; ce plan a été abandonné. On avait aussi formé le projet de transporter le port à la partie méridionale et occidentale de la ville, c'est-à-dire entre le Mont-Jouic et les remparts de la ville; il aurait été très-vaste, et pouvait se prolonger en dedans le long des murs; ce projet n'a pas encore été mis à exécution. On vient d'adopter, il y a quelques années, le projet de M. le brigadier Smith, qui se borne à prolonger la jetée de beaucoup en avant,

et de procurer par là une enceinte où les vaisseaux trouveraient 36 pieds de fond.

Malgré les inconvéniens dont on a parlé, le port actuel est assez sûr, bien abrité, et très-fréquenté; on le voit toujours rempli de navires appartenant à différentes nations: le relevé d'une des dernières années en offre près de 500 aux Espagnols, 200 aux Français, 150 aux Anglais, 60 aux Danois, 45 aux Hollandais, et plus de 300 de divers autres pays.

Le Mont-Jouic. La montagne ainsi nommée est située au bord de la mer, à l'extrémité du sud, à l'ouest de Barcelone; sa partie la plus élevée est occupée par une forteresse qui en a pris le nom. Elle est grande, spacieuse et belle; l'art y a épuisé toutes ses ressources pour en augmenter la force, rendre l'attaque plus difficile, et la défense plus assurée. Cette forteresse a un gouverneur particulier, un major, et une garnison, formée par un détachement de gardes espagnoles ou wallonnes, prises de la garnison de Barcelone. Le Mont-Jouic domine, d'une manière imposante, la ville, le port, la citadelle, les campagnes voisines, et une grande étendue de mer.

Barcelonnette est une petite et nouvelle ville qui tient à Barcelone, et semble être un de ses faubourgs. Elle est située au sud-est de cette ville, entre la porte de mer et le fanal du môle qui avance dans la mer. L'emplacement que Barcelonnette occupe était un vaste terrain inutile, où l'on voyait éparses quelques baraques de pêcheurs. Le marquis de la Mina, capitaine-général de la Catalogne, conçut le projet

d'employer utilement ce sol en le rendant à la fois un entrepôt et l'asile des gens attachés à la navigation. Vers le milieu du XVIIIe siècle, il y fit construire une nouvelle ville sur les plans de Don Pierre Cermeno, et sous la direction de l'architecte Ribas. Sa forme est un carré parfait, percé régulièrement en vingt-quatre rues, chacune ayant un peu plus de 25 pieds de large. Quinze rues sont directes et parallèles, coupées par neuf autres à des distances égales. Les maisons sont uniformes, bâties en briques, ayant un seul étage d'une même hauteur, sur 25 pieds et demi de face. Elle a deux places : celle de Saint-Michel et de Los Boteros, et deux grands corps de casernes. Sa paroisse est sous l'invocation de saint Michel. La sépulture du marquis de la Mina, qui fut à la fois le fondateur de Barcelonnette et de cette église, se fait remarquer près du maître-autel du côté de l'épître : on voit le buste de ce général exécuté en bas-relief, accosté de trophées militaires, et orné de divers attributs relatifs à sa famille; au-dessous est une inscription latine : il mourut le 25 janvier 1767.

La vue de Barcelonnette fait plaisir au premier coup-d'œil; mais la trop grande uniformité de ses rues et de ses maisons la rend monotone, et en diminue l'agrément. Elle est habitée presque en totalité par des troupes, des matelots et autres gens dépendant de la marine. C'est de cette petite ville qu'est partie l'affreuse maladie qui, en 1819, a fait tant de ravages à Barcelone et dans toute la province.

ENVIRONS DE BARCELONE.

On a déjà indiqué que la ville de Barcelone était entourée de campagnes belles, riantes, fertiles, bien cultivées, couvertes d'arbres de toutes les espèces, et de productions de tous les genres. Elles forment dans l'ensemble une plaine oblongue, irrégulière, qui contourne des montagnes peu élevées, et qui va se terminer au bord de la mer.

Les maisons de campagne couvrent presque toute sa surface depuis les portes de Barcelone jusqu'au pied et sur les côtes des montagnes situées au nord-ouest de cette ville ; plus loin elles se prolongent, au nord, vers la rivière de Rio Bezos, et, à l'ouest, sur le chemin qui conduit au Llobregat. Elles occupent une étendue d'environ 3 lieues ; on ne peut arriver par aucun côté dans cette ville sans voir des suites multipliées de ces maisons, nommées *Torres*, que le voyageur étonné prend de loin pour des peuplades considérables.

Plusieurs de ces maisons sont belles ; et, en général, toutes sont agréables ; beaucoup sont décorées avec goût, souvent ornées de peintures à fresque, et ayant de l'eau en abondance ; celles à mi-côte sont les plus avantageusement situées ; la vue s'y promène à la fois

sur les maisons de campagne qui couvrent la plaine, sur la ville de Barcelone dont elle suit le développement, et sur une étendue immense de mer. Ces habitations ont presque toutes un défaut bien essentiel pour ce pays : c'est de manquer d'arbres. On n'y voit point d'allées couvertes, de bosquets, ni même de berceaux; ces objets les orneraient d'une manière agréable, et seraient fort utiles dans un pays chaud.

Le village de Sarria, qui termine le tableau de cette plaine, est situé sur le penchant de la colline distante d'une lieue de la ville, et vis-à-vis d'elle. Il est dans une position délicieuse, et domine sur toutes les maisons de campagne qui le précèdent. Le coup-d'œil y est magnifique. Ce village est remarquable par l'abondance et la pureté de ses eaux, par les belles maisons qu'il contient, et par la bonne compagnie qui s'y rassemble dans la belle saison.

Il a un couvent de capucins dont les religieux sont en grand nombre; leurs jardins sont vastes, percés de belles allées, et ornés d'abris, de terrasses, d'amphithéâtres; le tout bien soigné. On y voit des monumens de patience et d'adresse : ce sont différentes représentations de sujets de piété, exécutées en petites figures de terre; des figures d'animaux, des édifices, des arbres même travaillés avec

assez de délicatesse : c'est l'ouvrage de quelques-uns des religieux de cette maison.

Dans ce village on vient oublier l'étiquette de la ville ; les rangs semblent chercher à s'y confondre ; on y éloigne le souvenir des affaires ; et on y jouit de ce calme heureux qui caractérise la nature sous un beau climat.

Route de BARCELONE *jusqu'aux* frontières du royaume d'Aragon, 30 *lieues* 1 *quart.*

	lieues.
BARCELONE à	
San Féliu, bourg,	1 3/4
Venta de Molins de rey, Le Llobregat, rivière, Pont de Molins de rey,	» 1/2
San Andrès de la Barca, village,	1
Martorell, ville, La Noya, rivière, pont de bois,	1
Veguda Alta, village,	1
Masquefa, bourg,	1
Piera, bourg, La Noya, rivière sans pont,	2
Valbona, bourg,	» 1/2
Font de la Reyna, village,	» 1/2
La Pobla de Montornès, village,	1
Villanova del Cami, village,	» 1/2
Igualada, ville,	1 1/2
Yorba, village,	1
Venta del Gancho,	1
Santa Maria del Cami, bourg,	» 1/2
Baquerisas, village	1 1/2
A reporter,	16 1/4

Report d'autre part,	16 $^1/_4$
Meson Nueva de Mounmaneu,	» $^1/_2$
Hostalfranès, village.	1
CERVÉRA, cité,	1
Curullada, village,	1
Tarrega, ville,	1
Villagrassa, village,	1
Bellpuig, ville,	1
Golmes, village,	» $^3/_4$
Molleruza, village,	» $^3/_4$
Vall-Fogona, village,	1
Bell-Lloch, village,	1
La Sègre, rivière et pont, LÉRIDA, cité,	2
Alcaraz, village, limite de la Catalogne et de l'Aragon,	2
TOTAL,	30 $^1/_4$

On sort de Barcelone par la porte de San Antonio, on traverse les campagnes dont on a parlé, on laisse la mer à gauche, et on suit un chemin bien tracé, large, et bordé d'arbres qui laissent apercevoir de chaque côté plusieurs villages distribués dans les terres, à gauche, ceux de Sans et de Sanboy; à droite, Sarria, San Just, Esplugues et Ginesterra : on passe à l'hospitalet, ensuite à San Féliu. Ce lieu est un bourg grand et très-peuplé; on le traverse dans sa longueur par une belle rue, où l'on voit un grand nombre de maisons bien décorées. On laisse à la droite et à peu de distance le village de Molins de Rey; on passe à

la Venta, du même nom; aussitôt après on parvient, par une courte avenue plantée de peupliers, au pont de Molins de Rey, sur lequel on traverse la rivière de Llobregat. Ce pont, bâti depuis peu de temps, est un peu lourd; mais il est d'une construction solide, et orné de chaque côté d'un trottoir pour les gens à pied. On en sort par une autre avenue pareille, laissant à gauche le chemin qui conduit à Tarragone et à Valence, ainsi que le village de Pallejá : on tourne à droite, passant au village de San Andrès de la Barca; et, une heure après, on arrive à Martorell, la Tolobis des Romains; c'est une petite ville, sale, mal percée et mal bâtie; elle est située sur la Noya, au confluent de cette rivière et du Llobregat; elle a une église paroissiale, un couvent d'hommes et une caserne; ses habitans sont laborieux; les femmes y font des dentelles et des blondes : elle a une auberge assez passable. Près de cette ville on voit un arc triomphal et un pont de construction romaine. Ce pont est composé de deux arches, dont la plus grande est cintrée en voûte d'ogive; ses fondations sont de construction romaine; mais il a souffert autant par la manière dont on l'a réparé que par les injures du temps. En observant les piles de la grande arche, on remarque qu'à une certaine hauteur

elles décrivent une courbe plus petite qui forme le bandeau de l'archivolte ; et l'on peut conjecturer que ce pont était, dans l'origine, composé de trois arches à peu près égales. Il est également probable que le même arc de triomphe qui termine le pont était répété de l'autre côté, ainsi que l'on en voit un semblable à Saint-Chamas, sur le pont de la Touloubre, entre Aix et Arles. Les arcs de triomphe, monumens d'invention romaine, étaient, dans l'origine, les simples portes des villes par où passaient les triomphateurs, et que l'on ornait des dépouilles des vaincus : on leur donna par la suite une forme plus élégante, et on les consacra spécialement aux guerriers dont ils représentaient les victoires.

Les uns avaient trois arcades : une grande et deux moindres de chaque côté, telles que ceux de Septime-Sévère, de Constantin, à Rome, de Marius, à Orange ; les autres n'avaient qu'une seule porte et étaient d'un goût plus pur, tels que ceux de Titus, à Rome, de Trajan, à Ancône, si remarquables par leur élégance. Celui de Martorell paraît être à peu près de la même époque, et avoir une analogie remarquable avec les monumens du midi de la France : il a beaucoup souffert ; et à peine peut-on se figurer sa décoration primitive. Sur le côté du midi on voit des restes

de pilastres cannelés, qui font supposer qu'ils étaient d'ordre corinthien. L'entablement a été arraché; mais on en trouve la trace dans le massif de l'édifice, et l'on peut aisément distinguer l'architrave, la frise et la corniche. En sortant de Martorell, on passe la rivière de la Noya, et l'on aperçoit le Mont-Serrat, dont on n'est plus éloigné que de deux lieues. Il paraît dans l'éloignement comme surmonté d'un amas d'édifices informes et ruinés; il s'étend longuement dans la plaine, et se lie à droite et à gauche à des collines assez arides; ses flancs ne présentent que des rochers d'un gris foncé, et parsemés d'une végétation noirâtre qui règne dans toutes les fentes et interstices des masses, et qui de loin ressemble plus à de la poussière qu'à des plantes.

Mais, à mesure qu'on en approche, on est émerveillé des beautés qu'il présente. C'est un lieu des plus extraordinaires et des plus difficiles à décrire : il forme un assemblage de cônes cylindriques immenses, un faisceau de pains de sucre semblables à des pyramides de toute espèce, placées sur une assise de rochers isolés dans la campagne et élevés à plus de 3,000 pieds au-dessus d'elle. Cette singulière structure a fait donner à la montagne le nom de Mont-Serrat ou mont denté en scie. Les rochers qui la composent sont de constitution

calcaire, de différentes couleurs, avec du quartz blanc veiné de rouge; quelques grès, qui se lient au calcaire inférieur, forment une agglomération connue des naturalistes sous le nom de *pouding*. Le ciment naturel qui unit ces pierres s'étant décomposé en plusieurs endroits, les eaux y ont formé des ravins dont le plus considérable, nommé *Santa Maria*, divise la montagne en deux parties; la première, du côté du midi, dépend de l'évêché de Barcelone; l'autre, au nord, dépend de celui de Vich. Les restes épars de la terre végétale, échappés à l'entraînement des eaux, et doués d'une force particulière, sont couverts, dans les intervalles des rochers, d'arbres et de plantes de la plus belle verdure. Ce qui rend cette végétation plus extraordinaire, c'est l'absence totale des sources: le peu de ruisseaux que l'on y voit ont un cours intermittent, et ne sont probablement que des eaux de pluie renfermées dans les immenses crevasses de la montagne. Le plateau intermédiaire est composé de pierres poreuses, rougeâtres, disposées par couches horizontales du levant au couchant, et à travers lesquelles filtrent les eaux qui n'en sortent que lorsqu'elles sont trop abondantes. Les singularités de cette montagne s'étendent jusque dans son intérieur: elle est, pour ainsi



elon del. *Couché, fils dir.* *J. Adam sculp.*

HERMITAGE DU MONT-SERRAT.

couvent, et l'on a pour eux toutes sortes d'égards. Il y a deux salles particulières et différentes pour les pauvres : l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes. A sept heures du matin, une cloche se fait entendre depuis la porte de l'église jusqu'à celle de l'enceinte pour rassembler ces malheureux, et leur distribuer à chacun une ration de pain; ils sont réunis de nouveau et de la même manière à dix heures et demie; et on leur distribue alors la même ration de pain, une grande écuellée de soupe et un pot de vin; à six heures moins un quart, on leur fait la même distribution; et ils passent la nuit dans les salles de l'hospice. Ils sont traités ainsi pendant trois jours, et sont reçus de même toutes les fois qu'ils se représentent au monastère. On voit souvent des personnes pieuses venir, par humilité, prendre le pain de l'aumône qu'elles gardent chez elles comme une relique. Une charité plus attentive encore s'exerce envers les malades et les pélerins infirmes; on leur ôte leur linge que l'on blanchit, on leur en donne d'autre; et les médecins du couvent les visitent deux fois par jour; s'ils ont des femmes ou des enfans, le monastère en prend soin jusqu'à leur rétablissement; on leur rend alors leurs habits en bon état, et on les renvoie. Le couvent ne parvient à couvrir cette énorme dépense qu'avec les dons qu'il

reçoit de tout côté, et qui font les trois quarts de son revenu.

L'église est composée d'une seule nef : elle fut rebâtie en 1560, et terminée en 1599. La translation de l'image de la sainte Vierge de cette ancienne église dans la nouvelle se fit avec un grand appareil ; le roi Philippe III y assista avec beaucoup de seigneurs de sa cour ; et tous les moines et les ermites se trouvèrent à cette cérémonie.

Les habitans de la montagne sont divisés en quatre classes : les moines, les ermites, les enfans de chœur et les frères convers ; ils se succèdent dans toutes leurs prières de manière à ce que les exercices spirituels ne soient jamais interrompus. La disposition des lieux est telle que de plusieurs ermitages on entend les chants du monastère, et que les sons des cloches des différens ermites, répétés par les échos, se correspondent dans les détours de la montagne. Parmi les enfans de chœur, qui sont au nombre de vingt-quatre, on a souvent vu des enfans des premières familles de l'Espagne que leurs parens consacraient dans leur jeunesse au culte de la Vierge.

Les ermites du Mont-Serrat sont au nombre de douze, sous la dépendance du père abbé et sous la direction d'un père du couvent, qui habite le premier ermitage : celui de Saint-

Benoît. Ils font profession comme les moines, mais ils ne reçoivent pas le sacerdoce; ils font de plus le vœu de ne jamais sortir de la montagne, et ne descendent même au monastère que certains jours de l'année, pour de grandes fêtes, ou lorsqu'ils sont malades. La règle qu'ils suivent est très-austère : ils font maigre toute l'année, et jeûnent presque tous les jours. Leur nourriture consiste en un peu de poisson, du pain, du vin que leur fournit le couvent, et des légumes qu'ils cultivent eux-mêmes. Leurs maisons sont d'un seul étage, et d'une architecture différente, suivant que le lieu l'a indiqué. Ces cellules renferment une petite chapelle, une cuisine, une citerne où ils conservent l'eau, un oratoire, une chambre où est la paillasse sur laquelle ils couchent, et près de là un jardin peu étendu et quelquefois une petite galerie à jour où ils placent des pots de fleurs. Des exercices de piété occupent presque tous leurs instans; et, dans l'intervalle des prières, ils n'ont pour délassement que la culture de leur jardin, et le travail de petites croix qu'ils donnent aux voyageurs qui les visitent; leur société se compose d'oiseaux tellement familiers avec eux, qu'au moindre signal ils accourent de tout côté prendre leur nourriture dans leurs mains. On peut diviser ces er-

mites en deux classes : ceux qui cherchent dans la solitude un asile contre l'injustice des hommes, et ceux qui embrassent la vie religieuse par vocation ; mais, quel que soit le motif qui les amène dans ces déserts, il règne bientôt dans leurs idées et dans leur aspect la même uniformité que dans leur costume et leur pénitence. Ils arrivent presque tous à une longue vieillesse ; aussi se renouvellent-ils à peu près dans le même âge ; et ils ont l'air d'être toujours les mêmes.

L'ermitage de Saint-Jérôme, le plus élevé de tous, est toujours habité par un jeune homme, qui descend dans un autre plus bas à mesure qu'il meurt un de ses confrères ; ils se rapprochent ainsi du couvent en vieillissant, à moins qu'ils ne préfèrent rester dans les ermitages qu'ils occupent. Il y a tant de prétendans à ces places austères, que l'abbé est embarrassé dans le choix des remplaçans ; celui qui est nommé vient prendre possession de sa nouvelle demeure ; il pare la chapelle, range les livres, monte la pendule ; et, lorsque ces premiers soins sont remplis, ainsi que les longues prières qui les interrompent, il visite le jardin, lit dans la galerie les sentences qui y sont écrites à côté de l'eau bénite et de la tête de mort, arrose les pots de giroflée qui

sont au-dessous, et vient finir les petites croix que la mort de son prédécesseur a laissées imparfaites.

Piera est un assez grand village situé sur une hauteur. On y voit de grandes chaînes de fer suspendues à la porte d'une maison : on en retrouve souvent de pareilles en Espagne, principalement dans les provinces de la couronne d'Aragon : elles indiquent qu'un roi a logé dans la maison où elles sont placées. On sort de ce village par une descente rapide; on passe la Noya à gué; on remonte par une montée rude et difficile; on parcourt pendant long-temps des montagnes stériles et inhabitées, qui font mieux sentir le prix des vallons charmans que l'on trouve en descendant; on remonte encore de nouvelles montagnes, d'où l'on sort pour entrer dans la plaine où est situé Igualada; on arrive dans cette ville après quatre heures et demie de marche, et après avoir traversé les villages de Vallbona, de Font de la Reyna, de la Pobla et de Villanova; on a laissé à droite celui d'Esparreguera, et à gauche quelques petits villages ou hameaux. Pendant cette route on suit souvent les bords de la Noya; quelquefois on marche dans son lit; on la passe à gué une douzaine de fois; aussi le chemin est-il boueux, difficile, dangereux même, et quelquefois impraticable dans les temps de

pluie. Il est égayé par des fabriques ou moulins à papier situés agréablement : c'est la partie de la Catalogne où ces sortes d'établissemens sont le plus multipliés; et ils fournissent à une branche importante du commerce de cette province.

Igualada est une ville d'environ 12,000 âmes, assez grande, située dans une plaine riche en blé et en oliviers; elle est entourée d'un grand faubourg, embelli par des arbres et par des maisons construites depuis peu de temps; elle a une église paroissiale, trois couvens de religieux, un vicaire-général de l'évêque de Tortose, pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique, et un alcade-major pour l'administration de la justice. On y fabrique beaucoup d'armes à feu qui sont renommées. Il y a aussi plusieurs manufactures d'indiennes ou toiles peintes.

Le chemin devient assez beau en sortant d'Igualada, mais il est en partie dégradé par des ornières profondes. On franchit encore des montagnes arides et incultes; on passe au village d'Yorba, à la Venta del Gancho, aux villages de Santa Maria et de Baquerisas, à Meson nueva de Monmaneu et aux Hostalfranès. Là se découvre la ville de *Cervéra*, située sur une hauteur; elle se développe à mesure qu'on s'en approche; les campagnes deviennent plus

belles; et, par des échappemens entre les montagnes dont on est environné, on aperçoit un beau pays. Parvenu au pied de la montagne où Cervéra est situé, on arrive dans cette ville par une côte longue et assez rude, quoique adoucie par plusieurs rampes.

Cervéra, en latin *Cervaria*, est une petite ville qui, du côté de Barcelone, est placée sur une hauteur considérable, et qui, du côté opposé, est située au niveau et à l'entrée d'une plaine vaste, superbe et riche, dépendant du bassin de la Sègre. Cette ville est entourée de murailles qui s'ouvrent par sept portes. Quelques-unes de ses rues sont assez bien pavées. Elle a une église paroissiale à trois nefs et de construction gothique, cinq couvens de religieux, une commanderie de l'ordre de Saint-Antoine, qui a été éteint en Espagne, en 1791, un hôpital pour les malades, un hospice de la Miséricorde, cinq colléges, une université, un gouverneur, et environ 5,000 habitans. Les deux couvens des Minimes et des Capucins sont dans les situations les plus agréables : le premier, placé sur le bord de la hauteur, domine toute la partie du côté du chemin de Barcelone; le dernier est situé hors de la ville du côté opposé, au milieu d'une campagne riche, fertile, et environné d'arbres, de jardins et de ruisseaux.

Cette ville a été assiégée deux fois : une fois, en 1652, par le comte de Mortemar, au nom du roi, dans le temps où elle suivait, ainsi que le reste de la Catalogne, le parti de la révolte; et, l'autre fois, au commencement du XVIIIe siècle, pendant la guerre de la succession d'Espagne, par les armées combinées des Catalans et des Allemands, cette ville soutenant alors la cause du nouveau souverain. Lors du premier siége, elle fut prise; mais elle se défendit contre le dernier avec courage et avec succès.

Instruction publique et université. Cervéra fut le lieu de la naissance de Jérôme Loréta, théologien du XVIe siècle, dont il reste quelques écrits de théologie imprimés en 1570. C'est presque la seule ville de la Catalogne qui garda au roi Philippe V la foi qu'elle lui avait jurée. Ce prince, pour l'en récompenser, y fonda, en 1718, une université qu'il forma de la réunion de toutes celles de cette province qu'il supprima. On y enseigne la grammaire latine et les sciences. Elle a 43 professeurs, savoir : pour la grammaire latine et les humanités, 5; pour les mathématiques, 1; pour la philosophie, 5; pour la médecine, 7; pour le droit canonique 9; pour le droit civil, 9; pour la théologie, 7.

On y compte environ 800 écoliers. Ceux de ces professeurs qui sont ecclésiastiques séculiers parviennent, après un certain temps de régence, à des ca-

nonicats de cathédrale; il leur en a été réuni un de chacune des huit cathédrales de la Catalogne : ils y passent à leur tour par rang d'ancienneté.

On donne aussi une éducation particulière aux jeunes filles dans l'hospice de la Miséricorde : cette école est sous la direction d'une maîtresse et d'un ecclésiastique.

Il y a cinq colléges qui sont réunis à l'université. Ceux de l'Assomption, de la Conception, le collége Séculier, celui des religieux de Cîteaux, y ont été transférés : les trois premiers de Lérida, et le dernier de Poblet; le cinquième, celui des Ochenta, ou des Quatre-Vingts, est de création nouvelle; il est ainsi nommé de la quantité des écoliers qui y sont entretenus, pris à nombre égal dans les différens diocèses de la Catalogne : celui-ci est actuellement dans l'ancienne maison des Jésuites, et doit être placé dans l'intérieur même de l'université.

Le séminaire peut encore être regardé comme un collége de cette université : on y entretient environ 100 étudians. Malgré tous ces établissemens, l'université ne répond point à l'idée qu'on devrait en concevoir. Elle manque de plusieurs établissemens désirables pour former de bons élèves dans quelques-unes des parties dont elle est chargée. Elle n'a ni amphithéâtre d'anatomie, ni jardin de botanique, ni laboratoire de chimie et de pharmacie, ni machines de physique, ni cours de médecine clinique. Il en résulte qu'on n'y enseigne ni l'anatomie, ni les opérations de chirurgie, ni la botanique, ni la pharmacie, ni la chimie, ni la matière médicale démonstrative, etc., etc. Les

professeurs en médecine suivent encore la médecine *galénique;* ils en font un mélange avec celle de Boerhaave; et l'une défigure l'autre. Ceux de philosophie suivent en grande partie le *péripatétisme,* auquel ils associent les préceptes de Jacquier; il en résulte un tout inintelligible. Ceux de théologie s'en tiennent à la *morale scolastique,* et ne s'étendent point jusqu'à la *dogmatique.* L'édifice de l'université a de la magnificence; on a ménagé dans l'intérieur deux grandes cours entourées d'arcades, où les étudians attendent les heures de leurs classes; on y compte plus de 80 colonnes.

Le territoire de Cervéra est très-fertile et fort bien cultivé; il produit en abondance du vin, de l'huile, des grains et des légumes; les campagnes y sont belles et riantes, surtout dans la partie qui avoisine la plaine d'Urgel; mais la ville a l'aspect le plus triste; les étudians et les suppôts de son université font la partie la plus marquante de sa population; elle paraît même déserte dans le temps des vacances.

En sortant de Cervéra, on traverse la vaste plaine d'Urgel, dépendant du bassin de la Sègre, riche en blé, en vignes et en oliviers; l'œil se promène au loin sur des tapis de verdure; et il aperçoit quelques échappemens dont l'ensemble est agréable. On arrive bientôt au village de Curullada; et, une heure après, à Tarréga.

Cette ville est située dans une plaine agréable, et sur un territoire qui produit de l'huile, du vin, des grains, des légumes, du chanvre. Elle a une église paroissiale, trois couvens de religieux, une ancienne commanderie de Saint-Antoine supprimée, un hôpital qui était à la charge de cette commanderie, une société économique, et un alcade-major pour l'administration de la justice. Deux corps de casernes, sur une place hors de la ville, sont formés de deux pavillons symétriques assez petits. On ne compte dans cette ville qu'environ 2,000 habitans; elle fait cependant un commerce considérable en grains, en vin et en huile; on y tient chaque semaine deux marchés qui sont très-fréquentés; ils abondent surtout en grains, qu'on y apporte de toute la plaine d'Urgel. Cette ville fut le lieu de la naissance de Gabriel de Tarréga, médecin du XVIe siècle, qui a laissé plusieurs écrits médiocres.

A une lieue après Tarréga, on laisse sur les côtés les deux petites villes de Verdu et d'Anglesola. La première, au sud de Tarréga, qui a environ 1,700 habitans, est fameuse par une foire très-fréquentée, surtout pour la vente des mulets : elle se tient tous les ans au mois d'avril, et dure huit jours. La seconde, à l'ouest, a un couvent de Trinitaires, et une population de 1,000 personnes.

On passe au village de Villagrassa, d'environ 500 habitans; et, après trois heures, on arrive à Bellpuig, petite ville d'environ 1,200 personnes. Elle est mal bâtie et peu habitée, située au milieu d'une campagne très-productive en vin, en huile, en grains et en amandes.

Édifices de Bellpuig. Cette ville a un couvent de Franciscains qui renferme quelques objets dignes de la curiosité du voyageur. Il est situé à deux portées de fusil sur la gauche et sur la pente d'une colline: il fut fondé par la maison de Cardona, à laquelle appartient la seigneurie de Bellpuig. Ce couvent a deux cloîtres carrés l'un au-dessus de l'autre; à l'extrémité du cloître inférieur est un escalier en limaçon qui conduit au clocher; il est construit de manière que le noyau reste percé d'une ouverture qui forme un œil d'environ deux pouces, par lequel on regarde du haut en bas. On le fait remarquer aux curieux comme une merveille, quoiqu'il n'y ait rien de bien extraordinaire. L'église, construite en 1507, aux frais de Raymond de Cardona, vice-roi de Sicile, est grande et bien bâtie; on y voit le mausolée de ce seigneur, mort en 1521. C'est un grand ouvrage en marbre, et l'un des plus beaux morceaux de sculpture de la renaissance des arts.

En quittant Bellpuig, on passe successivement au village de Golmez et à celui de Molleruza, dont les maisons sont construites en terre, et l'auberge très-mauvaise; et à ceux de

Vall-Fogona et de Bel-Loch : on laisse sur les côtés les villages de Sidamon, de Fondarella, de Palma et d'Alamos.

A Belloch, les campagnes commencent à se dégarnir : elles sont sans arbres, arides et coupées par de petits monticules. Une heure après, on découvre les clochers de Lérida. Cette ville se développe à mesure qu'on en approche, et se présente bientôt dans toute son étendue. Les campagnes voisines s'embellissent; les arbres se multiplient; la culture, plus répandue, y paraît soignée; et Lérida semble s'élever au milieu de superbes jardins. On arrive à cette ville par une belle avenue d'un quart de lieue, faite en forme de chaussée, et plantée de peupliers. On passe la Sègre sur un assez beau pont de pierre, composé de sept arcades, et construit sur les ruines d'un pont romain. On y est visité par la douane; on y présente aussi les passe-ports qui sont transmis au gouverneur, et rendus aux voyageurs à leur auberge.

Lérida, en latin *Ilerda*, occupe un rang également distingué dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne par les grands événemens qui se passèrent dans son enceinte et au pied de ses murailles. Elle fut la capitale du pays des Ilergètes, long-temps avant la première invasion des Romains en Espagne. Elle

avait alors ses princes particuliers, dont les derniers, Mandonius et Indibilis, après avoir changé souvent de parti entre les Carthaginois et les Romains, furent les victimes de ces deux peuples : Mandonius fut livré par ses propres soldats aux Romains; et Indibil ou Indibilis périt dans une bataille qu'il leur livra. Ce fut dans les champs de Lérida que Scipion remporta une victoire signalée contre Hannon, général carthaginois, l'an 537 de la fondation de Rome. Ce fut aussi sous les murailles de cette ville que Jules-César triompha des lieutenans de Pompée, l'an 705 de Rome.

La beauté de sa situation et la fertilité de ses campagnes attirèrent l'attention des Romains; et, aussitôt qu'ils en eurent fait la conquête, ils y établirent des colonies, et lui donnèrent le titre de *Municipium Ilerdense*. Cette ville, étant tombée sous la domination des Goths, reçut la religion chrétienne, et fut le siége d'un concile célèbre qui s'y tint en l'an 528, et selon d'autres en 524 [1]. Subissant encore le sort du reste de l'Espagne, elle devint la proie des Maures, et fut d'abord assu-

[1] Il s'y en est tenu depuis quelques autres. Celui qu'on rapporte vers l'an 542 est remarquable par deux de ses canons : l'un défend aux ecclésiastiques de tremper leurs mains dans le sang humain, et l'autre permet d'administrer la communion aux magiciens à la fin de leur vie.

jétie aux califes de Damas, ensuite aux rois maures de Cordoue ; mais, son propre gouverneur ayant levé l'étendard de la révolte et usurpé l'autorité, elle eut un roi particulier.

Enfin, l'an 1149, Raymond Bérenger, dernier comte de Barcelone, qui venait de monter sur le trône d'Aragon, fit la conquête de Lérida sur les Maures : de ce moment, elle fit partie de la Catalogne. Ses habitans ne dégénérèrent point, sous leurs nouveaux souverains, des vertus de leurs ancêtres : conduits par Jacques Ier, roi d'Aragon, ils contribuèrent beaucoup à la prise de Valence, en 1238, ce qui valut à leur ville l'honneur d'envoyer une colonie pour en repeupler une partie, et de lui donner ses poids et mesures. Dans les derniers temps, ils ne se distinguèrent pas moins sous les ordres de Don George Brice, leur gouverneur, en opposant deux fois la plus vigoureuse résistance aux armées françaises : c'est ainsi qu'ils firent lever le siége de leur ville au comte d'Harcourt, en 1646, et au prince de Condé, en 1647. Mais, soulevés avec le reste de la Catalogne contre Philippe v, ils furent assiégés par le duc d'Orléans ; leur ville fut emportée d'assaut le 12 octobre 1707, et livrée au pillage. Ceux des habitans qui se réfugièrent alors dans le château se rendirent après un mois de résistance inutile.

Situation. Étendue. Lérida est sur la pente d'une colline, au haut de laquelle est situé le château, sur la rive droite et occidentale de la rivière de la Sègre qui en baigne les murs. On y reconnaît encore la même position qu'elle avait sous les Romains, ainsi que Lucain en donne la description. Cette ville est longue, étroite, presque triangulaire, mal percée et mal bâtie. Ses rues sont resserrées, tortueuses, inégales, pavées avec des blocs pointus enfoncés plus ou moins; elle n'a qu'une rue de passable, et qui serait belle si elle était plus large; elle a un quart de lieue de long. Quoique fort triste dans son intérieur, Lérida a cependant un de ses quartiers bien situé: c'est celui du côté de la rivière. On y a construit, depuis peu de temps[1], un beau quai qui s'étend dans toute sa longueur, réunissant le double avantage de contenir les eaux de la Sègre et de fournir aux habitans un moyen de dissipation : on en ferait même une promenade, si on y plantait des arbres; la vue s'y porte sur la rivière qui passe au-dessous, sur les arbres qui en garnissent les rives, et sur une vaste étendue de campagnes richement boisées, ornées d'une belle culture et fertilisées par les eaux de cette rivière.

Population. Environ 18,000 habitans.

Clergé. Son évêché est suffragant de la métropole de Tarragone; on en estime le revenu à 93,000 liv. de Catalogne, ou environ 248,000 fr. Son diocèse com-

[1] On le doit aux soins d'un Français; Louis Blondel Drouhot, alors gouverneur de Lérida.

prend 250 paroisses, 3 chapitres de collégiale, à Monzon, à Tamarite et à Alveda, et 2 chapitres de cathédrale, à Lérida et à Roda en Aragon; ce dernier est composé de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Lérida a 1 chapitre de cathédrale, 4 paroisses, 8 couvens d'hommes, 3 de femmes, 1 hôpital et 1 collége. Il y avait aussi une commanderie de l'ordre de Saint-Antoine, qui a été supprimée en 1791.

Le clergé de la cathédrale comprend 90 ecclésiastiques. Les chanoines jouissent d'environ 3,000 piastres (environ 16,050 francs) de revenu.

Administration civile et militaire. Cette ville a 1 gouverneur militaire et civil, 1 lieutenant de roi, 1 major, une petite garnison et 1 alcade-major pour l'administration de la justice.

Instruction publique. Elle avait une université établie, en 1300, par Jacques II, roi d'Aragon, qui fut fameuse dans les XIVe et XVe siècles, et se glorifiait d'avoir reçu aux degrés saint Vincent Ferrier, et le pape Caliste III. Mais, au commencement du XVIIIe siècle, Philippe V la supprima. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un collége qui est payé par l'évêque; 60 jeunes clercs y sont entretenus et instruits gratuitement. Des religieuses franciscaines donnent aussi l'instruction publique et gratuite aux jeunes filles.

Cette ville a donné le jour au prédicateur Christophe Galvez et au jurisconsulte François Moli, dont il reste des écrits sur le droit canon.

Édifices publics. Au haut de la colline on voit les restes d'un palais dans lequel les rois d'Aragon avaient

habité; là se trouvait aussi l'église cathédrale qui a été transférée de nos jours dans la ville. Cette église contenait des monumens respectables qu'on a laissés pendant long-temps exposés aux injures de l'air et à la main destructive des ignorans; enfin, en 1781, on les a transférés dans la ville; ce sont : le tombeau d'Alphonse IV, roi d'Aragon et comte de Barcelone, mort en 1325, dont il ne reste plus qu'une urne de bois peinte en noir, avec une inscription; le tombeau de Nicolas Moratell, homme célèbre dans le XVIe siècle par ses vertus et ses connaissances dans les langues hébraïque, grecque, latine, et la théologie; le mausolée de Louis de Requesens, mort en 1509; une statue de marbre; enfin deux inscriptions romaines.

La cathédrale est le seul édifice de Lérida qui puisse fixer un moment l'attention; elle est bâtie depuis très-peu de temps. Il lui manque une place qui puisse favoriser le développement de son architecture, qui est assez imposant : elle est dans une rue étroite, couverte encore par le bâtiment très-élevé de l'hôpital.

Commerce. Productions. Lérida faisait autrefois un commerce en poisson salé; il est absolument tombé. Son commerce actuel se réduit à l'exportation de quelques productions de son territoire, principalement de ses fruits et de ses plantes potagères; on les transporte en quantité dans le pays d'Urgel et en Aragon. Le territoire de Lérida, qui a trois lieues du nord au sud, et deux lieues de l'est à l'ouest, est très-fertile et très-remarquable par la variété et l'abondance de ses productions en blé, avoine, lin,

chanvre, huile, vin, fèves, haricots, toute sorte de bons fruits et de plantes potagères. Ce territoire est traversé par des canaux tirés des rivières voisines; et on l'arrose avec autant de soin que d'intelligence. On élève aussi dans cette contrée des vers à soie, mais en petite quantité.

En sortant de Lérida, on entre dans les montagnes, qu'on ne quitte plus. Le chemin n'est pas pour cela mauvais; mais il est désagréable par l'aspect continuel de roches nues et arides, et par la multiplicité des pentes. Tout ici est sec et inculte; tout y présente l'image de la nature livrée à elle-même; enfin la vue est sans cesse bornée par des monticules qui se succèdent. Après deux heures on traverse un village pauvre, misérable même, et le dernier de la Catalogne de ce côté; il se nomme Alcarraz, et on prétend que c'est l'*Orcia* de Ptolémée; il fut autrefois une place forte, conquise sur les Maures, en 1149, par Guillaume Raymond de Moncada, et par Ermengol, comte d'Urgel. A l'extrémité et à la droite de ce village, on voit une tour carrée très-ancienne, garnie de créneaux et de meurtrières, qui paraît être un reste de ses anciennes fortifications.

A demi-quart de lieue de ce village, on voit deux blocs en pierres de taille qui marquent les limites entre la Catalogne et l'Aragon.

Route depuis les frontières du royaume de VALENCE *jusqu'à* TARRAGONE, *et de* TARRAGONE, *à* BARCELONE : 32 *lieues* 1/4.

	lieues.
Cénia, rivière avec un pont,	
San Carlos, nouvelle population,	1 3/4
Amposta, bourg, L'Èbre, fleuve et bac,	1 3/4
Porello, village,	4 »
Venta del Plater,	1 1/4
Venta de Balaguèr,	3 1/4
L'Hospitalet, village,	1 »
Venta de Rufa,	1 1/2
Un ravin,	1/4
Cambrils, village,	1/2
Villaseca, bourg,	1 1/2
Francoli, rivière et pont,	1 1/4
TARRAGONE, cité,	1/4
Gaya, rivière sans pont, Altafulla, petite ville,	1 3/4
Torredembarra, bourg,	» 1/4
Un hameau,	» 1/4
La Figareta venta,	» 1/2
Vendrell, bourg,	1 3/4
Bellvey, village,	1 1/4
Gornal, village,	» 1/4
Arbos, bourg,	» 1/4
Petites rivières sans pont,	» 1/4
Petites rivières avec pont,	» 1/2
La Bordeta, maison,	» 1/4
A reporter,	25 1/2

Report,		25 $^1/_2$
Rivière et pont, Los Monjos, village,	}	» $^1/_4$
Villa-Franca de Panadès, ville,		» $^1/_2$
Venta de Casa roja,		» $^1/_4$
Venta Vova. ou Hostal de Ortal,		» $^1/_2$
La Palma, hameau, Venta del Lladoner,	}	1 $^1/_2$
Venta del Cipreret, Venta del Tiquet,	}	» $^3/_4$
Llobregat, fleuve, Pont de Molins de rey, Venta de Molins de rey,	}	1 $^1/_4$
San Féliu, village,		» $^1/_2$
BARCELONE, cité,		1 $^1/_4$
TOTAL,		32 $^1/_4$

La Catalogne touche par sa partie méridionale à la pointe septentrionale du royaume de Valence : c'est la petite rivière de Cénia qui les sépare de ce côté. On la passe sur un pont formé d'une arcade. Entrant en Catalogne par cet endroit, on trouve un beau chemin construit depuis cette rivière jusqu'à Amposta. Le terrain qu'on parcourt alors est tantôt cultivé et tantôt sans culture, mais presque toujours garni d'arbres. Au bout de trois quarts de lieue, on découvre la mer; on la côtoie à peu de distance; et, ayant fait encore une grande lieue, on arrive à San Carlos, petite ville située au bord de la Méditerranée, vis-à-vis la pointe des Alfaques, nom d'une langue de

terre étroite, demi-circulaire, qui n'est que la prolongation de la rive gauche de l'Èbre à l'embouchure de ce fleuve. La ville de San Carlos fut construite, en 1792, aux frais de la couronne. On y entre par une grande rue qui conduit au rivage même, et qui est d'une largeur si considérable que neuf ou dix voitures peuvent y passer de front : les maisons de la ville sont uniformes, mais fort basses, et la rue très-courte : ce qui contraste singulièrement avec sa prodigieuse largeur. Hors de la ville, il a été bâti une église sur un plan carré dont le portail est formé par quatre grandes colonnes de l'ordre ionique. Cette ville eut dans l'origine très-peu d'habitans : à peine y comptait-on 100 personnes. L'air n'en est pas très-sain. On ne trouve ici que terres en friche et broussailles. A une demi-lieue plus loin, le terrain devient meilleur, d'une culture variée, et couvert d'arbres ; il conduit à Amposta, petite et mauvaise ville sur la rive droite de l'Èbre, et au-dessus de l'embouchure de ce fleuve : c'est le chef-lieu d'un bailliage de l'ordre de Malte ; elle paraît fort pauvre, mais elle pourra devenir riche si l'on exécute le projet d'établir la navigation sur l'Èbre. On a creusé un petit canal depuis Amposta jusqu'à San Carlos ; il est rempli et alimenté par des eaux qui s'y écoulent des prairies voisines : il sert à trans-

porter à San Carlos, par le moyen de petits bateaux, les matériaux et autres choses qui lui sont nécessaires. L'entrée de l'Èbre est très-difficile à l'embouchure de ce fleuve; elle se trouve obstruée par des bancs de sable mouvant, qui augmentent ou diminuent de volume, et qui changent de place à la suite des tempêtes et des crues d'eau : on cherche à éviter ces inconvéniens en entrant dans l'Èbre à Amposta, par ce petit canal. Le projet est de l'élargir et de l'augmenter par l'eau qu'on tirera du fleuve, et de construire un port à son embouchure dans la mer à San Carlos; ainsi on établirait une communication facile et sans danger entre la mer et l'Èbre. Ce canal pourrait alors procurer le double avantage de servir aussi à féconder les terres incultes du voisinage de San Carlos, en établissant quelques pompes à feu qui éléveraient l'eau dans un aquéduc d'où on pourrait la distribuer facilement dans toutes les parties hautes et basses. Le terrain qui est bon, et qui n'a pas été exploité depuis long-temps, produirait beaucoup; et les propriétaires seraient bientôt dédommagés de leurs avances.

En sortant d'Amposta, on passe l'Èbre dans un bac : ce qui prend un quart d'heure, si les eaux sont basses. On traverse jusqu'à Perello un terrain inculte, souvent très-pierreux, sans

arbres, couvert seulement d'arbustes et de plantes aromatiques. Après une lieue, on aperçoit la mer, qu'on ne perd presque plus de vue pendant neuf lieues. Les détours du chemin se multiplient; les montées et les descentes se succèdent : les unes sont escarpées, les autres simplement rapides. On arrive au sommet de la montagne; et on passe le Col ou Puerto de las Forcas. Alors on aperçoit un vallon où l'on parvient par une descente courte et assez douce; il forme une sorte de bassin entouré d'une double enceinte de montagnes; le village de Perello est situé dans le fond; on y arrive après avoir fait, depuis Amposta, quatre lieues qui exigent six grosses heures de marche. En quittant le village, on parcourt le vallon, qui est beau, bien cultivé, couvert d'arbres; le chemin, qui est construit depuis peu de temps, est beau pendant environ trois quarts d'heure; ensuite les montagnes qu'il faut traverser produisent à la fois beaucoup de fatigue et d'ennui. Tantôt on est élevé à une hauteur considérable, et on ne voit que des abîmes dans lesquels la vue plonge avec effroi; tantôt on est comme enterré au fond de gorges étroites et profondes, et on n'y voit qu'une partie du ciel, des rocs et des arbustes. La Venta del Plater est la seule maison qu'on trouve au commencement de cette montagne; mais bien-

tôt on aperçoit une autre montagne élevée, et qu'il faut également franchir. Elle faisait autrefois le désespoir des voyageurs; on ne pouvait point la gravir; il fallait l'escalader. On en a adouci la montée en multipliant les détours, et en les couvrant de terre. Ce chemin est de trois quarts d'heure; des parapets en maçonnerie préservent des accidens; au sommet se trouve la Venta de Balaguèr : ce passage se nomme *le Col de Balaguèr*. Le château porte aussi le même nom; c'est un petit fort qui a un gouverneur et une garnison.

Le chemin devient uni; on côtoie le pied des montagnes, ensuite le bord de la mer; et on arrive à l'Hospitalet: c'est un vieux bâtiment qui a la forme des anciens châteaux gothiques; il est grand, vaste, entouré de hautes murailles et flanqué de tours. Un prince de la maison royale d'Aragon y fonda un hôpital destiné à recevoir les passagers, et à leur donner des secours; les revenus qu'il assigna à cette fondation se conservent encore; le bâtiment subsiste; et cependant l'objet n'en est plus rempli. Une partie de l'édifice sert d'auberge, une autre partie à une verrerie; et le surplus est occupé par un chapelain qui jouit des revenus. Chacun aujourd'hui y est reçu pour son argent; mais le voyageur ne doit s'y

arrêter que par nécessité : car l'auberge est détestable.

La plaine qu'on trouve ensuite devient inculte une heure après y être entré. On voit sur la droite les ruines d'un ancien château, situé sur le bord de la mer ; l'enceinte en est considérable et assez bien conservée; elle est flanquée de quatre tours carrées ; une des plus grandes, presque entière, occupe le centre. Déjà on retrouve ici une culture soignée, et qui le paraît davantage en avançant : on rencontre beaucoup de vignes, d'oliviers, de caroubiers, et, dans quelques parties, des mûriers, des noisetiers et des amandiers. Après avoir passé la Venta de Rufa, on traverse un ravin très-large formé par les eaux de pluie ; on arrive ensuite à Cambrils, village muni de bonnes fontaines, et dont l'église a pour clocher une ancienne tour carrée, armée de meurtrières. Les campagnes deviennent plus belles et plus diversifiées à mesure qu'on s'approche de Tarragone. La plaine est bien boisée, entremêlée de cultures ; on la parcourt avec plaisir : le fond se termine par un superbe rideau de verdure que forme une chaîne de montagnes, au centre desquelles Tarragone se laisse déjà apercevoir. Une heure après, on découvre, sur la droite et à peu de distance, la tour et le port de Salon, où il

y a un gouverneur militaire; on passe ensuite à Villaseca, petite et mauvaise ville qui conserve encore une partie de ses murailles et de ses portes : à une lieue et demie de Villaseca, à gauche du chemin, et dans une plaine charmante, est située la ville de Reuss, contenant une population de 17,500 âmes. De belles rues, des bornes-fontaines, et un nombre considérable de manufactures de soie, de coton, d'eau-de-vie, en font une des villes les plus riches de la province.

Le coup-d'œil est ici de la plus grande beauté : il fait voir presque en entier le riche et fertile Campo de Tarragona. Les vignes, les jardins, les moissons, les arbres à fruits de toute espèce, y étalent à l'envi leurs richesses précieuses; les peuplades s'y multiplient : la ville de Tarragone, vue dans l'éloignement, sert à augmenter l'intérêt de cet agréable paysage. On oublie alors que le chemin est redevenu fatigant et désagréable : dans les temps humides, il est couvert de boues profondes; dans les temps secs, d'ornières difficiles à pratiquer. On le suit pendant une heure un quart; on passe alors la rivière de Francoli sur un pont de six arcades, et on est à un quart d'heure de Tarragone, où l'on arrive par une montée assez pénible On

entre dans cette ville par la porte de San Carlos, qui est de construction moderne.

Tarragone, en latin *Tarraco*, est du nombre de ces villes qui, après avoir étonné l'univers par leur splendeur, leur étendue et leur puissance, sont déchues, et ne conservent qu'un nom fameux, que le souvenir stérile de leur gloire passée. Cette cité, une des plus considérables de l'empire romain, la première des Espagnes, le siége des préteurs, le centre de la puissance de la république de Rome, est aujourd'hui réduite à une enceinte de trois petits quarts de lieue de circonférence, à une population de 9 ou 10,000 âmes, à des édifices très-ordinaires, et à un état peu éloigné de celui de la pauvreté.

On n'est d'accord ni sur l'époque de sa fondation, ni sur les noms de ses fondateurs. Les uns la rapportent à Hercule, les autres à Tarraco, roi d'Égypte et d'Éthiopie, qu'ils supposent être venu en Espagne 730 ans avant J.-C. Plusieurs autres fables encore prouvent seulement que l'origine de Tarragone se perd dans la nuit des temps. Pline assure qu'elle fut l'ouvrage des Scipion; mais Tite-Live, Polybe et d'autres historiens lui supposent, avec raison, une existence antérieure à ces deux généraux. Elle était déjà la capitale des Causetains,

lorsque les Romains abordèrent en Espagne; ils s'aperçurent bientôt de tous les avantages que sa situation pouvait leur procurer; et ils la rendirent la ville la plus considérable de la péninsule. Les deux premiers Scipion, Cneus et Publius, y firent leur principal séjour pendant les guerres qu'ils soutinrent contre les Carthaginois; ils y établirent un *conventus juridicus*, ou tribunal souverain, pour la décision des procès; et elle devint le lieu de la résidence des proconsuls que la république envoyait en Espagne. Scipion-l'Africain, qui succéda aux deux autres Scipion, y résidait toujours, lorsqu'il n'était pas à la tête de son armée. Ce fut dans cette ville qu'il convoqua les députés des villes alliées après la prise de Carthagène. Dans la suite, Tarragone, qui suivait le parti de Pompée, ayant embrassé celui de César, reçut de lui les titres de *Julia* et de *Victrix*, et fut élevée au rang de colonie romaine.

Sa grandeur se soutint sous les empereurs. Auguste y prit possession de ses huitième et neuvième consulats; il y reçut les ambassadeurs de l'Inde et de Scythie; et dirigea, à peu près dans le même temps, l'expédition contre les Cantabres que les Romains n'avaient encore pu dompter. Tarragone alors avait 34,190 toises de circonférence; sa population était en rap-

port avec son immensité, si ce qu'en dit l'historien Antonio Agustin est exact : il lui donne jusqu'à 600,000 familles, ce qui ferait plus de 2,500,000 habitans : compte évidemment exagéré.

Les malheurs de la ville de Tarragone commencèrent sous l'empire de Gallien.

La première émigration des Barbares du nord eut pour elle les suites les plus funestes; ils la ruinèrent entièrement pendant les douze ans qu'ils passèrent en Espagne. Elle fut loin de se rétablir pendant l'agitation qui accompagna la domination des trente tyrans. Enfin, Probus ayant réuni l'empire sur sa tête, elle commença à respirer; et, quoiqu'elle eût bien perdu de son ancienne grandeur, le président de la province continua d'y faire sa résidence.

Cette ville resta sous la domination des Romains jusqu'à l'an 466. Les Goths alors s'en emparèrent; Euric y entra en 467; et, pour se venger de sa résistance, ses soldats la détruisirent. Le reste de la province, la seule que les Romains eussent conservée en Espagne, eut le même sort. Tarragone obéit à ses nouveaux maîtres jusqu'au commencement du VIIIe siècle. A cette époque, si funeste pour l'Espagne, les Maures assiégèrent cette ville, qui leur résista pendant trois ans. Le vainqueur, irrité d'un si long siége, la détruisit

en 714, et fit passer tous les habitans au fil de l'épée. Tous ceux qui purent échapper au fer destructeur des enfans de Mahomet l'abandonnèrent; et cette ville, autrefois si florissante, ne consista plus qu'en des monceaux de ruines et en quelques maisons habitées par les Maures. Louis-d'Aquitaine en chassa les Musulmans en 805; ils la reprirent; Raymond Bérenger la leur enleva en 1150, et la repeupla l'année suivante. Étant encore depuis tombée sous le joug des Maures, elle en fut enfin délivrée par Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, en 1220. Les comtes de Barcelone s'occupèrent sérieusement de la rétablir: celui qui y contribua le plus fut saint Oldegaire, son archevêque, vers le commencement du XIIe siècle; et c'est à ce prélat qu'elle doit principalement sa nouvelle existence.

Cette ville, révoltée avec toute la Catalogne contre le roi Philippe IV, fut prise par les troupes de ce prince en 1640; elle fut assiégée par les Français en 1644; mais ils en levèrent le siége. Ayant suivi le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, dans la guerre de la succession, elle ouvrit ses portes aux troupes anglaises en 1705; celles-ci, en se retirant, en 1713, après la paix d'Utreckt, mirent le feu à la ville, incendièrent la plupart des édifices, et détruisirent en partie les fortifications. Cette

époque fut celle de l'entière dépendance de Tarragone, qui n'a jamais pu se rétablir des pertes qu'elle éprouva.

Etendue. Tarragone, réduite à une enceinte d'environ 1,400 toises, à une population de 9,000 âmes, et à des édifices très-ordinaires, sembla sortir encore une fois de ses ruines sous le règne de Charles IV. Le port spacieux et bien défendu que ce prince y fit construire, et les travaux qu'il y ordonna, doivent avoir une grande influence sur son commerce et sa population, et la replacer peut-être un jour au rang qu'elle possédait autrefois. Elle est située sur une éminence de rochers, très-élevée au-dessus du niveau de la mer : au bas de cette éminence coule la rivière de Francoli. La ville domine, au nord et à l'ouest, une plaine vaste, fertile et riche; et, à l'est, la mer, qui baigne le pied des rochers sur lesquels ses murs sont bâtis. Elle n'occupe plus aujourd'hui que l'emplacement de son ancien château; elle s'étendait jadis d'un côté jusqu'au port d'à-présent; de l'autre jusqu'à la tour de Salou, qui était l'ancien port de la ville. On trouve dans toute cette enceinte des ruines de constructions antiques, plusieurs réservoirs d'eau et des fragmens de statues. Nous donnerons ici la description des principaux édifices de Tarragone.

Antiquités. D'après ce que nous avons dit de cette ville et de son ancienne puissance, on doit s'attendre à y trouver de nombreux restes d'antiquités. En effet, avant même de pénétrer dans son enceinte, on est déjà frappé de la construction de ses murs. Ce

sont d'énormes blocs de rochers posés en désordre les uns sur les autres, qui semblent être l'ouvrage d'un peuple de géans. Quelques-uns de ces blocs ont 13 pieds de longueur sur 8 de large, et autant de hauteur : au-dessus s'élève une construction romaine de pierres en bossage, qui n'a aucun rapport avec son énorme base. Ce mélange de deux architectures fait ainsi le tour de la ville moderne, et s'étend même au-delà dans certaine partie. L'enceinte qu'il décrit était probablement celle de la ville ancienne, dans le temps de sa fondation, et depuis composait sa ligne de défense, comme le fait la citadelle de nos places fortes. Cet espace, quelque étendu qu'il soit, n'aurait jamais pu contenir la foule immense des habitans. Quel est le peuple qui a pu élever ces masses gigantesques? Est-ce une de ces constructions attribuées par Strabon aux Cyclopes, et qui marque dans plusieurs contrées de l'Europe les premiers temps de l'architecture grecque? Est-ce une fondation phénicienne ou seulement un ouvrage carthaginois? Cette dernière opinion est celle de M. Louis Petit-Radel, qui s'est appliqué à l'examen de ce genre d'architecture primitive, et dont les savantes recherches ont fini par établir, comme base fixe, un système qui aurait pu paraître d'abord hasardé. Nous renvoyons nos lecteurs aux ouvrages de cet auteur: les détails dans lesquels nous pourrions entrer ne sont pas du ressort du plan que nous nous sommes formé.

L'édifice le plus considérable de Tarragone, et qui suffirait seul pour faire connaître l'importance et l'é-

tendue de cette ancienne ville, est un palais que l'on appelle dans le pays *Palais d'Auguste*, soit que cet empereur l'ait habité pendant son séjour à Tarragone, soit, comme nous le pensons, que ce fût la demeure du proconsul que l'empereur envoyait pour gouverner la province. Les restes de cet édifice, qui subsistent encore, ont près de 1,200 pieds de longueur; mais, en suivant les fondations de même nature qui paraissent en faire partie, il est facile de juger qu'il en avait plus de 2,000. Les mesures de cet édifice prouvent évidemment qu'il s'étendait jusqu'à l'église métropolitaine, et formait un carré long qui occupait presque tout le terrain de la ville actuelle. On n'est pas étonné de cette magnificence, quand on pense que, sur les derniers temps de la république, les habitations des particuliers rivalisaient déjà avec les temples des dieux. Le luxe de l'Asie avait été transporté à Rome avec ses dépouilles. Le Capitole, suivant Plutarque, n'était plus rien, comparé aux palais des Césars.

Une des façades de ce palais occupait d'un côté toute la longueur du cirque, de manière qu'à Tarragone, comme à Rome, l'empereur ou son représentant pouvait voir les jeux sans sortir de chez lui. On trouve beaucoup de restes de cet immense édifice dans les maisons qui sont aux environs, tels que des arrachemens de murs et plusieurs pilastres assez bien conservés.

Le *Palais d'Auguste*, comme nous l'avons dit, s'étendait jusqu'au terrain qu'occupe aujourd'hui l'église métropolitaine, et comprenait l'espace que forme

son enceinte; il est probable aussi que la voûte de la chapelle, qui termine la croisée de l'église du côté gauche, a fait partie de ce palais. Cette voûte, en effet, est antique, et si grande, qu'elle se prolonge derrière la chapelle, et forme une autre pièce qui servait de réfectoire, lorsque le chapitre était régulier. C'est aujourd'hui un magasin. Plusieurs pilastres d'ordre dorique, dont on trouve encore les débris, font juger que la décoration entière de ce palais appartenait exclusivement à cet ordre.

Il y avait à Tarragone un amphithéâtre qui n'était pas moins beau que son palais impérial, dont on ne voit plus que des vestiges, et qui ne le cédait en rien à ceux de l'Italie et de la France; sa situation était même plus belle; il était abrité des vents du nord et de l'ouest, et n'était ouvert que du côté du midi. Les flots de la mer venaient se briser au bas de ses murs, et ses ruines présentent encore de ce côté trois voûtes qui servaient à soutenir les gradins et à renfermer les bêtes féroces. On aperçoit encore sous ces gradins une partie des galeries tournantes, qui sont assez bien conservées. Une autre partie de ces mêmes gradins est taillée dans le rocher même sur lequel la ville est assise. Le couvent du Miracle, qui se trouve bâti presqu'au milieu de l'arène et avec les matériaux de cet ancien édifice, empêche que l'on en découvre l'oval entier.

Si l'on est attristé par le souvenir des scènes cruelles que rappellent les amphithéâtres romains, on éprouve une sorte de consolation à la vue des aquéducs qui attestent à la fois la grandeur, la magnificence et les

soins du gouvernement de Rome. Quoi de plus majestueux, de plus imposant que cette longue suite d'arcades doubles et quelquefois triples, qui traversent un espace de trente et jusqu'à soixante milles, travaux immenses élevés seulement pour l'avantage de l'humanité! Rien n'arrêtait les Romains dans ce noble but. Si une montagne se présentait, elle était coupée ou percée; et, s'il fallait traverser un vallon, on jetait un pont d'une colline à l'autre; et le vallon disparaissait. L'orgueil romain se plaisait ainsi à vaincre la Nature. Des eaux salubres et abondantes répandaient la santé dans toute l'étendue de l'empire. L'aquéduc de Tarragone a un double rang d'arcades, et sert à unir deux collines qui en sont éloignées d'une lieue. Il est connu dans le pays sous le nom de *Pont de Ferreras*, et faisait partie d'un conduit d'eau qui commençait à un lieu nommé *Pont d'Armentera*, à sept lieues de Tarragone; l'eau passait sur le rang supérieur des arcades.

On remarque vers le milieu une coupure de dix à douze pieds dont les pierres se sont écroulées : ce qui a donné lieu à un événement assez singulier. Un officier des gardes wallones fit le pari de passer à cheval sur le haut de l'aquéduc d'un côté à l'autre; arrivé à cette coupure dont il n'avait pu calculer d'en bas la largeur, il se trouva arrêté; alors, son cheval ayant mesuré l'espace et faisant des difficultés pour le franchir, il lui banda les yeux sans descendre, et parvint à le lui faire sauter, au grand étonnement des spectateurs. A cent pas de ce lieu, on aperçoit l'endroit d'où l'on a tiré les matériaux pour élever cette

construction. La qualité de la pierre est poreuse et roussâtre; elle est assez tendre à travailler, mais elle durcit à l'air. Le pont de Ferreras faisait partie d'un aquéduc beaucoup plus considérable, et dont l'utilité était très-grande pour la ville de Tarragone; mais l'invasion des Barbares et les différentes révolutions qu'éprouva cette ville détruisirent ce monument; et les habitans furent long-temps réduits à boire de l'eau bourbeuse et malsaine. Depuis quelques années seulement, Don Joachim de Santiyan y Valdivielso, archevêque de Tarragone, entreprit à ses frais de rétablir l'aquéduc, et de procurer ainsi à ses diocésains l'avantage précieux dont ils étaient privés : il fit en conséquence reconnaître les ruines de cet aquéduc, et s'assura que la partie souterraine n'avait pas été endommagée. Ce grand ouvrage fut commencé, en 1780, par l'architecte Don Juan Ant. de Rovirra. La mort du vertueux prélat ne lui permit pas de recueillir le fruit de son patriotisme; mais il avait prévu jusqu'à cet obstacle, et il avait laissé des fonds au moyen desquels on pût continuer après lui ce qu'il avait commencé. Ces fonds furent religieusement employés; et, depuis environ douze ans, les habitans de Tarragone jouissent de ses bienfaits, et bénissent sa mémoire.

L'aquéduc de Tarragone n'était pas d'une construction très-régulière; et l'on remarque entre les trois arcades du milieu des distances inégales et d'autres irrégularités. Quant à la construction de l'édifice, on a dû se conformer aux inégalités du terrain: les arches d'en bas sont au nombre de onze, et celles

d'en haut de vingt-cinq; les onze qui forment le milieu des arcades supérieures sont égales entre elles, parce qu'elles portent sur les onze inférieures; les autres vont en diminuant de chaque côté jusqu'au haut des deux collines. La hauteur de tout l'édifice est de quatre-vingt-douze pieds, dont cinquante-deux forment l'élévation de l'étage inférieur, et quarante celle de l'étage supérieur : il a six cent soixante pieds de longueur.

Le cirque de Tarragone n'est pas moins remarquable que son aquéduc et son amphithéâtre. Le père Florez en a publié une description dans laquelle il lui donne plus de cinq cents pieds de long sur trois cents de large. Il est difficile aujourd'hui d'établir au juste sa véritable longueur. MM. Légier et Moulinier, qui ont mesuré ce monument parmi les nombreux travaux qu'ils ont faits pour le *Voyage pittoresque d'Espagne*, portent ses dimensions à onze cents pieds environ de longueur.

Il est bien difficile, à moins d'une extrême attention, d'apercevoir les restes de ce cirque; il faut, pour y parvenir, entrer dans les maisons bâties sur le terrain qui fut autrefois son enceinte.

L'entrée principale est masquée par la muraille actuelle de la ville. Le mur intérieur qui existe encore, est élevé au-dessus du terrain de dix pieds castillans. Ce mur est tantôt apparent et tantôt renfermé dans les maisons; dans une des rues qui coupent un des côtés du cirque, on en découvre une portion sur laquelle on aperçoit encore les trois premiers gradins.

Il est question des jeux du cirque de Tarragone dans une belle inscription, gravée en l'honneur d'un aurige, ou conducteur de chars, et que ses maîtres lui dédièrent. La pierre qui contient cette inscription se voit dans le palais archiépiscopal de Tarragone.

Clergé. C'est le siége d'un des archevêchés les plus anciens de l'Espagne ; il existait déjà sous le roi Wamba ; il fut rétabli, en 1088, par Raymond Bérenger, comte de Barcelone, après l'expulsion des Maures. Sa juridiction s'étendait autrefois fort loin : elle a été diminuée par l'érection de nouvelles métropoles. Aujourd'hui ce siége a pour suffragans l'évêque de l'île d'Iviça et les sept évêques de la Catalogne. Son diocèse contient 1 chapitre de cathédrale et 740 paroisses : l'archevêque a le titre de prince de Tarragone; il sacrait les rois d'Aragon. La ville n'a qu'une seule paroisse, qui est la cathédrale; elle a 8 couvens d'hommes et 4 couvens de femmes, une maison de béguines de l'ordre de Saint-Dominique.

L'église cathédrale a 7 dignitaires, 21 chanoines, 23 prébendiers ou commensaux et 40 bénéficiers.

Les états généraux de la Catalogne s'assemblèrent quelquefois dans cette ville; et il s'y tint quinze conciles. Celui de 1228 cassa le mariage de Jacques Ier, roi d'Aragon, avec une infante de Castille; celui de 1240 menaça l'archevêque de Tolède d'excommunication, s'il continuait à se porter pour primat d'Espagne; celui de 1424 fut le plus remarquable : présidé par le cardinal Foix, légat de Martin V, son motif fut de terminer le schisme qui divisait l'Église depuis long-temps : *Gil sans de Munos,* qui avait

été élu pape par les cardinaux de l'obédience de l'antipape Benoît XIII, y renonça à la papauté, et, avec ses cardinaux, rentra dans l'union de l'Église romaine.

Hôpitaux. Un hôpital général pour les orphelins.

Administration civile et militaire. Tarragone est le chef-lieu d'un corrégidorat qui comprend 190 peuplades; il y a aussi 1 gouverneur militaire et civil, 1 lieutenant de roi, 1 major, une garnison de 50 hommes, 1 alcade-major pour l'administration de la justice, 1 ministre de marine, 1 capitaine de port et une société économique.

Instruction publique. Une maison d'instruction pour l'éducation des jeunes demoiselles, un collége pour les jeunes gens.

Elle avait aussi une université qui avait été fondée, en 1572, par l'archevêque Gaspard de Cervantes; elle fut comprise dans la suppression de toutes les universités de la Catalogne, faite par Philippe V.

Édifices. L'église cathédrale est le seul édifice qui puisse aujourd'hui fixer l'attention : encore est-il d'un genre à mériter peu qu'on s'y arrête. C'est un grand vaisseau construit en pierres de taille, long de 170 pieds et large de 127, divisé en trois nefs d'un ordre gothique et de la renaissance : on y remarque une grande quantité de marbres précieux de Catalogne. Quelques chapelles méritent d'être vues : celle de Sainte-Cécile pour le mausolée de Gervantes Tautillo, cardinal et archevêque de Tarragone; celle du Saint-Sacrement pour le mausolée du fameux historien *Don Antonio Agustin*, aussi archevêque de

Tarragone et légat du Saint-Siége en Espagne; celle de Sainte-Tècle pour la richesse de sa décoration toute en marbre précieux. Près de ces chapelles est le tombeau le plus remarquable de l'église, celui de Juan Teres, sous la forme d'un temple carré en marbre et d'assez bonne exécution. On passe de l'église dans un grand cloître fort beau. Cette église fut commencée, à la fin du XIIe siècle, par Bérenger, évêque de Crique, et terminée vers la fin du XIIIe. Elle est le plus beau et le plus considérable de tous les édifices semblables en Catalogne.

Promenades. La ville n'a d'autre agrément que la beauté de sa situation; elle est d'ailleurs fort triste, sans plaisirs, sans société; il y a cependant une assez belle salle de spectacle. Ses rues sont étroites, courtes, tortueuses; ses maisons mal bâties, à l'exception d'un petit nombre qui ont une certaine apparence. Elle n'a ni places ni promenades; celles où l'on se promène ne méritent point ce nom; elles se réduisent à un chemin frayé autour d'une partie de son enceinte, et à une espèce de terrasse fort courte qui domine sur la mer; l'un et l'autre sont sans arbres: on s'y promène à découvert. On y a construit, depuis une quinzaine d'années, une grande rue qui répond à la porte de San Carlos; elle est très-longue, large, alignée et couverte de quelques beaux édifices.

Climat. Le ciel de Tarragone est beau, et le climat en est tempéré, cependant plutôt chaud que froid. Il y règne fréquemment des vents violens. Les alimens y sont bons, les fruits savoureux, le vin excellent, mais gros. On y manquait d'eau de fon-

taine, même de puits; on y était réduit à boire de l'eau de citerne, qui ordinairement était mauvaise, lorsque le dernier archevêque de cette ville a fait construire l'aquéduc superbe dont nous avons parlé.

On sort de Tarragone par la porte de Barceloue, et on suit pendant vingt minutes les bords d'une montagne escarpée et hérissée de rochers. Ce chemin était autrefois presque partout couvert de pièees inégales d'un marbre brisé; on côtoyait ensuite la mer, et on marchait pendant trois quarts de lieue sur un sable mouvant, quelquefois si près de la mer que les vagues venaient se briser aux pieds des chevaux : on rentrait ensuite dans les terres, mais sans s'éloigner beaucoup du rivage. Ce chemin a été construit à neuf depuis quelques années, et ne laisse rien à désirer. On aperçoit à la gauche, à peu de distance, le village de Ferran; on passe la rivière de Gaya. Bientôt après on arrive à Altafulla, ville bâtie presque à neuf, et située sur le bord de la mer.

Dans le trajet qu'on vient de parcourir, on laisse sur la gauche un monument romain à l'endroit appelé las Plages Llarges : une tradition populaire veut que ce soit le tombeau des Scipion, mais sans aucune vraisemblanee. Ayant bientôt passé la petite ville de Torredenbarra, entourée de campagnes semées de blé ou plantées de vignes, on arrive à la Venta

de la Figuereta, auprès de laquelle sont réunies quelques maisons ; un quart d'heure après on trouve sur le chemin un bel arc de triomphe de construction romaine, en pierres de taille et d'ordre corinthien ; les gens du pays l'appellent Portal de Bara. Ce monument est d'une grande beauté et l'un des arcs de triomphe les plus élégans que renferme l'Espagne. Il est isolé au milieu de la campagne, et servait à décorer l'ancienne route romaine qui passait sous sa voûte. Le temps a fait disparaître les angles de son entablement ; il est orné sur chacune de ses faces principales de quatre pilastres d'ordre corinthien ; ceux qui sont du côté de la mer sont entièrement modernes : ils ont été refaits, il y a dix ans, par Vincent Roigne, sculpteur de Tarragone. Les faces latérales, plus étroites que les deux autres, n'ont que deux de ces pilastres. Il serait à désirer qu'on achevât de restaurer un aussi beau monument : la société académique de Tarragone s'en occupe. Il est construit en pierres de taille, et les chapiteaux en sont d'un beau travail. Son entablement ressemble à plusieurs de ceux que l'on voit à Rome, où l'on n'aperçoit aucune sculpture ; ses moulures sont absolument unies, à l'exception de l'une d'elles qui est denticulée : il n'y a point de modillon. L'inscription romaine que l'on avait

gravée sur la frise de ce monument, et que le temps a presque entièrement effacée, prouve que l'arc de Bara a été élevé en vertu de l'ordre qu'en avait donné, par son testament, Lucius Licinius Sura, de la tribu Sergia. L'époque de la construction de cet édifice est aisée à fixer : c'est sous le règne de Trajan que vécut Licinius Sura.

Une heure et demie après, on arrive au Vendrell, petite ville située sur une éminence. On y voit les restes de ses anciennes murailles; elle a deux faubourgs : le premier, qui est le plus grand, est plus bas que la ville, et en est séparé par une petite rivière qui n'a point de pont. L'église paroissiale a pour clocher une tour carrée avec deux corps d'architecture massifs, sur lesquels s'élèvent trois autres corps plus minces et plus déliés, de forme octogone.

On laisse à un quart de lieue, sur la gauche, Santa Oliva, grand village au milieu d'une belle campagne; on commence en même temps à apercevoir en face, un peu à gauche, la montagne de Mont-Serrat, qui se distingue pendant long-temps. On passe au petit village de Bellvey, ensuite à Gornal, autrefois ville forte, placée sur une colline; il lui reste quelques-unes de ses anciennes murailles. A la gauche se montre le village de Banéras, situé sur

une hauteur; et on arrive enfin, par une montée rude et difficile, à Arbos, petite ville isolée et placée aussi sur une hauteur; elle domine agréablement une campagne fertile; elle a encore des restes de portes, de murailles et de fossés. Le clocher de son église a la forme d'une tour octogone terminée en terrasse, et ornée d'une balustrade de pierres. On tourne cette ville; et une descente conduit dans un beau vallon, arrosé par une petite rivière; il est entouré de rideaux de verdure; les champs, les vignes s'y succèdent et s'y confondent; il est dominé à une de ses extrémités par le village de Papiol, qu'on aperçoit à trois cents pas, à gauche.

On trouve ici le commencement d'un bois de pins, qui, se prolongeant au loin pendant plus d'une lieue, s'ouvre et se referme, s'étend et se resserre alternativement; il se développe d'abord sur les hauteurs voisines, et couvre une petite plaine qu'on va parcourir; il s'ouvre circulairement pour embrasser trois autres vallons qui se suivent; puis, en s'éloignant, il s'éclaircit, et laisse voir à la droite un couvent de Dominicains bâti sur le flanc de la montagne : il conduit ainsi agréablement jusqu'à une petite distance de Villa-Franca. On passe à la Bordeta, assemblage de petites maisons uniformes, bâties sur la même ligne vis-à-vis

de ce même couvent de Dominicains; on traverse bientôt une rivière sur un pont par lequel on entre dans le hameau de Los Monjos, où se trouvent plusieurs auberges; une demi-heure après on arrive à Villa-Franca de Panadès.

Villa-Franca, ville ancienne dont on rapporte la fondation à Amilcar Barcino, général carthaginois, fut la première colonie de ces peuples dans la péninsule : on prétend qu'elle portait alors le nom de *Carthago vetus;* mais il est plus vraisemblable que l'emplacement de l'ancienne ville était sur la hauteur où l'on voit aujourd'hui l'ermitage de Saint-Michel de Olerdola. Nous ne pouvons résister au désir de dire un mot de cette ancienne ville. En remontant le long de la mer vers Villa-Nova, on découvre sur une hauteur les ruines de son ancienne forteresse. Sa situation formidable, le circuit de ses murailles, les médailles qu'on a trouvées parmi ses débris, tout prouve que c'était une ville considérable de l'antiquité. Ses ruines s'aperçoivent sur deux montagnes vis-à-vis de la mer, et s'étendent jusqu'à la rivière qui traverse le chemin de Villa-Nova à Villa-Franca de Panadès; mais, toute cette partie, ainsi que celle du nord et du couchant, étant au milieu des rochers et des broussailles, il serait fort difficile de faire le relevé exact de

son enceinte. Il faut se borner à examiner son château qu'entoure le lieu où est situé l'ermitage de Saint-Michel. Il consiste en un carré inégal dans ses côtés, tantôt fermé par le rocher même, tantôt par des murailles de pierres énormes; plusieurs tours défendent cette enceinte, et se communiquent par des courtines adjacentes, mais pourtant ruinées. Ce qui excite principalement l'attention consiste, 1° en une citerne creusée dans les rochers, ainsi qu'un escalier pour y descendre; 2° en de grands trous creusés dans le rocher, les uns parallèles, les autres perpendiculaires aux murs de l'enceinte; les uns en forme de voûte, les autres taillés carrément: ces trous étaient vraisemblablement les communications voûtées, dont les anciens faisaient usage pour se retirer d'une partie de leurs murailles à une autre, comme nous le verrons avec plus de détails dans la description de la citadelle de Sagonte. La troisième singularité de ce lieu est le genre de sépulture que l'on rencontre partout dans ses environs : ce sont des trous creusés profondément dans le roc, chacun assez grand pour contenir un cadavre, en conservant la forme du corps, la place de la tête, des épaules, et même un creux pour les talons; ces trous sont plus ou moins grands, et on en remarque de très-petits pour les enfans nouveaux-nés.

Aucune tradition n'indique à qui pouvaient appartenir ces tombeaux ; ils sont creusés avec soin, et ont tout autour un rebord pour recevoir et appuyer la pierre qui leur sert de couvercle. On ne peut parvenir à cette montagne que par des chemins affreux ; et l'on est attristé, en y arrivant, de ne trouver parmi ces ruines aucune inscription qui retrace au moins l'ancien nom de la ville ; il semble que la mort y ait outre-passé sa puissance ; elle a anéanti jusqu'à la mémoire de ce lieu ; les cendres de ses habitans inconnus ont été arrachées du fond des rochers qu'ils avaient cru un abri plus sûr que de simples tombeaux : il ne reste plus des murailles qu'une tour qui sert de chapelle à un pauvre curé. Sa cloche se balance entre deux des créneaux ; et sa prière interrompt seule le silence de cette solitude.

Villa-Franca fut soumise aux Romains, aux Maures, et conquise par les comtes de Barcelone. L'un d'eux, Raymond Borrel, la repeupla en l'an 1000, et lui accorda beaucoup de franchises particulières : elle en acquit le nom qu'elle porte aujourd'hui. Cette ville est le chef-lieu du canton de Panadès, et comprend 112 peuplades dans son arrondissement : elle a 1 gouverneur militaire et civil, 1 alcade-major, 8 régidors, une église paroissiale, 3 couvens de moines, 1 couvent de religieuses,

hôpital, 1 ermitage de Saint-Laurent, et une chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs : l'autel de celle-ci, qui est très-fameux dans le pays, a coûté fort cher, et est d'un mauvais goût. La ville est dans une très-belle situation, au milieu d'une grande et riche plaine; mais l'intérieur en est triste, les rues étroites, et les maisons mal bâties. Elle manque de places, d'édifices marquans, même de promenades, quoique dans un site où il serait facile d'en former de très-belles; sa population est d'environ 6,000 personnes, dont l'industrie se réduit à une manufacture de toiles, et à dix à douze fabriques d'eau-de-vie. Elle a une excellente auberge tenue à la française. Cette ville fut la patrie de Pierre Camana, qui a laissé plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire; il vivait dans le XVII[e] siècle.

On sort de Villa-Franca par un bon chemin construit depuis peu de temps; on traverse un vallon dont les beautés réunies fixent agréablement l'attention : c'est un véritable jardin. On passe à la Venta de Casa-Roja, et l'on aperçoit à trois cents pas, à gauche, le village de San Culgat. La route, quoique également belle, commence ici à être bourbeuse, et ne cesse de l'être pendant long-temps. Entré dans les montagnes, on n'en sort plus jusqu'aux approches du Llobrégat; mais les mon-

tées et les descentes sont douces; on marche le plus souvent dans des gorges profondes, encaissées par des montagnes, tantôt nues, et quelquefois boisées : on y trouve quelques petits vallons cultivés qu'arrosent tour à tour des ruisseaux et de petites rivières; on y voit aussi des maisons isolées; et les ventas (auberges) y sont assez multipliées : parmi celles-ci on distingue la Venta nova ou Hostal de Ortal. Une demi-lieue après, c'est-à-dire à trois lieues et demie de Villa-Franca, la route tourne sur le flanc d'une montagne très-escarpée, et il n'y a d'autre passage qu'un chemin tracé sur le roc où l'on a établi une communication entre les deux parties de la montagne pour obvier aux dangers : cette construction rappelle les ouvrages des Romains; c'est une suite et un double rang d'arcs d'une hauteur considérable, semblable à deux ponts élevés l'un sur l'autre. L'inférieur est de sept arcades, le supérieur, qui est au niveau du chemin, en a treize; chaque arc a 25 pieds de hauteur et 31 pieds d'ouverture, tous en pierres de taille et portés sur des massifs énormes de la même pierre : l'ensemble a plus de 700 pieds de longueur. Ce superbe ouvrage, presque fini depuis long-temps, avait été néanmoins abandonné; et les voyageurs étaient forcés de descendre de leur voiture, au bas de la côte,

pour suivre à pied un sentier pénible qui les conduisait au-dessus de la partie inférieure de cet édifice qu'ils parcouraient dans sa longueur, au moyen de petites portes formées sur les jambages de six des arcs supérieurs ; et, tandis qu'ils arrivaient ainsi avec peine à l'autre côté de la montagne, ils avaient le spectacle désagréable de leur voiture qui restait sur l'étroit sentier, exposée à s'abîmer en culbutant dans une gorge d'où il aurait été impossible de la retirer. Le roi Charles IV, à son voyage de la Catalogne, donna les ordres pour que ce monument fût achevé ; et il sert aujourd'hui à l'usage auquel il était destiné.

On passe bientôt à la Palma, hameau, et immédiatement après à la Venta del Lladoner ; une lieue plus loin, on trouve celles del Cipreret et del Tiquet. Des maisons et des métairies isolées, très-rapprochées, s'aperçoivent et vivifient les fonds et les petits vallons qu'on parcourt. On trouve ici, sur les montagnes, à de très-grandes profondeurs, des couches de schiste entre des couches calcaires. Enfin, sortant des montagnes, laissant à gauche le chemin qui va de Barcelone en Aragon, on y aperçoit du même côté le village de Pelleja ; on entre dans une allée de peupliers pour passer le Llobregat sur le pont de Molins de Rey, dont il a déjà été parlé. A gauche sont le village

et la venta du même nom. Le chemin où l'on entre alors serait beau, mais il est sans cesse ou boueux ou poudreux; il conduit jusqu'aux portes de Barcelone, dans une ligne presque directe, à travers une bordure de peupliers, de saules, d'ormeaux ou de mûriers. Les montées et les descentes sont fréquentes, mais douces et aisées. Le grand village de San Féliu se présente; on le traverse par une rue large et fort longue où se trouvent de belles maisons. Enfin le tableau des environs de Barcelone s'offre sous un nouvel aspect et avec la même magnificence. A gauche, le village de Ginesterra sur une colline, et celui d'Esplugues aussi sur une petite éminence; en face le château de Mont-Jouie, et à droite le village de San Boy. Après avoir dépassé quelques maisons de campagne et laissé à la gauche la colline où se trouve le village de San Just, on aperçoit Barcelone, qui bientôt disparaît derrière les montées et les descentes qui coupent cette route; la vue est terminée par une suite innombrable de maisons qui s'unissent d'un côté au village de Sarria, et vont se joindre de l'autre à la ville de Barcelone.

COTE DE CATALOGNE.

Cette côte part de la pointe de Cerbera et de l'île de Predrecta, frontière des royaumes d'Espagne et de France; et elle suit une direction sud-ouest jusqu'à

la rive de Cénia, qui la sépare du royaume de Valence. A une demi-lieue de la frontière de France est le village de Coléra, situé à un quart de lieue de la mer, dans la petite baie de Porbou, dont le fond ne permet l'entrée qu'à des embarcations légères. Entre ce village et la frontière, il y a quelques enfoncemens de peu d'importance formés par les pointes des dernières pentes orientales du système pyrénaïque.

A trois quarts de lieue de Coléra, on trouve le village de Llauja, distant d'un quart de lieue de la mer, sur un point élevé; il a un petit port capable de recevoir des embarcations moyennes.

A partir de ce point, la côte devient fort escarpée jusqu'au cap de Creux, qui en est distant d'une lieue et demie; et dans cet espace on rencontre quelques anses où peuvent s'abriter de petites embarcations, mais dans lesquelles on ne pénètre pas facilement, à cause des aspérités des montagnes. Sur ce cap est une tour presque entièrement ruinée depuis les guerres du commencement du XVIe siècle. Sa capacité indique qu'elle fut très-forte et disposée pour recevoir de la grosse artillerie. Sa situation est avantageuse pour découvrir la côte au loin des deux côtés.

Doublant le cap vers le midi, on rencontre, à trois quarts de lieue, l'anse de port Llegat, qui offre un abri pour les bâtimens de commerce; et à un peu plus d'un quart de lieue, le village de Cadaquès, de moyenne population, situé à l'extrémité d'une gorge qui descend sur la mer, et forme un petit port très-favorable pour devenir le plus commode et le plus sûr de toute la côte.

A trois quarts de lieue de ce port se trouve le cap de Nofer, et à mi-distance l'anse de Tordos : la côte est fort escarpée et conserve le même aspect depuis ce cap jusqu'à la pointe de la Trinité du château de Rosas ; et dans cet intervalle on trouve quelques anses dont la principale est celle de la Pélosa, mais qui toutes sont de peu de ressource.

Depuis le cap de Nofer la mer s'enfonce dans les terres formant le golfe de Rosas, assez étendu pour recevoir un grand nombre d'embarcations, même des plus considérables, mais ne leur offrant que peu de sûreté. Au fond de ce golfe et à une lieue et demie de Rosas, est le bourg de Castellon d'Ampurias, dont la population est aujourd'hui de 500 âmes, et s'augmente tous les jours de celle d'Ampurias, qu'on abandonne depuis que le port qu'il y avait dans ce dernier s'est fermé. A une lieue de Castellon est le port de Saint-Pierre-le-Pêcheur, pour des petites barques seulement; et, à une autre lieue de celui-ci la célèbre et très-ancienne ville d'Ampurias ou Emporium, fondée par les Grecs, et située à l'embouchure de la rivière de Havia : c'est le chef-lieu de l'Ampurdan, auquel elle donna son nom. Elle l'a donné aussi à un ancien comté institué dès le milieu du IXe siècle, qu'ont possédé beaucoup de fois les infans d'Aragon, et dont les comtes y avaient un palais ou château fort. Elle fut autrefois une colonie française et un lieu célèbre de commerce, à cause de son fameux port qui, aujourd'hui, est entièrement comblé.

A un quart de lieue de ce point, est le village de Lescals, au bord de la mer, ayant un port de grandeur

moyenne, propre à mettre à l'abri de petites embarcations.

De là jusqu'au bord du Monge, qui termine le golfe de Rosas du côté du sud, la côte est un peu escarpée, avec quelques petites anses; elle conserve le même aspect jusqu'au village de Estarid, situé à l'embouchure de la rivière de Ther, vis-à-vis les îles Médas.

A cette embouchure commence la plage de Palz, qui s'étend à la distance d'une lieue, et à l'extrémité de laquelle est la tour de ce nom, qui protège un petit port appelé de *Riera*. A ce point la côte commence à s'élever jusqu'au port de Palamos, à deux lieues et demie.

De Palamos à San Féliu de Guijol, qui en est distant d'une lieue et demie, toute la côte se forme d'escarpemens, avec quelques plages au fond des anses; le bourg est situé dans une vallée au milieu d'un pays inégal, mais fertile : il a plus de 1,200 habitans.

A une lieue et demie on rencontre le village de Tosa, de 500 habitans, situé au pied d'une montagne, avec une rade défendue par une batterie.

Le village de Lloret, distant du précédent d'une lieue et demie, est sur une plage étendue entre les deux pointes de los Fanales et du cap Delles; il est de 600 habitans; et au centre de la plage il y a une tour avec de l'artillerie pour la défense de son port, qui n'est propre qu'à de petites embarcations.

De Lloret à l'ancien bourg de Blanès, il y a une lieue; et toute la côte est escarpée. Le bourg est situé sur le bord de la mer, avec un petit port sans abri,

défendu par deux batteries : ce bourg appartenait à l'ancienne famille des comtes de Centellers.

De ce point part une plage qui va jusqu'au village de Saint-Pol (trois lieues), sur laquelle on trouve les villages de Malagrat et de Pinéda, sans autre défense que la tour de Sainte-Suzanne.

Saint-Pol a pour la défense de son port une tour forte et une batterie. De là la côte commence à s'élever jusqu'à la place de Mataro, qui est distante de deux lieues et demie, et on y rencontre les villages de Canet, Arenyz-del-mar, Caldelas, Saint-Vincent et Llanaverat. Nous avons fait connaître toute cette côte jusqu'à Barcelone, en décrivant les routes de mer de Perpignan à cette ville : elle est constamment agréable à parcourir; et ses abords sont assez bien défendus.

De Barcelone au village de Castel de Fer, la côte est unie; et à mi-distance se trouve l'embouchure de la rivière de Llobregat, où il y a une tour avec de l'artillerie, pour protéger les nombreux villages qui se trouvent dans ces parages. Castel-Fez a une tour avec de l'artillerie située sur une hauteur, à portée de fusil de la mer, pour protéger cette partie de la côte; depuis là, elle commence à s'élever avec de grands escarpemens et quelques anses et ravins, continuant ainsi jusqu'à Sitjas, qui en est éloigné de deux lieues, et formant ce qu'on appelle les côtes de Garraf, où se trouve sur une hauteur la tour de Garraf, avec de l'artillerie et une maison qui sert de quartier à la garnison, et qui communique à la tour par un pont-levis.

Le bourg de Sitjas est situé sur le bord de la mer, sur un sol abondant en vignes, et fournissant le meilleur vin de la Catalogne, la célèbre malvoisie de Sitjas : c'est un lieu de marins et de pêcheurs. Il a aussi d'autres branches d'industrie et une population de 900 habitans, et pour la défense de sa plage et de son port, une batterie placée en un point appelé *Bastion de la Conception*. A une lieue de Sitjas, se trouve le bourg de Villanuéva, qui est éloigné d'un quart de lieue de la mer. C'est un lieu commerçant dont la population s'accroît. A la tour de l'Embarra (cinq lieues), la côte est rase, avec peu de fond et beaucoup de rocailles. Ce village est situé proche de la mer, avec un port, mais sans aucune défense. A un quart de lieue on trouve le village d'Altafulla, à une portée de fusil de la mer.

A un peu moins d'une lieue, aussi près du bord de la mer, est le village de Tamaret, presque entièrement ruiné; et enfin la ville de Tarragone, que nous avons décrite.

De Tarragone au cap de Salon (une lieue et demie), toute la côte est basse et étendue; et de Salon jusqu'à l'Hospitalet (quatre lieues), c'est le même aspect, à l'exception de quelques petites hauteurs que forment les ravins qui viennent de la mer. Salon est un assez bon port pour de moyennes embarcations; il est défendu par plusieurs tours armées de canons et bien situées pour dominer toute la côte. On rencontre à une demi-lieue de Salon le village de Cambrils; et à une demi-lieue de là est l'Hospitalet, maison fortifiée, avec une tour d'observation, située au bord de la

mer, et dont nous avons parlé plus haut. De ce point, la côte commence à devenir escarpée et sans plages jusqu'au terrain sablonneux de l'embouchure de l'Èbre, qui forme le port de Fangao, dans lequel ont coutume de se réfugier les embarcations lors des mauvais temps.

Au milieu de cette plage se trouve l'embouchure de l'Èbre, et vis-à-vis l'île de Buda. La plage s'étend ensuite à l'ouest et forme le port de los Alfaquès dont il a été parlé. Vis-à-vis la pointe de la Bana et sur la côte ferme se trouve le nouveau village de San Carlos de la Rapita; et, à peu de distance enfin, l'embouchure de la rivière de Soma, qui, comme on l'a dit, sert de limite entre les royaumes de Catalogne et de Valence.

Frontière de la Catalogne du côté de la France.

En partant de l'Aragon, on trouve le Val d'Aran qui a sept lieues de longueur et six de largeur. Il contient trois bourgs et vingt-sept villages; son sol est très-froid; il est arrosé par sept rivières qui se jettent dans la Garonne après avoir traversé toute la vallée, et par un très-grand nombre de fontaines qui lui procurent de bons pâturages. Le gouvernement spirituel de ce pays appartient à l'évêque de Comminges, en France, et le temporel à l'Espagne. Sa capitale est Vieilla, située sur le penchant du port de ce nom sur le Rio-Négro.

Vient ensuite le territoire de Talaru, dont la longueur est de quinze lieues et la largeur de huit et demie; il comprend la capitale qui est un bourg du même nom, avec deux cent soixante-six autres

bourgs ou villages. Tout ce pays est montueux, coupé, froid et peu fertile. La rivière de Noguèra Rivagorzana, qui sort des Pyrénées au penchant du port de Espot, le sépare du royaume d'Aragon; et le Noguèra Pallarèza, qui sort aussi des Pyrénées, traverse tout son territoire du nord au sud, et fertilise quelques vallons. Dans ce pays se trouvent, vers la partie la plus élevée des Pyrénées, les châteaux de Cloret et de Jésa qui aujourd'hui sont abandonnés.

En continuant de marcher à l'est, on rencontre, entre deux branches des Pyrénées qui le séparent de la France, le territoire de la vallée d'Andora, qui a dix lieues de circuit, et comprend vingt villages; sa capitale est le bourg de ce nom, appartenant à l'évêque d'Urgel, son seigneur spirituel et temporel.

On arrive à la Cerdagne divisée, par les Pyrénées, en française et en espagnole; la capitale de la seconde est Puycerda, et celle de la première est Mont-Louis. Puycerda est abondant en pâturages, troupeaux de bœufs et de mulets, grains et mines de fer. Dans ce territoire se trouve la place de la Seu d'Urgel, célèbre dans ces derniers temps. La rivière de la Sègre, qui prend sa source au port de la Peyra, passe par Puycerda, et descend jusqu'au bourg de Belver, entre deux montagnes : ce bourg se trouve à gauche du chemin sur la hauteur.

Au sud de la Cerdagne, et y confinant, se trouvent les districts de Cervéra et de Manréza, dont nous avons donné la description. Après le territoire de Puycerda vient celui de Vique, toujours sur le même revers pyrénaïque, et dont la capitale est la ville de

ce nom : on n'y trouve aucune place ni poste fortifié. Enfin, tout-à-fait vers l'est, vient le territoire appelé Ampurdan, qui appartient au district de Géronne : il prend son nom du château d'Ampurias, et s'étend jusqu'à la mer, dans un espace de six lieues. Nous avons fait connaître cette partie de la province en donnant la route de Perpignan à Géronne et à Barcelone.

STATISTIQUE PARTICULIÈRE DE LA CATALOGNE.

Population. La Catalogne eut autrefois une immense population, à en juger par les armées nombreuses qu'elle mit sur pied, par les flottes considérables qu'elle équipa, par les conquêtes qu'elle fit dans la Grèce, enfin par le grand nombre de peuplades répandues sur sa surface, et dont on ne conserve plus que les noms et le souvenir.

Les guerres fréquentes dont elle fut le théâtre ou qu'elle porta chez ses voisins, les courses et les entreprises des corsaires de Barbarie, la chute de ses manufactures et de son grand commerce, l'émigration de ses habitans en Italie, en Flandre et en Amérique, diminuèrent insensiblement sa population.

Le XVIe siècle fut l'époque de sa plus grande décadence; elle lui fut si fatale qu'André Novajero, ambassadeur de Venise, assure *qu'ayant traversé la Catalogne en* 1525, *il la trouva presque toute dépeuplée et remplie de bandes de voleurs et de brigands.* Le calcul de Don Jacques Caresmar vient à l'appui de cette assertion. Ce savant prémontré, qui honora sa patrie par l'étendue de ses connaissances, et par la justesse de son esprit, a reconnu qu'il

manque à cette province un quart de ses anciens villages, dont il ne reste que les noms.

La population de la Catalogne, en 1368, y compris les comtés de Roussillon et de la Cerdagne, se montait à 365,000 habitans; en 1495, à 473,000; mais dans l'année 1553, ce calcul avait diminué de 25,000 âmes au moins, et se bornait à 340,000. C'est dans cet état, à peu près, qu'elle s'est soutenue jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Alors un gouvernement paternel y rétablit l'ordre et la justice; l'industrie s'est ranimée par l'établissement des manufactures; l'agriculture a repris de l'énergie, le commerce de l'activité; des familles accoururent en foule s'y établir, et la population s'est accrue avec une rapidité inconcevable.

Le tableau suivant, rédigé d'après les dénombremens faits par ordre du gouvernement, présente en effet la progression de cet accroissement.

Population.	En 1718	407,132
	En 1767 et 1768	722,506
	En 1787 et 1788	814,412
	En 1803 (population actuelle à peu près)...	858,818

Dans ce nombre, on compte 12,409 religieux ou religieuses, 1,266 nobles, 6,968 étudians, 20,000 domestiques.

Des peuplades autrefois peu importantes ont pris aussi un accroissement qui les égale presque aux villes du second ordre. Figuéras s'est étendue; Reuss et Mataro sont devenues de grandes villes; les côtes de la mer se sont couvertes de villages beaux, peuplés et opulens. Barcelone a augmenté son enceinte; et sa

population, qui, en 1715, n'était que de 37,000 personnes, se trouva, en 1788, de 111,400 : en 1798, on la disait être déjà portée jusqu'à 130,000.

Agriculture et sol. De toutes les provinces de l'Espagne, c'est la Catalogne qui offre le plus d'activité et d'industrie, soit qu'elles se portent sur le commerce, sur les manufactures, ou sur l'agriculture.

Un sol ingrat, coupé par des montagnes et des rochers, devient productif, même fertile sous les mains des laborieux Catalans. Ils cultivent avec le plus grand succès les plaines et les vallons que leur province renferme : mais où leur intelligence éclate, c'est dans les terrains les plus maigres et les plus arides. Ils portent la culture jusque sur des rochers escarpés, qui paraissent n'avoir été destinés qu'à être le séjour des bêtes fauves ; et, peu à peu, on y voit paraître des champs fertilisés. Les paysans catalans excellent surtout dans l'art de l'arrosage ; les canaux qu'ils multiplient secondent merveilleusement leurs travaux. Dans plusieurs endroits même il règne un ordre régulier, ou plutôt une police exacte pour l'arrosement, fondés sur des usages reçus, ou sur des principes qui ont été le fruit de leurs spéculations.

Par exemple, le territoire de Lérida, qui est de trois lieues de long sur deux de large, est divisé par la rivière de la Sègre en deux portions, l'une le Fontanet, l'autre la Noguéra ; la première est arrosée par les eaux qu'on tire de la Sègre, à trois lieues de Lérida, dans le territoire de Villanuéva de la Barca ; et la seconde par celles que fournit la petite rivière de la Noguéra Aragonesa, près de Pinéda.

à six lieues de Lérida. Chaque propriétaire jouit à son tour du droit d'arrosage pendant un temps limité, proportionnellement à l'étendue des terres qu'il possède, moyennant une redevance annuelle d'une modique quantité de blé. Le produit de ces redevances sert à l'entretien des canaux, au salaire des préposés chargés de la conduite et de la distribution des eaux. L'administration de cette police est confiée à une junte ou commission, formée du corrégidor ou de l'alcade-major, d'un régidor, d'un prébendier de la cathédrale, d'un ecclésiastique inférieur, et de deux laboureurs ou cultivateurs. Ce canton est un des plus beaux et des plus riches; mais la Catalogne en renferme beaucoup d'autres qui en approchent : les plaines d'Urgel et de la Cerdagne, le Vallez, la Selva, le Panadez, la plaine d'Igualada, les environs de Cervéra, le superbe Campo de Tarragona et l'Ampurdan sont autant de parties remarquables par leur fertilité et la variété de leurs productions [1].

Les usages, les lois qui régissent cette institution sont développés dans le plus grand détail par un voyageur moderne, M. Saubes de la Palla, qui a fait une étude particulière de cette branche importante d'industrie agricole. On voit dans son ouvrage toutes les améliorations qui ont eu lieu et celles qui pourraient encore être introduites en Catalogne. Parmi les premières, on distingue : les canaux des vallées

[1] Dans l'article où nous parlerons plus spécialement de l'agriculture, nous nous étendrons davantage sur les arrosages.

supérieures de la Catalogne; les arrosages du Ter par le canal de Géronne, que l'on pourrait étendre davantage; ceux du Bezos par le canal de Barcelone, fertilisant toute la contrée admirable qui entoure cette ville; ceux du Llobregat par le nouveau canal de Castanos, portant le nom d'un administrateur habile et d'un bon général, qui, ne se bornant pas au gouvernement de la province à lui confiée, fait cause commune avec tous les habitans pour toutes les entreprises d'utilité publique qui s'exécutent par des compagnies, et des associations de propriétaires si précieuses. Ces arrosages du Llobregat par le canal de Manreza, et ses nombreuses déviations, qui fertilisent sa riche contrée, paraissent avoir été commencés sous les Romains; celui de Barra; ceux du Francoli pour toute la belle plaine de Tarragone; ceux de l'Èbre par le canal de Tortose, qui a rendu célèbre le nom du chanoine Mosa; le canal de San Carlos, qui malheureusement n'a point été achevé; enfin les arrosages de la plaine d'Urgel par les descentes de la Sègre : tous ces grands travaux, dus au génie des Catalans, sont encore surpassés par tous les ouvrages de détail qui servent à leur développement, et par l'admirable organisation de la distribution des eaux suivant l'étendue des propriétés et suivant les lois qui régissent cette singulière industrie. Enfin, dans les pays où ces canaux ne peuvent pénétrer, les habitans cherchent, pour réservoirs d'eau, des puits profonds, et l'utile noria, pour élever les eaux et suppléer ainsi aux moyens d'arrosage. Cette noria se trouve partout, dans tous les jardins, dans tous

les vergers : amenée par les Maures de l'Orient, elle s'est naturalisée en Espagne, et y produit des merveilles. La force d'un seul cheval fournit journellement un grand volume d'eau; les godets de la noria sont généralement en terre cuite ou en lobes vénili; ils sont disposés de manière à ce qu'ils déversent à la fois et remplissent très-promptement un réservoir qui sert à l'arrosage de tous les jardins. Les norias sont adossées contre la maison du colon; la roue d'engrenage est dans le crin du cheval, qui la met en mouvement; et l'action d'un fouet artificiel, mu par la machine même, maintient le cheval en activité sans qu'il ait besoin de conducteur [1].

Les terres de la Catalogne peuvent être divisées en deux classes: en plaines et vallées, et en montagnes. Les premières sont excellentes, moins cependant que beaucoup d'autres situées dans la partie méridionale de l'Espagne, qui restent malheureusement sans culture, ou n'en reçoivent qu'une très-négligée. Les dernières, qui sont les montagnes, laissent entrevoir peu de ressources. Cependant l'industrie des Catalans en tire un grand parti. Aussi les productions de toutes les espèces sont-elles fort multipliées en Catalogne.

Les arbres fruitiers y abondent, principalement dans les nombreux et beaux jardins qui bordent la Sègre, dans ceux des environs de Lérida, Balaguèr, Organa, Géronne, sur les rives du Llobregat, dans l'Ampurdan; sur la côte, depuis Mataro jusqu'à

[1] *Saubes de la Palla*, tome I, p. 46.

Barcelone. On trouve beaucoup d'amandiers et de noisetiers dans le Campo de Tarragone et dans la Ségarra ; des orangers et des limoniers dans les territoires d'Alella, de Taya, de Premia, de Vilasar, de Cabrera, d'Argeniona, de Mataro, et de toute la côte méridionale; des figuiers presque partout, et principalement dans le territoire de Villa-Franca ; des caroubiers au Vendrell, à Calasell, sur la côte de Tarragone, sur celle de Tortose, et depuis Badalona jusqu'à Llavaneras ; des pommiers à Arbuellas, à Villadro, à la Selva, à Llagostera, à Vidreras, dans la plaine de Bas, et dans les innombrables jardins du pays; des noyers dans les territoires de Vich, de Saint-Hilaire, de Saint-Hippolyte, d'Arbucias, du Vallez et de Géronne [1]. Il y a des châtaigniers en beaucoup d'endroits, et surtout dans le territoire de Géronne et sur la montagne de Sainte-Croix de Osso.

Les oliviers sont très-nombreux en Catalogne; ils rendent, année commune, environ 1,800 charges [2] d'huile, lesquelles, à 320 réaux de veillon (79 fr.), produisent 142,272 fr.

On y recueille des grains de toutes les espèces: froment, seigle, maïs, avoine, orge, etc. La côte méridionale, le territoire de Lérida et l'Ampurdan abondent en froment; les montagnes et quelques vallons fournissent le seigle et les autres grains : on en porte la quantité et le produit comme il suit :

[1] On prétend que les noix seules donnent un produit annuel de 142,272 fr.

[2] La charge équivaut à 250 liv. 4 onces, poids de marc.

	réaux de veillon.	francs.
600,000 charges de froment, à 144 réaux ou 35 fr. 56 c..	86,400,000	21,336,000
120,000 charges de seigle, à 96 réaux ou 23 fr. 70 c.	11,520,000	2,844,000
22,000 charges de maïs, à 80 réaux ou 19 fr. 75 c	1,160,000	434,500
PRODUITS.	99,080,000	24,614,500

La récolte de l'avoine n'est point considérable; celle de l'orge est beaucoup plus abondante.

Le blé qu'on recueille dans cette province suffit rarement à ses besoins; elle tire ordinairement ce qui lui manque de l'Aragon, de l'Italie, de l'Afrique et de la France.

La partie orientale de la Catalogne est couverte de vignes: le vin en est excellent; il s'en trouve aussi dans les parties occidentale et septentrionale, mais le vin y est d'une qualité inférieure. On en récolte, année commune, environ 60,000 charges (la charge est de 120 pintes, mesure de Paris). Le prix en est différent selon les cantons ou les qualités. Le cours moyen peut en être fixé à 50 et 60 réaux la charge (14 à 15 francs). Le produit général s'élève à environ 4,920,000 réaux (1,217,160 fr.).

Le riz se cultive aussi dans plusieurs endroits, surtout dans l'Ampurdan: on en recueille ordinairement environ 8,000 charges de trois quintaux chacune, qui se vendent 160 réaux, ou 40 francs, ce qui donne un produit de 1,280,000 réaux, ou 316,160 francs. Depuis la dernière guerre, ce produit a diminué: le peuple de l'Ampurdan, qui était la première victime de l'insalubrité de l'air, attribuée à

la culture du riz, a détruit, dans un moment, la plupart des *rizières*.

La culture du *lin* et du *chanvre* paraît être peu étendue; on s'y livre cependant en quelques endroits, et un peu plus dans le territoire de Lérida. On récolte, année commune, en Catalogne,

	réaux de veillon.	francs.
18,000 quintaux de chanvre, à environ 68 réaux ou 41 fr. le quint.	3,124,000	738,000
8,000 quintaux de lin, à 196 réaux ou 52 fr. le quint.	1,568,000	416,000

Les troupeaux de bêtes à laine sont répandus dans différentes parties de la Catalogne; mais il n'y sont point cependant aussi multipliés qu'ils pourraient l'être. La quantité de laine qu'on en tire excède rarement 30,000 quintaux qui, à raison de 192 réaux ou 44 francs le quintal, donnent, année commune, 5,760,000 réaux (1,320,000 francs). Cette quantité est insuffisante pour les besoins de la province, et pour les travaux de ses manufactures; aussi elle en tire tous les ans environ 10,000 quintaux de l'Aragon.

Une des principales attentions des Catalans se porte sur les plantations : ils multiplient à l'envi les arbres de toutes les espèces; et, dans toutes les parties de leurs provinces, ils veillent avec soin à leur conservation. On trouve des hêtres sur les montagnes de Mont-Seny, des ormeaux dans beaucoup d'endroits; dans le Vallez, sur les bords du Bezos, du Llobregat, etc.; des peupliers et des saules, des pins, des chênes en grande quantité sur les Pyrénées, dans le

Vallez, dans les territoires d'Hostalric, de San Celoni, de Rio-de-Arenas, de Palafolls, de Los Metges, de Romana, etc.; des pins en forêts dans les parties de Solsona, Bergu, Monsec, Manreza, Mataro et Géronne; des chênes verts très-nombreux dans les territoires de Vich, Saint-Hilaire, Arbucias, Villadrau, Riells, Amer, l'Ampurdan, et sur les montagnes entre Géronne et Aulot; beaucoup d'arbustes, comme arbousiers, myrtes, etc., tant sur la chaîne des montagnes qui avoisinent Barcelone, que sur celles du Mont-Nègre, de Vallgorguina, de Mont-Serrat, de San Gran, de San Daniel, au-delà de Géronne, entre Blanas et San Féliu de Guijol; le surier, ou arbre de liége, appelé en espagnol *alcornoque,* dans la Conca de Tremp, sur les montagnes d'Alsinella, dans la vallée d'Aro, dans le comté de Darnius, sur les montagnes de Requesens, etc. Ce dernier arbre est très-multiplié. Les chênes donnent une grande quantité de glands. On dépouille les alcornoques de leur écorce; on en retire environ 33,000 quintaux tous les ans, qui, à 720 réaux ou 178 francs le quintal, donnent 23,760,000 réaux, ou 5,870,400 francs. Cette province fournit du liége à presque toute l'Europe.

Les mûriers sont peu multipliés en Catalogne; ils réussissent cependant très-bien. Il en résulte qu'on y élève moins de vers à soie que dans plusieurs autres provinces de l'Espagne; on n'y fait guère plus de 200,000 livres de soie, qui se vend 48 réaux, ou 12 francs la livre.

La garance, cette plante dont la racine est d'un

grand usage dans la teinture, n'a été cultivée en Catalogne que dans ces derniers temps; et cet objet y est encore de peu d'importance.

En donnant ici un tableau des productions de la province, on s'est restreint aux plus remarquables et à celles de première nécessité; on n'avait rien d'assez certain sur d'autres productions, telles que l'orge, l'avoine, les amandes, les noisettes, les châtaignes, les caroubes et autres fruits.

PRODUCTIONS.	LEUR quantité.	LEURS PRIX		LEUR PRODUIT.	
		réaux de veillon.	francs environ	réaux de veillon.	francs environ.
Laine....	30,000 quint.	192	48	5,760,000	1,320,000
Soie.....	200,000 l. pes.	48	12	9,600,000	2,400,000
Froment.	600,000 charg.	144	36	87,600,000	21,900,000
Seigle...	120,000 charg.	96	24	11,520,000	2,000,880
Maïs....	22,000 charg.	80	20	1,760,000	440,000
Riz.....	8,000 charg.	160	40	1,280,000	320,000
Huile...	18,000 charg.	320	80	5,760,000	1,440,000
Vin.....	60,000 charg.	64	16	4,920,000	1,230,000
Noix....	35,000 sacs..	96	24	3,400,000	850,000
Chanvre..	18,000 quint.	168	42	3,164,000	786,000
Lin.....	8,000 quint.	196	49	1,608,000	402,000
Liége....	33,000 quint.	720	180	23,760,000	5,949,000
	TOTAL..........			160,124,000	39,908,000

Manufactures et fabriques. Les travaux et l'industrie des Catalans ne se bornent pas seulement à l'agriculture, ils mettent eux-mêmes en œuvre les matières premières qu'elle leur fournit.

La Catalogne eut, dès les temps les plus reculés, des manufactures qui furent fameuses et considérables. Elle fabriquait des draps et diverses autres

étoffes de laine; toutes sortes d'étoffes de soie et de velours; des toiles de lin, de chanvre et de coton; elle eut des teinturiers excellens. En parlant de son commerce général, on y fera mention des causes qui opérèrent la décadence des manufactures, et de celles qui les ont relevées dans le XVIIIe siècle; elles se sont rapidement multipliées dans plus d'un genre. Nous en donnerons ici un aperçu.

Étoffes de soie. On les fabrique à Manreza, à Cardona, à Mataro, qui a 48 métiers; et principalement à Barcelone, où l'on en compte 524. On y fait des velours, des satins, des damas, des draps de soie, des taffetas, des étoffes brochées ou mélangées d'or et d'argent. La seule ville de Barcelone emploie annuellement 300,000 livres de soie.

Taffetas, mouchoirs et ceintures de soie. On en fait beaucoup à Barcelone, où les petites fabriques de ce genre sont assez multipliées; Reuss en a 150 métiers, Manreza 600; dans cette dernière ville, on fabrique 60,000 douzaines de mouchoirs, qui consomment environ 70,000 livres de soie.

Gazes de soie. La fabrication en est considérable à Barcelone, où l'on en fait d'unies et de rayées, de blanches et de toutes les couleurs. On y a établi, depuis quelque temps, une manufacture particulière de gazes à point de blondes.

Tordeurs de soie. Il y en a dans plusieurs villes; ils sont surtout multipliés à Barcelone. Il y en a 18 métiers à Mataro, qui tordent, année commune, 124 quintaux de soie; et à Tarragone 37 métiers qui en tordent 11,000 quintaux.

Bas de soie. On en fait à Tarragone, à Mataro, à Aulot, à Manreza et à Barcelone. Mataro a 52 métiers, et Barcelone 900.

Bas de coton. On en fait dans l'hospice de Géronne, à Arenys-del-mar, à Villanuéva, à Mataro, à Tarragone, à Aulot, à Vich; dans cette dernière ville, il y a trois fabriques; à Mataro 116 métiers, et à Aulot 90.

Bas de laine. Il s'en fait dans l'hospice de Géronne, à Arenys-del-mar, à Aulot et à Vich; la ville d'Aulot en fait beaucoup; et Vich en fournit 24,000 paires tous les ans.

Ceintures de laine. Il y en a une manufacture à Aulot.

Couvertures de laine. Il y en a plusieurs manufactures éparses à Barcelone; les couvertures en sont bonnes, mais elles ne sont ni fines, ni légères, ni belles.

Ratines. Il y en a une manufacture à Aulot.

Gros draps, serges, bures. Les manufactures en sont assez multipliées; on en trouve à Aulot, à Géronne, à Tarrassa, à Capelladas, à Centellas, à Sabadell, à Esparraguera, à Urgel, à Camprodon, à Cardona, à Solsona, à Vich, à Monistrol.

Draps fins. Plusieurs manufactures sont établies à Tarrassa, ancienne ville romaine à trois lieues de Barcelone, où l'on trouve encore des monumens romains; c'est l'ancienne Égara. On trouve à Tarrassa 17 fabriques; les draps sont d'une qualité approchant de ceux d'Elbeuf; mais ils ne sont point assez battus, et les couleurs foncées y réussissent peu.

Toiles. On les fait chez des tisserands répandus en différens endroits; mais il n'y a aucune manufacture en grand. Agramunt, Banolas, Capelladas, Cardona, Vich, sont les endroits où l'on rencontre le plus de fabriques particulières. En général ce sont des toiles *communes* ou de *ménage*. On en fait environ 2,000 varas tous les ans à Mataro; et on consomme à Vich environ 3,000 quintaux de *lin*, et 9,000 quintaux de *chanvre*; à Mataro il y a aussi 5 fabriques de *toiles à voiles*.

Dentelles et blondes. Elles font l'occupation des femmes et des enfans. On y travaille principalement à Pinéda, Malgrat, San Celoni, Tosa, Canet, Arenys, Callela, San Pol, Mataro, Esparraguera, Martorell et Barcelone.

Rubans et rets de fils. Ces deux articles et les dentelles occupent 12,000 personnes dans la seule ville de Barcelone.

Rubans et galons en soie. A Mataro il y en a 89 métiers; à Manreza 500, et à Barcelone 2,700.

Rubans de filoselle et de coton. C'est à Manreza qu'on en fait le plus; il y a 400 métiers; Reuss en a 40 pour les rubans de coton; à Tarragone on en fait, année commune, 900,000 pièces; et à Barcelone il se fabrique aussi une grande quantité des uns et des autres.

Filatures de coton. Barcelone a 99 ateliers de cette filature. Aulot a 215 machines; à Reuss, où il y en a 333, on en retire 350 livres de fil de coton par jour, ce qui occupe 1,300 femmes.

Étoffes de coton. On en fait dans l'hospice de Gé-

ronne, à Arenys, à Tosa. Il y en a deux manufactures à Mataro, cinq à Aulot, un grand nombre à Reuss, qui occupent 240 métiers; un nombre encore plus grand à Barcelone, où l'on compte 4,000 métiers, qui emploient 10,700 personnes. On y fait des toiles de coton pour imprimer en façon d'*indiennes;* des toiles de coton pour habits, en blanc, en couleur, unies et rayées; des futaines, des mousselines, des velours et des nankins. On fait aussi des mousselines à Tarragone; les fabriques de la seule ville de Barcelone font tous les ans 195,000 pièces de toiles de coton, fines, demi-fines, et communes pour *indiennes;* 13,000 pièces de nankin, velours et toiles rayées; 9,000 pièces de toile de coton blanc pour habillemens, etc.; et 3,700 pièces de mousseline fine et demi-fine.

Toiles peintes dites indiennes. Les manufactures en sont très-multipliées : on en compte 18 à Mataro, 19 à Manreza, 9 à Vich, 12 à Reuss, 14 à Aulot, 8 à Igualada, et 200 à Barcelone.

Chapeaux. A Barcelone 4 manufactures, à Manreza 2, à Vich 2, à Mataro 6. Ces chapeaux, en général, sont secs et pesans.

Cartes à jouer. On les fait à Aulot.

Savons. Plusieurs particuliers fabriquent à Tortosa le *savon mol.* Quant au *savon dur,* il y en a des manufactures à Aulot, à Villanuéva et à Tortose.

Poudre à canon. Manreza en a deux fabriques, mais qui ne travaillent que pendant l'hiver.

Peaux, cuirs et semelles. Ce genre de fabrication est assez etendu pour subvenir aux besoins de la pro-

vince, pour fournir la matière de 700,000 paires de souliers qui sortent tous les ans de la Catalogne, et pour exporter pour 1,000,000 de francs de semelles. Il y en a plusieurs fabriques à Barcelone, 3 à Vich, 3 à Tortosa, 7 à Aulot, 8 à Mataro.

Souliers. On fabrique à Barcelone des souliers destinés à être exportés dans les autres provinces de l'Espagne et dans quelques-unes des colonies de l'Amérique. Il en sort ordinairement 700,000 paires tous les ans, qui donnent un produit de 7,400,000 réaux, ou 1,850,000 francs.

Verre blanc. Depuis quelque temps il y en a une belle fabrique à Barcelone; on y fait des carreaux pour fenêtres de toutes les grandeurs.

Faïence. Deux manufactures à Tortosa, dont les pièces sont très-communes.

Eau-forte. Il y en a une fabrique à Manreza.

Sel de Saturne. Deux fabriques dans la même ville.

Coutellerie, quincaillerie, serrurerie. On en fait beaucoup à Cardona et à Solsona; les ouvrages n'en sont ni délicats ni finis. Les ciseaux à tondre les draps se fabriquent principalement à Aulot et à Monistrol.

Fil de fer, fil de laiton. On les fait à Sallent.

Ancres. Les forges sont à Pinéda, à Malgrat, à San Pol, à Calella, à Arenys-del-mar.

Armes à feu. On en fait beaucoup à Barcelone, à Igualada et à Ripol; ce dernier endroit a beaucoup de réputation.

Canons. Il y en a une très-belle fonderie à Barcelone; elle appartient au roi; les canons sont de bronze.

Papier. Cette branche de commerce s'est accrue considérablement. En 1776, il n'y avait que 86 moulins en Catalogne; en 1785, on en comptait 160, et aujourd'hui il y en a plus de 200. On en trouve à Aulot, Alcocer, Bereyte, Manreza, Cénia, Capelladas, San Celoni, Valls, sur toute la route de Martorell, etc. On porte à 480,000 rames la quantité de papier qui en sort tous les ans. Les prix sont suivant la qualité. Le prix moyen est de 8 francs la rame; on estime que le produit total monte à 3,840,000 francs.

Papiers peints. Trois fabriques à Barcelone.

Eau-de-vie. On la fabrique à Manreza, Mataro, Tortosa, Villanuéva, Alellu, Calella, Reuss, Agramunt, Arenys, Salon, Canet, Valls, Vilasar, Pinéda et en divers autres lieux. Le principal entrepôt est à Reuss. La quantité en est ordinairement de 35,000 pipes tous les ans, qui, à 720 réaux, ou 180 francs la pipe, donnent 24,200,000 réaux, ou 6,300,000 fr.

Commerce. Si l'industrie et l'activité des Catalans se portent vers l'agriculture dans l'intérieur des terres, celles des habitans des côtes maritimes se tournent principalement vers les spéculations avantageuses du commerce. La situation de la Catalogne les favorise singulièrement. Cette province se prolonge sur une vaste étendue de mer, où quelques ports, peu importans à la vérité, mais suffisans pour les navires marchands, leur fournissent un asile, et servent

d'entrepôt et de points de réunion. On en compte cinq : ceux de Rosas, de Palamos, de Cadaqués, de Barcelone et de Salon.

Dans les siècles reculés, et, depuis, sous la domination des comtes, le commerce de la Catalogne était déjà florissant; il le devint encore plus sous les rois d'Aragon. Dans le XIII[e] siècle, cette province avait des manufactures nombreuses; elle fournissait des draps à l'île de Corse, au royaume de Naples, à Smyrne; à Alexandrie et à différentes autres places de la Grèce, même à la Frise et à la Hollande. Elle avait des manufactures de velours, de soieries, de toiles de fil, de toiles de coton; elle exportait au loin le produit de son industrie. Elle avait une marine nombreuse, dont une partie était armée en guerre, et veillait à la sûreté de ses côtes; son commerce s'étendait alors jusque dans l'Afrique, l'Archipel, la Syrie et l'Égypte. Les Catalans avaient des établissemens aux confins de l'Europe et de l'Asie, sur les bords du Tanaïs, à la fin du XIV[e] siècle. On trouve le consul des Catalans et celui de la Biscaye au nombre de ceux de différentes nations établies à Azoph, à l'embouchure de ce fleuve, qui implorèrent la clémence de *Timour* ou *Tamerlan*, et lui offrirent des présens lorsque ce prince revenait triomphant (en 1397) de son expédition dans le Kipzac, à l'est et à l'ouest de la mer Caspienne et du Volga.

La fin du XV[e] siècle et le commencement du XVI furent l'époque de sa décadence. L'introduction du droit de *bolla* ou *sceau*, sur les étoffes manufacturées, découragea les fabricans; les ateliers langui-

rent, la négligence du gouvernement, les frais et les vexations des subalternes dans l'administration, détruisirent toute espèce d'émulation. Les courses des pirates des côtes de Barbarie gênèrent, affaiblirent et ruinèrent le commerce. La Catalogne devint en même temps le théâtre de guerres longues et fréquentes. Ces causes opérèrent une dépopulation considérable; cette province perdit ses habitans, son industrie, ses manufactures, son commerce, ses richesses et son éclat. C'était un pays sans moyens et sans ressources, lorsque Philippe V le soumit à ses lois.

La protection de ce prince et celle de ses successeurs ont ranimé l'activité naturelle de ses habitans: ils ont repris leur énergie; la Catalogne est devenue de nouveau une des provinces les plus commerçantes et les plus riches de l'Espagne. Ses côtes se sont couvertes de navires; leurs habitans sont devenus marins ou commerçans: les plages y sont des ports ou des rades; les bateaux, les navires s'y multiplient; on ne peut les suivre, depuis Blanas jusqu'à Tortose, sans admirer la prodigieuse industrie et la continuelle activité des Catalans.

Les productions naturelles de la province fournissent à une branche importante de son commerce. Le riz, le lin, le chanvre, les glands, la laine et la soie, se consomment dans le pays. La plus grande partie des noisettes et des amandes passe en Angleterre et dans le Nord. Tous les ans, sur 26,000 sacs de noix, 20,000 vont en Angleterre, et produisent 624,000 francs. Le liége en planche est destiné pour le Nord; il en sort environ 30,000 quintaux, dont on charge

ordinairement quinze à dix-huit navires. Nous avons déjà fait mention de l'énorme exportation et vente qu'elle opère.

Une partie de l'huile reste dans le pays pour sa consommation et pour l'usage des manufactures; il s'en exporte environ 8,000 charges qui passent en France et en Hollande; elles rendent 2,560,000 réaux (640,000 francs).

Une partie du vin se boit dans le pays; mais une grande partie est convertie en eau-de-vie. Il sort de celle-ci environ 4,000 charges, qui vont en Italie; elles donnent une valeur de 256,000 réaux (64,000 francs).

La branche la plus importante du commerce actif de la Catalogne consiste dans l'exportation des ouvrages de ses manufactures. Les mousselines, flanelles et couvertures de coton, les étoffes mélangées de coton et de fil, de coton et de soie, se consomment en partie aussi dans le pays; mais il s'en exporte au moins les deux tiers à Valence, à Sarragosse et à Madrid. Un douzième et demi des toiles et velours de coton, des nankins et des mousselines, se consomme dans la province; et le reste est exporté, savoir : deux douzièmes et demi dans les autres provinces de l'Espagne, et les deux tiers dans les colonies espagnoles. La seule ville de Barcelone en fabrique, année commune, pour 11,120,000 francs, et le produit de ce qui en est exporté monte à plus de 7,000,000 fr.

Les mouchoirs et les ceintures de soie sont un objet assez important; il s'en fabrique beaucoup; Man-

reza en fournit tous les ans 60,000 douzaines, qui produisent 8,400,000 réaux ou 2,200,000 francs, à raison de 140 réaux la douzaine. Il s'en exporte 10,000 douzaines dans l'Aragon, la Biscaye et les deux Castilles, et 35,000 douzaines en Amérique, qui produisent ensemble une somme de 1,585,000 francs.

En Catalogne il se fait beaucoup de bas de laine; la ville de Vich en fournit 24,000 paires tous les ans; la moitié s'exporte dans les provinces voisines, ce qui fait un objet de 12,000 francs.

Les étoffes de soie et les bas de soie passent à Madrid en petite quantité; leur principale destination est pour les colonies de l'Amérique.

Une partie des gros draps et des gros lainages, les ceintures et les couvertures de laine, les toiles, les rubans de fil, les toiles à voiles, les ancres, restent dans la province. Une autre partie de ces gros draps et des serges sert à l'habillement des troupes, et passe, convertie en habits, dans les différentes provinces de l'Espagne. Les draps fins sont envoyés à Madrid, en Aragon, et autres endroits. Les retz de fil sont envoyés par toute l'Espagne.

Les canons restent pour le compte du roi. Les armes à feu sont exportées dans l'Espagne et dans l'Amérique espagnole.

Les quaincailleries passent en partie dans les provinces espagnoles, et en partie dans l'Amérique.

Les dentelles sont presque toutes destinées pour le Nouveau-Monde.

Les indiennes ou toiles peintes sont envoyées à

Valence, à Sarragosse, à Madrid, dans les deux Castilles; mais leur principale destination est pour l'Amérique. Cette branche d'exportation est très-considérable.

Il se fabrique 480,000 rames de papier; il n'en reste qu'environ 10,000 pour l'usage de la province; ainsi il en sort 470,000 rames, dont 220,000 en Aragon, dans les deux Castilles et en Estramadure; il en provient une somme de 15,240,000 réaux ou 3,760,000 francs.

Il sort 35,000 pipes d'eau-de-vie, dont 4,000 vont à Guernsey et à Alderney, 10,000 en Angleterre; et les autres en Hollande, dans le nord de l'Europe, même en Russie. Elles produisent 25,200,000 réaux (6,300,000 francs).

On a déjà fait connaître la valeur de l'exportation des souliers que fournit Barcelone : 200,000 paires vont en Amérique, et 500,000 paires dans l'intérieur de l'Espagne.

On embarque tous les ans à Barcelone une si grande quantité de balayures des maisons que le produit s'en élève jusqu'à 60,000 ducats.

On fait en Catalogne un commerce d'argent monnoyé qu'on fait passer en France; et, quoique prohibé sous les peines les plus sévères, il est cependant très-considérable.

TABLEAU DU COMMERCE ACTIF DE LA CATALOGNE.

OBJETS de commerce.	QUANTITÉS exportées.	LEUR PRODUIT réaux de veillon.	LEUR PRODUIT francs environ.
EXPORTATION AU DEHORS DE L'ESPAGNE.			
Noix........ ...	26,000 sacs	2,496,000	624,000
Huile............	8,000 charges	2,560,000	640,000
Liége en planches...	30,000 quintaux	21,600,000	5,400,000
Liége en bouchons..	1,200 quintaux	8,62,996	215,749
Vin.............	4,000 charges	2,56,000	64,000
Toiles et étoffes de coton de Barcelone.	3,161,000 quintaux	28,320,667	7,080,166
Mouchoirs de soie de Manreza...... ..	35,000 douzaines	4,900,000	1,225.000
Papier...........	220,000 rames	7,240,000	1,760,000
Eau-de-vie.......	350,000 pipes	25,200,000	6,300,000
Souliers..........	200,000 paires	2,114,284	528,571
Balayures des maisons............	» »	600,000	165,000
	TOTAL.........	90,209,847	24,002,486
EXPORTATION DANS L'INTÉRIEUR DE L'ESPAGNE.			
Toiles et étoffes de coton de Barcelone..	1,026,041 varras	7,886,867	1,970,716
Mouchoirs de soie de Manreza........	10,000 douzaines	1,400,000	350,000
Bas de laine de Vich.	12,000 paires	48,000	12,000
Papier...........	250,000 rames	8,000,000	2,000,000
Souliers....... ...	500,000 paires	5,285,712	1,321,428
Semelle..........	» »	4,000,000	1,000,000
Liége............	1,200 quintaux	864,000	216,000
	TOTAL......	27,484,579	6,871,144
	Commerce extérieur.....	90,209,847	24,002.486
	Commerce intérieur.....	27,484,579	6,871,144
	TOTAL GÉNÉRAL....	117,694,426	30,873,630

Il manque au premier de ces tableaux quelques objets, tels que noisettes, amandes, etc., qu'il est impossible de se procurer un peu exactement, mais dont les bénéfices sont avantageux à la province.

Si on joint aux sommes ci-dessus le produit d'articles isolés qui dépendent de quelques fabriques, et sur lesquels les propriétaires gardent le plus profond secret, on trouvera que le commerce de la Catalogne s'élève à un produit très-considérable.

Quant à son commerce passif, cette province reçoit souvent du blé tiré de l'Aragon et de la France; elle reçoit aussi environ 10,000 quintaux de laine, et 80,000 livres de soie de l'Aragon, 100,000 livres de soie du royaume de Valence; des étoffes de soie, fabrique de Lyon, des bas de soie de Gange et de Nîmes; des draps fins, des toileries, des odeurs, des parfums, des pommades, des bijouteries, et des modes de la France. Enfin l'Angleterre y fournit des étoffes superfines en coton, des harengs et de la morue; et la Hollande quelques épiceries. Quoi qu'il en soit, son commerce *passif* est de beaucoup au-dessous de son commerce *actif*.

Le commerce en général, mais principalement ce dernier, se fait dans toutes les parties des côtes de la Catalogne, dans les cinq ports de cette province, dans les rades de Tarragone et de Tortose, sur toute la côte de Calella, à Mataro, où l'on voit une infinité de petites rades toujours couvertes de navires. Mais le port de Barcelone est le port le plus considérable; viennent en second lieu ceux de Salon, de Tarragone, et la rade de Tortose.

Charroyage, voitures et auberges. La Catalogne, si opulente et si industrieuse, et peut-être la province de l'Espagne la plus active, est cependant une de celles où les chemins sont à la fois les plus mauvais

et les moins soignés. On a fait connaître ceux de l'arrivée en Catalogne par la partie française des Pyrénées; on a donné connaissance aussi de ceux qui conduisent de Barcelone aux frontières de l'Aragon et du royaume de Valence; les chemins de traverse sont encore plus mauvais; ils deviennent même souvent impraticables, surtout dans les temps de pluie et de la fonte des neiges, à cause de la quantité de rivières qu'on doit traverser, et qui sont alors des torrens impétueux. Le Llobregat, le Fluvia, le Ter, la Muga, la Tordera, le Bezos, la Noya et plusieurs autres, arrêtent sans cesse les voyageurs; à peine trouve-t-on quelques ponts; ils manquent principalement dans les passages les plus fréquentés, les plus importans et les plus dangereux.

La difficulté des chemins est compensée par la ressource de trouver des auberges par toute la Catalogne. On ne voit point dans cette province de ces désagréables *mesones* ou *posadas*, si communes en Espagne, qui font le tourment des voyageurs, où l'on ne rencontre que des châlits, où l'on ne mange que ce que l'on porte ou qu'on envoie acheter, où l'on est obligé quelquefois de préparer soi-même ses repas, sans pouvoir se délasser des fatigues de la route.

Les auberges sont au contraire multipliées sur les routes de la Catalogne; quelques-unes sont mauvaises; mais beaucoup sont, sinon bonnes, au moins assez supportables; celles de Figueras, de Calella, de Géronne, de Barcelone, d'Igualada, sont bonnes; celles de Mataro et de Lérida excellentes; leur prix

ordinaire est de deux piécettes, ou 2 francs par repas.

On voyage en Catalogne comme dans le reste de l'Espagne, dans des carrosses traînés par six mules, qu'on appelle *coches de colleras*, dans des *calechas*, espèce de cabriolets tirés par deux mules, et dans des *volantes*, autre espèce de cabriolets un peu plus petits, tirés par une seule mule; ces voitures font environ huit lieues par jour. Il part de Barcelone, une fois toutes les semaines, un chariot couvert destiné pour Madrid; c'est la voiture des personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas faire beaucoup de dépense. On court la poste à cheval en Catalogne; mais on n'y trouve point de chevaux de poste pour les voitures.

Les charrois s'y font par des charrettes attelées de quatre ou cinq mules, rangées en file à la suite les unes des autres : on y porte des poids immenses. Les mules y sont belles, fortes, bien entretenues, dirigées avec intelligence. Les Catalans sont les plus adroits, les plus experts et les plus attentifs des voituriers; ceux des autres provinces ne les égalent ni dans l'art de conduire leurs charrois, ni dans la manière de soigner leurs attelages. Cette espèce de charrois n'a cependant lieu que sur les routes principales. Les échanges de produits dans l'intérieur de la province se font à dos de mulets.

APERÇU
SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE LA CATALOGNE.

L'histoire naturelle de la Catalogne n'est point connue; elle fournirait, comme la plupart des pays de montagne, beaucoup d'objets d'instruction et de

curiosité; elle mériterait qu'un habile naturaliste la parcourût et fît connaître les trésors qu'elle renferme.

Nous savons seulement que les mines de fer y sont très-multipliées, surtout près d'Alins et de Taull; qu'on trouve des fossiles ou pétrifications sur la montagne qui fait face à la Torre alta de Sempere, mais du côté opposé; des mines de plomb près de Tortosa, des améthystes, des topazes, des crystaux colorés, près de Vich : les orfèvres de Barcelone les taillent, les montent et les vendent; des mines de charbon-de-terre, près du pont neuf de Manreza, à Isona, à Tarrassa, à San Saturnino, à Subiras, près de Martorell, à Sellent, au territoire de Llansa, près de la mer, à Montalona; celle-ci, qui est du diocèse de Vich, est très-considérable; celle de Clansa passe pour être la meilleure : le commerce de Barcelone cherche à animer son exploitation.

La Catalogne contient beaucoup d'*eaux minérales*; les unes sont froides, les autres chaudes ou *thermales*. Les plus remarquables, parmi les premières, sont celles de Monistrol, près de Mont-Serrat; celles de Val de Ebron, à une lieue de Barcelone; celles de Tortose, de San Hilario, de Rivas, à quinze lieues de Barcelone; les deux dernières sont *gazeuses*.

Les principales, parmi les dernières, sont celles de Caldas, de Malavilla, celles de Taull, corrégidorat de Talaru; celles de Garriga, corrégidorat de Mataro; celles de Caldetas, même corrégidorat; celles de Caldas de Monbuy, de Géronne, d'Esparraguera, près de Mont-Serrat; de la Espulga, près du monastère de Poblet; de Torello ou San Féliu, de

Torello, à onze lieues de Barcelone. Toutes ces eaux sont assez fréquentées; mais on ne connaît qu'imparfaitement les principes qu'elles contiennent; on n'en a aucune analyse exacte.

Les marbres de différentes espèces sont très-multipliés en Catalogne. Il y a du marbre noir, veiné de blanc, près de la Torre de Sempere, aux environs de Barcelone; on en a fait récemment les cuvettes de la fontaine de la nouvelle douane de cette ville, et anciennement les colonnes des couvens des Carmes et de la Merci. Il y a du marbre noir veiné de blanc, mais d'une qualité supérieure, près de la Torre Alta, du même propriétaire.... Un marbre blanchâtre sur la partie opposée de la montagne qui est vis-à-vis de ce même lieu.... Des marbres ramifiés formant des paysages, diverses autres figures et dessins; ils se trouvent aux environs de Tortose.... Des marbres de différentes couleurs dans le terroir de San Vicens dels Horts, de l'autre côté de Molins de Rey, à la droite de la venta du Cipreret, vers le chemin de Villa Franca de Panadez.... Environ soixante carrières de marbres mélangés, près de Sallent: il en a été présenté au roi trente-sept échantillons bien travaillés et bien polis par les MM. Xipell.

Deux montagnes remarquables par leur uniformité sont situées très-près de la mer, entre Figuéras et Géronne; elles sont l'une et l'autre d'une figure pyramidale, d'une hauteur égale, et se touchent par leurs bases. M. Bowles assure y avoir trouvé tous les signes d'anciens volcans; M. Bory de Saint-Vincent atteste le même fait.

La montagne de Mont-Serrat est également remarquable par la composition, la conformation, l'arrangement et la position des rochers dont elle est couverte. C'est un composé de pierres calcaires, de sables et d'autres cailloux unis ensemble avec un ciment naturel, formant l'espèce d'agglomération connue des naturalistes sous le nom de *poudingue*. La terre végétale d'une partie de ces rochers, s'étant décomposée par l'action des eaux, a laissé des crevasses qui sont remplies d'arbres et de plantes aromatiques. Cette végétation est d'autant plus extraordinaire, qu'il n'existe point de source sur cette montagne : les ruisseaux qu'on y rencontre quelquefois me semblent provenir de réservoirs formés par les eaux dans les crevasses de la montagne, et coulant dans la couche de pierres poreuses qui la traversent par le milieu. On pourrait attribuer la même cause à l'intermittence d'une fontaine que l'on voit à Tamarite, près de Lérida. Parmi les curiosités de la Catalogne, la plus remarquable sans doute est la fameuse montagne de sel auprès de laquelle est située la ville de Cardona, à seize lieues de Barcelone : c'est une masse considérable, une vraie montagne de près d'une lieue de tour, presque entièrement de sel. Elle s'élève à la hauteur d'environ cinq cents pieds, sans fentes ni crevasses; elle est située sur la rivière de Cardonero, du côté de laquelle elle est coupée presque perpendiculairement. Le sel qui la forme est très-blanc dans presque toutes ses parties ; on en tire un peu de sel roussâtre et de bleu, mais qui devient blanc, lorsqu'il est réduit en poudre. Les pluies ne di-

minuent point sa masse. La rivière qui coule au pied est salée; elle le devient encore davantage lorsqu'il a plu: elle tue le poisson; mais cet effet ne s'aperçoit que dans une étendue de trois lieues. On fait à Cardona et on y vend à très-bon marché différens petits ouvrages de crystaux, comme des autels, des figures de saints, des croix, des chandeliers, des salières, etc. Ils sont transparens comme le crystal, et en ont en apparence la dureté.

ÉTAT DES SCIENCES ET DES ARTS EN CATALOGNE.

Les arts libéraux sont peu cultivés en Catalogne: le génie des habitans s'est principalement tourné vers les arts utiles et vers ceux qui sont relatifs aux manufactures. On trouve cependant à Barcelone et dans quelques autres villes de la Catalogne, un grand nombre de peintres qui embellissent les dehors des maisons de peintures à fresque, en y rapportant avec intelligence les tableaux des grands maîtres.

On a établi depuis peu de temps deux écoles de dessin dans cette province, l'une à Barcelone, l'autre à Aulot. Je ne connais point la dernière: la première est bonne: il en a été déjà parlé. On s'occupe principalement dans ces écoles des objets relatifs aux manufactures; cependant elles pourront former quelquefois des sujets pour la peinture, la sculpture et l'architecture.

Dans les arts même relatifs aux manufactures et au commerce maritime, les Catalans n'ont point été jusqu'ici inventeurs; mais ils sont des imitateurs actifs et intelligens de ce qui se fait dans les autres

pays. Le grand nombre et la variété de leurs manufactures, le débit qu'ils trouvent de ce qu'on y fabrique en est la preuve. Ils se livrent avec succès aux arts mécaniques : c'est même la province de l'Espagne qui les cultive le plus ; le génie actif et intelligent des Catalans y contribue beaucoup, mais plus encore une autre cause qui tient à l'opinion : c'est que les artisans sont honorablement traités en Catalogne, tandis que dans la plus grande partie du royaume ils sont méprisés ou dépréciés, et les métiers regardés comme vils.

Le génie des Catalans est également porté aux sciences, et la Catalogne a produit des hommes qui se sont distingués dans cette carrière. On trouve dans les villes principales, et surtout à Barcelone, beaucoup de personnes instruites; elles ne doivent les lumières qu'elles ont acquises qu'à leur goût pour le travail, à leur application à l'étude, à l'heureuse disposition de leur esprit naturel et pénétrant. Il y a des théologiens éclairés, des jurisconsultes profonds, des littérateurs instruits. La médecine peut y paraître encore un peu arriérée ; mais la physique moderne et l'histoire naturelle y ont fait quelques progrès.

Cette province a donné plusieurs personnages recommandables par leurs écrits. Ramon Vidal de Bezalù, et Godefroi de Fosca, bénédictin, donnèrent chacun, dans le XIII[e] siècle, un Art poétique en langue provençale. Celui de Vidal est le premier de ce genre qui ait paru en Espagne. Robert Desilo, Emmanuel Diez, et Vital de Canellas, se distinguèrent dans les XIV[e] et XV[e] siècles : le premier donna une

histoire de la Catalogne; le second écrivit sur la médecine vétérinaire, dans un temps où cette science n'était point connue. Le dernier évêque de Huesca fut un jurisconsulte fameux; il forma, par ordre du roi et des états d'Aragon, un nouveau code civil et criminel, en compilant les anciennes lois de l'Aragon et du Sobrarbe. Le XVIe siècle produisit Antic Roca, de Géronne, qui écrivit sur la philosophie, et qui donna un dictionnaire catalan et latin. Gabriel de Tarraga, né dans la ville de ce nom, et dont il reste des écrits de médecine; le théologien Jérôme Loreto, de Cervéra; le poète Jean Boscan, de Barcelone; Antoine Aguilara, de la Junquéra, qui a laissé des écrits sur la médecine pratique; le jurisconsulte Jean-Pierre Fontanella, de Vich, qui fut l'oracle du barreau, et qui est encore aujourd'hui le guide des jurisconsultes catalans. Dans le XVIIe siècle, Raphaël Mox, de Géronne; Pierre Canamas, de Villa-Franca de Panadez; et Andreu, de Barcelone, écrivirent, l'un sur les *maladies des femmes*, l'autre sur l'*astrologie judiciaire*; et le troisième donna une *Practica gotholanorum*. La même époque vit naître trois historiens: Jean-Gaspard Roig y Jalpi, de Blanas, qui publia une histoire de Géronne; Estevan, de Corbera, qui donna une histoire de la Catalogne; Jérôme Pujadas, de Barcelone, dont les écrits sont estimés. Un autre Catalan, Balthazar de Segovia, écrivit dans le même temps sur l'art du tailleur. La Catalogne a aussi produit François Moli, et Cristophe Galvet, de Lérida: le premier, connu par ses écrits sur le droit canonique, le dernier par ses

sermons. Une femme savante, Jeanne Morella, honora Barcelone; et un peintre d'un mérite distingué, Viladomat, prit aussi naissance dans cette ville. On a déjà fait connaître l'une et l'autre.

Nous rappellerons ici le nom de cinq personnages instruits dont nous avons parlé, et qui ont fait honneur au XVIIIe siècle : Jacques Salvador s'est distingué par son zèle et ses connaissances en histoire naturelle; Jacques Caresmar, chanoine régulier de Saint-Augustin, mort en 1791; Jérôme Pasqual, du couvent de las Avellanas, près de Lérida, homme également instruit et recommandable; Pierre Virgili, qui fut le restaurateur de la chirurgie en Espagne, fonda l'école de Barcelone, celle de Cadix, et fut récompensé de ses travaux par la place de premier chirurgien du roi : il mourut en 1776, âgé de 77 ans. Enfin don Antonio Capmanes, à qui le commerce de Barcelone doit une excellente histoire, la langue espagnole de savantes et d'utiles recherches, et la France un excellent dictionnaire.

Outre les académies, les écoles de différens genres, les bibliothèques publiques, qui existent dans la Catalogne, il y eut autrefois dans cette province deux académies établies sous le nom de la *gaie science*, sur le modèle de celle qui existait alors à Toulouse, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le titre d'*Académie des jeux floraux*. La première fut fondée à Barcelone, vers la fin du XIVe siècle, par Jean Ier, roi d'Aragon, qui commença de régner en 1387, et fut formée par deux mainteneurs de celle de Toulouse, que le roi de France envoya, à la demande de

ce prince. Un démembrement de cette académie fit un établissement pareil à Tortose, au commencement du XVe siècle, sous le roi Martin. On y cultivait la poésie provençale, on y récitait et on y chantait des vers; on décernait des prix aux vainqueurs. L'académie de la gaie science à Tortose se soutint très-peu de temps; celle de Barcelone avait déjà beaucoup déchu, lorsque Ferdinand I[er] monta sur le trône, en 1410 : ce prince voulut la ranimer; il en donna la direction au marquis de Villena, qui était alors célèbre par ses talens littéraires. Ce seigneur ne négligea rien pour remplir les vues de son souverain; mais ses efforts furent inutiles. Les Catalans ont fait peu de progrès dans la poésie depuis cette époque; et, à l'exception des ouvrages du curé de Valfongona, on ne connaît rien de très-remarquable dans leur langue.

CARACTÈRE, MOEURS, COUTUMES, USAGES, HABILLEMENS, LANGUE.

On reproche aux Catalans de l'âpreté dans le caractère, de la rudesse dans l'expression, de la véhémence dans les actions. Ce reproche est fondé; mais si on en recherche l'origine; si on considère en même temps les bonnes qualités qui compensent ces défauts, on les blâmera peut-être moins.

Les Catalans, accoutumés sous les rois d'Aragon à partager le pouvoir législatif avec le souverain, à ne reconnaître dans leur prince que la qualité de comte de Barcelone, à ne payer d'impôts que ceux auxquels

ils voulaient bien consentir, à ne fournir de soldats que le nombre qu'ils voulaient bien accorder, se regardaient tous comme partageant l'autorité suprême, et chacun en particulier comme un petit souverain. Ils avaient dès-lors une idée d'indépendance qui s'est perpétuée pendant long-temps, et qui dégénéra enfin en un esprit républicain. De là dérivèrent une fierté propre aux habitans de cette province; un ton, autrefois impératif, qui a laissé des traces peut-être ineffaçables; une répugnance pour tout ce qui offre un aspect d'assujétissement et même de subordination.

La langue catalane contribue aussi à la rudesse de l'expression : sa prononciation est dure, âpre, sèche; elle exprime souvent avec peu de grâce et de délicatesse le sentiment le plus doux et le plus passionné.

L'activité fait le fond du caractère catalan; elle est brusque dans les personnes chez lesquelles elle n'a point été polie par l'éducation; mais il faut rendre justice aux Catalans : ce besoin de mouvement, cette vivacité naturelle, leur firent entreprendre de grandes choses : elle rangea souvent la victoire sous leurs drapeaux, du temps des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon; elle les conduisit en Grèce, et leur facilita des conquêtes importantes; elle les introduisit dans l'île de Majorque, et y détruisit l'empire des Sarrasins; elle établit la domination des rois d'Aragon dans l'île de Sardaigne; elle les dirigea sur les mers, et les conduisit dans toutes les parties du monde connu; elle leur ouvrit la carrière des sciences; elle tourna leur génie vers le commerce, et l'étendit dans tous les genres; elle développa, soutint, propagea

leur industrie; elle perfectionna leur agriculture; elle fut le mobile de l'établissement de leurs fabriques, et enfin de l'opulence de leur province.

Les Catalans sont des travailleurs infatigables; ils ont en horreur l'oisiveté : aucun obstacle n'est capable de les rebuter. La mobilité de leur génie, l'ambition qui l'accompagne, les conduisent dans toutes les parties de l'univers; il n'y a point de ville, point de port en Espagne, dans les Indes, dans l'Amérique espagnole, où il ne se trouve des Catalans; on les rencontre en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, dans toutes les colonies et dans tous les ports de l'Europe. Ils sont braves, courageux, quelquefois même téméraires; les plus grands dangers ne sauraient les effrayer : à la guerre ils ne reculèrent jamais, et jamais encore ils n'abandonnèrent une entreprise. Ils sont, avec les Aragonais et les Galiciens, les meilleurs soldats de l'Espagne. Leur bravoure et leur fermeté se sont développées si souvent, qu'elles ne sont plus mises en doute depuis des siècles; elles se montrèrent plusieurs fois avec la plus grande énergie et dès les temps les plus éloignés[1]. Elles

[1] Les Catalans conquirent l'île de Majorque; ils soumirent l'île de Sardaigne. Les débris de l'armée qui avait aidé le roi d'Aragon à s'emparer de l'île de Sicile, se réunirent en corps; ils allèrent, au commencement du XIVe siècle, au secours d'Andronic l'aîné, empereur de Constantinople; ils battirent les Turcs, ils délivrèrent l'Asie; mais bientôt ils devinrent la terreur de la Grèce; ils battirent sur mer et sur terre l'empereur Michel, fils d'Andronic. Maîtres de Gallipoli, ils interceptèrent le commerce de Constantinople et de la mer Noire; ils ravagèrent en même temps l'Hellespont et les frontières de l'Eu-

soutinrent, au commencement du XVIII[e] siècle, les efforts réunis des armées de la France et de l'Espagne contre la Catalogne.

D'après ce qui vient d'être dit, il est facile de concevoir que les Catalans ont les passions très-véhémentes : en effet, ils peuvent s'exposer à tout pour les satisfaire. Celle des richesses dirige leur industrie; celle de l'émulation dirige leur activité, les conduit partout et leur fait braver les dangers des longues navigations; celle de la gloire les aveugle sur tous les périls. Lorsqu'ils aiment, ils aiment beaucoup ; mais leur haine est implacable : ils ont rarement assez de force d'esprit pour étouffer leur ressentiment. Cependant il ne faut pas croire le Catalan méchant; il ne l'est pas naturellement. Il s'exaspère, fait du bruit, mais il en vient rarement aux voies de fait. A le considérer sous les rapports politiques, le Catalan est inquiet et remuant; il soupire toujours après une liberté, ou plutôt une indépendance [1] à laquelle il tenta souvent

rope et de l'Asie; ils s'emparèrent d'Athènes; ils y placèrent un prince de leur nation; ils se partagèrent l'Attique et la Béotie. Alliés des Vénitiens, ils se battirent encore avec eux, pour les Grecs, contre les Génois; ils se distinguèrent au fameux combat naval donné sous les murs de Constantinople, le 13 février 1352.

[1] La Catalogne se souleva à tant de reprises différentes, elle opposa si souvent une résistance vigoureuse et opiniâtre à ses souverains, et elle tenta si fréquemment de se choisir des princes étrangers, ou de s'ériger en république, que le tableau de ses insurrections serait presque l'abrégé de son histoire.

En 1273, la noblesse catalane refusa de suivre son roi,

de parvenir, et qui lui mit tant de fois les armes à la main; mais, aussi dévoué dans son attachement que

Jacques-le-Conquérant, dans son expédition contre le royaume de Valence, sous prétexte qu'elle avait le privilége de ne combattre que dans sa patrie et pour sa patrie.

En 1277, la Catalogne prit les armes contre Pierre III, roi d'Aragon, son souverain, sous le prétexte qu'il avait négligé de convoquer les états, et de jurer l'observation de ses priviléges.

En 1283, la noblesse catalane, liguée avec la noblesse aragonnaise, profitant de l'embarras où était Pierre III, au moment où une armée française l'attaquait, prit les armes contre ce prince, et le força à accorder de nouveaux priviléges.

En 1460, les Catalans se soulevèrent pour délivrer de sa prison Don Carlos, fils et héritier de Jean II, roi d'Aragon. En moins de quinze jours, la Catalogne arma une flotte de 24 galères, et mit sur pied une armée considérable : elle assiéga et prit Fraga, ville aragonnaise, et força le roi Jean à rendre la liberté à son fils, à le remettre aux Catalans, et à signer un traité dont les rebelles dictèrent les conditions. La mort du jeune prince, arrivée le 23 septembre 1461, avec un soupçon assez vraisemblable d'avoir été empoisonné par sa belle-mère, confirma les Catalans dans leur rébellion; ils tentèrent d'abord de s'ériger en république; bientôt après ils déclarèrent le roi Jean déchu de la souveraineté de la Catalogne; ils se donnèrent au roi de Castille; ils assiégèrent la reine d'Aragon et l'infant Ferdinand son fils à Géronne, et prirent cette ville, etc. Abandonnés par le roi de Castille, ils appelèrent à leur tête Don Pédro, infant de Portugal, et le proclamèrent roi, en 1464, en vertu des droits du comte d'Urgel, son aïeul. Ce prince étant mort en 1466, ils choisirent Réné, duc d'Anjou, dont le fils, Jean de Calabre, se rendit à Barcelone, et prit possession de sa nouvelle souveraineté; mais ce prince y mourut aussi à la fin de l'an 1470. Alors les Catalans s'érigèrent en république. Pendant tout ce temps, ils ne cessèrent d'avoir les armes à la main : ils eurent

terrible dans sa haine, il est capable de tous les sacrifices pour le prince qui a su s'en faire aimer. Au

tour à tour de bons et de mauvais succès, et ils résistèrent à toutes les forces du roi d'Aragon. Cependant, en 1471, ils perdirent Géronne, Hostalric et Rosas; après avoir surpris le roi à Péralta, et avoir failli le prendre, ils furent complètement battus le 5 novembre de la même année : enfin la ville de Barcelone, assiégée de près, fut obligée de se rendre le 17 octobre 1472, après un blocus de cent quarante-quatre jours, et un siége de six mois. Dès ce moment, la Catalogne fut soumise, après avoir persévéré pendant douze ans dans cette insurrection.

En 1640, deux députés de la Catalogne ayant été arrêtés à Madrid par ordre du roi Philippe IV, la province se souleva dans un instant et fut toute en armes : elle déclara ce prince déchu de sa souveraineté, et s'établit en république; mais, pressée vivement, elle se donna à Louis XIII, roi de France, qu'elle proclama comte de Barcelone, en 1641. Elle persévéra dans sa révolte jusqu'en 1652.

En 1689, elle se révolta de nouveau, sous prétexte d'infraction à ses priviléges : elle se forma encore en république; mais elle fut bientôt contrainte de céder à la force.

En 1705, après avoir prêté serment de fidélité au roi Philippe V, elle se donna à Charles, archiduc d'Autriche, et le proclama roi, sous le nom de Charles III. Elle soutint avec opiniâtreté, souvent avec succès, les efforts réunis des armées espagnoles et françaises. Abandonnée par le roi qu'elle avait choisi, elle se maintint dans son parti, et fut soumise par le nombre, après une résistance de neuf années.

Quelques soulèvemens particuliers ont encore eu lieu en Catalogne depuis cette dernière époque, surtout à Barcelone, en 1772 et en 1788.

Le caractère d'indépendance et de fierté est si prononcé, surtout parmi la noblesse de la Catalogne, que certaines familles ont constamment refusé de porter aucuns titres et dignités de l'état; elles n'ont commencé à plier, sous ce rapport,

commencement de la guerre contre la France, la Catalogne offrit au roi de le défendre seule contre toutes les troupes qu'on pourrait lui opposer. Dans le nombre des volontaires, on comptait 30,000 moines ou prêtres : cette offre ne fut point acceptée, principalement à cause du but de la guerre qui devait être offensive, et nécessitait une armée de troupes réglées. Au surplus, loin d'avoir souffert des campagnes dont elle a été le théâtre, la Catalogne s'est enrichie de toutes les sommes qui ont été dépensées au milieu d'elle, et il est aisé d'observer qu'une guerre contre la France lui est aussi utile qu'une contre l'Angleterre lui est funeste.

On reproche aux Catalans une grande avidité pour l'argent, qui les conduit à se livrer aux travaux les plus pénibles pour en acquérir, et aux soins les plus attentifs pour le conserver. Mais ils dépensent aussi facilement qu'ils acquièrent, et ils sont capables de générosité : ils en ont donné une preuve remarquable dans les époques malheureuses de notre révolution. Une multitude de Français de toute condition, de tout sexe, de tout âge, trouva dans cette province des secours et des consolations. Reuss, Monblanc, Blanas et les frontières de la France se sont particulièrement distingués à cet égard.

Les habitans de la Catalogne ont un goût décidé pour les cérémonies de l'église, pour les processions,

que depuis le dernier voyage du roi dans cette province, où le prince et la famille royale se sont concilié tous les esprits.

pour les fêtes publiques, pour les assemblées, les bals, les danses, et autres sortes de rassemblemens. Les *Romerias* y sont très en usage : ce sont des voyages à des chapelles isolées, à des ermitages, en de certains jours où il se rend un grand concours de peuple. Les combats de taureaux n'y ont presque point pénétré.

Le Catalan a un orgueil national qui lui est propre : il ne voit rien au-dessus de lui ; il ne fait point de cas des autres Espagnols ; il en méprise même une partie, et sa haine est au-dessus de toute expression contre le Castillan. Il n'aime point les étrangers ; les Français, avec lesquels il a le plus d'occasions de rapprochement, sont ceux pour lesquels il a le plus d'aversion ; l'origine de ce ressentiment est très-ancienne : elle prend sa source dans les vieilles querelles et les guerres fréquentes entre les rois de France et les rois d'Aragon ; les guerres du siècle dernier l'accrurent. La Catalogne s'était donnée à la France, et le Catalan ne peut pardonner aux Français de l'avoir abandonné à ses anciens maîtres. Les guerres de la Succession, au commencement du siècle dernier, y ont mis le comble : les Français saccagèrent la Catalogne ; ils domptèrent ses habitans, et les forcèrent à reconnaître l'autorité légitime de leur roi. Le souvenir en est tracé chez ces peuples avec des caractères ineffaçables : il entretient dans leur cœur une aversion invincible pour la nation qui les subjugua.

Le manteau et le chapeau rond ne sont point en usage en Catalogne comme dans le reste de l'Espagne ; à peine y voit-on aussi un habit de *majo* ; le justau-

corps, ou habit à la française, est l'habit ordinaire dans presque toutes les conditions. Les paysans qui occupent les montagnes portent une camisole ou gilet croisé, et par-dessus une espèce de large redingote qui ne passe point les genoux : on l'appelle *gambeto*. Il y a d'ailleurs une variété de costumes parmi les hommes et les femmes du peuple, dont les détails seraient ici trop longs; on les donnera à part [1].

Les Catalans ont une langue qui leur est particulière: c'est l'ancien langage des provinces du midi de la France, dont les habitans conquirent la Catalogne sur les Maures. Ces Français des pays méridionaux la peuplèrent, y introduisirent leurs lois, leurs usages, leurs coutumes; et leur patois, appelé *langue limosine*, s'est perpétué jusqu'à nos jours en Gascogne, en Languedoc et en Provence, où il a éprouvé des altérations plus ou moins remarquables, produites par le mélange du français moderne; il s'est conservé plus pur en Catalogne et en Roussillon, mais avec un mélange de castillan dans la première de ces deux provinces. La langue catalane a perdu cette douceur agréable qui la caractérisait autrefois, et qui s'est mieux conservée dans le royaume de Valence ; elle a pris, dans la bouche des Catalans, des terminaisons dures et une prononciation rude et désagréable; elle a encore aujourd'hui assez de ressemblance avec la langue française moderne, par la construction et la tournure des phrases, par les règles grammaticales, par l'identité presque parfaite d'un grand nombre de

[1] Dans la partie des costumes généraux de l'Espagne.

ses mots, qui ne diffèrent des mêmes mots français que par leurs terminaisons. On la parle dans toute la Catalogne avec beaucoup de variations, suivant les divers cantons, avec plus de pureté sur les montagnes, avec plus d'altération dans les grandes villes. La prévention nationale du Catalan lui fait préférer sa langue à celle des Espagnols; aussi le castillan est-il fort peu en usage dans la Catalogne; et, lorsqu'on l'y rencontre, il est défiguré et méconnaissable par le mélange d'expressions et de tournures catalanes.

ROYAUME DE VALENCE.

NOTICE GÉNÉRALE SUR CE ROYAUME.

Le royaume de Valence est une des plus petites provinces de l'Espagne. Il est borné au nord, au sud et à l'ouest par la Catalogne, le royaume de Murcie, la Nouvelle-Castille et l'Aragon ; la Méditerranée baigne toute la partie de l'est ; ce qui forme une lisière de côte de 60 lieues d'étendue à peu près. Sa longueur du nord au sud est de 67 lieues ; sa largeur de l'est à l'ouest est de 10 lieues à son extrémité septentrionale, qui s'alonge en pointe entre la Catalogne et l'Aragon ; de 6 lieues à son extrémité méridionale, qui confine au royaume de Murcie ; et de 20 lieues dans la partie du milieu.

Cette province contenait anciennement plusieurs peuplades qui se gouvernaient elles-mêmes ; mais cette indépendance fut détruite par les Carthaginois, qui s'emparèrent de cette belle contrée. Quelques villes, qui conservaient encore leur liberté quand les Romains

établirent en Espagne le théâtre de la guerre contre les Carthaginois, furent soumises après une résistance plus ou moins longue. Parmi ces villes, Sagonte sera toujours célèbre par sa longue et vigoureuse défense, ainsi que par la grandeur du courage et l'héroïsme de ses habitans.

Les Romains furent chassés de cette province par les Goths, qui, à leur tour, succombèrent sous les Maures; c'est de cette époque (713) que fut établi le royaume de Valence. Il dépendit d'abord des califes de Damas; mais, peu de temps après, il passa sous la domination des rois de Cordoue. Dans les fréquentes révolutions de l'empire des Maures, le royaume de Valence changea très-souvent de maître; il eut même de temps en temps ses rois particuliers. Don Jayme réunit, en 1236, ce royaume à celui d'Aragon : enfin le mariage de Ferdinand-le-Catholique avec Isabelle ayant confondu en un seul royaume, la Castille et l'Aragon, le royaume de Valence a fait depuis partie de la monarchie espagnole.

Cette province conserva ses priviléges longtemps encore après sa réunion : elle avait ses lois particulières, ses jurés ou chefs de municipalités (*ciudadanos*), dont l'autorité était grande, et qui acquéraient la noblesse lorsqu'ils avaient exercé leurs fonctions dans les

villes de Valence, de Xativa et d'Orihuela. Elle avait aussi ses états particuliers qui partageaient l'autorité législative avec le monarque. Ces états, dont la salle d'assemblée subsiste encore à Valence, étaient composés du clergé, de la noblesse et des communes. Il ne lui reste plus aujourd'hui que le souvenir de toutes ces prérogatives; elle les a toutes perdues par la résistance qu'elle opposa à Philippe v, au commencement du siècle dernier. Ce prince, obligé de conquérir un pays qui lui appartenait par testament, usa rigoureusement du droit de vainqueur. Il abolit tous les priviléges, et soumit les Valenciens aux lois qui régissaient ses états de Castille.

Le Guadalaviar, le Xucar et la Ségura sont les trois fleuves qui coulent dans cette province, arrosée en outre par quinze rivières, l'Elda, le Murviedro, le Canadez, la Palencia, le Mijarèz, le Linarèz, le Minarèz, le Serval, la Cénia, le Cahiel, l'Oliéna, le Millas, le Ségrez, la Chalba et la Siéte-Aguas.

Ses principales montagnes sont des continuations du système Ibérique. On distingue entre autres la sierra Picocha, au centre de la partie occidentale qui forme les limites de cette province avec la Nouvelle-Castille; la sierra de las Cabrillas, à l'ouest; las Pedreras de Elche, la sierra de Orihuela, la sierra de

la Cañada, la sierra de la Murada, la sierra de Salinétas, la sierra de Camara, la sierra de Santa Anna, au sud; la sierra d'Almanza, au sud-ouest; et les montagnes de Lacobas, de Veliido, del Cubilo, de Mongo, de Aytana, de Peña-Goloza, de Mariola, et d'Espadan.

Ce pays, quoique montueux, renferme de belles plaines et de fertiles vallées. Indépendamment des rivières que nous avons nommées, un grand nombre de ruisseaux et de canaux entrecoupent les terres, et donnent à la végétation un luxe et une variété qui étonnent. La douceur du climat [1] augmente la fertilité du sol, et développe la richesse des productions. Les fleurs du printemps partout réunies aux fruits de l'automne; les orangers, les cédras qui entourent de riches prairies, une multitude d'arbres que nous ne voyons ici que dans des serres, où ils se dénaturent, et qui là embaument l'air qui les vivifie, font de cette province un jardin magnifique, un séjour de délices : aussi y trouve-t-on un grand nombre de maisons de plaisance.

[1] En été, le baromètre reste entre 17 et 20 degrés, et en hiver entre 7 et 13 : il est très-rare que le froid fasse descendre au-delà de 3 degrés au-dessous de zéro. On n'y a vu, depuis plusieurs siècles, que deux fois de la gelée blanche et des brouillards. L'air y est généralement si pur et si sec, que le sel et le sucre restent exposés à son action pendant des mois entiers sans contracter la moindre humidité.

L'activité de ses habitans sait mettre à profit l'heureuse influence du climat ; les terres même les plus ingrates sont cultivées, les productions de tout genre se multiplient partout, les manufactures, le commerce, la pêche, la marine, en augmentant les moyens de travail, répandent l'aisance parmi les Valenciens. Les hommes de cette contrée ont une santé vigoureuse et une gaîté franche ; les femmes y sont belles ; leur embonpoint n'ôte rien de leurs grâces ; elles ont de la douceur, de l'aménité et un caractère enjoué.

Route des frontières de la Nouvelle-Castille *jusqu'à* Valence, 7 *lieues.*

	lieues.
Limite de la Nouvelle-Castille sur la montagne de las Cabrillas.	
Venta del Relator,	1
Venta de Buñol,	2
Venta del Moral, ou de Poyo,	» 1/2
Chiva, bourg,	» 1/2
Quarte, village,	2
Mislata, village,	» 1/2
Valence, cité,	» 1/2
Total,	7

En suivant la vieille route de Madrid à Valence par la province de Cuenca, lorsqu'on arrive aux confins du royaume de Valence, on

se trouve dans les montagnes de Cabrillas, d'où l'on descend plus rapidement qu'on n'y a gravi, ces montagnes étant fort basses du côté de la Castille, et bien plus hautes vers la côte. Une heure après avoir passé les frontières, on arrive à la venta del Relator, maison isolée au milieu de ces montagnes, et bâtie par un rapporteur du conseil des finances pour la commodité des voyageurs. Le chemin, toujours également mauvais, le devient encore plus à quelque distance, parce qu'on est obligé de gravir une montée très-pierreuse.

Les montagnes qu'on vient de parcourir sont calcaires ; quoiqu'elles soient rudes, escarpées et fatigantes, on commence à y apercevoir les effets de l'industrie des habitans de Valence, qui n'ont négligé aucune partie susceptible de culture, et qui la poussent même jusqu'aux endroits du plus difficile accès. Cette vue donne une secrète satisfaction au voyageur, qui y prend d'autant plus de plaisir qu'il vient de parcourir quelques-unes des plaines stériles et des montagnes sèches et arides de la Nouvelle-Castille. On jouit d'un point de vue délicieux lorsqu'on est parvenu au sommet de cet appendice du système Ibérique. La plaine immense dans laquelle est située la ville de Valence s'offre aux regards surpris; c'est une perspective dont l'étendue ne permet point de

saisir les détails, mais dont l'ensemble présente un mélange de villages et de terres cultivées, de maisons et de châteaux qui s'élèvent au milieu d'un vaste tapis de verdure. La ville de Valence s'aperçoit à l'extrémité de cette plaine que borne la mer vers l'horizon; toutes les habitations qui l'entourent semblent s'identifier avec elle : on croit voir la ville la plus grande de l'univers, entremêlée de bosquets, d'oliviers et de mûriers.

On descend de ces montagnes par un chemin aussi mauvais que celui que l'on a quitté. On trouve à leur pied la venta de Buñol, à deux lieues de celle del Relator; elle est près d'une petite ville du même nom, située sur la rivière de Sieté-Aguas; sa population est d'environ 1,200 habitans; il y a une manufacture de papier. On passe bientôt après à la venta del Moral, ensuite au village de Chiva, et l'on aperçoit à droite et à gauche ceux de Cheste et de Turis.

Le changement de température se fait déjà sentir, et l'on découvre aux environs de Chiva la culture brillante du royaume de Valence. Les arbres s'y multiplient; des haies vives, la plupart formées par de vigoureux agaves, enferment les héritages; les oliviers et les mûriers s'y succèdent rapidement; le caroubier des pays chauds, dont le fruit acide et sucré

sert de nourriture aux chevaux, y devient commun; les arbres fruitiers y étalent leurs fruits, et la terre enrichit le cultivateur de ses dons.

Une demi-lieue après Chiva, ces beautés disparaissent, ou perdent au moins beaucoup de leur éclat; les oliviers et les mûriers deviennent rares et la terre demeure en friche; la partie cultivée ne produit que des blés maigres : le chemin est uni sans être beau. A quelque distance, les campagnes reprennent leur beauté ; des ruisseaux nombreux les arrosent ; on voit partout la plus heureuse fécondité.

Les villages se succèdent de près; on aperçoit entre autres celui de Torrente, connu par ses vins et ses eaux-de-vie; celui de Manises, qui a des manufactures de faïence et de poterie de terre. On arrive à Quarte, très-grand village, bien peuplé, situé dans une des plus belles et des plus riches parties de la *Huerta* de Valence.

La beauté des campagnes devient plus frappante à mesure qu'on s'approche de Valence, dont on n'est plus éloigné que d'une lieue. Le chemin est assez large, mais très-pierreux. On passe à Mislata, bourg qui a le titre de baronnie, et qui contient environ 500 habitans ; c'est le rendez-vous des buveurs. On laisse à gauche l'entrée du superbe quai qui s'étend

sur la rive droite du Guadalaviar l'espace d'une lieue, en côtoyant les murs de Valence jusqu'à l'ermitage de Notre-Dame-du-Mont-Olivete; on suit le chemin à droite, et peu après on entre dans cette ville par le faubourg de Quarte, et par la porte du même nom.

Route des frontières du royaume de Murcie, *au-dessus d'Orihuela, jusqu'à* VALENCE, 32 *lieues et demie.*

	lieues.
La sierra de Orihuela, frontière du Murcie.	
La Parecia, village,	» 1/4
ORIHUELA, cité,	» 3/4
Alatéra, village,	2
Elche, ville,	3
Monforte, village,	2 1/2
Elda, ville,	2 1/2
Rivière d'Elda, sans pont [1],	» 1/4
Villena, ville [2],	3 3/4
Fuente de la Higuera, bourg [3],	4
VALENCE [4],	13 1/2
TOTAL,	32 1/2

[1] On la passe et repasse trois fois à de petites distances. On rentre ici dans le royaume de Murcie.

[2] Elle est du royaume de Murcie. Peu après en être sorti, on rentre dans celui de Valence.

[3] Une demi-heure après ce bourg, le chemin se réunit à celui qui conduit du port ou col d'Almanza à Valence.

[4] L'itinéraire et la description de la route depuis Fuente de la Higuera jusqu'à Valence, se trouveront avec la description de la route des frontières du royaume de Murcie, après Almanza, jusqu'à Valence.

En sortant du royaume de Murcie on continue à tourner la montagne de Orihuela, qui est de constitution calcaire; on passe à la Parecia, petit village situé au pied de cette montagne; et, après une demi-lieue, on découvre le château d'Orihuela à mi-côte de la même montagne, que l'on côtoie à gauche, et la Huerta à droite; on aperçoit bientôt les clochers d'Orihuela; cette ville, qui se présente en flanc, se développe insensiblement aux yeux, et l'on y arrive après une heure de marche depuis la frontière de Murcie. Avant d'y entrer, on trouve à droite un couvent de Franciscains dans une situation délicieuse, et l'on aperçoit à gauche un bel et grand édifice qui est un corps de casernes; on suit une courte, mais belle avenue d'arbres qui domine sur la Huerta, et qui conduit aux portes de la ville.

Orihuela est une ville assez considérable, située agréablement au pied de la montagne du même nom, sur les deux rives de la Ségura, qui la traverse, et qui, sur les confins d'une belle campagne, fait la continuation de la *Huerta* (jardin) de Murcie.

Cette ville fut prise aux Contestaniens par les Carthaginois, à ceux-ci par les Romains, et à ces derniers par les Goths; elle fut conquise par les Maures en 715, et fit d'abord partie du royaume de Cordoue; elle eut, en 1057, son

roi particulier, dont le règne fut court; elle revint bientôt aux rois de Cordoue : une nouvelle révolution la rendit dépendante du nouveau royaume de Murcie, établi en 1236; elle resta au pouvoir des Maures pendant 550 ans; elle fut conquise sur eux, en 1264, par Jacques I[er], roi d'Aragon, qui la peupla de chrétiens; elle obtint, en 1437, du roi Alphonse V, le titre de cité. La peste la dévasta en 1648; et, en 1651, le débordement de la Ségura en détruisit une grande partie.

Orihuela eut presque autant de noms que de maîtres. On ignore celui qu'elle portait sous les Carthaginois; elle fut appelée *Auriola* sous les Romains, *Orzuella* sous les Goths, *Orguella* sous les Maures, *Orihuela* sous les Aragonais, et ensuite sous les Espagnols.

Étendue et population. Cette ville est étroite, mais elle s'étend beaucoup en longueur en suivant le pied de la montagne, qu'elle tourne. Elle est assez bien bâtie; ses rues sont, en général, bien percées, droites et larges, mais non pavées [1]. On en compte onze principales, qui sont assez belles, et dont les plus larges ont de chaque côté un trottoir fort commode; on y voit beaucoup d'édifices réguliers et de maisons de belle apparence. Elle a deux ponts sur la Ségura, sept portes et cinq places. Il ne manque à

[1] Voyez ce qui sera dit ci-après en parlant du sable qui couvre les rues de Valence.

ces places, presque toutes grandes et carrées, que de beaux édifices. Elle n'a point de fontaines, et l'on y boit l'eau de la Ségura. Elle a partout un air riant, ouvert et agréable. Sa population est d'environ 20,000 âmes.

Administration ecclésiastique. Orihuela était autrefois du diocèse de Carthagène, et le fut ensuite de celui de Murcie; son église principale fut érigée en collégiale en 1413, par l'antipape Benoît III. Le concile de Bâle, à la prière d'Alphonse V, roi d'Aragon, l'érigea en cathédrale en 1440, et y établit un siége épiscopal; cet établissement n'eut pas lieu: le pape Eugène IV réunit, en 1443, ce nouveau chapitre à celui de la cathédrale de Murcie. Enfin le pape Léon X, en 1564, y établit le siége d'un évêché, qui a toujours subsisté depuis cette époque, et dont le diocèse comprend un chapitre de cathédrale, qui est à Orihuela; un chapitre de collégiale, qui est à Alicante; quatre vicaires, et cinquante-cinq paroisses.

Il y a dans cette ville trois églises paroissiales, neuf couvens d'hommes, trois couvens de religieuses, une église de Notre-Dame-de-Mont-Serrat, un hôpital de miséricorde, un hôpital pour les malades, une maison pour les enfans trouvés, et un tribunal de l'officialité diocésaine.

Administration civile et militaire. Un corrégidor d'épée, un alcade-major pour l'administration de la justice, un nombre déterminé de régidors, mi-partie noblesse et bourgeois, qui forment la municipalité; une garnison de deux escadrons de cavalerie ou de dragons.

Instruction publique. L'instruction publique est assez négligée à Orihuela. On y trouve cependant une université qui fut fondée, en 1556, pour les quatre facultés ; celle de médecine a été supprimée dans le XVIIIe siècle ; on y enseigne aujourd'hui la théologie, la jurisprudence et la philosophie ; mais on y trouve les vices radicaux des autres universités de l'Espagne, une théologie purement scolastique, une philosophie presque entièrement péripatéticienne, une forme syllogistique féconde en subtilités et en subterfuges ; elle n'a aucun des établissemens propres à accélérer les progrès des sciences. Il y a encore dans cette ville un séminaire et deux colléges, dans l'un desquels il y a environ 300 jeunes gens ; mais ils participent encore de la mauvaise forme de l'université, dont ils sont des dépendances.

Édifices publics. On ne trouve rien qui excite la curiosité dans les édifices publics de cette ville. L'église cathédrale est petite et obscure ; la grille de l'autel principal est un chef-d'œuvre. L'église paroissiale de Saint-Jacques a un assez beau portail dans le genre gothique ; les autres sont modernes et dans le style imparfait du XVIIe siècle.

Le séjour d'Orihuela est fort triste : on n'y trouve aucune société, quoiqu'il n'y manque aucun des élémens qui pourraient en former de très-agréables. Par un principe de dévotion mal entendue, on détruisit la salle de spectacle vers le milieu du siècle dernier. De cette époque les sociétés se séparèrent, les individus s'isolèrent, chacun se concentra chez soi, et la tristesse s'introduisit partout. Cependant,

en 1791, un particulier, M. Aguado, céda gratuitement une de ses maisons à un entrepreneur qui y construisit un théâtre à ses frais. Cette salle est petite, mais assez jolie. Elle est très-fréquentée depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril.

Cette ville fut le lieu de la naissance de Damien Cavallus, orateur du XVIe siècle; d'Anastase Vivez de Rocamora, évêque de Segorbe, qui publia, en 1674, les actes synodaux de son diocèse; et des historiens Gaspard Garzia et François Martinez, l'un et l'autre du commencement du XVIIe siècle : le dernier écrivit l'histoire de sa patrie.

La campagne est de la plus grande beauté aux environs de cette ville; c'est la continuation de la Huerta de Murcie, la même terre, le même sol, le même arrosage, sous le même climat; mais elle est mieux cultivée : aussi est-elle infiniment plus belle, et ses productions sont plus multipliées et plus variées. Elle forme comme une suite de jardins où les arbres fruitiers de toutes les espèces étalent leurs richesses; où l'oranger et le citronnier se confondent avec l'amandier et le grenadier; où les mûriers, multipliés sans monotonie, embellissent les champs et enrichissent leurs propriétaires; où les légumes et les herbages les plus savoureux et les plus délicats croissent en abondance; où les terres ne sont jamais en repos et rapportent toujours: aussi est-il passé en proverbe que, *llueva ó no llueva, trigo en Orihuela;* c'est-à-dire, *qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, il y a du blé à Orihuela.* Les eaux qui servent à l'arrosage de ces campagnes sont prises de la Ségura, par

quatre canaux et autres dérivations faites avec beaucoup d'art; la noria, sorte de mécanique arabe, est partout en usage. On y élève une quantité prodigieuse de vers à soie, qui fournissent aux habitans une nouvelle source de richesses.

Orihuela suivit, au commencement du XVIIIe siècle, le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, qui disputait la couronne d'Espagne au roi Philippe V; mais elle fut attaquée, au mois d'octobre 1706, par Belluga, évêque de Murcie, qui venait de sauver sa ville épiscopale, et de la conserver à son roi; ce prélat, secondé par M. de Médinilla, emporta la place, la livra au pillage pendant vingt-quatre heures, désarma les habitans, et enleva les titres originaux de leurs priviléges.

On sort d'Orihuela par un beau chemin qui, pendant une demi-lieue, côtoie la montagne à gauche et la Huerta à droite; il se termine à une croix placée sous un dôme en forme de grand pavillon, soutenu par quatre colonnes de marbre blanc. Le chemin devient alors pierreux; il s'éloigne de la Huerta, qu'on ne revoit plus; il se rapproche de la montagne, dont il s'éloigne bientôt après, et devient plus uni. On aperçoit dans l'éloignement la continuation de la sierra d'Orihuela à gauche, la sierra de la Cañada à droite, et la sierra de la Murada en face. On s'approche insensiblement

de celle-ci, mais on la laisse à gauche ; l'horizon s'éloigne en même temps ; les terres sont cultivées, et on entre dans la plaine.

La campagne devient belle ; elle se couvre, d'espace en espace, d'arbres qui forment, dans quelques parties, surtout à gauche, des rideaux agréables. Les peuplades se suivent de près ; on aperçoit, à peu de distance, à droite, d'abord le village de Co, situé au pied d'une petite hauteur, sur laquelle est un ancien château du même nom, et peu après celui de La Granja.

Le chemin devient en cet endroit inégal, coupé, pierreux, souvent boueux ; on y est très-incommodé par les cousins ; il conduit à Albatéra, petit village à deux lieues d'Orihuela, et dont la plupart des maisons n'ont que le rez-de-chaussée ; il a une église paroissiale sous l'invocation de Saint-Jacques : l'architecture en est assez belle.

On continue à suivre la même plaine, où la multitude des oliviers forme des bois épais, qui se succèdent sans interruption. Après deux heures et demie de marche, on découvre Elche, et on y arrive une demi-heure après. Aux approches de cette ville, on se croirait en Afrique ; la végétation européenne y a tout-à-fait cessé, et l'on est entouré de forêts de palmiers ; on aperçoit sur la gauche un grand et

beau bâtiment carré, qui est un corps de casernes. On entre dans le faubourg par une descente ; on parvient à un pont beau et grand, mais sans eau, à l'extrémité duquel on trouve une fontaine circulaire en marbre, qui jette de l'eau par huit tuyaux, et l'on entre dans la ville.

Elche est une ville de moyenne grandeur, située dans une plaine presque entièrement couverte de palmiers, qui alimentent un grand commerce, non-seulement de dattes, mais de palmes. On ne peut se figurer combien le dimanche des Rameaux consomme de feuilles de cet arbre dans toute l'Espagne. Elche était comprise, sous les Romains, dans le pays des Contestaniens ; elle portait alors le nom de *Illici,* qu'elle donna au golfe Illicitanus ; elle avait le titre et les droits de colonie romaine ; on y compte 2,700 maisons, et une population d'environ 15,000 âmes, parmi lesquelles il y a quelques familles nobles, et environ 500 familles de laboureurs. Elle a des rues assez belles, plusieurs maisons de belle apparence, diverses places grandes et carrées, mais sans aucune décoration, et six fontaines ; une de celles-ci est de marbre et faite en forme de tombeau ; elle jette l'eau par vingt tuyaux : c'est la seule dont l'eau soit potable ; celle des autres fontaines est amère.

Cette ville a trois églises paroissiales, deux couvens de moines, un couvent de religieuses, et un hôpital avec vingt lits. Elle est le lieu de la résidence d'un vicaire-général de l'évêque d'Orihuela. Elle est gouvernée par un alcade-major, qui est chargé de l'administration de la justice, par quatre régidors, et quelques députés de la commune.

On n'y trouve aucun édifice remarquable. L'église paroissiale de Sainte-Marie a un portail exécuté en marbre: c'est un assemblage monstrueux de colonnes unies, torses et cannelées en spirale. On trouve quelques inscriptions sur la place de Sainte-Lucie.

Cette ville a une fabrique de savon et plusieurs tanneries. Elle fait un grand commerce de dattes et de palmes; c'est le principal produit des terres, qui, jusqu'à une certaine distance, ne sont presque couvertes que de palmiers.

Elche est fort triste; on n'y trouve aucune espèce d'agrément, ni promenades, ni spectacle, ni lieu de ralliement; chacun y vit seul : on ne s'y voit que dans les occasions indispensables, et par étiquette. Les deux classes d'habitans les plus considérables, les nobles et les laboureurs, y sont absolument livrés à l'agriculture, et ne s'occupent pas d'autre chose. Les femmes des nobles ne se visitent qu'entre elles, et encore rarement; ce qui réduit beaucoup la société : la classe intermédiaire suit cet exemple. Il en résulte un ensemble de tristesse et d'ennui dont chacun convient, mais dont on ne se corrige point. Cependant les habitans y sont riches, les laboureurs surtout; néanmoins ils vivent misérablement : tel a

dans ses coffres 100,000 ou 150,000 ducats (272,000 ou 300,000 francs), qui ne se nourrit qu'avec du pain d'orge et les légumes les plus communs, et ne connaît d'autre régal que le miel, qui, du reste, est exquis dans tout le royaume de Murcie et dans le sud de celui de Valence.

Cette ville se glorifie, avec raison, d'avoir donné le jour au fameux Georges Juan, un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits dans le XVIIIe siècle ; il se distingua par ses connaissances dans la nautique, la géométrie, l'astronomie, et par les bons ouvrages qu'il publia sur ces sciences.

On ne mange point de bœuf à Elche; on y vendait, en 1799, le mouton, 32 quartz, ou 94 centimes la livre de 36 onces; l'agneau, 33 quartz, ou 97 centimes; le porc, 36 quartz, ou 1 fr. 6 centimes; le pain de froment, 4 quartz et demi, ou 13 c. la livre de 16 onces, et le pain d'orge, 2 quartz, ou 11 centimes.

Elche avait suivi, au commencement du XVIIIe siècle, le parti de l'archiduc Charles, pendant les guerres de la Succession, et avait reçu dans ses murailles une garnison anglaise; mais les troupes de Philippe V s'en emparèrent à la fin de 1706, et y firent mille Anglais prisonniers.

Si l'on veut se détourner en sortant d'Elche, on trouve à quatre lieues sur la droite, Alicante, ville remarquable par la fertilité de son sol et par l'étendue de son commerce.

Alicante. Cette ville est située entre des montagnes, à l'entrée d'une baie qui est formée par le cap de la Huerta et celui de San Pablo, dans l'ancien pays des Illicitani. Elle est défendue par un château situé sur la montagne, qui fut autrefois très-fort par sa position, mais qui, après avoir été très-endommagé lors de la guerre de la Succession, n'a jamais été réparé.

Alicante passa des Romains aux Goths; elle fut cédée aux Grecs en 552, avec le pays où elle se trouve située; elle rentra sous la domination des Goths en 624; elle fut prise, en 715, par Abdelasis, fils de Musa, général des Maures, et leur fut conquise sur ceux-ci, dans le XIII[e] siècle, par Ferdinand II, roi de Castille, qui la réunit au royaume de Murcie; elle fut cédée, en 1304, à Jacques II, roi d'Aragon, par le roi Ferdinand-le-Justicier, et fit alors partie du royaume de Valence. Fidèle à Philippe V, cette ville opposa, en 1706, une vive résistance aux troupes anglaises, qui y mirent le siége au nom de l'archiduc Charles d'Autriche; mais, attaquée bientôt par des forces supérieures, elle succomba. Le marquis d'Asfelt l'ayant assiégée pour Philippe V, au mois de décembre 1708, le peuple, toujours fidèle à ce prince, se souleva, et força le gouverneur anglais à rendre la place; celui-ci se retira dans le château; il

y soutint avec honneur un siége de cinq mois; mais il fut forcé à capituler, en juin 1709, après que la mine eut détruit une partie du château et de la montagne sur laquelle il est situé. La famille de Pasqual de Pubill fut une de celles qui s'y distinguèrent le plus par leur attachement à la maison de Bourbon.

C'est dans cette ville que naquit Mahomed ben Abdelhaman, arabe fameux par la beauté de ses vers; il écrivit les annales de l'Espagne; il mourut à Tremen, l'an 616 de l'hégire, ou 1213. Cette ville fut aussi la patrie de Ferdinand de Loazes, grand théologien et fameux jurisconsulte, que son mérite porta sur le siége archiépiscopal de Valence, en 1567, et de Don Carlos Coloma, qui écrivit les guerres de Flandre où il s'était trouvé; il mourut en 1637.

Étendue. Population. Cette ville a la figure d'une demi-lune; ses rues sont étroites et mal pavées; sa population est d'environ 17,300 habitans.

Clergé. Elle a 4 églises paroissiales, 1 chapitre de collégiale avec 3 dignitaires, 11 chanoines, 14 chapelains, 16 bénéficiers, et 8 couvens.

Administration. Elle a un gouverneur militaire et civil, un lieutenant de roi, un major, un lieutenant de roi particulier pour le château, un alcade-major pour l'administration de la justice, une mu-

nicipalité composée de huit régidors héréditaires, de deux assesseurs et deux procureurs de la commune, un capitaine du port, un ministre de la marine et un auditeur de marine.

Instruction. On y a établi une école de dessin, qui est entretenue aux frais du commerce avec des prix annuels en faveur des élèves.

On y trouve une petite manufacture où l'on fait des toiles ordinaires, des toiles plus fines et des mouchoirs, soit de fil, soit de coton. Elle a été établie par un chanoine d'Alicante en faveur des pauvres; on y entretient un maître, deux garçons et douze orphelins, auxquels on apprend ce genre particulier d'industrie.

Cette ville renferme encore deux établissemens très-utiles : le premier est une école gratuite en faveur des pauvres orphelins et des enfans des soldats chargés d'une famille nombreuse. C'est une espèce d'école militaire où on leur apprend à lire, à écrire, l'arithmétique, les exercices manuels et tout ce qui est nécessaire pour le service militaire, auquel ils sont destinés, et dans lequel on leur réserve des places de sergens.

L'autre est une association de personnes de tous les états, sous le nom de *Frères des pauvres;* elle est composée d'ecclésiastiques, de gentilshommes, de bourgeois, de négocians, d'artisans et de paysans. Cette société nomme elle-même ses gouverneurs et ses gardiens; elle a divisé la ville en douze quartiers; chaque quartier est confié aux soins d'un gardien et de trois assistans; ceux-ci s'informent du

nombre, de la situation, des besoins et de la conduite religieuse et civile des pauvres; ils leur distribuent toutes les semaines les secours qui leur ont été accordés par les gouverneurs; ces secours sont en argent, en comestibles, en médicamens, ou en toutes autres choses qui peuvent leur être nécessaires. Cette société fait aussi élever des enfans en commun, et dirige leur éducation vers les arts mécaniques et les manufactures. Elle n'a d'autres secours que les contributions volontaires des habitans; ceux qu'elle distribue montent par année à 64,000 réaux (15,800 francs). Cet établissement n'existe que depuis 1786.

Agriculture. Cette ville est presque entourée de montagnes calcaires, élevées, rudes, nues, peu susceptibles de culture; mais leurs vallées, quoique petites, sont très-fertiles; leur sol est sablonneux avec des couches de marne et d'argile. Un terrain étendu et uni qui l'avoisine, et qu'on appelle *la Huerta* (jardin), est de la plus grande beauté, et encore plus fertile : on y recueille les mêmes productions que dans les parties les plus riches du royaume de Valence; il est arrosé par des eaux qu'on ramasse avec soin dans un superbe bassin, qu'on appelle *panthano* (marais, réservoir), et qui est construit entre deux montagnes, à cinq lieues d'Alicante; il est fermé par deux murailles très-épaisses, et il est semblable à un grand lac de 236 pieds de longueur, sur 132 de largeur et 24 de profondeur; une police exacte et bien entendue veille à la distribution des eaux, de manière que tous les propriétaires puissent également

en profiter, moyennant un prix fixe qui est assez modéré.

Commerce. Cette ville est l'entrepôt principal du commerce du royaume de Valence et de celui du royaume de Murcie, de l'Aragon et d'une partie de la Nouvelle-Castille. C'est la ville la plus commerçante de l'Espagne après Cadiz et Barcelone; elle fait son commerce par une rade qui est une de celles où il aborde le plus de bâtimens espagnols; elle est bonne, vaste et sûre, mais elle a peu de fond; il y entre tous les ans huit ou neuf cents navires de diverses nations, dont la moitié sont catalans. Cette rade exporte de la graine d'anis, des amandes, de l'eau-de-vie, du cumin, des figues sèches, du raisin sec, de la cochenille, de la réglisse, du suc de limon, de l'écorce de grenade, du sel, du safran, du vinaigre, du vin, de la laine, de la soie du royaume de Murcie. Elle reçoit des toiles de la France et de la Suisse; des draps de la France; de la quincaillerie de la France et de l'Angleterre, et de la morue de l'Angleterre. On évalue son exportation à 180,000,000 de réaux, ou 44,440,000 francs.

Auberges. Alicante a une bonne auberge; on y est bien servi. Quoique cette ville soit très-commerçante, les vivres y sont à un prix assez modéré : le pain s'y vendait 4 quartz, ou 12 centimes la livre de 16 onces.

On suit la même plaine à la sortie d'Elche par un chemin qui traverse toujours des forêts

de palmiers. La plaine se découvre ensuite dans une étendue considérable; elle présente une campagne riante, couverte d'arbres, principalement d'oliviers, qui forment au loin des rideaux agréables. On s'approche insensiblement des montagnes; les terres deviennent pierreuses, le chemin cahotant, et l'on marche par intervalles sur le roc. Le chamœrops, ou palmier nain, qui caractérise l'Andalousie et l'Afrique, commence à se rencontrer ici.

Après trois quarts d'heure depuis Elche, on commence à monter par un chemin creux, étroit, souvent sur la roche vive; la montée est douce; mais on s'enfonce bientôt dans une gorge profonde, étroite, dominée par des montagnes de marbre très-élevées; elle s'élargit, après une demi-heure, pour former un petit vallon cultivé, où l'on trouve trois petites maisons, des mûriers, des oliviers, des amandiers et des caroubiers; elle se rétrécit ensuite, et s'élargit bientôt après pour former un autre vallon plus petit que le précédent, et qui est en partie inculte, en partie cultivé.

On s'enfonce de nouveau dans les montagnes; on y admire la patience industrieuse du Valencien; on y voit combien ce peuple sait tirer parti de la terre la plus stérile, du sol le plus ingrat. Il coupe les flancs de la montagne;

il les convertit en terrasses qu'il soutient par de petites murailles de pierres sèches entassées les unes sur les autres ; il y forme des champs, qu'il laboure, qu'il sème, et qui, par leur produit, le paient de ses travaux.

On rentre ensuite dans une gorge plus étroite et plus profonde ; on la suit pendant six minutes ; enfin, après avoir parcouru pendant une heure un quart cette montagne, qu'on a très-bien nommée *las Pedreras de Elche*, on parvient à son sommet. On descend alors par une pente étroite sur le roc ; elle est très-cahotante, mais elle devient bientôt plus douce : on découvre en même temps un vallon assez grand, aride, rempli de coupures, mais couvert d'oliviers, et qui, par un échappement, va se joindre à une vallée dans laquelle on entre après avoir franchi une hauteur très-pierreuse.

L'œil parcourt cette vallée avec plaisir ; elle est agréable par son étendue, par une culture plus soignée, par la multitude d'arbres dont elle est couverte, par les peuplades qu'on y aperçoit : Aspe à gauche, Montforte en face, Novelda dans l'éloignement ; on y entre ; on laisse bientôt à une demi-lieue de distance, à gauche, la petite ville d'Aspe, située sur un terrain montueux, au bord de la petite rivière de Taraffa, et d'une population d'environ 4,000 âmes. On traverse la vallée par un chemin qui

serait beau s'il n'était boueux; elle est couverte de champs, de vignes, d'oliviers, de mûriers; on passe, après trois quarts d'heure, à Monforte, très-petite ville d'environ 800 habitans, située presque dans le milieu de la vallée, sur un grand ruisseau, avec une église paroissiale et un couvent de religieux Franciscains. Vingt minutes après, on aperçoit, à un petit quart de lieue, à gauche, la petite ville de Novelda, appelée *Nihulla* par les Maures, située sur la rivière de Taraffa; on traverse des forêts d'oliviers, on parvient à l'extrémité de la vallée, et on en sort après l'avoir parcourue pendant une heure et demie.

On commence à monter. Un quart d'heure après, on aperçoit, à gauche, sur le flanc d'une montagne voisine, dont on est séparé par un échappement de la vallée précédente, un ancien château qu'on dit avoir été un palais des rois Maures.

On entre bientôt dans les montagnes de Salinetas. On doit s'armer ici de patience et de courage; on va entrer dans un passage long et dangereux; on s'enfonce d'abord dans une gorge aride, étroite, serrée, profonde, couverte par des portions très-élevées de la montagne; on la suit pendant dix minutes, et on ne la parcourt qu'en tremblant. Une autre gorge lui succède; elle est plus large, plus décou-

verte ; elle est cependant également dangereuse par ses détours, par son éloignement de toute habitation, et par sa longueur : il faut près de trois quarts d'heure pour la passer ; on n'y trouve que trois ou quatre petites cabanes de laboureurs, qui ne peuvent être d'aucun secours ; elle est enfoncée au milieu de montagnes élevées, qui sont toutes d'une terre roussâtre à fond de marbre ; on voit cependant avec plaisir qu'elles sont cultivées jusqu'à la moitié de leur élévation, par une industrie semblable à celle qui vient d'être indiquée en parlant de la montagne de las Pedreras de Elche.

Au sortir de ce passage, la vue plonge sur un vallon délicieux. Des arbres multipliés et de vastes tapis de verdure y contrastent singulièrement avec la nudité et la sécheresse des montagnes qui l'environnent, tandis que les peuplades qu'on y aperçoit lui donnent un air de vie : on y entre par un beau pont de pierres de taille d'une seule arcade, sur lequel on traverse un ravin considérable ; on aperçoit aussitôt, à une certaine distance, à droite, le village de Petrel ; on découvre toutes les richesses du vallon, à mesure qu'on le traverse ; tout y est cultivé, tout y est beau ; les champs, les vignes, les jardins, les enclos s'y succèdent ; les mûriers, les oliviers, les grenadiers, les amandiers, les abricotiers, beaucoup d'autres

arbres fruitiers y étalent leurs richesses et l'embellissent. Après l'avoir parcouru pendant une demi-heure, on arrive à Elda.

Elda est une petite ville, avec titre de comté, située sur la rive gauche de la petite rivière du même nom, presque au pied de la Montagne ou sierra de Camara; elle fut peuplée par les Maures, qui l'appelèrent *Idella*, c'est-à-dire *maison de plaisir*.

Étendue. Les rues en sont étroites, sans pavés, malpropres; deux seulement sont un peu remarquables par leur longueur, leur largeur et leur alignement. Les maisons y sont petites et mal bâties: il n'y en a pas une qui ait quelque apparence. La population y est d'environ 3,000 âmes. La maison de Posada ou l'auberge y est belle; mais on y manque de tout.

Clergé. Elle a une église paroissiale d'une architecture médiocre, et un couvent de Franciscains, situé agréablement hors de la ville.

En sortant d'Elda, on côtoie la montagne de Camara pendant quinze minutes; on passe la petite rivière d'Elda; on la repasse encore trois fois à de petites distances, ce qui rend ce passage dangereux, même impossible dans les fortes eaux, cette rivière devenant un torrent impétueux. Une montée rude et pierreuse, pendant vingt minutes, sur le flanc de la montagne, conduit à un chemin uni, mais boueux,

ensuite à un petit vallon élevé qui est planté presque tout en vignes. Des campagnes cultivées, couvertes d'oliviers, conduisent dans un autre vallon également planté en oliviers.

On sort ici du royaume de Valence; on rentre dans celui de Murcie, qui, par une prolongation singulière, s'enfonce dans le premier.

On aperçoit bientôt, à une petite distance, à gauche, Sax, grand village, bâti en amphithéâtre sur la croupe d'une montagne qui se termine en pain de sucre, et au haut de laquelle on voit les ruines d'un ancien château.

On monte toujours; on parcourt une plaine dont le spectacle est agréable : des champs, des vignes, des oliviers en couvrent la surface, et s'étendent jusqu'au pied des montagnes élevées qui l'environnent. On monte encore; les montagnes se rapprochent à droite; mais un petit vallon étroit, d'un quart de lieue de longueur, s'aperçoit à gauche : il est superbe.

Les montagnes s'éloignent de nouveau; la plaine s'élargit; les campagnes deviennent plus riches; le chemin est beau et uni; on découvre en face le château de Villena, dont on est encore éloigné d'une lieue; on aperçoit les clochers de la ville de ce nom, qui se développe à mesure qu'on s'en approche; on la voit d'un côté s'élever sur le pied de la montagne, et

de l'autre s'étendre dans la plaine; une montagne la surmonte par derrière, et on y aperçoit son château; une autre montagne plus élevée se présente plus loin; on y découvre des ermitages et le château de Salvatierra; on arrive enfin à Villena par un beau chemin, mais tellement boueux qu'il doit être d'un passage difficile dans les fortes pluies.

Villena, qui portait le nom d'*Arbacula* sous les Romains, est une ville du royaume de Murcie, décorée du titre de cité, et le chef-lieu d'un marquisat du même nom. Elle est située dans une plaine belle et riche, quoique sèche, devant et presque au pied de la montagne de Saint-Christoval, avec un château qui fut autrefois très-fort, et placé sur une hauteur qui la domine. Cette ville était alors entourée de murailles qui sont aujourd'hui en ruines.

Étendue et population. On y compte 14 rues principales, 4 places, un grand nombre de fontaines et une population d'environ 12,000 âmes. Elle a plusieurs promenades, dont une est assez belle et ornée de plusieurs fontaines. Elle a un faubourg plus grand et beaucoup plus moderne que la ville; il forme un demi-cercle qui en enveloppe une grande partie. Lorsqu'on arrive d'Elda, on traverse ce faubourg par trois belles rues qui sont fort larges, fort

longues et bien alignées, mais couvertes de maisons inégales, basses et mal bâties.

Clergé et administration. Cette ville a deux églises paroissiales, une maison de la congrégation de l'Oratoire, un couvent de moines, un couvent de religieuses, un hôpital, douze chapelles ou oratoires, et un alcade-major pour l'administration de la justice. La façade de l'hôtel-de-ville et celle de l'église de Saint-Jacques méritent d'être vues; on y montre aussi le palais des marquis de Villena.

Il y a dans cette ville une fabrique d'eau-de-vie et une manufacture de savon; on y fait aussi de grosses toiles de ménage en assez grande quantité.

On ne trouve aucune auberge à Villena; il n'y a que des maisons de *posada* qui sont assez bonnes.

C'est le lieu de la naissance de Barthélemi de Valverde y Gandia, dont il nous reste beaucoup d'écrits sur la théologie, qui sont plus volumineux qu'utiles.

On trouve dans le voisinage de cette ville un lac sans dégorgeoir dont l'eau est tellement salée, qu'elle se cristallise entièrement en été, et fournit beaucoup de sel; il a deux lieues de circonférence: le fisc en afferme le revenu à des étrangers.

Les campagnes qui environnent Villena sont très-belles et très-fertiles; on y recueille du blé, du vin, de l'huile, du chanvre. La culture des terres s'y ressent du voisinage du royaume de Valence; elle y est bien plus soignée que dans le royaume de Murcie, quoique cette ville en fasse partie.

A peine est-on sorti de Villena qu'on rentre dans le royaume de Valence.

On suit la même plaine par un chemin aussi boueux que le précédent. Cette plaine, également riche, près de Villena, se rétrécit ensuite, et devient en partie inculte. On aperçoit, à une lieue de distance, sur la gauche, la ville de Candète.

Candète est une petite ville située dans une belle plaine qui s'étend au pied de la montagne de Sainte-Anne, sur laquelle on aperçoit un château ruiné, où il reste encore quatre bastions, mais démantelés; elle a une église paroissiale, deux couvens de moines, un hôpital, un palais de l'évêque d'Orihuela, deux alcades, trois régidors, et une population d'environ 6,000 habitans; elle fut conquise sur les Maures en 1240.

Les hauteurs qui environnent cette ville, et qu'on aperçoit en suivant le chemin, furent le théâtre d'un combat qui y fut livré en 1706, le lendemain de la bataille d'Almanza, par un détachement des armées combinées de France et d'Espagne, contre des troupes, également combinées, qui tenaient le parti de l'archiduc Charles d'Autriche : cinq bataillons anglais, cinq bataillons hollandais et trois bataillons portugais y furent battus par le marquis d'Asfelt, qui commandait des troupes espa-

gnoles et françaises, et qui remporta sur eux la victoire la plus complète. Il attaqua les retranchemens des ennemis; il les emporta; il défit les treize bataillons, et les fit prisonniers. Cette victoire consolida les suites heureuses de celle que Berwick avait remportée la veille dans les champs d'Almanza.

A une demi-lieue de Caudète, on monte pendant une heure trois quarts, à quelques intervalles près, mais par une pente assez douce, où le chemin est uni; on parvient sur un plateau d'où, par une descente douce, on arrive en peu de temps à Fuente de la Higuèra, où commencent les escarpemens des montagnes qui forment la vallée de Moxente et de Saint-Philippe, et qui sont bien plus hautes du côté du levant que par les lieux où l'on y est parvenu. Cette petite ville compte environ 3,000 habitans; elle a une église qui renferme quelques bonnes peintures de Juannes; elle est bâtie sur la pente de la montagne, et domine un beau vallon, tandis qu'elle est dominée à son tour par des montagnes et des roches calcaires.

Ce vallon paraît une suite non interrompue de beaux jardins; les flancs des montagnes qui l'entourent sont cultivés et verdoyans à droite, et fort arides sur la gauche : ce qui termine le point de vue d'une manière pittoresque.

De Fuente de la Higuèra on entre dans le vallon, d'où l'on aperçoit, à gauche, les montagnes et le col ou port d'Almanza; on le parcourt pendant vingt-cinq minutes. On se trouve alors dans le chemin royal neuf qui conduit de Madrid à Valence; on le suit jusqu'à cette dernière ville pendant treize lieues un quart : ce chemin va être décrit dans la route suivante.

Avant de décrire la nouvelle route qui, d'Almanza, conduit à Valence, il est important de signaler quelques villes ou lieux remarquables des environs, qui, pour ne pas se trouver sur le grand chemin, ne méritent pas moins qu'on les mentionne.

Castalla, bourg de 750 âmes, est situé à la racine d'un mont calcaire d'une éblouissante blancheur, et que couronne un vieux château dont les murailles en ruines menacent d'écraser les habitans, qui, assez bons agriculteurs, s'occupent beaucoup plus de la bonne tenue de leurs champs que de celle de leurs maisons; ils fabriquent d'assez bonne eau-de-vie et des chaussures de spart, appelées *alpargates*.

Xixona est une ville de 4,500 âmes; elle est vilaine, mais ses environs sont peut-être les mieux cultivés de l'Espagne; ils donnent des raisins exquis qu'on fait sécher pour l'exportation, une immense quantité d'amandes et de miel délicieux plus parfumé que celui du

15.

reste de l'univers. L'abondance de ces deux dernières denrées a déterminé une sorte d'industrie particulière au pays; c'est la fabrication des *turrons*, espèce de nougat qui se répand dans le reste de l'Espagne, où l'on en consomme, dit-on, pour plus de 800,000 piastres fortes, ou 43,000 fr. environ.

Ibi, bourg où l'on compte 3,000 habitans, au pied d'un mont assez élevé pour que la neige s'y conserve plus long-temps que dans le reste des chaînes voisines. Les habitans la ramassent, la conservent dans des glacières pour la vendre à Alicante, où l'on assure qu'il s'en achète journellement assez pour qu'il en résulte 700 réaux de bénéfice net, ou 187 fr. environ.

Alcoy, gros bourg ou ville de 14,600 habitans; son territoire, assez élevé au-dessus du niveau de la mer, est le plus tempéré de tous les environs; les rues sont belles, les habitans très-actifs et industrieux : on y trouve des fabriques de draps, de toiles, de couvertures de laines, et trente-trois moulins à papier, qui en fournissent annuellement au commerce plus de 300,000 rames.

Concentayna, avec 5,300 habitans, riches et industrieux comme ceux d'Alcoy. Ce lieu est moins beau, mais fournit, outre les mêmes productions, une grande quantité de soie.

Bocayrente, bourg de 1,300 habitans, renommé pour son industrie et l'excellente culture de ses environs, où se trouvent aussi des pâturages qui nourrissent la plus grande partie des chevreaux qui se consomment à Valence.

Onteniente, bourg de la belle vallée d'Albayda, si chérie des Maures, où elle présente la figure d'une barque par la manière dont elle s'y trouve construite; elle compte 2,100 âmes, sans y comprendre plus de 500 maisons dispersées dans les huertas des environs; elle est peuplée de noblesse et de gens riches, de sorte que beaucoup de maisons y sont assez belles : il y a des moulins à papier, des martinets pour la fabrication du cuivre; le vin, l'huile, les fruits secs et les figues surtout y abondent.

Biar a 750 âmes; ses habitans, qui cultivent très-bien un sol fertile, s'adonnent aussi à tous les genres d'industrie. Une seule fabrique d'alpargates en fournit 25,000 paires annuellement. Ce lieu est célèbre par ses belles et bonnes poteries. On y recueille beaucoup de miel exquis et de pignons, qui sont les fruits du *pinus pinea* de Linné, sorte de petite amande dont l'Espagne consomme beaucoup. Les bois qui donnent ces pignons sont fort bien entretenus et augmentent de jour en jour.

Route depuis les frontières du royaume de Murcie, *près* d'ALMANZA, *jusqu'à* VALENCE, 14 *lieues* 1 *quart*[1].

	lieues.
Venta de Moxente, et de la Balsa,	2
Venta de la Romana,	» 3/4
Venta del Conde,	1 1/4
Hermitage de Santo Cristo, Ragla, village, Venta del Rey,	1
Jucar, rivière et bac,	1 1/4
Albérique, ville,	1
Masalabès, village, Montortal, village,	1
Alcudia, bourg,	» 1/4
Rambla de Algémési, ravin sans pont,	» 1/4
Alginète, village,	1
Torre de Espioca,	1 1/4
Catarroja, village,	2
Masanasa, village,	» 1/4
VALENCE, cité,	1
	14 1/4

A peine a-t-on passé le col ou port d'Almanza la Venta del Puerto, qu'on se retrouve dans le royaume de Valence; on y descend par une gorge étroite, au sortir d'un plateau, en suivant une route magnifique; on aperçoit, sur le flanc des hauteurs voisines, la petite ville de

[1] Route neuve et royale de Madrid à Valence, par Aranjuez et Ocana.

Fuente de la Higuèra, qu'on laisse à droite, à un quart de lieue de distance; à gauche, les flancs des montagnes sont horriblement arides.

Le chemin n'est pas moins beau depuis Aranjuez; il continue jusqu'à Valence d'être construit avec autant de solidité; il y conduit presque toujours en ligne directe; il est souvent exhaussé en forme de chaussée, et rempli de petits ponts construits sur des ravins; il suit le flanc ou la base des montagnes, et l'on a si bien ménagé les montées et les descentes qu'à peine on s'en aperçoit.

A partir du col ou port d'Almanza, ce chemin circule entre deux grandes chaînes de montagnes calcaires, ou plutôt dans le fond d'une grande, mais assez étroite vallée, qui s'étend presque en ligne directe, et de l'ouest à l'est dans un espace de six lieues environ; le fond de ce riche vallon est une suite de terres cultivées, et d'immenses forêts d'oliviers et de caroubiers; le coup-d'œil en est agréable, et leur ensemble annonce l'activité du cultivateur et la fertilité du sol. Le côté droit est surtout délicieux: un vallon étroit s'y prolonge encore au pied de la chaîne de montagnes dont les pentes sont également belles et riches, étant parsemées d'arbres et d'arbustes qui paraissent de loin comme une mousse verdoyante.

Après une lieue et demie, on découvre, à droite, au pied de la montagne, un grand bâtiment carré, surmonté d'un pavillon en forme de camponille : c'est une jolie maison de campagne. On voit bientôt, du même côté, le grand bourg de Moxente, situé dans le fond et le long de la rivière, au pied et un peu sur le penchant d'une montagne sur laquelle sont les ruines d'un ancien château; il fut la patrie de Christophe Moréno, théologien de la fin du XIVe siècle. On aperçoit, une heure après, le village de Balsa, placé sur la croupe de la montagne; on continue à parcourir le chemin pendant une heure; on découvre alors, à gauche, et à très-peu de distance, la petite ville de Monteza, bâtie en amphithéâtre sur une montagne qui se détache en avant de la chaîne; on y aperçoit les ruines de l'ancien château de Monteza, chef-lieu de l'ordre militaire de cé nom. La plupart des religieux y périrent par un tremblement de terre qui arriva le 23 mai 1748 : le roc sur lequel ce château était assis s'entr'ouvrit et s'écroula en partie. Il y arriva un événement bien singulier : il se forma une crevasse dans un rocher; un homme voulut en profiter pour se sauver; il s'élança dans la crevasse; mais le rocher se rapprochant au même instant, il y fut pris et écrasé, au point que, l'ayant retiré dans la

suite, on ne put distinguer les vestiges de son crâne, ni d'aucun des os de son corps. Il existe encore une grande partie de l'enceinte de ce château; elle forme un carré long, dont les murailles sont flanquées de tours et armées de meurtrières.

A la gauche du chemin se trouve le célèbre bourg d'Enguéra, qui ne compte pas moins de 5,000 habitans; il est situé au milieu des plus beaux plants d'oliviers et de mûriers qui soient au monde; on y trouve des fabriques de drap et de serge; les ouvriers y sont si habiles qu'on tâche de les attirer dans les fabriques de Castille. La matière première de ces manufactures se tire des troupeaux mêmes que nourrissent en grand nombre les montagnes voisines. Outre tant d'avantages départis à Enguéra, ce lieu possède des plantations régulières de chênes à glands doux, dont les fruits, appelés *beillotes* (Voyez ce mot dans le *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de M. Bory de Saint-Vincent), sont si beaux qu'un seul, très-renommé, fournit à son propriétaire jusqu'à 64 barils qui se vendent une piastre forte la pièce. En poursuivant le chemin, on trouve à trois quarts d'heure après la dernière venta, appelée *del Conde*, l'ermitage de Santo Cristo. Très-près, sur la droite, sont les magnifiques villages de Canales et le hameau de la Torre de Canales,

où naquit le pape Calixte III. Alors les villages se multiplient à l'infini ; on laisse à gauche celui d'Alcudieta, et l'on arrive à la venta du même nom. On trouve dans cette auberge, quoique belle et bien distribuée, très-peu de provisions, que l'on fait payer fort cher. Un quart de lieue plus loin, on traverse le village de Suria, et une demi-heure après celui de Rogla; à l'extrémité de ce dernier est un grand et beau bâtiment, construit, en 1786, par ordre du roi, pour y recevoir les voyageurs : on l'appelle *venta del Rey;* on y est très-bien. La route est bordée de mûriers des deux côtés.

La vallée s'ouvre alors sur une plaine immense du côté droit ; les montagnes du côté gauche se contournent pour former comme une barrière qui se présente en face, et paraît devoir arrêter le voyageur; mais on a profité avec tant de justesse de l'embrasure qui formait un ravin, qu'on le traverse pendant cinquante minutes par un chemin très-beau; les montées y sont si douces et si bien ménagées, qu'on ne s'en aperçoit point : aux deux tiers du passage, une fontaine à deux tuyaux fournit un nouvel agrément aux voyageurs, et une grande cuve placée au-dessous sert à abreuver les chevaux.

Lorsqu'on est parvenu sur la hauteur, la vue se promène sur l'ouverture de la vallée d'une étendue considérable, se confondant dé-

sormais avec le plat pays, et peuplée d'une multitude d'habitations; quoiqu'elle soit couverte d'arbres, elle n'est point aussi agréable que les vallons qu'on vient de parcourir; on n'y trouve point ces tapis de verdure qui récréent la vue; un fond obscur et sombre lui donne un air de tristesse : cela vient de ce qu'on s'y livre principalement à la culture du riz. On la traverse par un chemin droit et toujours beau, qui conduit à la rivière de Jucar, qui, avant l'an 1800, se passait sur un bac, mais où existe actuellement un pont; après avoir laissé les villages de Manuel à droite, de Sumacarcer et de Benejida à gauche, et plusieurs autres qu'on ne peut apercevoir par rapport à l'épaisseur et à la multiplicité des arbres.

La rivière de Jucar n'est pas ordinairement bien considérable; mais elle grossit dans le temps des fortes pluies; souvent elle déborde et inonde une partie de la vallée et de la plaine voisine; elle couvre même le chemin, quoiqu'il soit assez élevé. Il serait alors très-dangereux d'y passer. Plusieurs colonnes élevées, placées de distance en distance, servent à guider les voyageurs dans les temps d'inondations.

On cesse ici de découvrir au loin le riche pays qu'on traverse; il est trop plat : on y est comme enseveli entre les oliviers et les mûriers. Cette plaine, d'une richesse infinie, paraît être

une suite de beaux jardins. Il faudrait un pinceau poétique pour en dépeindre les beautés ; l'œil les parcourt avec avidité, les sens y sont pénétrés d'une impression délicieuse ; le plaisir, l'admiration, une sensation presque voluptueuse vous transportent : on croit être dans ces lieux de délices créés par les poètes, et où ils ont placé le siége du bonheur. Des champs, des vignes, des jardins s'y succèdent avec rapidité; des arbres variés et multipliés l'embellissent et l'enrichissent; d'immenses tapis de verdure s'y confondent avec les moissons. Toutes sortes de légumes y naissent ; les peupliers, les aunes, les mûriers, les oliviers, les caroubiers, les grenadiers, les orangers, les limoniers y forment des forêts aussi utiles qu'agréables ; les peuplades s'y multiplient et s'y touchent; les campagnes sont couvertes de travailleurs : tout y est en mouvement et en activité. La douceur du climat, la bonté du sol, la fertilité des terres, la grande variété des productions y entretiennent une population nombreuse.

La rivière de Jucar, qui parcourt cette plaine, y distribue ses eaux bienfaisantes par des canaux multipliés, et porte la fécondité dans les terres, au point qu'elle s'épuise presque par les arrosemens, avant d'arriver à la mer.

A trois quarts de lieue de la sortie de la val-

llée, on passe à Albérique, petite ville d'environ 2,000 habitans, avec un couvent de moines et une église paroissiale, dont le clocher forme une tour carrée. On trouve, vingt minutes après, le village de Masalabès, et une demi-heure ensuite, celui de Montortal. Au sortir de ce dernier, une belle avenue, plantée d'aunes, d'un quart de lieue de longueur, conduit à Alcudia, appelée ordinairement *Alcudia de Carlet*. Cette petite ville, d'environ 2,000 âmes, a un couvent de Franciscains et une église paroissiale, dont le clocher est d'une forme agréable. Alcudia fut le lieu de la naissance du peintre Joseph Vergara, et du sculpteur, également distingué, Ignace Vergara, son frère; ce dernier, mort en 1761, à quarante-huit ans, avait travaillé pour la basilique du Vatican.

Une nouvelle avenue, plantée d'aunes et de peupliers, conduit, après un quart de lieue, à Llombay, ou plutôt la Rambla d'Algamési, ravin où il y a ordinairement peu d'eau, mais qui devient très-considérable dans le temps des pluies : un pont y serait très-nécessaire. On marche toujours, et, après une lieue, on parvient au village d'Algineta, au milieu duquel on voit un ancien château entouré de fossés, armé de créneaux, et défendu par de grosses tours rondes. A peine en est-on sorti, qu'on aperçoit la mer dans l'éloignement. On par-

court un terrain entièrement couvert de caroubiers; après une lieue et demie, on trouve quelques maisons et la Torre de Espioca, ancienne petite tour carrée, de pierres de taille, absolument isolée.

On parcourt ensuite une longue avenue plantée d'aunes; après un quart de lieue, on laisse, à droite, le village de Chilla; on découvre en même temps la ville de Valence, qui se présente en flanc dans une étendue considérable; on la perd bientôt de vue à travers les caroubiers, les arbres fruitiers et les mûriers, pour ne plus la revoir qu'au moment où l'on y arrive. On aperçoit peu après, sur la gauche, quatre villages, à des éloignemens différens. Une heure après, on passe devant un couvent de grands Carmes; on suit une avenue d'un tiers de lieue, plantée d'aunes, et l'on passe à Catarroja, grand bourg d'assez bonne apparence, d'où l'on sort par une courte avenue de mûriers; et, un quart d'heure après, on arrive à Masanasa, autre grand village d'environ 1,200 habitans, où l'on voit d'assez belles maisons et beaucoup de baraques faites avec des cannes (*Arundo Donax. L.*) et de la terre, et couvertes de paille, mais grandes, belles, blanchies en dehors, et ayant toutes un air de propreté et même d'opulence.

Au sortir de Masanasa, une longue et su-

perbe avenue d'une lieue, plantée d'aunes et de peupliers, conduit jusqu'aux portes de Valence. Les plus grandes beautés sont ici réunies; des campagnes verdoyantes, des arbres variés, des baraques belles et propres, des maisons distribuées de toutes parts, des villages, pour ainsi dire, accumulés; un nombre considérable de voyageurs, un mouvement général et continuel forment un tableau intéressant et délicieux. On croit être dans le jardin d'Éden, surtout lorsqu'au mois de décembre, dans un temps où les arbres sont dépouillés partout de leur feuillage, on voit ici les campagnes riantes et les arbres aussi verts qu'ils le sont ailleurs au mois de mai; mais cette grande beauté nuit au développement de la ville de Valence; elle est cachée par la multiplicité des arbres qui l'environnent : on ne l'aperçoit que dans le moment où l'on y entre; on y arrive enfin par le faubourg de Saint-Vincent, et par la porte du même nom.

VALENCE [1]. Les approches de Valence ont

[1] La description de Valence paraîtra peut-être trop longue; mais cette ville exige des détails infinis; c'est celle de toute l'Espagne où il y a le plus de monumens des beaux-arts, le plus de beaux édifices, le plus d'usages variés, de coutumes différentes, le plus de beautés réunies sur un même tableau, le plus de différences dans ses mœurs d'avec celles du reste de l'Espagne : il est donc nécessaire de la faire connaître dans toutes ses parties.

surpris et prévenu agréablement le voyageur; son arrivée dans cette ville ne dément point l'idée qu'il en a conçue. Une grande cité se présente à ses yeux, une suite de maisons agréables frappe sa vue; de grands édifices l'étonnent par leur masse imposante; des boutiques variées, décorées avec élégance, lui donnent une idée du luxe de cette ville; une foule nombreuse lui annonce une population considérable; il y voit tout en mouvement; il retrouve partout les traces de l'opulence; il y voit que tout y est gai, riant, agréable; que tout y répond à la beauté du climat; et cette réunion d'agrémens lui cause une impression qu'il n'a encore éprouvée dans aucune autre ville de l'Espagne.

Valence, en espagnol *Valencia*, qui fut la *Valentia Edetanorum* des Romains, et située dans le pays des Edetans, est aujourd'hui la capitale d'une province qui porte son nom, avec le titre de royaume; elle fut connue sous les Romains; mais le voisinage de Sagonte, pour laquelle ces peuples eurent une prédilection particulière, l'empêcha de parvenir au degré de splendeur et de célébrité que sa situation paraissait devoir lui mériter.

Elle subit le sort du reste de l'Espagne; elle fut conquise par les Goths sur les Romains, et enlevée aux Goths par les Maures :

Abdalasis, fils de Musa, général de ces derniers, s'en empara en 715; elle dépendit alors des califes de l'Orient; elle passa, en 756, sous la domination des nouveaux rois maures de Cordoue, fut démembrée du royaume de Cordoue en 1027, et devint la capitale d'un nouvel empire, qui porta son nom. Rui Diaz de Bivar, plus connu sous le nom fameux de *Cid,* la conquit sur les Maures en 1094, d'où elle fut appelée *Valencia del Cid:* on y montre encore la porte par où ce guerrier entra, et à laquelle on a donné son nom. Le Cid l'avait conquise pour le roi de Castille; il la garda néanmoins, et la gouverna avec une entière indépendance. A sa mort, arrivée en 1099, Ximène, sa veuve, la fameuse Ximène, la remit au roi de Castille; elle y resta cependant; elle eut même bientôt à la défendre contre les Maures qui l'assiégèrent en 1100: cette nouvelle héroïne dirigea la défense de la place; elle se mêla souvent aux combattans, et fit lever le siége; mais Valence succomba l'année suivante, et fut obligée de se rendre aux généraux du roi de Cordoue. Une nouvelle révolution la sépara, en 1144, du royaume de Cordoue; elle devint encore le chef-lieu d'un royaume particulier, toujours appartenant aux Maures.

Jacques Ier, dit le Conquérant, roi d'Aragon,

voulut réunir le royaume de Valence à sa couronne; il y entra à la tête d'une armée, et s'empara de diverses places; il mit le siége devant Valence au mois de mai 1238; il établit son camp à Rusafa. La place se défendit pendant quatre mois; mais elle dut céder à la force : elle se rendit le 28 septembre de la même année, et le roi Jacques y fit son entrée le 9 octobre suivant. Ce prince la peupla de Catalans venus de Géronne, de Tortose, de Tarragone, de Lérida, et surtout de beaucoup de Français sortis des provinces méridionales de la France. Dès ce moment, elle fut réunie à la couronne d'Aragon, et passa avec ce royaume, dans le XVIe siècle, sous la domination des rois d'Espagne.

Cette ville, après avoir reconnu le roi Philippe V, abandonna le parti de ce prince; elle ouvrit ses portes aux généraux de l'archiduc Charles, qui se faisait appeler Charles III; une partie de la noblesse, demeurée fidèle à son roi, en sortit; la plus grande partie des habitans se joignit aux rebelles : mais, après la bataille d'Almanza, cette ville, se voyant sans force, abandonnée par le prince auquel elle s'était donnée, et l'armée de Philippe V à ses portes, fut forcée d'implorer la clémence du prince auquel elle avait manqué de fidélité. Les larmes de ses habitans, si nous en croyons

le marquis de San Felippe, qui a écrit l'histoire de la guerre de la Succession, étaient plutôt de rage que de douleur [1]. L'armée victorieuse se présenta devant cette ville le 2 mai 1706; elle y entra le lendemain. Les Valenciens payèrent leur faute par le supplice d'un grand nombre de coupables, par la perte de tous leurs priviléges, par la suppression des états, par l'abolition de leurs lois, et par l'obligation d'adopter et de suivre les coutumes de Castille.

Situation. Valence est dans la position la plus belle et la plus heureuse. Elle est située dans une plaine absolument découverte et d'une étendue très-considérable, à une demi-lieue de la mer, sur la rive droite de la rivière de Turia ou Guadalaviar, qui coule au pied de ses murailles, et qui la sépare de quelques-uns de ses faubourgs; au milieu de campagnes belles, riantes, riches, et coupées par des canaux qui portent, de tout côté, l'eau destinée à leur arrosage. Sa figure est ronde, à ne considérer que l'enceinte de ses murailles; mais, si l'on y joint l'ensemble de ses faubourgs, qui sont presque aussi considérables que la ville, elle forme un carré oblong approchant de l'ovale.

Enceinte et murailles. Elle fut autrefois une place de guerre dans un temps où l'art des siéges était encore dans son enfance; mais elle n'a aujourd'hui

[1] *Mas eran lacrymas de rabia, que de dolor.*

aucune espèce de fortifications; elle est cependant entourée de remparts, dont les murailles sont entières et en bon état; elles sont d'une maçonnerie commune, peu élevées, épaisses, flanquées, de distance en distance, de quelques tours rondes, et sans fossés. Elle a aussi une citadelle située à côté de la porte de la Mer, mais qui est petite, très-mal fortifiée, et aussi sans fossés; elle n'est d'aucune utilité et hors d'état de faire aucune défense; elle ne domine même point la ville.

La rivière de Turia ou Guadalaviar coule au pied de ses murailles, dans toute leur étendue, du côté de l'est. Son lit est d'environ trois cents pieds de largeur; mais elle a ordinairement peu d'eau, parce qu'on la saigne, de tout côté, pour l'arrosage des terres. Elle devient quelquefois très-grosse, et souvent elle a emporté plusieurs de ses ponts. Elle est bordée, de chaque côté, de très-beaux quais, très-larges, bien tenus, garnis de trottoirs en pierres de taille. Ces quais se prolongent, du côté de la ville, au-dessus des remparts; ils sont couverts, du côté opposé, d'assez beaux édifices; il ne leur manque que d'être garnis d'arbres.

Ponts. On passe la Turia sur cinq ponts presque également beaux; ils ont tous à peu près la même longueur et la même largeur, c'est-à-dire environ 16 pieds de largeur sur 270 et 280 de longueur. Ils sont construits sur la même parallèle, à des distances peu considérables l'un de l'autre, de manière qu'on les découvre tous à la fois. Le pont de Pierre est le premier, vers le nord-est : il avait été construit en 1591;

il fut emporté par la rivière en 1776; il a été reconstruit en 1786; il a douze arches; il s'ouvre, du côté de la ville, à la porte Neuve, de l'autre côté sur la campagne. Vient ensuite le pont de Serranos, qui fut bâti en 1357: emporté par la rivière, rebâti, détruit de nouveau, reconstruit en 1486, emporté encore par la rivière, dans le XVIe siècle, il fut construit pour la dernière fois en 1606 : il a dix arches. Il s'ouvre, du côté de la ville, à la porte de Serranos, et de l'autre à l'entrée du faubourg de Murviédro. Le troisième est le pont de la Trinité, qui fut construit en 1356 : il a dix arches; il s'ouvre, du côté de la ville, à la porte de la Trinité, et, de l'autre côté, sur le faubourg du même nom. Le quatrième est le pont del Réal, appelé autrefois de *la Xarea*, du nom d'une porte qui y aboutissait : il était en bois, et s'enfonça sous le poids du peuple à l'entrée de Charles Ier. Il fut reconstruit en 1599, sous le règne de Philippe III; il est en pierres de taille : il a dix arches et six beaux canapés de pierre, trois de chaque côté; il est orné de deux statues de saints, de grandeur naturelle, portées sur des piédestaux, et placées sous des pavillons triangulaires, qui sont soutenus par trois colonnes corinthiennes; le tout en pierre blanche, à l'exception des colonnes, qui sont en marbre bleu : l'exécution en est médiocre et l'effet peu agréable. Ce pont s'ouvre, du côté de la ville, à la porte del Réal; du côté opposé, il aboutit à la place qui est devant le Réal ou le palais habité par le capitaine-général, ayant à gauche le quai du collége de Saint-Pie V, et à droite l'entrée de la belle promenade de l'Ala-

meda. Le dernier pont est le pont del Mar ou de la Mer; il est sur le même plan, et a les mêmes décorations que le précédent : il fut construit en 1596; il s'ouvre, du côté de la ville, à l'entrée d'un faubourg qui porte indistinctement les noms de la Mer, del Remedio, ou des Trinitaires chaussés; du côté opposé, il aboutit au chemin qui conduit au Grao, ayant à droite la campagne, et à gauche l'entrée de la promenade de l'Alameda.

Si le lit de cette rivière était rempli d'eau, le coup-d'œil en serait beau et majestueux; la vue se promènerait sur une étendue considérable, sur une vaste masse d'eau, sur les beaux quais qui bordent la rivière, sur les beaux édifices qui la couvrent, et sur les cinq ponts qui la traversent.

Division. Valence enferme dans son arrondissement quatre villages voisins, Campanur, Patraix, Rusafa et Benimamet, qui, avec leurs campagnes, en sont des dépendances : on les appelle les *quatre quartiers de Valence.*

Population. On y compte une population de 20,000 familles ou environ 100,000 âmes; mais ces quatre villages et leurs dépendances y sont compris; ils peuvent contenir, à peu près, 18,000 âmes; de sorte que la population de la ville de Valence et de ses faubourgs est d'environ 82,000 habitans.

Rues et Étendue. Les rues de cette ville sont étroites, courtes, tortueuses, coupées par une multiplicité de ruelles et de culs-de-sac; il y en a beaucoup où deux voitures ne peuvent passer de front; mais elles s'élargissent, à des distances très-rapprochées; elles y

forment des espaces plus grands, quoique encore très-rétrécis, qu'on décore improprement du nom de places, et qui mériteraient à peine le nom de rues passables s'ils étaient plus longs. Ces petites places sont très-utiles par la liberté qu'elles donnent aux voitures d'y entrer pour laisser passer celles qui viennent du côté opposé; mais aussi elles sont très-dangereuses dans la nuit par la facilité de s'y mettre en embuscade.

Les rues ne sont point pavées : on les couvre de sable, qui d'abord est très-incommode, mais qui forme ensuite un sol assez uni lorsqu'il a été écrasé par les chevaux et les voitures. Cependant quand il pleut, ce sable humecté arrête l'eau et forme des mares; les rues alors sont impraticables. De temps en temps on enlève ce sable pour fumer les terres, en le remplaçant par un nouveau. Cet usage, qui a beaucoup de désagrément, ne serait point aisé à supprimer; on est généralement persuadé à Valence que ce sable se charge de parties salines qui le rendent très-propre à fumer les terres, et que les campagnes voisines lui doivent une partie de leur fécondité; ce préjugé, qu'on tenterait vainement de combattre, est tellement enraciné, qu'on exciterait peut-être un soulèvement, si l'on entreprenait de paver les rues de cette ville.

Valence pourrait être mieux éclairée pendant la nuit; on y compte 2,860 lanternes placées contre les murs, des deux côtés, en forme de zigzag, et non vis-à-vis les unes des autres; mais on n'y met point assez d'huile; les lumières s'éteignent de bonne heure,

et l'on y est dans l'obscurité. Cela est très-dangereux dans une ville où les maisons sont assez élevées, les rues étroites, tortueuses et remplies de détours. Cet inconvénient est d'autant plus grand, qu'il n'y a d'autre patrouille que la ronde d'un alcade de Barrio, composée de quinze ou vingt hommes, qui font beaucoup de bruit en parlant et en marchant, qui portent de la lumière, et qui même ne se distribuent point à la fois dans différens quartiers, mais les parcourent l'un après l'autre.

La plupart de ces rues sont au-dessus de souterrains qui passent aussi sous les maisons, et qui parcourent tout Valence: ils servent de cloaques. Ils sont grands, bien bâtis, et avec solidité; la tradition, vraie ou fausse, les présente comme un ouvrage des Romains.

Maisons particulières. Valence est assez bien bâtie, quoique parmi les maisons des particuliers on ne remarque aucun édifice digne de fixer l'attention. Les maisons y ont, en général, assez bonne apparence, et leur extérieur est agréable. On pourrait en citer quelques-unes qui sont belles, et qui se présentent avec élégance, comme celle du marquis de Jura-Réal, vis-à-vis du couvent des Cordeliers. On en voit une sur la place de Villarasa, qui se fait distinguer par un effet contraire : c'est une monstruosité d'architecture, un assemblage ridicule de statues et de peintures colossales, sans dessin, sans goût, sans beauté, qui choque la vue, et qui fait regretter les sommes considérables que le marquis de Dos-Aguas a dépensées pour la faire décorer. La plupart des maisons s'y

terminent en terrasses : cette forme pourrait devenir agréable, et contribuer beaucoup à l'embellissement de la ville, si l'on couvrait ces terrasses de fleurs, d'arbustes, et d'arbres de la petite espèce, surtout de citroniers et d'orangers. L'intérieur des maisons est ordinairement décoré avec des carreaux de faïence que l'on fabrique à Valence; on en fait principalement le pavé des appartemens : l'effet en est agréable; on y peint toute sorte de sujets, souvent des sujets historiques; ces peintures sont couvertes d'un vernis qui permet de les laver sans les endommager.

Quoique cette ville soit mal percée, et que les rues en soient étroites, elle a cependant un aspect ouvert et riant. La propreté qui y règne peut y contribuer, et fait un grand plaisir, surtout à ceux qui viennent de passer quelque temps dans les Castilles.

Valence a huit portes, un grand nombre de places, cinq faubourgs, et néanmoins une seule fontaine, qui manque souvent d'eau.

Portes. Les portes sont, 1° celle de Quarte, qui fut ouverte en 1444; elle est accostée de deux tours; elle répond au faubourg de Quarte; c'est par où l'on entre en venant de Madrid par la route de la Nouvelle-Castille; 2° celle de San Vicente, qui s'ouvre sur le faubourg du même nom; c'est par là que l'on arrive de Madrid par la route de la Manche; 3° celle de Rosafa ou Rusafa, qui s'ouvre sur les campagnes; 4° celle del Mar ou de la Mer, qui, ayant été ouverte autrefois, et fermée ensuite, a été rouverte en 1764; elle est à côté de celle de la citadelle, et conduit au faubourg de la Mer ou de la Trinité chaussée; 5° celle

del Réal, qui fut ouverte, en 1599, à l'occasion de l'entrée de Philippe III, qui allait célébrer à Valence son mariage avec Marguerite d'Autriche; elle s'ouvre sur le pont du même nom, qui conduit au Réal; 6° celle de la Trinité, qu'on croit avoir été construite en 1536, qui fut fermée dans la suite, et qui a été rouverte en 1792; elle conduit au pont et au faubourg du même nom; 7° celle de Serranos, ouverte, en 1238, au moment de la conquête de Valence par le roi Jacques; elle donne sur le pont de Serranos qui conduit au faubourg de Murviedro; c'est par là qu'on arrive de la Catalogne; elle est accostée de deux tours massives, dont la construction commença en 1349, et fut terminée en 1418; 8° celle de Saint-Joseph ou porte Neuve, ouverte en 1419. On cherchera peut-être ici la porte du Cid, dont il a été parlé, et qui était devenue fameuse par l'entrée de ce conquérant; mais elle faisait partie de l'ancienne enceinte; elle est renfermée aujourd'hui dans la nouvelle; on la voit à côté du temple.

Places. Les places publiques à Valence ne sont point décorées; les maisons qui les entourent sont même très-ordinaires : cependant on doit en distinguer quelques-unes. Les deux places devant la cathédrale, l'une devant la chapelle de la Virgen de los Desemparados, l'autre du côté du palais archiépiscopal; elles sont d'une étendue considérable et d'une figure très-irrégulière. La place del Arzobispo est tout près, devant le palais archiépiscopal; elle est petite, mais d'un carré assez régulier, et embellie par la façade de la maison d'Olocado. La place de las Barcas et

celle de Villaraza sont voisines l'une de l'autre; elles seraient plutôt de belles rues si elles étaient plus longues. La place du Carme, devant le couvent de ce nom, est d'un carré fort long. La place de Santo Domingo, située en face de la citadelle, devant le couvent des Dominicains, est fort grande, mais très-irrégulière : l'édifice de la Douane l'embellirait si les maisons qui la couvrent étaient mieux construites. La place de la Congrégation est carrée et d'une moyenne grandeur, très-régulière, et embellie par la façade de la maison de la Congrégation. La place del Réal est située hors de la ville, à l'extrémité du pont del Réal, et devant le palais royal; elle est grande, spacieuse, d'un carré parfait, bien découverte et riante; elle est embellie par la vue de la rivière, par le pont qui y aboutit, par le beau quai du collége de San Pio Quinto, qui la borne, à gauche; à droite, par la superbe promenade de l'Alameda, où elle se termine, et par la façade du palais royal qui en occupe tout le fond : c'est la seule place qui soit agréable et belle; mais c'est la plus éloignée.

Faubourgs. Valence a cinq faubourgs qui, s'ils étaient réunis, auraient plus d'étendue et une population plus nombreuse que la ville : 1° le faubourg de Quarte, hors de la porte du même nom; c'est celui par lequel on arrive de Madrid par la route de la Nouvelle-Castille; 2° le faubourg de San Vicente, hors de la porte de ce nom; c'est celui par lequel on arrive de Madrid par la route de la Manche; 3° le faubourg de la Trinité chaussée ou del Remedio, ou bien encore de la Mer, hors de la porte de la Mer;

entre cette porte est le pont du même nom : c'est celui par lequel on arrive du Grao ; 4° le faubourg de la Trinité, au bout du pont de ce nom; il est séparé par la rivière de Guadalaviar; 5° le faubourg de Murviedro, au bout du pont de Serranos, aussi de l'autre côté de la rivière; on le traverse en arrivant de la Catalogne. Tous ces faubourgs sont assez beaux, plus ouverts, plus aérés que la ville; leurs rues sont plus larges et plus découvertes; celui de Murviedro est d'une étendue plus considérable; il se prolonge dans la campagne.

On peut regarder encore comme des faubourgs de Valence tout l'espace qui s'étend sur le bord et de l'autre côté de la rivière, depuis l'extrémité du pont de Serranos et l'entrée du faubourg de Murviedro jusqu'à l'entrée de la promenade de l'Alameda, sur la place et au bout du pont del Réal; il est couvert de maisons dans une étendue assez considérable, et leur situation est délicieuse; elles ont vue, par devant, sur la rivière et sur les quais qui la bordent des deux côtés, et par derrière, sur des campagnes superbes.

Les campagnes qui environnent Valence peuvent être encore regardées comme des faubourgs prolongés de cette ville, par le grand nombre de maisons et de baraques dont elles sont couvertes, à des distances très-rapprochées, et qui contiennent une population nombreuse.

Administration ecclésiastique. Valence est le siége d'un archevêché, qu'on dit avoir existé sous les rois goths, et avoir été rétabli, en 1258, par le roi Jacques Ier, après la conquête de cette ville sur

les Maures; il a un revenu d'environ 300,000 ducats (815,000 francs). Son diocèse comprend 1 chapitre de cathédrale, 2 chapitres de collégiale, et 585 paroisses. L'archevêque a auprès de lui un évêque auxiliaire, qui est évêque *in partibus infidelium*, et qui remplit plusieurs de ses fonctions.

Le chapitre de la cathédrale réside à Valence. Il est composé de 7 dignitaires, de 24 chanoines, de 10 prevôts, et de 280 bénéficiers. Les chanoines ont un revenu d'environ 60,000 réaux (14,800 francs).

Cette ville a 14 paroisses, 16 couvens de moines, une maison de clercs-mineurs, une maison de la congrégation de l'Oratoire, une maison de religieux de l'ordre militaire de Monteza, une ancienne maison d'Antonins, supprimée en 1791; une maison des frères de l'École Pie, deux maisons de prêtres sécularisés, connues sous les noms de collége du Patriarche et de séminaire de Saint-Thomas-de-Villeneuve, qui est l'ancienne maison professe des Jésuites; quatorze couvens de religieuses, un grand nombre de chapelles particulières, celles de la Virgen de los Desemparados, del Milagro, de la Casa de la Enseñanza, l'oratoire de Saint-Vincent Ferrier, celui de Saint-Louis Bertrand. Elle est le siége d'un tribunal de l'Inquisition, composé de deux inquisiteurs, d'un fiscal, d'un alguazil-major, et de plusieurs greffiers; et celui d'une officialité diocésaine, qui a un official, un promoteur fiscal et six greffiers.

Le clergé de cette ville est extrêmement nombreux. On y compte 590 prêtres séculiers. Les couvens des moines et les maisons des congrégations renfer-

ment environ 1,670 religieux; et les couvens de religieuses environ 350 personnes. Le total du clergé séculier et régulier est de 2,610 individus, sur une population d'environ 80,000 âmes.

Cette ville a un mont-de-piété où l'on fait des avances, sans intérêt, aux laboureurs et aux fermiers qui sont hors d'état d'acheter les grains nécessaires pour ensemencer les terres: les fonds en sont pris sur les revenus des bénéfices vacans.

Hôpitaux. Valence a plusieurs hôpitaux, entre autres un hôpital général, une maison de miséricorde et un hôpital des orphelins de Saint-Vincent. On reçoit les malades dans le premier; on accueille dans le second les pauvres, mariés ou veufs, et leurs enfans, et on les y occupe à différens travaux; on reçoit et l'on élève les orphelins dans le dernier.

Administration militaire. Valence est le chef-lieu d'un gouvernement militaire et la résidence du capitaine-général de la province du même nom; il portait autrefois le titre de vice-roi; son département, quant au militaire, comprend les royaumes de Valence et de Murcie.

Cette ville a son état-major particulier, composé d'un lieutenant de roi, d'un major, de deux aides-major, d'un capitaine des portes et d'un aumônier. La citadelle a son gouverneur particulier. Le Real, qui est le palais que le capitaine-général occupe, forme un gouvernement particulier, qui est presque indépendant du capitaine-général; il a un gouverneur sous le titre d'*alcayde;* cet officier a son tribunal

particulier, qu'il préside, assisté d'un assesseur, avec un fiscal, un greffier et un alguazil-major.

On y trouve d'autres tribunaux militaires : 1° un tribunal de guerre, composé du capitaine-général, d'un auditeur de guerre, d'un fiscal, d'un greffier et d'un alguazil-major ; 2° un tribunal de l'ordre militaire de Monteza, présidé par le lieutenant-général de cet ordre, et composé de deux assesseurs, d'un avocat fiscal séculier, d'un fiscal ecclésiastique, d'un procureur fiscal, d'un greffier et de deux alguazils; 3° un tribunal de la cour ecclésiastique militaire, composé d'un lieutenant du vicaire-général des armées, de deux assesseurs, d'un avocat fiscal, de deux procureurs fiscaux et d'un greffier; 4° un auditeur de guerre; 5° un auditeur et un ministre de marine.

Administration de la justice. Valence est le siége d'une royale audience, dont le ressort comprend toute la province de ce nom; elle est présidée ordinairement par le capitaine-général, et après lui par le régent; elle est divisée en trois chambres, les deux premières de quatre juges chacune, sous le titre d'auditeurs; la dernière, qui est la chambre criminelle, d'un gouverneur et de quatre juges, avec le titre d'alcades *del crimen.* Ce tribunal a deux fiscaux, un alguazil-major, un secrétaire de l'*acuerdo,* un lieutenant de chancelier, et plusieurs greffiers. La justice y est administrée, dans les tribunaux subalternes, par un corrégidor et deux alcades-major. On y trouve encore des tribunaux d'exception qui y sont assez multipliés. Elle a aussi un capitaine de port.

Municipalité. La municipalité a 1 corrégidor, et, en son absence, 1 alcade-major, 24 régidors, dont la moitié est prise dans la noblesse, l'autre moitié dans la bourgeoisie; 4 députés des communes, 1 syndic-procureur-général, et 1 syndic *personero.*

Édifices publics. Il n'y a peut-être pas de ville en Espagne qui renferme autant d'édifices que Valence. Plusieurs sont remarquables, soit par la richesse de leur décoration, qui n'a pas toujours été dirigée par un goût sévère, soit par une quantité considérable de peintures, dont la plupart sont d'artistes nés dans cette ville. Nous allons en faire connaître les principaux.

El Réal. C'est l'ancien palais des rois, occupé aujourd'hui par le capitaine-général de la province; il est placé hors de la ville, de l'autre côté de la rivière, dans une situation délicieuse, sur une place vaste, belle et bien découverte, ayant en face le pont del Réal; à droite un beau quai fort large qui suit la rivière; à gauche la belle promenade de l'Alameda, et plongeant par derrière sur des campagnes vertes et riantes; on y jouit d'un coup-d'œil superbe; il se présente avec beaucoup de grâce et de noblesse; mais on ne doit point en examiner les détails; on n'y trouverait ni beauté, ni justesse dans l'architecture, ni élégance, ni proportions dans les décorations. C'est un grand corps d'édifice construit vers le commencement du XVe siècle : il est précédé d'une longue galerie qui a été bâtie postérieurement, dont la façade est déparée par le corps principal de l'édifice,

qui la surmonte inégalement par derrière et la termine désagréablement.

Les appartemens intérieurs sont grands, mal distribués et sans ornemens; la galerie est assez belle. On voit dans une des salles de ce palais une suite assez intéressante des portraits de tous les vice-rois et capitaines-généraux du royaume de Valence.

Collége de Santo-Pio-Quinto. C'est une maison de Clercs-Mineurs, située hors de la ville, sur le quai, de l'autre côté de la rivière, entre le pont del Réal et celui de la Trinité, à peu de distance du palais del Réal. La façade de ce collége, vue de loin, produit un grand effet, et donne l'idée d'un superbe bâtiment.

Église de Sainte-Monique. Cette église appartient à un couvent de religieux Petits-Augustins, situé hors de la ville, à l'entrée du faubourg et de la rue de Murviedro. Elle est monstrueuse, comme un grand nombre de celles de Valence, par la grande quantité et la difformité des placards en sculpture dont elle est couverte.

Couvent des Grands-Carmes. Il est situé sur la place de ce nom, *plaza del Carmen.*

L'église est belle et couverte par une voûte bien élancée; elle est ornée de pilastres cannelés de l'ordre corinthien et d'une corniche. Le maître-autel, d'une assez bonne architecture corinthienne, est orné de plusieurs tableaux, entre autres d'une grande Transfiguration du Seigneur, d'une Sainte-Vierge et de quelques autres tableaux plus petits, d'Espinosa; la porte du tabernacle est couverte par un tableau du Sauveur à mi-corps, ouvrage de Joannez, rempli d'expression

et de noblesse. Quelques chapelles de cette église renferment d'assez bonnes peintures, une Conception, un saint François-de-Sienne, un tableau de la Sainte-Vierge, un saint Joachim et une sainte Anne, tous de Gaspard de la Huerta; un saint Martin et une Fuite en Égypte, de Pierre Orrente; un saint Roch, de Orrente; une Sainte-Vierge-de-los-Desemparados, avec une Naissance de Jésus-Christ au-dessous, de Joseph Vergara; un saint Albert, de Conchillos; une sainte Thérèse, de Ribalta; un saint André Corsini, d'Espinosa; un saint Pierre, dans le genre de Joannez. Dans la chapelle qui est à côté du sanctuaire, on voit un mausolée en marbre très-peu orné; il supporte une statue couchée, revêtue de l'habit de l'ordre du Mont-Carmel.

Celle de la Communion mérite une attention particulière. C'est un grand vaisseau long, orné de pilastres cannelés d'ordre corinthien. Le maître-autel, en bois doré, est d'une bonne architecture; les piédestaux des colonnes du premier corps et le tabernacle sont couverts de bas-reliefs; le milieu du premier corps est rempli par un grand tableau du Sauveur du monde, peint par Ribalta; deux portes, qui sont placées aux deux côtés de l'autel, sont couvertes par deux tableaux de saint Pierre et de saint Paul. Les sculptures sont d'un religieux du même couvent, Gaspard, mort en 1644.

La chapelle de Notre-Dame-du-Mont-Carmel est remarquable par le luxe d'ornemens qu'on y a prodigué : elle forme un grand ovale qui se développe avec élégance. Les murs en sont revêtus, jusqu'à

une certaine élévation, de marbre de couleur rose pâle, veiné de blanc. Elle est ornée de douze grandes colonnes cannelées d'ordre corinthien, revêtues de stuc blanc, avec des cannelures dorées dans la partie inférieure, et des chapiteaux dorés. Les entre-deux des colonnes sont remplis par une porte d'entrée, bien décorée, par deux latérales, et par huit statues de grandeur naturelle; celles-ci sont en terre cuite et assez bien exécutées : dix tableaux en bas-relief règnent au-dessus des statues et des portes latérales. La frise et la corniche sont revêtues d'ornemens légers, travaillés avec délicatesse, et dorés. Un grand et beau dôme s'élève dans le milieu; la voûte, ornée de fleurons et de médailles trop massifs, est surmontée d'une lanterne ronde, trop petite, percée de huit fenêtres séparées par des colonnes corinthiennes à chapiteaux dorés. L'autel, dont tous les accessoires sont en marbre de différentes couleurs, est d'une bonne architecture. Un grand tableau de la Sainte-Vierge en remplit le milieu. La porte du tabernacle est couverte par un beau tableau de l'Invention de la statue de la Sainte-Vierge. La sacristie de l'église renferme quelques tableaux parmi lesquels on en remarque un que l'on attribue à Joannez : il représente saint Joseph dans son lit, la Sainte-Vierge lui présentant un bouillon; des groupes, des figures dans des attitudes diverses, et en haut le Père-Éternel avec deux groupes d'anges; c'est un tableau curieux.

Ce couvent a deux cloîtres : le premier est assez grand, carré, d'une architecture gothique, et ouvert par quatre arcs sur chaque face. On voit dans un de

ses angles un tableau de moyenne grandeur et assez bon, dont l'auteur est inconnu, quoiqu'il paraisse moderne : c'est un Jésus-Christ qu'on met au tombeau, avec des groupes de figures; deux autres angles s'ouvrent pour former deux chapelles : la première renferme deux grands tableaux, le combat de David et de Goliath, et David poursuivant son fils Absalon; l'autre a un autel qui est couvert de peintures sur bois, très-anciennes, où l'on trouve de la délicatesse et de l'expression. Le second cloître, plus grand, est également carré; il s'ouvre sur un jardin par huit arcs à chaque face, qui sont soutenus par des colonnes doriques; on voit à ses quatre angles huit grands tableaux qu'on dit être d'Espinosa, et qu'on assure avoir été bons; mais par le peu de soin que l'on a pris pour les conserver, il est impossible d'y rien distinguer.

Couvent de Saint-Sébastien. C'est un couvent de religieux Minimes. Il est au faubourg de Quarte, dans une belle situation, dominant sur une campagne riante et qui se prolonge fort loin.

L'église est d'une architecture simple de l'ordre corinthien ; elle aurait une certaine noblesse si on la dépouillait de quelques ornemens d'une sculpture massive qui en déprécient la voûte et les arcs sur lesquels elle porte. Le maître-autel a quelques mauvais tableaux ; mais si l'on passe derrière le sanctuaire, dans la partie appelée *tras-sagrario* par les Espagnols, on est dédommagé par un petit tableau représentant la Cène, peint par Joannez avec toute la délicatesse et la correction qui distinguent le pinceau de cet artiste. Quelques-unes des chapelles contiennent des

peintures qui méritent d'être vues, surtout l'autel de la Sainte-Vierge. Un petit autel de l'enfant Jésus, appelé *del niñio de la pasion*, a dans ses soubassemens trois tableaux extrêmement petits, une Sainte-Vierge, et les deux autres de l'enfance de Jésus. On en trouve de Vergara dans la chapelle de Saint-Louis; mais ils sont de la jeunesse de ce peintre, et ne répondent point à la réputation qu'il s'est acquise dans la suite.

La croisée s'ouvre du côté droit pour former une chapelle particulière sous l'invocation de saint François-de-Paule. Les deux côtés de cette chapelle sont couverts par deux grands tableaux en médaillon ovale, représentant, l'un saint François-de-Paule, au moment où le pape lui ordonne d'aller en France pour se rendre aux invitations du roi Louis XI; l'autre l'arrivée de ce saint à la cour du roi. Quatre autres tableaux à fresque couvrent les quatre piliers à l'endroit de leur effacement; ils rappellent quatre miracles du même saint; ils sont surmontés des quatre vertus cardinales, de grandeur naturelle, peintes aussi à fresque; une des quatre, la Pureté, est, dit-on, le portrait d'une française, madame Soret, dont le mari était négociant à Valence. Ces peintures, exécutées en 1744, sont de Joseph Llaser. On voit dans le milieu de l'autel un tableau de saint François-de-Paule appuyé sur son bâton : Joannez s'est surpassé dans ce travail; l'illusion y est portée au point qu'on prend le tableau pour une statue, et qu'on croit voir le saint en mouvement pour marcher. Les soubassemens de cet autel sont ornés de deux excel-

lens tableaux du même artiste, représentant deux miracles du saint.

Cette église a une autre chapelle qui fut construite vers l'an 1780, sous l'invocation du bienheureux Bono. L'autel de cette chapelle est orné d'un tableau représentant le bienheureux Bono couché dans un cercueil, entouré de groupes de malades qui implorent son assistance, et de spectateurs attirés par la dévotion ou la curiosité : il est de Sauveur Mariano-Maëlla. Cette chapelle, construite d'après les plans de Martinès, réunit le goût, l'élégance et la magnificence; elle présente un luxe de marbres et de dorures multipliés sans confusion; les divers ornemens qui la décorent sont exécutés avec délicatesse. L'architecture en est bonne, en général.

On trouve encore dans ce couvent quelques tableaux de Conchillos et de Gaspard de la Huerta; et un autre peint par Cadez et venu de Rome en 1791. Le bienheureux Bono y est représenté se donnant la discipline sous l'arc d'un escalier.

Église paroissiale de Saint-Nicolas. Cette église est aussi remarquable par la monstruosité des sculptures dont on l'a confusément surchargée, que par la beauté des peintures qu'elle renferme. La voûte et les murailles en sont couvertes : elles sont à fresque, et retracent les époques les plus intéressantes de la vie de saint Nicolas-de-Bari et de saint Pierre, martyrs, titulaires de l'église; celles du sanctuaire représentent l'instant où des anges introduisent des saints dans le séjour de la gloire. Dans le fond de l'église, au-dessus et à côté de la porte principale,

on voit le portrait du pape Calixte III, qui en avait été curé, et des allégories relatives à l'église romaine. Toutes ces peintures sont de Denis Vidal, disciple de Palomino : on ne peut les voir sans le plus grand intérêt ; mais il faut les considérer séparément; leur ensemble présente une masse confuse qui nuit à la beauté des détails.

Le maître-autel, d'une architecture très-ordinaire, a un grand tableau des deux saints titulaires, peint par Vergara.

Deux petits autels latéraux sont ornés de peintures de Jean de Joannez. On voit sur l'un une Annonciation, une Naissance du Seigneur, une Adoration des rois, un combat de saint Michel avec le Diable, deux processions et une bataille entre les Israélites et les Philistins; on voit sur l'autre autel les docteurs de l'église, les apôtres, quelques martyrs et quelques vierges. Deux autres tableaux placés de chaque côté de la partie inférieure, sont relatifs à la création du monde; et un troisième, placé entre ces deux derniers, représente la formation d'Ève pendant le sommeil d'Adam, au milieu d'un beau paysage. On admire encore une Cène où l'artiste a réuni la beauté de l'invention, la correction du dessin à l'expression des figures et à la vérité du coloris.

On trouve également des peintures excellentes dans la sacristie, ainsi que sur divers autres autels.

Celui de Saint-Pierre, martyr, a un grand tableau du martyre de ce saint, et deux petits, une Naissance du Seigneur et une Nativité de saint Jean-Baptiste, tous d'Espinosa, et dignes de la réputation de

ce peintre. On voit dans la chapelle du Christ un bon tableau de la Sainte-Vierge et des sœurs du Lazare. Un petit oratoire, placé dans un enfoncement, à côté de la porte de la chapelle de la Communion, contient des morceaux précieux, et surtout un tableau de la Vierge veillant l'enfant Jésus pendant son sommeil; et par derrière une sainte Anne qui fait la lecture. Ces peintures sont comme enterrées dans l'épaisseur du mur et dans un lieu obscur : elles échappent aux recherches et aux regards des amateurs; elles mériteraient d'être placées dans un lieu plus apparent.

Église de la Purissima. C'est l'église de l'ancienne maison professe des Jésuites, qui est occupée aujourd'hui par des prêtres et des clers séculiers, sous le nom de séminaire de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

C'est un assez grand vaisseau, orné sans goût et sans élégance. Le maître-autel a un grand tableau de saint Thomas-de-Villeneuve, par Vergara. L'autel latéral de la croisée du côté gauche, a deux tableaux d'Espinosa; un saint Ignace, auquel le Père-Éternel apparaît; et une Sainte-Vierge donnant du fruit à l'enfant Jésus.

La chapelle de Saint-François-Xavier a deux grands tableaux représentant des miracles de ce saint, et plusieurs peintures à fresque qui montrent le saint dans la gloire.

La chapelle de la Conception est ornée également de deux grands tableaux de Conchillos, qu'on a gâtés en voulant les réparer. Chacun de ces tableaux est entre deux statues de marbre blanc, de grandeur

naturelle, qui paraissent être celles de quatre rois; un bas-relief assez délicat est au-dessus de chaque statue. Les parties supérieures sont chargées de sculptures amoncelées jusqu'à la confusion. On est dédommagé cependant du ridicule de cette chapelle par la beauté des peintures à fresque du dôme, qui représentent une Assomption et un saint Stanislas, offrant l'enfant Jésus à la Vierge : elles sont du chanoine Victoria; un tableau de la Conception, avec la Sainte-Trinité, au milieu d'un groupe d'anges qui mettent une couronne sur la tête de la Vierge, occupe le milieu de l'autel : il est de Joannez, et renferme de grandes beautés.

Loge. La Loge est un grand édifice, d'un carré long, situé sur la place du Mercado, et construit en 1482, sous le règne de Ferdinand-le-Catholique. Il servit autrefois de lieu d'assemblée pour le commerce; il fut converti ensuite en une caserne; mais il a été rendu à sa première destination. Le tribunal du consulat y tient ses séances.

La façade, décorée d'ornemens dans le genre gothique, paraît former deux corps d'édifices séparés, l'un sans ornemens, l'autre avec quelques ornemens gothiques aux deux tiers de son élévation. Au-dessus des deux colonnes on a placé de deux en deux une suite de médaillons renfermant en bas-relief des bustes de rois et de reines. Cette façade se termine par des créneaux élevés, qui ont la forme de couronnes royales.

Un escalier de quelques marches, assez large, conduit dans une grande salle d'un carré long, dont l'en-

semble est simple, mais noble; elle a environ 80 pieds de long sur 50 de large. Tout y est dans le genre gothique et de la plus grande délicatesse. Cette salle sert aux traités et à la conclusion des marchés pour la vente de la soie.

Une pièce voisine, construite également dans le même goût et avec la même délicatesse, contient la chapelle. Elle conduit à deux salles, dont l'une sert au tribunal du consulat, l'autre aux assemblées du commerce.

Église paroissiale de Saint-Jean del Mercado, sur la place del Mercado, vis-à-vis de la Loge.

Elle forme un vaisseau grand et spacieux, dont la voûte est très-plate. L'architecture, la frise et la corniche sont couvertes d'une multiplicité ridicule et confuse d'ornemens en stuc d'une sculpture grossière et de mauvais goût; les statues des douze enfans de Jacob, qui furent les chefs des douze tribus d'Israël, adossées aux pilastres, sont encore plus mauvaises.

Ces ornemens contrastent singulièrement avec les peintures admirables dont cette église est enrichie dans toutes ses parties; dès qu'on les aperçoit on oublie tout pour en parcourir les beautés.

Les médaillons placés au-dessus des arcs des chapelles contiennent des peintures à fresque, allégoriques à la vie de saint Jean-Baptiste et de saint Jean-l'Évangéliste, titulaires de l'église.

A la naissance de la voûte, on voit aussi des peintures à fresque allégoriques aux dons du Saint-Esprit; et par-dessus, entre les lunettes des croisées, les douze apôtres assis sur des groupes de nuages.

Toute la voûte de la nef est également peinte à fresque; le sujet principal est Dieu sur son trône, entouré de tous les ordres de la hiérarchie céleste. On y distingue entre autres un saint Vincent Ferrier, avec des ailes, en attitude de prendre le vol, par une allusion à l'ange de l'Apocalypse, et plusieurs saints de l'Espagne, surtout du royaume de Valence. Les autres parties sont remplies par différens sujets, dont plusieurs sont tirés de l'Apocalypse. A une extrémité, on voit une bataille de saint Michel et des anges contre Lucifer et ses adhérens. Ces peintures sont d'Antoine Palomino, qui y a développé tout le talent d'un artiste et les connaissances d'un savant.

On retrouve le même pinceau et les mêmes beautés dans le sanctuaire; Palomino en a couvert la voûte de peintures à fresque, dont le sujet principal est une Sainte-Trinité au milieu de la gloire, avec des groupes d'anges, de patriarches et de saints.

Le maître-autel, en bois doré, est d'une exécution médiocre; il est orné de quinze petites statues, de Muños, sculpteur peu connu du XVIIe siècle : aux deux côtés de l'autel on voit deux bons tableaux de Palomino.

On trouve encore des peintures excellentes dans les chapelles de cette église, un saint François-de-Paule, un tableau de tous les saints, un baptême de Jésus-Christ, tous trois de Vincent Bru; et surtout quelques petits tableaux anciens, mais excellens, d'un peintre inconnu : on y remarque encore la chaire de cette église; elle est en marbre blanc, à panneaux de marbre bleu et blanc, avec des bas-reliefs, des guir-

landes, des vases, des têtes, des chérubins et autres ornemens en sculpture, assez bien exécutés : ils sont de Ponzanelli.

La chapelle de la Communion, où l'on n'a ménagé ni le stuc ni la dorure, semble divisée en trois parties. La première est une espèce de vestibule orné de trois grands tableaux; la seconde est une espèce de croisée surmontée d'un dôme peint à fresque; la troisième, qui est proprement le sanctuaire, a un grand tableau de chaque côté. L'autel est orné de deux tableaux, une Sainte-Vierge et une Cène; celui-ci est d'Étienne Marc : les connaisseurs l'admirent.

École Pie. C'est une maison de prêtres de la Doctrine chétienne; elle a été bâtie, vers le milieu du XVIII[e] siècle, par les soins et aux frais d'André Mayoral, archevêque de Valence; elle est sur une petite place pratiquée sur l'emplacement de maisons qu'on a abattues, mais trop étroite pour la largeur de l'édifice, dont la façade a deux corps d'architecture, l'un ionique, l'autre corinthien : elle est d'un très-mauvais goût.

L'église forme une vaste et superbe rotonde qui, dans tout son pourtour, est composée de trois corps d'architecture. Quoiqu'elle se présente d'une manière imposante et majestueuse, sa disposition paraît cependant moins convenir à un temple de prières qu'à un cirque ou à tout autre établissement profane.

Le maître-autel est composé de quatre colonnes de marbre vert de Cervera, d'ordre corinthien; il a dans le milieu un grand tableau de saint Joachim, par Vergara.

Huit autels placés sous les arcades du premier corps, sont ornés de quelques tableaux de Vergara, de Planès et de Camaron.

Couvent de la Mercy. On y entre par un petit vestibule dans lequel est placé un grand tableau de Vergara, représentant la Sainte-Vierge au milieu des nuages, et entourée de groupes d'anges, de séraphins et de têtes de chérubins; saint Pierre Nolasque, un pape, un roi et une multitude de moines, de religieuses, de peuple et d'esclaves, sont à genoux.

Le cloître est carré, d'une grandeur moyenne, et d'une bonne architecture.

La partie intérieure est riche en peintures. Le mur est recouvert, jusqu'à la hauteur de cinq pieds, de carreaux de faïence, où l'on a peint divers sujets de caprice; parmi les tableaux qui règnent autour de cette partie, on en remarque peu de bons; il y en a qui contiennent les portraits de quelques hommes illustres de l'ordre de la Mercy; la plupart sont historiques et peints par Paul Pontons. On en distingue deux petits: l'un, exécuté dans le genre de Ribalta, représente un crucifix, avec différentes figures; l'autre un Christ mort avec la Vierge à ses pieds. Les lunettes sont également couvertes de tableaux, de Vergara, contenant la vie de saint Pierre Nolasque.

L'église est simple et ornée de plusieurs tableaux : dans le nombre on en distingue un d'Espinosa.

On voit dans une grande chapelle, du titre de Saint-Jean-de-Latran, cinq grands tableaux sur des sujets relatifs à la fondation de cette chapelle : ils sont, les uns de Jacques Donoso, les autres de Pontons.

On y voit encore le Mausolée de Philippe de Guimeran, religieux de cette maison; il est de marbre blanc et d'une bonne exécution.

Cette église a encore quelques autres peintures médiocres, un martyre de saint Sérapion, de Sébastien Conca; un grand tableau d'Espinosa.

Couvent des Grands-Augustins. Il est à l'entrée de la ville, à côté de la porte de Saint-Vincent.

L'église est précédée d'un grand portique qui s'ouvre par trois grands arcs, séparés par six pilastres d'ordre dorique; le portail est orné de quatre colonnes du même ordre, avec une statue de saint Augustin dans une niche.

Elle est assez grande et d'une belle architecture. Ce monument est déparé par un amas confus et choquant de sculptures grossièrement travaillées.

Le sanctuaire est fermé par une belle balustrade, dont les tables sont de marbre blanc, et les balustres de marbre jaune et blanc; le maître-autel est de mauvais goût.

Une chapelle, sous l'invocation de Notre-Dame-de-la-Corréa, est précédée d'un vestibule carré, orné de pilastres d'ordre dorique, avec deux grands tableaux; ce vestibule est surmonté d'un petit dôme porté sur quatre arcs, dont les quatre angles ont des peintures à fresque. L'autel n'a rien de remarquable.

Cette église renferme quelques bonnes peintures, un saint Joseph, d'Espinosa; un saint Louis Bertrand, du même peintre; une Vierge de douleurs dans la chapelle de ce nom: celle-ci est une peinture ancienne, mais où l'on trouve beaucoup d'expression. On voit

encore dans la sacristie un saint Thomas-d'Aquin, un saint Janvier, une sainte Thérèse, un saint Antoine, une Annonciation, une Résurrection, une Ascension, une Conception, une Naissance de Jésus-Christ, une Adoration des rois, une Venue du Saint-Esprit : les quatre premiers sont du chevalier Maxime, ou au moins dans son genre. Les autres sont excellens, ils sont de Joannez; les trois derniers surtout réunissent les plus grandes beautés.

La chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, qui est dans un des deux cloîtres du couvent, forme une croix à branches égales, dont deux extrémités vont se terminer à deux chapelles, et les deux autres à deux portes d'entrée. Son dôme est bien éclairé; la naissance de la voûte est couverte de peintures à fresque. L'autel de Notre-Dame-de-Grâce, à l'extrémité d'une des branches de la chapelle, n'a rien de remarquable. L'autel de la Communion a un grand tableau de Jésus de Nazareth. Aux deux côtés de la porte d'entrée, on voit sur le mur, dans deux médaillons, les portraits des rois Henri II et Ferdinand IV, avec des inscriptions en l'honneur de ces princes. Cette chapelle est construite avec goût et décorée avec élégance. Les peintures sont de Vergara, et les sculptures du frère de ce peintre.

Couvent de San-Francisco. C'est un couvent de Cordeliers, il est bâti sur l'emplacement de l'ancien palais des rois maures, qui fut donné à l'ordre de Saint-François par le roi Zeit-Abu-Zeit, lorsque ce prince se convertit à la religion chrétienne, après la conquête de Valence, et qu'il prit le nom de Vincent

Velvis. Un tableau du chanoine Victoria, conservé dans la sacristie, représente ce fait historique.

Le portique est orné de peintures à fresque, par Villa Nueva, religieux de cette maison.

L'église forme un grand vaisseau d'une architecture à moitié gothique. Elle renferme, ainsi que la sacristie et plusieurs chapelles attenantes, quelques tableaux assez bons de l'école valencienne.

Le cloître de ce couvent mérite une attention particulière.

Il forme un carré fort long, qui, au milieu de sa longueur, est divisé en deux parties par une galerie transversale, ouverte par des arcades qui donnent sur deux jardins couverts de palmiers et d'orangers; un beau pavillon octogone couvre un puits et orne le milieu d'un de ces jardins.

Collége du Patriarche. Ce collége fut fondé, en 1586, par Jean de Ribera, sous le nom de *Corpus Christi;* mais on le désigna par celui de la dignité dont son fondateur était revêtu [1].

C'est un édifice très-étendu, situé en partie sur une petite place qui porte son nom; l'église est grande, mais d'un mauvais goût d'architecture.

Le maître-autel est rempli par un grand tableau, derrière lequel est placé un crucifix de grandeur

[1] Jean de Ribera, natif de Séville, après avoir été professeur en théologie dans l'université de Salamanque, et évêque de Badajoz, devint patriarche d'Antioche, capitaine-général du royaume de Valence, et archevêque de la même ville. Il y mourut en 1611.

naturelle, qu'on vénère beaucoup à Valence; on ne le découvre qu'une fois la semaine; on y met la plus grande pompe; on fait disparaître d'abord le tableau, ensuite successivement quatre rideaux qui couvrent le crucifix, et cela avec une si grande lenteur, qu'il est impossible d'apercevoir aucun mouvement. Pendant ces préparatifs, on chante le *Miserere;* et, à la fin de ce psaume, le crucifix se trouve entièrement découvert.

Si l'architecture de cet édifice n'a rien qui pique la curiosité, on ne voit pas sans intérêt les belles peintures à fresque qui couvrent ses murailles, ses voûtes et son dôme, et les tableaux importans de Riballa, de Vicensio et d'autres peintres valenciens, qui sont répandus dans les chapelles et la sacristie.

Douane. La Douane est un grand et beau bâtiment, de construction moderne, terminé en 1760, sous le règne de Charles III, et situé sur la place Saint-Dominique.

Cet édifice est beau, bien exécuté, et se présente avec noblesse; c'est un des plus beaux édifices de Valence ; il mériterait d'être isolé : son développement en serait plus agréable; mais il est appuyé par derrière et par un côté sur des maisons voisines, qui lui font perdre l'air de grandeur qu'il aurait s'il était seul.

Couvent del Remedio, dans le faubourg, hors de la porte de Mer : il appartient aux Trinitaires.

L'église renferme trois mausolées de la maison de Moncada, parmi lesquels un seul mérite qu'on s'y arrête, celui de Jean de Moncada et de la dame de

Villaragut, son épouse. Ce monument en marbre blanc, et bien exécuté, est du commencement du XVIe siècle.

Couvent de Santo-Domingo. Ce couvent est sur la place du même nom; il appartient aux religieux de l'ordre de Saint-Dominique.

On y distingue deux façades, celle du couvent et celle de l'église.

La façade du couvent, simple, mais agréable, est de brique, peinte en blanc. Ce portail conduit à un vestibule, soutenu par plusieurs colonnes, d'où l'on parvient jusqu'au cloître.

La sacristie renferme quelques bons tableaux de Ribalta.

La façade de l'église est à côté de celle du couvent; elle n'a d'autres ornemens que le portail, composé de deux corps d'architecture.

Une tour très-haute s'élève à une extrémité de cette façade; elle est carrée, et se termine par une terrasse entourée d'une balustrade : de cette terrasse s'élève une seconde tour ornée de deux colonnes doriques, une troisième tour s'élève au-dessus de la seconde; elle est ornée de pilastres également d'ordre dorique : elle se termine par une lanterne exécutée avec délicatesse. Cette tour est un des plus beaux morceaux d'architecture de Valence; elle est construite avec goût, et se développe avec élégance.

L'église forme un grand vaisseau à une seule nef; elle est surchargée d'une multitude de sculptures massives et inutiles, sans goût ni grâce; mais on

trouve dans les chapelles plusieurs bons tableaux de différens maîtres, entre autres plusieurs peintures de Vergara, un ermite, qu'on dit être de l'Espagnolet; une sainte Anne avec la Sainte-Vierge dans ses bras; et saint Joachim, tableau excellent d'Espinosa; quelques bons tableaux, que l'on attribue à Joannez, dans la chapelle de Saint-Joseph : le dôme de cette chapelle est couvert de peintures à fresque.

Il y a de chaque côté de la nef deux chapelles d'une grandeur si extraordinaire, qu'elles semblent comme deux églises particulières : l'une d'elles est précédée d'une chapelle particulière, appelée la chapelle *de los Reyes* ou *des Rois*, fondée par Alphonse v, roi d'Aragon, construite dans le genre gothique, et d'une agréable simplicité; on y voit un magnifique mausolée de Rodrigue de Mendoza, marquis de Zenète, et de Marie de Monseca, sa femme; il est de marbre blanc: les ornemens sont de bon goût.

Cette église secondaire conduit à la chapelle Saint-Vincent Ferrier, qui occupe la moitié de la longueur, et qui est construite depuis peu de temps. On a étalé ici un luxe en marbres de toutes les espèces.

Temple. Cette maison fut construite après le tremblement de terre de 1748, qui détruisit le château de Monteza; elle fut destinée à être dorénavant le chef-lieu de l'ordre militaire de ce nom, et à servir de demeure aux religieux de cet ordre, qui l'occupent aujourd'hui; elle est située à côté de l'ancienne porte du Cid.

La façade de l'église est simple, mais élégante et noble; elle paraît cependant déparée par la position

18.

des deux tours qui sont reculées un peu trop dans l'intérieur de l'édifice.

Trois portes conduisent à un beau portique, qui est comme divisé en trois parties par des arcs élancés; l'on entre dans l'église par trois portes correspondantes à celles de la façade.

L'église est d'une grandeur moyenne; elle a été construite sur les dessins et sous la conduite de Michel Fernandez. L'architecture en est simple et noble : c'est peut-être la plus belle église de Valence : on y voit des peintures à fresque de Joseph Vergara; des tableaux de Camaron; une Trinité et une Assomption, de Vergara; une Cène dans le genre de Van-Dych, et un portement de Croix assez semblable au Pasmo de Sicilia, de Raphaël : on y voit encore deux médaillons sculptés renfermant l'un le buste de Jacques II, roi d'Aragon, fondateur de l'ordre de Monteza, avec cette inscription : *Jacobus II, Aragoniæ rex, Monteziæ donator*; l'autre le buste du roi Charles III, avec ces mots : *Carolus III, Hisp. rex, à fundamentis erexit, dotavit.*

L'église paroissiale de Saint-Sauveur a un crucifix qui passe pour miraculeux, et pour lequel les habitans de Valence ont beaucoup de dévotion. On voit dans cette église deux tableaux relatifs à l'histoire de ce crucifix, de Jean Conchillos.

Eglise paroissiale de San-Estevan ou *Saint-Étienne*. Elle n'a aucun ornement extérieur, et ne se distingue que par quelques peintures dans le genre de

Joannez, et une belle Cène peinte, dit-on, par Espinosa.

L'église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, qui appartient à l'ordre de Malte, fut construite vers la fin du XIIIe siècle, par l'impératrice Constance, qui s'était retirée à Valence après la prise de Constantinople par les Turcs; cette princesse y choisit le lieu de sa sépulture, et on lit encore près du bénitier l'inscription suivante : *Aqui yace doña Constanza, Augusta Emperatriz de Grecia.* Valence paraissait destinée à donner un asile aux princesses grecques détrônées : Constance s'y était retirée dans le XIIIe siècle, après la perte de son empire; Irénée, comtesse de Lascaris, infante de Grèce, et parente de Jacques II, roi d'Aragon, s'y retira dans le siècle suivant, après avoir perdu ses États : elle est aussi enterrée dans cette église. On y voit deux belles peintures représentant la bataille de Lépante, par Joseph Garcia, exécutée avec autant de goût que d'intelligence; et un bon tableau de saint Joachim, sainte Anne et la Sainte-Vierge dans son enfance, par Ribalta; un Christ, avec deux enfans qui pleurent, par Jules Capuz, au commencement du XVIIIe siècle : il est d'une belle exécution.

L'église de la Congrégation appartient aux oratoriens. Sa façade, construite en briques sur le plan du P. Tosca, prêtre de cette congrégation, malgré la mauvaise exécution des bas-reliefs du portail, produit un assez bel effet, et décore la place sur laquelle elle est située. L'église n'a qu'une nef, d'architecture composite, avec un dôme bien éclairé et orné de pilastres cannelés et de quelques dorures légères. Cet édifice n'a

ni grâce ni élégance; les ornemens sont sans goût et déparent l'architecture. On y voit quelques statues d'Ignace Vergara, et trois tableaux de Joseph Vergara son frère; une Sainte-Vierge, d'un des disciples de Léonard-de-Vinci; un saint Joseph, d'Espinosa; un saint François-de-Sales, de Gaspard de la Huerta, et des peintures de Ricarte et de Vergara.

Eglise de Sainte-Tècle. C'est l'église d'un couvent de religieuses de la rue de la Mer. Elle n'a de remarquable que la décoration d'une grotte dans laquelle on dit que saint Vincent souffrit le martyre. Ce sujet est représenté dans un bas-relief en marbre blanc. Au fond de la grotte on voit une statue de saint Vincent, d'une bonne sculpture : elle est venue d'Italie.

Église paroissiale de Sainte-Catherine. Elle est située à l'extrémité de la place du même nom, dans un endroit très-resserré, où s'ouvre une porte qui conduit derrière le sanctuaire, tandis que la porte principale est dans une rue très-étroite. L'angle qu'elle fait à l'extrémité de la place Sainte-Catherine est flanqué d'une tour élevée toute en pierres de taille, et de figure hexagone; elle a cinq corps d'architecture, séparés chacun par un cordon faisant saillie; les ornemens sont massifs, excepté ceux du cinquième rang, qui sont travaillés avec assez de délicatesse, et distribués avec goût. Dans une inscription qu'on lit sur le premier corps, on appelle *somptueuse* cette tour, que d'ailleurs on prise beaucoup dans le pays.

L'église est d'une architecture gothique qui avait de la noblesse; mais on l'a gâtée en y adaptant des ornemens en stuc d'un très-mauvais goût. La voûte

est belle, bien élancée, et aussi dans le genre gothique.

On a respecté les deux nefs latérales; on leur a laissé leur ancienne forme et leur simplicité gothique : elles en sont plus nobles et plus belles.

Les peintures anciennes des chapelles ont été remplacées par des modernes; des tableaux de Ribalta ont été détruits : on n'a conservé qu'une Résurrection des morts, ainsi que deux autres tableaux dans la chapelle de Saint-Éloi, qu'on a plaqués sur le mur. Il suffit de les voir pour regretter les autres; ils seront un monument du mauvais goût et de la barbarie de ceux qui ont présidé à cette prétendue restauration.

L'Hôtel de la Députation, dans la rue de los Cavalleros, est un bâtiment irrégulier qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir été le lieu où se tenaient autrefois les états du royaume de Valence. La royale audience y tient aujourd'hui ses séances.

La décoration des plafonds de quelques salles de cet hôtel peut exciter la curiosité : plusieurs sont travaillés avec délicatesse, et, en général, quoique très-anciens, ils ont conservé leur fraîcheur.

La salle où les états s'assemblaient mérite surtout d'être vue; elle est encore dans son entier. On ne peut y entrer sans éprouver un sentiment de respect pour l'ancien usage auquel elle servait. Les peintures à fresque, dont les murailles sont couvertes, représentent l'assemblée des états; les trois ordres y sont réunis; ceux qui les composaient y sont, à leur rang, revêtus de leurs habits de cérémonie, et désignés

d'une manière qui fait reconnaître aisément chaque individu. C'est le seul monument qui reste de cette précieuse liberté dont les Valenciens jouiraient peut-être encore, sans le parti qu'ils prirent dans la guerre de la Succession.

Chapelle de Notre-Dame-de-los-Desemparados, située derrière la cathédrale. Sa façade principale est dans une rue très-étroite, et cachée sous la masse ridicule d'une galerie en forme de pont, qui établit une communication entre cette chapelle et la cathédrale. La façade latérale, au contraire, est sur une place, et décorée d'une manière assez agréable. Le dôme, qui s'élève au-dessus de l'édifice, forme une espèce de couronnement à cette façade. Celle-ci est surmontée par une lanterne qui la termine agréablement.

L'architecture intérieure de cette chapelle est bonne; les ornemens y sont distribués avec goût : on y voit des peintures à fresque, entre autres une Sainte-Trinité sur un trône de nuages, avec tous les ordres de la hiérarchie céleste : ces peintures, d'une très-bonne exécution, sont d'Antoine Palomino. On aurait bien dû cependant supprimer l'inscription fastueuse et déplacée qu'on a mise en dedans sur la porte principale : *Non est inventum tale opus in universis regnis.*

La tour de Miquelete, que l'on voit à côté de la porte principale de la cathédrale, est de la plus grande simplicité et d'une grosseur monstrueuse; sa figure est octogone, et sa circonférence est égale à son élévation. Elle est terminée en terrasse et surmontée

par une tourelle d'une petitesse infinie, qui contraste ridiculement avec son énorme volume.

Cette tour, qui n'est ni belle ni agréable, écrase l'église et nuit au développement de son portail. Elle s'avance beaucoup dans une rue voisine, déjà très-resserrée, et gêne la communication dans la partie de la ville la plus fréquentée. Elle n'a pas seulement le mérite de cette antiquité qui peut seule faire respecter un monument aussi inutile.

Cette critique déplaira peut-être aux Valenciens, si prévenus en faveur de cette tour, qu'ils ne peuvent l'entendre blâmer sans prendre de l'humeur; mais leur ville renferme déjà tant d'autres objets précieux, qu'un monument de moins doit peu leur importer.

Du haut de cette tour la vue se promène sur les belles campagnes dont Valence est environnée; mais elle n'est pas le seul endroit d'où l'on peut se procurer le même agrément; il y a beaucoup de clochers, de maisons qui ont des tours, des terrasses, des belvéders; celui du comte de Carlet offre le même point de vue.

Eglise cathédrale. La cathédrale, ou au moins l'église qui la précéda sur le même emplacement, fut, selon l'opinion la plus commune, un temple de Diane sous les Romains, un temple consacré au Christ sous les Goths, une mosquée sous les Maures, et, de nouveau, un temple chrétien sous l'invocation de l'apôtre saint Paul, après la conquête de Valence par le Cid; les Maures ayant reconquis cette ville, la convertirent encore en mosquée, et Jacques-

le-Conquérant, roi d'Aragon, devenu le maître de Valence, y rétablit le culte catholique; il en fit l'église principale de cette ville, sous le titre de la Vierge. Elle fut agrandie, en 1262, par André de Albalud, archevêque de Valence; son dôme fut construit, en 1404, aux frais du chapitre. Enfin le pape Alexandre VI la fit agrandir de nouveau à ses frais.

C'est un grand bâtiment sans façade, irrégulier dans toutes ses parties, qui n'a au-dehors ni beauté, ni grandeur, ni majesté. Sa face principale, placée à l'extrémité de la rue de Sarragosse, est un assemblage confus de bâtimens informes. Elle a trois portes; les deux latérales sont dans le genre gothique, et s'ouvrent dans les deux prolongemens de la croisée; la porte principale fait face au maître-autel. Celle-ci est ornée d'un portail construit au commencement du XVIIIe siècle, sur les plans de Corrado Rodulpho, et qui, contre toutes les règles de l'architecture, forme un enfoncement demi-circulaire. La tour dont nous avons parlé fut la cause de cette difformité: elle a gêné l'architecte et rendu l'édifice ridicule.

Ce portail a trois corps d'architecture; le premier, d'ordre corinthien, est orné de statues de saints placées dans des niches; elles sont d'une exécution médiocre; un chiffre de la Vierge, accosté de groupes d'anges en bas-relief, est placé au-dessus de la porte: c'est un bon morceau d'Ignace Vergara. On voit sur le second corps, aussi d'ordre corinthien, les statues de saint Vincent Ferrier, de saint Vincent, martyr, de saint Laurent et de saint Louis Bertrand.

Le troisième consiste en une Assomption accostée de deux médaillons en bas-relief, par Rodulpho, d'une bonne exécution. On a fermé ce portail par une grille de fer demi-circulaire, portée sur un appui de marbre et bombée en dehors; ce qui forme une enceinte circulaire assez agréable qui répare un peu l'enfoncement du portail.

L'église est d'une construction gothique, à laquelle on a ajouté, à la fin du dernier siècle, des ornemens d'ordre corinthien. Elle a trois nefs, dont les voûtes sont soutenues par des piliers carrés, ornés de pilastres cannelés; celle du milieu est plus élevée et plus large. Les voûtes des nefs latérales sont très-plates et très-basses. Une plus grande élévation aurait donné plus de majesté à ce temple.

Le chœur est vaste; il a deux rangs de stalles séparées par des colonnes corinthiennes; il est fermé, du côté du sanctuaire, par une belle grille de bronze doré. Le côté que les Espagnols appellent *Trascoro*, a en dehors une décoration particulière. On y voit des tableaux d'albâtre sur divers sujets d'histoire sainte, les uns en bas-relief, les autres en demi-relief, dont plusieurs sont exécutés avec délicatesse. Le sanctuaire est de la même élévation, de la même largeur et de la même architecture que la grande nef.

Cette église est agréable à la vue; mais les stucs et les dorures dont on l'a décorée détruisent la grandeur imposante qui doit être le caractère d'un temple religieux : ces ornemens, en général très-délicats, conviendraient mieux à un musée qu'à une église : ils sont également multipliés dans les chapelles; mais ils

y font un meilleur effet : ils donnent à celles-ci un air d'élégance que ne comporte pas la sévérité d'architecture d'une église.

La chapelle de Saint-Pierre, ou de la Communion, contient un assemblage confus d'ornemens sans goût; on doit cependant remarquer les peintures à fresque qui sont au dôme : on y trouve des attitudes gracieuses et une perspective agréable; mais le coloris en est faible. Quelques autres peintures à fresque, relatives à la vie de saint Pierre, couvrent d'autres parties de cette chapelle; elles sont d'Antoine Palomino. Un Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre, et une Conception, placés sur l'autel, sont du même peintre : deux tableaux couvrent les côtés de la chapelle; mais rien n'approche de la beauté d'une figure du Sauveur, qui est placée sur la porte du tabernacle : elle est de Joannez.

Cinq autres chapelles, restaurées et décorées à la moderne, se ressemblent toutes. Elles sont grandes, bien éclairées, surmontées de beaux dômes, ornées de stucs et de pilastres corinthiens de la même matière. On voit dans la chapelle de Saint-Thomas-de-Villeneuve un tableau de Romaguerra. Dans celle de Saint-François-de-Borgia, trois tableaux représentant, l'un le motif qui détermina ce saint à quitter le monde, l'autre l'instant de sa séparation d'avec sa famille, et le troisième, un miracle qu'il opéra après sa mort; le premier est de Maëlla, les deux derniers de Goya.

La chapelle sous l'invocation de Saint-Sébastien est d'une construction différente. On y voit un tableau du martyre de saint Sébastien, un Sauveur donnant

sa bénédiction, une Annonciation, une Visitation, et une Nativité; ils sont tous de Pierre Orente, et d'une exécution qui ne dément point la réputation de ce peintre. Deux mausolées de marbre blanc décorent les côtés de cette chapelle; ils renferment le corps de Diego de Covarrubias, chancelier de la couronne d'Aragon, mort en 1607, et celui de Marie Diaz, son épouse.

Parmi les peintures qui ornent la cathédrale, on remarque au-dessus des fonts un baptême de Jésus au Jourdain, accompagné d'anges et de séraphins, par Jean Joannez; les têtes y sont rendues d'une manière supérieure.

Le maître-autel de cette église, construit en 1498, est tout en argent, et divisé en compartimens, renfermant des tableaux en relief, aussi en argent, sur divers sujets de la vie de J.-C. et de la Vierge. La statue de la Vierge, tenant son fils dans ses bras, est plus grande que nature; elle est également d'argent, ainsi que les anges. Les portes qui ferment cet autel sont en bois et couvertes de peintures de l'école de Léonard-de-Vinci, exécutées en 1506, par Paul d'Arégio et François Neapoli; elles représentent des traits de la vie de J.-C. et de celle de la Vierge: les figures sont de grandeur naturelle. On retrouve ici tout ce qui peut caractériser le pinceau des plus grands maîtres, le feu et la justesse de l'invention, l'exactitude et la correction du dessin, la beauté et les justes proportions du coloris, la vivacité de l'expression, le moelleux des draperies, et un ensemble imposant dans la réunion des figures; ce qui fit dire

au roi Philippe IV : *Si l'autel est d'argent, ses portes sont d'or.*

Le trésor de cette église contient des choses précieuses. Les vases sacrés, et tous les objets destinés au service divin, sont d'argent, et la plupart d'un travail délicat; on distingue surtout les statues en argent, de saint Vincent Ferrier, de saint Louis, évêque, de saint Thomas-de-Villeneuve, un grand et superbe calice d'agate; mais rien n'égale la richesse du tabernacle; il a 8 pieds 8 pouces de hauteur; il est d'argent doré, et pèse 424 marcs; le travail en est gothique, et l'exécution de l'an 1452; il est enrichi de diamans et d'autres pierres précieuses : on y voit entre autres une petite statue de saint Michel toute en diamans; la partie où l'on place l'hostie est en or, et pèse 16 marcs.

Antiquités. Les antiquités de Valence se réduisent à des inscriptions romaines et à des fragmens de statues et de pavés antiques. On les a transportées dans cette ville des lieux voisins. Elles seraient plus nombreuses si, lorsque l'on construisit le pont de Serranos, on n'eût eu la barbarie de jeter dans ses fondemens une grande quantité de pierres qui contenaient des inscriptions et d'autres fragmens d'antiquités.

Un obélisque en pierres de taille est élevé à peu de distance de la ville, sur le bord de la rivière. On y voit deux pierres antiques qui contiennent des inscriptions, et on lit sur une troisième l'époque où ces pierres furent trouvées.

Les plus beaux restes d'antiquités sont dans deux

salles du palais archiépiscopal, voisines de la bibliothèque : elles renferment des fragmens de statues trouvés depuis peu à Puzol et au Puch, des têtes, des bras, des troncs, quelques statues presque entières. Tous ces fragmens sont d'une très-bonne exécution. Il est fâcheux que l'on se soit cru obligé de les mutiler pour cacher les marques de leur sexe : c'est à l'archevêque Don Francisco Fabian y Fuero, sans doute peu amateur de la belle antiquité, que l'on doit une opération ridicule qui a dégradé ces morceaux précieux.

La seconde salle renferme des urnes, des vases et des lampes sépulcrales en terre; ils ont été trouvés dans les mêmes endroits; les uns sont entiers, quelques autres ne sont que des fragmens. On y voit aussi un médailler qui contient plus de 6,000 médailles, la plupart romaines, d'autres grecques; il y en a un petit nombre puniques, et quelques autres, en très-petite quantité, avec des caractères inconnus : on les croit, sans aucun motif certain, des premiers temps de l'Espagne; il y en a aussi beaucoup de modernes; elles sont presque toutes en bronze et en cuivre; il y en a d'argent et d'or : ces dernières sont peu nombreuses.

Le pavé de cette salle mérite une attention particulière; il est formé de pavés antiques, découverts au mois de février 1777, à trois cents pas nord-ouest de la ville de Puch, entre Valence et Murviedro; les uns étaient entiers, d'autres n'étaient plus que des fragmens. On les détacha avec soin, et on les plaça sur le pavé de cette salle, où l'on veille à leur

conservation. Ils présentent différentes mosaïques, formées par de petites pierres de trois ou quatre lignes de diamètre, enchâssées artistement. Ils sont distribués en sept carrés, dans chacun desquels on a figuré des médaillons et divers dessins : ces compartimens sont en bleu sur un fond blanc. On remarque dans un des carrés une imitation du pavé de Bacchus, découvert à Murviedro, et dont il restait à peine des vestiges; on le copia sur un dessin qu'un prêtre de cette ville en avait conservé; on l'exécuta avec une telle exactitude et avec tant d'art, qu'on n'aperçoit aucune différence entre cet ouvrage moderne et celui des Romains. Dans un autre on voit un Neptune assis dans un char, tenant un fouet d'une main, et de l'autre un trident et les rênes des chevaux; le char est tiré par deux chevaux marins qui paraissent galoper.

On voit encore dans la même salle d'autres pavés dont on n'a pu conserver que des fragmens. Les uns servent de bordure et d'ornement aux pavés précédens. On y a représenté un tigre, des poissons, des oiseaux, des maisons, des fleurs, des fleurons, exécutés avec délicatesse. Il y en a surtout cinq plaqués sur du bois et renfermés dans une armoire; on y voit des oiseaux, des fruits et des fleurs, représentés sous différentes couleurs, et dont l'exécution est très-délicate; ils sont peut-être les plus précieux de tous. La plupart de ces pavés se trouvent gravés dans mon ouvrage intitulé *Description de la Mosaïque d'Italica.*

Un monument dont on n'a jamais parlé fixa mon

attention à Valence : ce sont les armoiries de l'ancienne famille de Cabanillas, aujourd'hui éteinte : elles sont placées sur la porte de la maison du comte de Casal, près de l'église de Saint-Jean-del-Mercado; les supports sont deux jeunes filles que deux mains tiennent comme suspendues par les cheveux. Suivant la tradition qui a conservé le souvenir de l'événement qui fut l'origine de ces supports, François 1er, fait prisonnier à la bataille de Pavie, passa à Valence, et logea dans cette maison, où il vit deux jeunes demoiselles, et désira danser avec elles; ces demoiselles refusèrent, et prirent la fuite; le père, nommé *Cabanillas*, flatté de l'honneur que François 1er voulait leur faire, courut après elles pour les ramener; mais ayant encore refusé, il les prit par les cheveux, une de chaque main, et les conduisit ainsi au monarque. Une autre tradition rapporte le fait d'une manière opposée : on prétend que François 1er dansait avec les demoiselles, lorsque le père les entraîna par les cheveux hors de la salle où elles étaient. Dans le premier cas, les demoiselles auraient été bien sauvages et peu sensibles à la galanterie d'un souverain; dans le second, le père aurait été assez brutal et peu reconnaissant de l'honneur que voulait lui faire un des plus grands monarques de son siècle.

Promenades. Parmi les belles promenades de Valence, on doit distinguer les allées de Brio, celles de Mont-Olivet, et surtout l'Alaméda, qui est sans contredit la promenade la plus magnifique qu'il y ait peut-être en Europe. Elle s'étend hors de la ville

à l'est depuis le pont del Réal jusqu'à celui de la mer, dans un espace de 1,800 pieds. Elle est garnie tout autour de bancs de pierre, et ombragée par des ormes, des peupliers, des platanes, des orangers, des citronniers et par un grand nombre d'arbres transplantés de l'Amérique méridionale, qui y développent les mêmes beautés que dans leur sol natal. Un beau trottoir en pierres de taille se prolonge des deux côtés de l'allée principale; on y a mis, à des distances très-rapprochées, de beaux canapés de marbre. C'est le rassemblement de la bonne société de Valence. La grande allée, que l'on a le soin d'arroser, est destinée aux voitures, les autres sont pour les gens de pied. Cette promenade, entrecoupée de canaux bordés de fleurs, est encore embellie par les points de vue dont on y jouit de chaque côté, par la quantité d'arbres qu'on y a réunis, et dont le feuillage touffu et verdoyant augmente l'agrément. Un chemin large et bien tenu côtoie cette promenade dans toute sa longueur, et forme une nouvelle promenade d'un genre différent, mais non moins agréable. Ce chemin est bordé des deux côtés de masses épaisses de grenadiers, du milieu desquels s'élèvent, sans ordre et sans symétrie, des cyprès, des palmiers, des peupliers et divers autres arbres. Cette irrégularité, qui se rapproche davantage de la nature, forme un spectacle agreste et délicieux. Les arbres conservent encore leurs feuilles au mois de novembre, et l'on s'y promène à cette époque à cinq heures du soir.

Instruction publique. L'instruction était confiée autrefois aux Jésuites : lors de l'expulsion de ces

religieux, elle a été remise à l'université de cette ville; trois professeurs y enseignent les élémens de la grammaire latine et la rhétorique; trois autres professeurs y donnent des leçons de langues grecque et hébraïque. Les Pères de la congrégation des écoles chrétiennes y tiennent aussi des écoles publiques de grammaire latine, d'humanités et de rhétorique. Deux colléges particuliers et indépendans de l'université s'occupent également de l'éducation des jeunes gens qu'ils reçoivent dans leur pensionnat; l'un est tenu par des prêtres séculiers, l'autre par des prêtres des écoles chrétiennes. L'académie de Saint-Charles donne des leçons de peinture, de sculpture et d'architecture : il y a des écoles gratuites de dessin. Les jeunes filles ont aussi une école gratuite, sous le nom de *Casa de la enseñanza.*

Sciences. L'établissement de l'université de Valence est dû à saint Vincent Ferrier, en 1411 : Ferdinand V la confirma en 1449; elle a reçu une nouvelle forme par les changemens que Charles III y a faits en 1786 : ses revenus étaient modiques; ce monarque les a portés à 8,000 pezos (30,000 francs), et les a encore augmentés de 12,000 pezos (45,000 fr.), pris sur les revenus de l'archevêché de Valence. Cette université est sans contredit la première de l'Espagne [1] : on y compte 60 professeurs qui en-

[1] Plusieurs personnages célèbres sont sortis de cette université; on compte parmi les anciens : Vivez, Gelida, Perès Perea, Trillas, Marino et plusieurs autres; et parmi les modernes on peut citer Juan Mayans, Nunez, comme des savans estimés.

seignent la théologie, la philosophie, le droit canonique, le droit civil, la médecine pratique et théorique, la chimie et la botanique, l'anatomie, l'astronomie, la mécanique et les mathématiques. On y donne des leçons depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de mai. Sa bibliothèque n'est pas considérable, mais elle contient, outre les collections de Perès Bayer, ce qu'il y a de meilleur en ouvrages de médecine : elle est ouverte tous les jours pendant quatre heures.

Arts. Depuis long-temps on cultive les arts à Valence, et principalement la peinture. Cette ville a produit de bons artistes dans ce genre. Le goût des Valenciens pour cette partie des beaux-arts a donné lieu à l'établissement d'une académie. Quelques peintres, réunis, en 1752, sous la protection du corps municipal, en jetèrent les fondemens; ils trouvèrent des secours dans la générosité d'André Mayoral, alors archevêque de Valence. En 1765, Charles III lui accorda un revenu de 30,000 réaux (7,500 francs); en 1768 ce prince l'érigea en académie royale, sous le titre de Saint-Charles, et doubla ses revenus; elle a des professeurs qui forment des élèves dans la peinture, la sculpture et l'architecture; et tous les ans elle distribue des prix à ceux qui se sont le plus distingués. Il y a encore une école de dessin très-suivie; on y distribue également des prix d'encouragement.

Valence eut des manufactures de papier, sous les Maures, au XIIe siècle; elle fut la première ville de l'Espagne où l'imprimerie fut introduite; on en a un *Salluste* et un vocabulaire latin, sous le titre de

Comprehensorium, imprimés en 1475; on y compte encore d'excellentes imprimeries, parmi lesquelles on doit citer celle de *Benoît Monfort.*

Bibliothèques publiques. Il y en a deux à Valence, celle de l'université et celle du palais archiépiscopal. Celle-ci fut fondée, vers le milieu du XVIIIe siècle, par l'archevêque Mayoral, qui donna la plus grande partie des livres qu'on y trouve; on y voit son portrait en pied. Cette bibliothèque occupe une grande galerie; elle est sur deux rangs; chacun a six tablettes de hauteur. Le dessus des armoires est orné, d'espace en espace, de portraits d'hommes illustres dans différens genres de sciences et de littérature, placés sur la partie qui renferme les ouvrages relatifs aux sujets sur lesquels chacun d'eux s'est le plus distingué. Il y en a cinquante-deux, parmi lesquels on voit ceux de plusieurs savans nés à Valence. On y compte plus de cinquante mille volumes : la théologie en remplit la moitié; on y trouve tous les ouvrages espagnols imprimés depuis 1760, et les meilleurs ouvrages étrangers sur la géographie et l'histoire. On y a joint un cabinet d'histoire naturelle, et un cabinet de monnaies et de médailles peu considérable. Cette bibliothèque est ouverte six heures par jour. Le bâtiment en est plus beau que celui de la bibliothèque royale à Madrid. C'est un ecclésiastique qui en est le conservateur.

On trouve encore à Valence quelques bibliothèques assez nombreuses dans des monastères et chez des particuliers. Les premières sont presque composées de livres anciens, dont la théologie scolastique,

la philosophie péripatéticienne et les historiens nationaux forment la plus grande partie. Parmi les dernières on doit placer une assez belle collection de bons livres que le comte de Carlet a faite dans ses voyages en France, en Angleterre et en Italie : il y a réuni quelques machines de physique expérimentale, une riche collection des meilleures estampes dans tous les genres, et beaucoup de copies excellentes d'antiques et bons tableaux, qu'il a fait faire pendant son séjour à Paris, à Rome et à Londres. La bibliothèque du marquis de la Romana rassemble une collection nombreuse des meilleurs livres modernes, et quelques livres anciens très-précieux. La bibliothèque de Don Jean-Baptiste Herman y Aranda, chanoine de la cathédrale de Valence, est très-nombreuse et bien choisie.

Savans, Littérateurs, Artistes. Valence a produit des personnages qui se sont distingués par leur piété et par leurs connaissances dans les sciences. Les plus remarquables sont, saint Vincent Ferrier, saint Louis Bertrand, saint François Borgia, l'évêque de Segorbe, J.-B. Pérez, connu par ses travaux sur l'histoire ecclésiastique; les théologiens, Balthazar Sorio et Benoît Oliver; le jésuite Benoît Pereyra; les jurisconsultes, Pierre Bulluga, appelé dans le XVe siècle le Barthole des Valenciens, François-Jérôme de Léon, Chistophe Crespi de Valdaura, François Roxas, Grégoire Mayans et Laurent Matheu; les mathématiciens, Jérôme Cortez et Barthélemi Antic, Thomas-Vincent Tosca; Jérôme Muños, astronome du milieu du XVIe siècle; Gaspard Torella, qui écrivit en 1570 sur les prodiges, les alimens et la boisson; Gaspard Tris-

tan, dont nous avons un livre *de Clerico Medico*, publié en 1604; André Piquer, professeur en médecine, et médecin du roi d'Espagne.

On compte encore plusieurs littérateurs distingués qui sont nés dans cette ville : les grammairiens Pierre-Jean Nuñez et Louis Vivez, Frédéric Furius Seriolanus, loué par de Thou; André Strany, connu par des commentaires sur Pline, Sénèque, et Valère-Maxime; Gaspard Gérau, rhéteur; François Décius, orateur du XVIe siècle; Jérôme de Castro, connu dans le XVIIe par de bonnes comédies; Jean Martorell, dont le roman de Tyran le Blanc a été traduit en beaucoup de langues; plusieurs poètes dont nous parlerons à la fin de la province, et quelques peintres, entre autres Pierre Orrente, François Ribalta, et Jean Joannez.

Manufactures. La quantité des manufactures est une preuve du caractère industrieux des Valenciens : elles sont nombreuses en différens genres, et occupent une multitude d'individus. On y fabrique des rênes pour les chevaux avec le fil de sparte et d'aloès; des agrès pour les navires, des cuirs, des toiles, des galons, des dentelles, des crépines en or et en argent. En 1790, un Français y a établi une fabrique de potasse; une autre d'aiguilles, de clous et de fil de laiton, y a été établie, à peu près à la même époque, par François Ros. Mais les manufactures de soieries sont les plus considérables : elles occupent près de 25,000 personnes. On y fait des taffetas, des serges, des draps de soie, des satins, des damas unis, rayés, à dessins, d'une seule couleur, et de couleurs mélan-

gées; des velours pleins, ciselés, unis à plusieurs couleurs. Les étoffes unies sont celles où l'on réussit le mieux. On y fait aussi des beaux damas brochés à grandes fleurs. On y a porté à une grande perfection l'art de moirer les étoffes de soie. On y imite les ouvrages et les dessins de France, et on les varie selon les modes. On y fait encore beaucoup de bas de soie, des galons et des rubans de soie; beaucoup de mouchoirs, de ceintures, de *redezillas* et autres objets. Ce genre d'industrie s'est tellement augmenté, qu'en 1799 il s'y trouvait 423 métiers de plus qu'en 1769. On y compte 3,618 métiers de soie, qui emploient environ 800,000 livres de soie par an; les mouchoirs, les ceintures et les autres petits objets de passementerie en emploient 100,000 livres. Ces métiers ne sont point réunis en corps de manufactures; chacun travaille pour son compte ou pour celui des négocians. Ces fabriques pourraient avoir encore plus d'extension et être plus florissantes, si l'on y connaissait mieux les procédés du devidage et du tordage de la soie. Un manufacturier, Joseph de la Peyesa, a formé à une lieue de Valence un établissement pour tordre la soie : le succès qu'il a obtenu doit l'engager à redoubler d'efforts pour porter cet établissement au point de perfection qu'il peut atteindre. C'est à Valence que l'on fabrique ces carreaux de faïence qui servent à revêtir les murs, à paver les appartemens, et dont nous avons déjà parlé : ces carreaux sont d'une terre argileuse que l'on trouve dans le territoire de Quarte, près de Valence. On pétrit cette terre long-temps après l'avoir imbibée d'eau;

on forme les carreaux dans des moules; on les fait sécher au soleil, et on les bat ensuite sous une pièce de bois carrée et de la dimension qu'on veut leur donner. On les remet encore au four pour leur faire subir une légère cuisson. Lorsqu'ils sont cuits, on les vernit : on y peint ensuite en détrempe les sujets que l'on veut représenter. On remet les carreaux dans le four, de manière qu'ils ne se touchent point, et que l'action du feu les pénètre partout également : comme les couleurs changent à la cuisson, les ouvriers les appliquent en raison des modifications qu'elles doivent éprouver; le rouge seul s'altère entièrement. Le vernis se fait avec le plomb à rognons, l'étain et le sable blanc. On réduit ces trois substances en poudre : on les broie dans un moulin; on y verse de l'eau pour en former une pâte que l'on durcit au four; on la pile et on la remet encore au four, où elle se cristallise; réduite de nouveau en poudre, et délayée avec de l'eau, elle fait le vernis. Il y en a de deux espèces; l'un est plus blanc que l'autre : on y emploie les mêmes matières; leur combinaison seule en fait la différence, et le plus blanc rend les carreaux plus chers. On ne peut former un tableau que par la réunion d'un certain nombre de carreaux : il y en a de différentes dimensions; les plus petits sont de 3 pouces 9 lignes, les plus grands de 7 pouces 9 lignes. Le prix varie selon la grandeur du carreau, la beauté du vernis et la variété des objets qui y sont peints; le plus bas prix est de 8 pezos (30 fr.) le millier, et le plus haut de 100 pezos (375 fr). Il s'en fait un débit considérable; ils sont supérieurs,

en beauté et en solidité, à ceux que l'on emploie en Hollande.

Commerce. La ville de Valence a fait depuis long-temps un commerce considérable, qui s'étendait autrefois jusque dans la Barbarie, l'Archipel, la Syrie et l'Égypte; mais l'établissement de la régence d'Alger et les courses des barbaresques lui ont causé un grand préjudice. Son commerce est aujourd'hui borné aux provinces de l'Espagne et à quelques exportations chez plusieurs puissances d'Europe. Elle n'a cependant ni port, ni rade; elle fait ses embarcations sur une mauvaise plage au-dessous du village du Grao, dont il sera parlé ci-après. Ce commerce n'est point uniquement propre à cette ville; il comprend celui de la plus grande partie de la province dont Valence est la capitale; mais les maisons des principaux négocians y sont établies. Il y a des sociétés formées pour la sûreté du commerce, plusieurs tribunaux pour sa police, et des consuls et vice-consuls de différentes nations.

Climat. La température de Valence est douce et agréable, malgré les vents d'est et d'ouest qui y règnent fréquemment. Les hivers n'y sont presque jamais froids; les printemps quelquefois pluvieux. Les étés y sont très-chauds; mais les chaleurs y sont tempérées par l'humidité des campagnes voisines et par de petits vents d'est qui rafraîchissent l'atmosphère. L'automne est la plus belle saison; elle se prolonge souvent jusqu'à la fin de décembre : pendant ce laps de temps, les arbres sont aussi verts qu'au printemps, et les campagnes aussi riantes qu'elles le sont ailleurs au mois de mai : le ciel est constamment pur,

les vents peu fréquens, et la pluie fort rare. Le voisinage de la mer, et la quantité d'eau répandue dans les campagnes dont Valence est environnée, et destinée à leur arrosage, rend l'atmosphère humide; mais cette humidité n'est point pénétrante: elle est favorable aux personnes délicates, principalement à celles qui sont sujettes aux maux de nerfs; mais elle est contraire aux hypocondriaques et à tous ceux qui sont attaqués de consomption ou de phthisie pulmonaire. Il est surprenant que les Anglais, qui vont si fréquemment chercher le rétablissement de leur santé dans des climats éloignés, n'aient jamais essayé de celui de Valence.

Comestibles. Les fruits, les légumes et les graines n'ont pas la même saveur que dans l'Aragon : peut-être les nombreux canaux d'irrigation, en fertilisant la terre, chargent-ils ses productions d'une trop grande partie aqueuse, qui en détrempe les principes nutritifs. Cependant ces alimens sont très-bons, et d'une facile digestion : il est vraisemblable que l'air pur et élastique qu'on y respire, et surtout l'excellent vin d'Alicante que l'on y boit, contribuent à donner du ressort et du ton à l'estomac. Aussi mange-t-on beaucoup à Valence; mais le riz est l'aliment le plus usité ; il est servi tous les jours sur la table du riche; il fait le fond principal de la nourriture du pauvre et de l'artisan : on en consomme considérablement. On y aime beaucoup les boissons fraîches, et l'on boit à la glace, même en hiver. On y mange quantité de sucreries, de biscuits et de confitures de toutes les espèces. L'eau y est mauvaise; cette ville

n'a qu'une seule fontaine, souvent à sec; on n'y boit que de l'eau de puits. Les légumes se vendent très-bon marché; le poisson est l'aliment que l'on y trouve au plus bas prix; il y est abondant et bon. Les autres vivres y sont en général chers, et la volaille surtout. Cette cherté vient des droits que la ville a imposés; car, hors de Valence, tous les prix diminuent presque de moitié.

Prix des comestibles à Valence en 1799. Le bœuf, 1 franc 40 cent. la livre de 36 onces valenciennes, qui équivaut à 2 livres 10 onces poids de marc; le mouton, 1 franc 60 cent.; le veau, 1 franc 50 cent.; le porc, 1 franc 60 cent.; le riz, quoique production du pays, 40 centimes la livre de 12 onces valenciennes, ou 14 onces poids de marc; le vin médiocre, au moins 25 centimes la bouteille de pinte. Le pain n'y était point cher à proportion du prix des autres alimens; il se vendait 4 quartz, 12 c. la livre de 12 onces valenciennes.

Auberge. On compte à Valence beaucoup de *mesones* ou maisons *de posada*, où l'on ne donne que le gîte; l'on n'y fournit aucun aliment; on apprête seulement ceux que les voyageurs apportent ou vont chercher. Il y a trois grandes auberges, *les trois Rois, les quatre Nations* et *le Lion d'or,* tenues par des Français. La dernière est la meilleure : on y est bien et proprement servi. Le prix, dans ces trois auberges, est de 4 piécettes (4 francs) par jour, pour le logement, le chocolat le matin, le dîner et le souper; et de 2 piécettes par repas (2 francs) pour ceux qui n'y sont point logés.

Caractère, Moeurs, Usages, Coutumes.

Valence, prise dans son ensemble, est une ville agréable, habitée par une noblesse opulente, par un grand nombre de riches négocians, par un peuple actif et industrieux, et par un clergé riche; elle a des spectacles, des académies : le goût des plaisirs s'y annonce de toutes parts; les rues y sont propres, les maisons agréables, les visages rians; tout y respire la gaîté; les plaisirs s'y multiplient, les fêtes s'y succèdent : on ne croit plus être en Espagne, lorsqu'on se trouve au milieu d'un peuple léger, gai, passionné pour le chant, pour la danse, pour tout ce qui peut le divertir, et dont les dehors paraissent affectueux.

On dépeint les Valenciens légers, inconstans, sociables pour leurs plaisirs seulement, mais peu lians par affection. Ce portrait est celui qu'on en fait dans toute l'Espagne; c'est celui que des écrivains de leur nation en font eux-mêmes : *L'agréable ville de Valence*, dit Gracian, *noble, belle et gaie, remplie de tout ce qui n'est point substance* [1]. Murillo a dépeint les Valenciens comme *légers autant d'esprit que de corps* [2]. Il est même passé en proverbe en Espagne de dire, en parlant de Valence :

La carne es yerva, la yerva agua,
Los hombres mugeres, las mugeres nada.

[1] *Agradable mucho la alegre, florida y noble ciudad de Valencia, llena de todo lo que no es substancia.*

[2] *Ligeros, no menos de animo, que de cuerpo.*

C'est-à-dire, *la viande est de l'herbe, l'herbe de l'eau, les hommes des femmes, les femmes rien.* Mais on les a jugés avec trop de sévérité; le contraste de leurs mœurs avec celles du reste de l'Espagne, celui de leur caractère gai, toujours disposé au plaisir, avec la gravité et la réserve espagnole, ont donné lieu à ce jugement.

Les Valenciens ont, à la vérité, de la légèreté dans le caractère, de la mobilité dans l'esprit, de la gaîté dans les manières; le goût des plaisirs les domine; le chant, les danses, les banquets, les fêtes de tous les genres, font l'objet de leur prédilection; ils s'en occupent sans cesse, pendant leur travail, pendant leurs prières, dans les rues, dans les maisons, dans les sociétés, et deviennent pour eux des objets de récréation, dans les fêtes même de l'église; mais ils n'en sont pas moins des personnages sérieux, lorsque les circonstances l'exigent; ils n'en sont pas moins actifs dans le commerce, ni moins industrieux dans les arts, ni moins appliqués dans l'agriculture, ni moins profonds dans les sciences. Valence a produit assez de savans, de littérateurs, d'artistes et de bons négocians, pour détruire l'imputation de nullité qu'on ne s'est permise que sur des apparences trompeuses.

Les femmes méritent encore moins ce reproche; elles y sont douces, aimables, et montrent quelquefois plus de courage et d'énergie que les hommes.

On reproche avec plus de fondement à la noblesse de Valence une hauteur excessive, que les préjugés d'une éducation mal dirigée entretiennent en elle. Elle

se divise elle-même en trois classes [1] : *le sang bleu*, *le sang rouge* et *le sang jaune*. Le sang bleu se borne aux familles qui ont été élevées à la grandesse, et à quelques autres maisons que l'on croit devoir en être décorées. Le sang rouge comprend les maisons d'une ancienneté reculée et les anciens titres de Castille et d'Aragon. Le sang jaune comprend les titres modernes de Castille, et les maisons d'une noblesse qui ne date que de deux siècles. Cette division excite l'envie de la deuxième classe contre la première, et celle de la troisième contre les deux autres; aussi n'y a-t-il de liaison qu'entre les nobles de la même classe.

L'artisan de Valence aime le plaisir et la bonne chère. Le bas peuple aurait les mêmes goûts s'il avait les moyens de les satisfaire. Celui-ci paraît doux, mais on lui reproche de cacher sa haine : on l'accusait autrefois de s'être familiarisé avec le poignard, dont il se servait souvent et avec adresse; Valence passait même pour renfermer beaucoup d'assassins à gages [2]. On frémit, en parcourant les rues de cette ville, principalement celles qui avoisinent la place del Mercado, de trouver des croix sur les murailles avec des inscriptions qui rappellent les noms des

[1] Cette division n'est point cependant particulière à la noblesse valencienne, elle est commune à presque toute la noblesse espagnole.

[2] Voyez, dans la *Relation d'un Voyage en Espagne*, par madame d'Aulnoy, la Haye, Henri Halderen, 1692, in-12, tome III, p. 78, une lettre de madame d'Aulnoy sur les *bandoleros* de Valence.

personnes assassinées dans les mêmes lieux. Il faut rendre cependant justice aux Valenciens modernes; ils sont plus civilisés; les assassins à gages ont disparu; le poignard n'est plus en usage; les meurtres sont beaucoup moins fréquens : il y en arrive néanmoins encore de temps en temps.

Les Valenciennes sont naturellement douces, mais l'ascendant qu'elles ont pris sur les hommes les rend quelquefois impérieuses; elles connaissent leur supériorité, et quelques-unes se permettent d'en abuser. Autant les hommes, dans les classes moyennes, sont actifs et industrieux, autant les femmes de toutes les classes sont oisives et fuient tout genre d'occupation. Les femmes du peuple travaillent malgré elles afin de pourvoir à leur subsistance; dès qu'elles peuvent s'en passer, elles se livrent à la paresse jusqu'à ce que le besoin les oblige de nouveau à travailler; celles d'une classe supérieure ne s'occupent à aucun travail, à aucun de ces ouvrages qui sont l'apanage de leur sexe, pas même à la lecture : cette indolence est la faute de leurs parens qui les accoutument de bonne heure à l'oisiveté.

Cependant, par un effet de la mobilité du caractère propre au pays qu'elles habitent, les Valenciennes sont toujours en mouvement; elles se promènent dans les rues, elles entrent de boutique en boutique, souvent sans rien acheter; elles vont fréquemment dans les églises : les fêtes, les stations, les quarante-heures, servent de prétexte à leurs courses : elles ont une prédilection singulière pour la place de Sainte-Catherine, qui est un lieu de rassemblement



Cuvelon del. — Couché fils dir. — Schroeder sculp.

ENTRÉE DE LA PROMENADE PUBLIQUE A VALENCE

pour les hommes; elles ne sortent presque jamais de chez elles sans y passer, quelque détour qu'elles doivent faire. Un homme qui resterait une journée entière sur cette place, y verrait passer les trois quarts des femmes de Valence ordinairement deux ou trois fois.

Le Valencien est un des peuples les plus superstitieux de l'Espagne; il mêle les œuvres de religion avec les coutumes les plus profanes, et croit, par des pratiques extérieures, qui ne tiennent point au culte que l'on doit à la Divinité, obtenir le pardon de ses fautes. C'est surtout dans les saints qu'il a une grande confiance: il leur attribue le pouvoir de le garantir d'accidens ou de maladies. Saint Roch protège contre la peste; saint Antoine, contre l'incendie; sainte Barbe, contre la foudre; sainte Casalide guérit les pertes de sang; sainte Apollonie, les maux de dents; saint Augustin, l'hydropisie; saint Raymond a soin des femmes grosses; saint Lazare, des femmes en couche, et saint Nicolas, des filles nubiles. Chaque voiturier porte sur lui l'image d'un saint auquel il témoigne sa reconnaissance tant que son voyage est heureux; mais, s'il lui arrive en route quelque accident, il foule aux pieds son protecteur, l'accable d'injures, et l'envoie *al Demonio santa Barbara! alos Diabolos santo Francisco! al inferno nostra señora del Carmen!* Il y a encore plusieurs superstitions. Nous ne dirons qu'un mot de celle qu'on appelle le *mal de ojos*, le *charme par les yeux*: les Valenciennes s'en garantissent avec de petites mains d'ivoire, des pattes de taupe, ou des huppes d'écarlate;

ils ont soin d'en attacher au cou de leurs enfans.

Quoiqu'en général les Valenciens soient riches, ils ne savent point se rendre la vie agréable : chaque classe de noblesse, comme nous l'avons déjà dit, vit isolée; elle a un grand nombre de domestiques inutiles : les procureurs, les avocats, sans lesquels elle ne sait rien faire, la ruinent; les prêtres, les couvens, les églises, les fêtes des saints l'épuisent; le luxe excessif des femmes absorbe le revenu : de sorte qu'à la fin de l'année heureux celui qui n'est point endetté. Quelquefois cependant on donne des fêtes où la galanterie est jointe à la magnificence; ces fêtes n'ont guère lieu que dans deux circonstances : quand un noble se marie, ou lorsqu'à son tour il a la lieutenance de la *maestranza* : dans ce dernier cas, les tournois, les bals, les rafraîchissemens, répétés trois fois par an, sont une dépense considérable, mais encore bien éloignée de celle que faisaient les anciens seigneurs français dans les fêtes qu'ils donnaient.

Les négocians ne sont point entourés de ces *apoderados*, de ces hommes d'affaires qui sont la ruine de la noblesse : ils gèrent leurs affaires eux-mêmes; aussi savent-ils mieux tirer parti de leurs richesses.

Les artisans y seraient tous dans l'aisance, s'ils savaient faire un meilleur usage du produit de leur travail; mais leur gain se dissipe en dépenses pour la table et le jeu, en dons aux moines, aux couvens, à des chapelles, en frais de confréries, en illumination d'autels, en aumônes à des mendians bien portans; ce qui entretient la paresse et les vices d'un grand

nombre d'individus qui trouvent plus commode de se dégrader par la mendicité que de soutenir leur existence par un travail honnête : aussi ne peut-on faire un pas dans les rues, la nuit surtout, sans être assailli par une multitude de ces misérables.

Valence, malgré son opulence, malgré le goût de ses habitans pour les plaisirs, malgré leur affabilité naturelle, est une ville peu amusante. On est difficilement présenté dans les maisons particulières. A moins d'une grande intimité, on ne voit les dames que depuis midi jusqu'à une heure. Il n'y a point de cafés : quelques réduits, appelés *botellerias,* en tiennent lieu, et ne sont point, comme en France, des lieux de réunion. Les Valenciens donnent rarement à dîner aux étrangers. Les sociétés sont, en général, très-nombreuses et très-bruyantes parmi la noblesse : on y converse peu, mais on y joue ; et les femmes ont une grande passion pour ce genre d'amusement. Les étrangers sont assez facilement reçus dans ces assemblées : on s'y réunit par besoin, on se sépare avec indifférence ; on en sort avec l'esprit aussi vide que lorsqu'on y est entré. Les sociétés du second rang sont beaucoup moins nombreuses ; mais on s'y amuse peut-être davantage : on s'y réunit souvent pour faire des dîners au Grao ou autres lieux voisins ; et ces parties sont assez agréables.

Il y avait anciennement à Valence une salle de spectacle qu'on assure avoir été fort belle. Un archevêque de cette ville, par un zèle assez mal entendu, la fit détruire. Après la mort de ce prélat, on en a construit une provisoire, décorée simplement,

mais avec goût. On y joue tous les jours; et les prix d'entrée sont modiques.

Les femmes de toutes les classes portent au plus haut degré le luxe des habits : celles de la première et de la seconde n'ont l'habit espagnol que lorsqu'elles sortent à pied ou qu'elles vont à l'église. Dans les maisons, dans les visites, dans la société, au bal, au spectacle, en carrosse, à la promenade, elles portent le costume français. Leurs étoffes sont belles et choisies; leurs ajustemens sont faits avec élégance et placés avec goût : ils viennent de France, dont elles suivent les modes. Leurs coiffures sont ornées de fleurs ou de plumes, et leurs chaussures recherchées. Avec cette richesse d'habits, leurs boucles d'oreilles et les autres bijoux sont de pierres fausses : il y a très-peu de femmes qui portent des diamans.

Autant les femmes sont élégantes, autant les hommes sont simples et modestes dans leur manière de s'habiller. L'uniforme de la *maestranza* est pour les nobles un objet d'économie; il remplace tous les autres habits, et les dispense de les varier selon les modes.

Le même luxe règne pour les voitures. Le nombre des carrosses est très-considérable : il y en a de très-élégans. Les médecins ont une voiture particulière fort ridicule.

Le luxe ne s'étend point dans l'intérieur des maisons; les ameublemens sont simples; les tapisseries et les tapis de pied y sont rares; on n'y voit ni ces glaces, ni ces pendules, ni ces meubles variés qui embellissent nos appartemens; on y voit encore

moins des feux dorés, des girandoles, des chandeliers, des bronzes, des porcelaines; les murailles sont nues, ou tout au plus décorées par quelques filets d'une peinture très-légère; les planchers sont couverts de nattes; les chaises sont en paille; et de grands lustres de verre blanc font la principale décoration des appartemens.

Les femmes sont assez belles; leur taille, au-dessus de la moyenne, est svelte et bien élancée : elles ont les yeux grands et bien fendus, et la peau plus blanche qu'elle ne l'est ordinairement en Espagne.

Nous avons déjà dit un mot des *serenos*, en parlant de la garde de Valence; nous ajouterons ici quelques détails sur leur institution. Valence est la première ville d'Espagne où ils aient été établis, en 1777. Un alcade, appelé Joachim Van, voyant les artificiers de Valence réduits à la misère par la prohibition des feux d'artifice, imagina de les employer à un usage utile au public sans être à charge à la ville ni au roi : il en plaça huit quadrilles dans chaque quartier. Ces hommes ont chacun un fanal et une hallebarde; ils parcourent les rues qui leur sont affectées; ils annoncent l'heure et l'état du ciel, avertissent les locataires des maisons dont on a laissé les portes ouvertes; ils veillent sur les incendies, donnent de la lumière à ceux qui leur en demandent, conduisent et éclairent ceux qui ont besoin de leur secours; dans les cas urgens, ils vont chercher les médecins, chirurgiens, sages-femmes, notaires, confesseurs : ils n'ont pour salaire que la récompense donnée volontairement toutes les semaines par

Depuis leur établissement, les vols et les assassinats nocturnes ont beaucoup diminué. On s'est accoutumé à les appeler *serenos*, parce que le ciel étant toujours pur et serein, le mot *sereno* est leur cri le plus ordinaire.

Un singulier usage, qui a pour principe la charité et un zèle mal entendu, a lieu dans l'hôpital : chaque année, la nuit du vendredi saint, on donne aux malades un souper splendide, dont l'archevêque fait les frais. Les individus de tous les états s'y jettent en foule, se pressent, se poussent pour attraper des plats et les servir aux malades. Croyant faire une bonne œuvre, la rendre même plus méritoire, ils forcent les malades à se gorger de viandes; c'est à qui leur en donnera davantage, à qui les forcera le plus d'en prendre au nom de Dieu et pour Dieu, au nom de la Vierge et de tous les saints, pour la Vierge et les saints. Comment, dans un siècle éclairé, dans une ville civilisée, conserve-t-on un usage aussi pernicieux ? Plusieurs personnes judicieuses se sont élevées contre cet abus; mais leurs réclamations sont restées sans effet.

Les fêtes, soit religieuses, soit profanes, ont à Valence des particularités qui peuvent piquer la curiosité. Nous donnerons des détails sur quelques-unes.

La *maestranza* est une association de la noblesse réunie en corps de chevalerie : il faut prouver quatre degrés pour y être reçu. Il y a des associations pareilles à Séville, à Grenade et à Ronda. Chacune a ses officiers et son uniforme particulier; elles n'ont aucune obligation à remplir, aucun service à faire;

cependant, dans un cas urgent, leur réunion pourrait fournir au souverain un corps de cavalerie bien monté. En connaissant celle de Valence, on connaîtra à peu près les autres.

La *maestranza* est gouvernée par un lieutenant sous le nom de *hermano-mayor*, qui est ordinairement un prince de la famille royale : ce lieutenant est élu tous les ans. Elle a plusieurs officiers, un fiscal, deux parrains faisant les fonctions des anciens juges du camp, un secrétaire, un trésorier et deux aumôniers; ils sont pris parmi les chevaliers, et renouvelés tous les ans. Elle entretient à sa solde un dessinateur, un piqueur, deux aides de piqueur, un dompteur, un chirurgien, un armurier, deux maréchaux ferrans, un alguazil-mayor, un timbalier, deux trompettes et huit musiciens. Les chevaliers s'exercent aux évolutions dans un manége destiné spécialement à cet effet. La maestranza se divise en quatre escadrons, commandés chacun par un chevalier sous le nom de *quadrillero*.

Son uniforme est un habit bleu à paremens rouges, veste rouge galonnée en argent, et culotte bleue; l'habit a deux rangs de galons sur les devans, un sur les coutures et trois sur les poches et les manches. Les officiers et employés subalternes portent un simple galon; les musiciens, des galons étroits en forme de losanges.

Elle célèbre trois fêtes par an : les jours de la fête ou de l'anniversaire de la naissance du roi, de la reine et du prince qu'elle reconnaît pour son chef. Le lieutenant en fait tous les frais; il y invite la

noblesse de Valence, les militaires et les étrangers distingués qui se trouvent dans la ville. Ces fêtes se donnent dans une place spacieuse, où l'on construit en charpente des galeries très-bien décorées destinées pour les dames. Cette enceinte forme un carré long, fermé par une barrière à hauteur d'appui; cette barrière est couverte de peintures parsemées de trophées d'armes. Une grande porte s'ouvre dans le milieu; dans le fond, sur la face opposée, un dais de velours cramoisi orné de galons et de crépines en or, couvre, dans un cadre doré, le portrait du prince ou de la princesse dont on célèbre la fête. Une grande galerie de charpente remplit une des faces latérales; elle est décorée de six pilastres, couverte d'une tenture parsemée de trophées militaires et de rideaux de taffetas jaune. L'ensemble de l'enceinte et de ses décorations est agréable.

Une marche militaire, le bruit des tambours, le son des trompettes et des instrumens annoncent l'arrivée de la *maestranza*. Elle s'arrête cependant à deux cents pas de l'enceinte. Le fiscal et les deux parrains, ou plutôt les deux juges du camp (c'est le nom qu'ils portaient dans l'ancienne chevalerie), précédés de plusieurs officiers subalternes, se présentent à cheval; la barrière s'ouvre, ils entrent, ils font le tour de l'enceinte, ils la reconnaissent; ils sortent, et vont annoncer à la *maestranza* que tout est en état de la recevoir.

La troupe s'avance; elle entre au bruit des tambours et des timballes, et au son des trompettes et des instrumens; elle se forme en colonne et parcourt

le milieu de la place ; parvenue au fond, elle se divise et se retourne sur les deux côtés ; les deux files font le tour ; elles se retrouvent, se réunissent et s'avancent en colonne vers le portrait : les deux juges du camp se placent à un angle de l'enceinte.

Les chevaliers commencent par des évolutions. En courant toujours au galop, ils se mêlent, ils se séparent, ils se réunissent en corps, ils se divisent en pelotons ; tantôt ils suivent le contour de l'enceinte, tantôt ils la traversent, tantôt ils décrivent des carrés, des cercles. Cette variété de mouvemens est exécutée avec précision. Ils se rangent ensuite en bataille, courent la bague, courent sur des têtes qu'ils abattent ; ils s'arment de boucliers, se livrent des combats simulés, s'attaquent, se repoussent, se lancent des dards, et des boules faites avec une terre spongieuse. Cette image imparfaite des anciens tournois rappelle les temps où nos preux, également fidèles aux lois de l'honneur et de la beauté, se plaisaient à leur consacrer leur adresse et leur valeur.

Après le tournoi, on se rend chez le lieutenant de la *maestranza*. Les appartemens sont décorés et éclairés par un grand nombre de bougies. Les dames, vêtues à la française, avec goût et élégance, se réunissent dans la salle la plus vaste ; les hommes dans les salles voisines. Lorsque tout le monde est assis, les domestiques paraissent avec des jattes et des corbeilles, et présentent du chocolat, des sucreries, des glaces, des biscuits. Après cette collation, le bal commence. Un buffet, préparé dans une salle voisine, est garni de tous les rafraîchissemens que l'on peut dé-

sirer. Il règne dans ces fêtes beaucoup d'ordre, de politesse, de décence : messieurs de la *maestranza* en font les honneurs d'une manière agréable, et joignent les grâces françaises à la galanterie espagnole.

Les fêtes particulières de la noblesse de Valence ne le cèdent ni par leur agrément, ni par leur magnificence, à celle de la *maestranza*. Un étranger qui assiste à ces fêtes est étonné de trouver dans une ville de province des dames parées avec autant de richesse, d'élégance et de goût, que dans les cours les plus brillantes de l'Europe.

Usages relatifs aux Mariages. Les mariages donnent lieu à Valence à des dépenses exorbitantes ; elles sont d'autant plus déplacées, que les demoiselles sont le plus souvent sans fortune. La vanité espagnole déploie, dans ces occasions, une magnificence extraordinaire. Pendant quelques jours avant la cérémonie, on étale aux yeux du public les robes, le linge, les ajustemens, les bijoux destinés à la future, et les présens qu'elle a reçus : on met un très-grand soin dans l'arrangement de ces objets; la recherche même y est si grande, qu'un étranger prendrait pour un magasin de modes ou de bijouterie la salle où est exposé le trousseau de la mariée. Une des parentes fait à chaque compagnie qui se présente l'énumération des objets étalés : elle nomme les lieux d'où viennent les étoffes; elle indique avec soin ce qui appartient à la future, ce qu'elle doit à la tendresse ou à la vanité du prétendu ; ce qu'elle tient de ses parens, dont la générosité est toujours d'autant plus grande, qu'ils savent que le public ne

l'ignorera point. Le luxe dans les repas de noces, dans les bals qui les suivent, dans les équipages de tous les genres qu'il faut avoir, est encore plus considérable.

Un usage opposé a lieu quelquefois chez le peuple; il retrace l'image de l'âge d'or, où nos premiers parens n'avaient pour lit qu'un tertre de mousse ou de gazon. Après la bénédiction nuptiale, la mariée retourne chez son père, où elle reste tout le jour avec ses amies et ses compagnes. A minuit, son époux, accompagné des parens, va la prendre, et la mène sur la terrasse de la maison, où le lit nuptial est dressé sous des berceaux de fleurs : ils y passent la nuit, et le matin ils descendent dans la maison paternelle, ou un déjeuner attend les convives, qui ne tardent pas à s'y rendre : les jeunes filles présentent à la mariée un berceau de *Sparto*. La journée se termine par des divertissemens variés.

Fêtes des Saints dans les rues. Les images de la Vierge et de plusieurs saints sont multipliées dans les rues de Valence; lorsque leurs fêtes arrivent, on orne ces statues, on décore les rues où elles sont placées, on fait de grandes illuminations, on place de la musique, et les habitans du quartier font des processions. Le peuple, et même les personnes d'une condition supérieure, y accourent en foule; on s'y presse, on s'y pousse; plus il y a de foule, plus la fête est belle; ce qui occasionne souvent des accidens.

Processions. Les Valenciens aiment beaucoup les processions, et Valence est peut-être la ville de la chrétienté où il s'en fait le plus. Il y en a quelques-

unes qui présentent des choses assez singulières. Je ferai connaître les plus intéressantes.

Il ne se fait dans cette ville aucune procession un peu importante, qu'elle ne soit précédée de huit statues de géans d'une grandeur prodigieuse; quatre représentent les quatre parties du monde, les autres leurs maris; les têtes sont de carton, d'une grosseur énorme, frisées et coiffées selon la mode du jour; les corps sont des châssis de bois, qu'on revêt d'habits ou de robes et de divers ajustemens, qu'on varie également selon les modes; des hommes, couverts par des draperies qui descendent jusqu'à terre, les portent à la tête de la procession; ils les font danser, sauter, tourner, pirouetter; ils leur font faire des révérences. Le peuple, enchanté, fixe plus son attention sur les gestes de ces géans, que sur la cérémonie religieuse qui les suit.

L'existence de ces géans a paru une chose assez importante pour mériter qu'on s'occupât des moyens de la perpétuer. Il existe à Valence une fondation assez considérable pour leur entretien; une maison leur appartient, c'est là qu'on les dépose; deux bénéfices ont été particulièrement fondés en leur honneur; l'obligation des ecclésiastiques qui les possèdent est de veiller à leur conservation et à leurs ajustemens; des revenus particuliers sont affectés aux frais de leur toilette.

Procession du jeudi saint. Deux processions se font à la fois dans l'après-midi du jeudi saint; elles marchent à la suite l'une de l'autre. La première n'est composée que par la noblesse; chacun y assiste

avec ses habits ordinaires : elle est simple et décente. La seconde est ridicule : on y voit des pénitens couverts de sacs de toile rouge, avec la tête emboîtée dans des capuces en cône ou en forme de pain de sucre, rabattus en arrière et se prolongeant sur le devant pour couvrir le visage. Elle s'ouvre par deux trompettes, dont le son est monotone et discordant ; on porte à leur suite vingt-trois petites bannières où les instrumens de la Passion de Jésus-Christ sont représentés. La procession est formée par une multitude d'hommes, avec leurs habits ordinaires, qui portent de gros cierges de cire blanche ; des enfans marchent au milieu ; ils sont couverts de longues robes de toile violette, serrées sur la ceinture par une corde, avec une perruque sur la tête, qui leur tombe sur le visage, et une couronne d'épines sur la perruque ; ils portent une croix sur l'épaule. De distance en distance, sont entremêlés des pénitens vêtus de rouge, des drapeaux de la même couleur, des brancards portés par des pénitens, et sur lesquels on voit différentes représentations. La première est la Cène de Jésus-Christ avec ses Apôtres : elle est monstrueuse par sa longueur excessive, par le ridicule des figures et par le grotesque de leurs habillemens. La seconde est un *Ecce Homo* : elle est précédée de deux hommes couverts d'une cuirasse et armés d'une pique renversée. La troisième se réduit à trois mauvaises statues de grandeur naturelle ; on y voit avec surprise la Sainte-Vierge, ornée d'un scapulaire aux armes de l'ordre des Trinitaires, dans une représentation relative à un temps

où l'on ne connaissait ni scapulaires, ni Trinitaires. Vient ensuite un crucifix élevé, à la suite duquel marchent les religieux Trinitaires. Un quatrième brancard, qui supporte la Sainte-Trinité, termine la procession; le Père-Éternel y paraît en aube, en étole, en écharpe, comme un prélat prêt à célébrer l'office divin. Ces diverses représentations ne sont accompagnées d'aucun ornement : les figures en sont mal faites, les habits ridicules : l'ensemble de la procession, loin d'édifier, apprête à rire, ou provoque au moins un sentiment de pitié [1].

Procession du vendredi saint. Cinq processions différentes se réunissent et marchent à la suite les unes des autres dans l'après-midi du vendredi saint : elles sont à peu près dans le même genre que celles du jour précédent; la noblesse y figure aussi. Une des cinq, qui est la plus nombreuse, vient du village de Rusaffa : elle est composée de laboureurs, dont la plupart sont couverts de manteaux bleus. Les trompettes, les drapeaux rouges et violets, les enfans vêtus de violet, portant des croix et des brancards avec leurs représentations, y sont encore plus nombreux. On y voit des enfans représentant des *Véroniques*, habillés en religieuses; des enfans représentant des *Madeleines,* sans doute pénitentes, couverts

[1] On n'est point heureux à Valence dans le choix des costumes des saints. Dans une rue qui conduit de la place de la Yerva au magasin de blé, presque au coin de la rue du Salvador, on voit un tableau de saint Antoine-de-Padoue : le saint y est en habit de cordelier, et porte sur sa tête un chapeau à trois cornes, galonné en or et orné d'un plumet blanc.

de longues robes de tissu de sparte; un Christ, d'une nudité révoltante, couché dans un lit rouge; des tambourins couverts de noir, et des flageolets ornés de la même couleur, accompagnant Jésus-Christ au tombeau; des imbéciles ou *demi-fous* de l'hôpital, en grands habits variés de jaune et de bleu, avec un fichu au cou et un bâton à la main, qu'ils tiennent avec une serviette; un jardin des olives entouré d'un treillage en osier, et autres choses non moins ridicules.

Procession de la Fête-Dieu. Des usages assez singuliers précèdent la procession du jour de la Fête-Dieu.

Dès la veille, des masques courent dans les rues, au bruit des tambours, et au son des trompettes et des hautbois valenciens, appelés *dulzaynas*[1], pour annoncer la solennité du lendemain. On imite en même temps dans les rues le massacre des Innocens: un homme, habillé en femme, et monté sur un âne, représente la Vierge Marie; il tient dans ses bras un enfant, qui est l'enfant Jésus; un homme, vêtu en saint Joseph, tire l'âne par le licou; un bœuf et un cheval les suivent; ils parcourent ainsi les rues, imitant la fuite en Égypte. Des hommes en costume juif courent comme des forcenés, avec des couteaux, des coutelas, des sabres, comme pour chercher et faire main-basse sur tous les enfans; ils arrêtent ceux qu'ils rencontrent; ils les menacent; ils leur mettent le couteau sur la gorge; ils confondent

[1] Voyez *Musique des Espagnols*, tome v.

les jeunes filles avec eux; et, par gentillesse, ils leur mettent également les couteaux sur la poitrine.

Le jour de la fête, la procession se fait avec beaucoup d'appareil. Elle est précédée par six grandes charrettes, qui sont tirées chacune par six mules surchargées de rubans. Chaque charrette porte un théâtre de charpente, qui la cache entièrement : c'est ce qu'on appelle *rocas*. On représente, sur la première, la création du monde; on y voit Adam, formé de limon; Ève sortant d'une côte d'Adam; le serpent séduisant Ève; celle-ci séduisant son mari; l'un et l'autre mangeant la pomme; l'ange exterminateur, une épée flamboyante à la main, les chassant du Paradis-Terrestre; le Père-Éternel prêchant Adam, et annonçant au couple désobéissant la punition de leur gourmandise, etc., etc. Tout cela est exécuté au naturel par des personnages vêtus de divers costumes, qui ne paraissent qu'à leur tour au moment où ils doivent se montrer sur la scène, et qui débitent gravement des vers en langue italienne relatifs à leurs rôles. Les autres charrettes sont couvertes d'hommes et de femmes qui sont vêtus de costumes différens et qui exécutent diverses danses. La musique accompagne toutes ces représentations, et les *dulzaynas* ou hautbois valenciens n'y manquent point.

La procession vient ensuite. On y retrouve les divers objets dont il sera parlé dans la description des processions de la fête de Saint-Vincent, les *dulzaynas*, les tambourins, les étendards et leurs équilibres, les enfans bergers et les enfans matelots avec

leurs tambours de basque, sautant et gambadant; les grands personnages vêtus de blanc, dansant aussi au son de leurs castagnettes; les rois maures portant des bannières; les hommes blancs à manteaux rouges, lançant des cannes; les géans et les géantes avec leurs pages.

Dans quelques-uns des endroits où la procession s'arrête, quatre enfans, vêtus d'un costume singulier, qui ne tient d'aucun costume connu, dansent sur une grande table devant le Saint-Sacrement, en jouant des castagnettes.

Fête de Saint-Joseph. Tous les ans, le 18 du mois de mars, veille de la fête de Saint-Joseph, les menuisiers et les charpentiers font dans les rues, chacun devant la porte de sa boutique, des représentations vraiment théâtrales : ce sont des figures de grandeur naturelle, couvertes d'habits analogues au caractère qu'on veut leur faire représenter. Elles consistent en des carcasses de bois très-légères : un masque forme leur visage; leurs habits, leurs coiffures, leurs ajustemens sont de papier, et le plus souvent exécutés avec beaucoup d'adresse. Ces figures sont élevées sur un grand bûcher qu'on ne voit point, et qui est entouré, jusqu'à hauteur d'appui, d'une enceinte épaisse de fagots artistement rangés, qui présente assez la forme d'un petit théâtre.

On voit souvent cent cinquante de ces représentations en une année, et quelquefois il y en a de très-jolies : on voit un Bacchus à califourchon sur un tonneau; une famille rassemblée pour tuer le co-

chon; un Espagnol et une Espagnole dansant le boléro au son d'une guitare qui est pincée par une autre figure; un géant, vêtu à la hollandaise, faisant danser un ours, tandis qu'une autre figure bat le tambour: on voit à côté des figures se soutenant les unes les autres, chacune exécutant des tours différens, réunies cependant pour aider à un tour plus fort, exécuté par une figure élevée tout-à-fait au-dessus.

A l'entrée de la nuit, on met le feu aux fagots; dans un instant, la représentation disparaît au milieu des flammes, et se réduit en cendres. On appelle ces représentations *fallas de Saint-Joseph*.

Le peuple s'y presse; les personnes d'une condition plus relevée prennent les ajustemens du peuple et se mêlent avec lui; on accourt de tout côté; et on oublie les affaires les plus importantes.

Dans l'après-midi, on suit ces représentations en foule; chacun veut les voir à son aise. Un étranger n'a pas besoin de guide; il n'a qu'à suivre la foule, et il est assuré de les voir toutes. Lorsque la nuit arrive, on se réunit chacun près de la représentation qui l'a le plus intéressé, pour avoir le plaisir de la voir se réduire en cendres. C'est ici le moment le plus critique; la nuit favorise la licence et les aventures, et les filous font leurs tours en sûreté; les amoureux lient leurs parties; on s'y cherche; on s'y trouve: cette nuit est ordinairement féconde en événemens. Dans les assemblées où l'on se réunit ensuite, on ne parle que des *fallas*; tout autre sujet paraîtrait insipide; chacun vante celle qui l'a le plus

frappé ; les éloges ne tarissent point : le lendemain on n'y pense plus.

Cet usage peut avoir de grands inconvéniens, outre ceux qui accompagnent toujours les fêtes nocturnes. Les rues de Valence sont généralement étroites ; on construit les bûchers dans celles qui sont le plus resserrées comme dans les plus larges ; les flammes s'élèvent très-haut ; et les étincelles montant au-dessus du faîte des édifices, il pourrait aisément en résulter des incendies.

Fête de Saint-Vincent-Ferrier. Ce saint, natif de Valence, est le patron de cette ville : on y célèbre sa fête le lundi de Quasimodo.

On représente le baptême du saint dans l'église de Saint-Étienne. On y élève un théâtre sur lequel on place vingt statues ou mannequins de grandeur naturelle ; elles représentent le curé et son vicaire, deux anciens jurés de Valence, qu'on appelle aujourd'hui régidors, et qu'on suppose avoir été les parrains de l'enfant ; un d'eux tenant l'enfant nouveau-né sur les bras, la marraine de l'enfant, la sage-femme, le vice-roi du royaume de Valence, son épouse, dix dames, comme invitées au baptême ; un nègre et une négresse, domestiques du vice-roi. Le curé et le vicaire sont revêtus des habits sacerdotaux, les deux jurés, de grandes robes de damas cramoisi ; la marraine et la sage-femme sont habillées de noir à l'espagnole moderne ; le vice-roi porte un habit bleu à la française, galonné en argent ; les dames sont également vêtues à la française ; leurs robes, leurs coiffures, leurs ajustemens changent

tous les ans : ils s'adaptent à la mode du jour; les rubans, les plumets, les fleurs, les brasselets, les boucles d'oreille, les chaînes de montre n'y sont point épargnés. Ce spectacle est ainsi exposé pendant trois jours à l'avide curiosité du peuple, qui s'y porte en foule. Il est inutile de tracer le tableau des irrévérences qui se commettent dans l'église.

On construit en même temps un grand nombre d'autels, plus ou moins grands, plus ou moins décorés, dans différentes rues, dans des boutiques, à l'entrée des maisons. Chacun de ces autels est entouré d'une compagnie de musiciens qui jouent par intervalles de leurs instrumens pendant la durée de la fête. On distingue trois de ces autels où le spectacle devient plus intéressant, et où la foule se porte plus volontiers : celui de la place del Mercado, celui de la rue de la Bolseria, et celui de la rue de la Mer : ce dernier, toujours le plus beau et le plus couru, est celui où se fait la plus grande dépense; il se renouvelle tous les ans, au gré de la personne qui paie la fête; c'est un habitant de la rue de la Mer, qui en fait tous les frais : chacun y passe à son tour. Nous allons décrire cette fête telle qu'on la célébrait il y a quelques années.

L'autel de la rue de la Mer était construit en bois, et couvert de toiles peintes; il s'élevait au-dessus du faîte des maisons auxquelles il était adossé. Il avait deux corps d'architecture : le premier était de six grandes colonnes doriques, avec les statues de l'Espérance et de la Charité, et quatre grands vases de fleurs posés sur la corniche; le second était rempli par des fleurons et divers autres ornemens, par deux grou-

pes d'anges et par deux tableaux de saints de l'ordre de Saint-Dominique. Un frontispice presque triangulaire s'élevait au-dessus de ce second corps; il était rempli par un tableau en médaillons représentant un miracle de saint Vincent Ferrier, et surmonté par les armes de la ville de Valence. Une grande niche, dont l'arc, orné de guirlandes de fleurs, était placé au milieu du premier corps, contenait une statue de saint Vincent au milieu d'une gloire, et au-dessus de groupes de chérubins. Une mer, dont les vagues étaient en mouvement, occupait le bas de l'autel; et des navires paraissaient y voguer à pleines voiles. Cet autel était placé sur une espèce de théâtre, élevé d'environ cinq pieds; il était éclairé par deux cents cierges de cire blanche. La rue était couverte par des toiles qui empêchaient le jour d'y pénétrer; les maisons voisines étaient ornées de tapisseries, et les contours de leurs balcons et de leurs fenêtres décorés par des tapis de damas cramoisi; deux tribunes, élevées sur les deux côtés, contenaient deux chœurs de musiciens. L'ensemble de la rue et de ses décorations formait un coup-d'œil agréable; il aurait été majestueux, si on ne l'eût dégradé par un mélange de machines théâtrales; mais il faut tous les ans représenter des miracles du Saint, et les représenter d'une manière pittoresque et sensible aux yeux de la multitude.

Il en était de même à la Bolseria et au Mercado; les autels y étaient également portés sur des théâtres, et accompagnés de machines théâtrales.

On avait choisi cette année-là, pour l'autel de la

rue de la Mer, un miracle qu'on suppose avoir été opéré par le Saint à Barcelone, dans un temps où cette ville manquait absolument de pain : on dit que le Saint, prêchant au bord de la mer, donna sa bénédiction sur le liquide élément, et que sur-le-champ des navires chargés de blé arrivèrent dans le port. Pour cet effet, on avait placé sur le théâtre, devant l'autel, une chaire où le Saint prêchait, quelques figures, qui formaient l'auditoire; et une mer en mouvement. Le miracle de la rue de la Bolseria était le même : la chaire, le Saint prêchant; l'auditoire, la mer, s'y trouvaient également; il y avait de plus deux moulins. Le miracle de la place del Mercado était d'un autre genre; il était relatif à un repas donné au Saint, pour lequel, un mari ayant recommandé à sa femme d'apprêter ce qu'il y avait de meilleur dans la maison, celle-ci avait tué et préparé ses propres enfans : la table était mise sur le théâtre, couverte d'une nappe, de serviettes, de pain, de vin, et d'une marmite.

La solennité fut annoncée le samedi de la fête de Pâques, à midi, par le son de toutes les cloches de la ville. Au même instant, quatre tambours, huit tambourins, et douze *dulzaynas* parcoururent la rue de la Mer d'un bout à l'autre.

Dès cet instant, la fête commença. Les tambours, les tambourins, et les *dulzaynas* se partagèrent et se distribuèrent dans différentes parties de la même rue. Ils ne cessèrent presque point de battre et de jouer pendant les trois jours, à l'exception des instans où ils se réunissaient pour parcourir ensemble la

même rue : ce qui se renouvelait plusieurs fois dans le jour.

La nuit suivante, il y eut une illumination générale dans la ville; toutes les fenêtres des premiers étages étaient garnies de grands flambeaux de bois imitant les flambeaux de cire blanche, terminés par un lampion. Cette méthode paraît très-bonne : les flambeaux restant toujours à la même élévation, il en résulte de superbes cordons de lumière. Cette illumination se répéta dans les nuits du dimanche et du lundi.

Le dimanche matin on commença à faire les représentations des miracles sur les trois autels.

Dans la rue de la Mer, le Saint, du haut de la chaire où il était censé prêcher, faisait quelques-uns des gestes d'un prédicateur, et donna enfin sa bénédiction sur la mer. Les vagues se mirent alors en mouvement; les ondes s'agitèrent; elles se soulevèrent; des navires sans matelots, qu'on voyait être chargés de sacs de blé, arrivèrent à toutes voiles par des directions opposées; ils fendirent les ondes, passèrent rapidement aux yeux des spectateurs édifiés, et disparurent. Un instant après, des matelots se présentèrent sur le rivage avec des sacs de blé sur les épaules, et les déchargèrent à terre; ils disparurent; ils revinrent; ils se succédèrent jusqu'à ce qu'on pût présumer qu'ils avaient transporté toute la cargaison : tout rentra ensuite dans son premier état.

Dans la rue de la Bolseria, le même miracle fut mieux exécuté : les navires s'arrêtèrent, ils baissèrent les voiles, ils jetèrent l'ancre; des matelots accoururent

en grand nombre sur le rivage, et aidèrent à décharger les navires; ceux du dedans remirent les sacs de blé à ceux du dehors; ces derniers les posèrent sur leurs épaules, et les portèrent aux deux moulins; ceux-ci étaient toujours en mouvement; et le blé y était sur-le-champ converti en farine. Quand les navires furent déchargés, on étendit les voiles, on leva l'ancre, et ils partirent.

Le miracle de la place du Mercado était d'un autre genre : le mari et la femme exprimaient par leurs gestes la douleur qu'ils ressentaient de la mort de leurs enfans : saint Vincent arriva avec l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, suivi d'un frère lai du même ordre; les maîtres de la maison l'instruisirent du sujet de leur chagrin; pendant ce temps-là une servante entra portant un pâté; mais, stupéfaite de ce qui se passait sous ses yeux, elle oublia de le mettre sur la table, et resta immobile. Cependant le Saint, touché de la situation des bonnes gens qui le recevaient dans leur maison, s'approcha de la table, et donna sa bénédiction sur la marmite; à l'instant même les deux enfans, ressuscités, en sortirent; ils gambadèrent, ils frétillèrent, ils sautillèrent sur la table; ils coururent vers chacun des assistans les uns après les autres, ils sautèrent au cou du père, de la mère, des bons religieux, de la servante, et les accablèrent de baisers et de caresses. La servante, étonnée du prodige, et pénétrée de reconnaissance pour le bon Dominicain, lui offrit le pâté qu'elle tenait encore dans ses mains, et que le religieux refusa : elle renouvela ses instances; le saint homme donna sa

bénédiction sur le pâté; et un pigeon qu'il contenait, quoique bien cuit, ressuscita à l'instant, prit le vol, et s'enfuit dans les airs.

Toutes ces figures sont des espèces de marionnettes de différentes grandeurs; celles de l'autel du Mercado étaient presque de grandeur naturelle.

Ces représentations se renouvelèrent et se succédèrent souvent pendant les journées et les nuits du dimanche et du lundi. Le peuple y accourait en foule; il les contemplait avec une avide curiosité; pénétré chaque fois des merveilles dont il venait d'être le témoin, il attendait encore de pied ferme pour les voir opérer de nouveau.

Dans l'après-midi du dimanche, les pêcheurs de Valence firent une procession, à laquelle ils allaient deux à deux un cierge à la main, plusieurs d'entre eux en habits de velours noir, l'épée au côté, et quelques-uns en beaux habits de velours ciselé. Ils y portaient huit brancards avec des représentations de la Sainte-Vierge, de saint Pierre, de saint Vincent Ferrier, etc. On voit des choses assez singulières à cette procession : deux hommes habillés en rois maures, avec une grande barbe et une couronne royale sur la tête, portent des bannières; un très-grand nombre d'enfans, habillés, les uns en bergers, les autres en matelots, les autres avec un costume qu'on ne peut définir, remuent fortement des tambours de basque en sautant et gambadant le long de la procession; douze hommes, habillés de blanc, jouent des castagnettes: ils sautent et gambadent également; douze autres hommes, en habit turc, mar-

chent d'un pas gravement compassé; un grand nombre d'autres, en culottes et gilets blancs, avec un manteau rouge sur les épaules, un masque sur le visage, et une longue baguette blanche à la main, lancent cette baguette en l'air, la reçoivent à l'instant de sa chute, la lancent de nouveau, la reçoivent encore, et font avec elle des jeux assez variés.

Une autre procession, extrêmement nombreuse, sortit de la cathédrale dans l'après-midi du lundi. Elle était précédée de tous les corps de métiers, chaque corps marchant en groupe à la suite de deux grands et énormes étendards, qui sont accompagnés d'un tambourin et d'une dulzayua. On voit une forêt d'étendards qui se suivent de très-près, continuée pendant long-temps, et qui, s'élevant au milieu d'une foule immense, paraît sortir d'un terrain mouvant; ceux qui les portent font avec eux mille singeries, des tours de force et d'équilibre; de temps en temps l'étendard leur échappe et va frapper dans sa chute les têtes malavisées de la multitude à la bouche béante; en même temps le bruit des tambourins, le son aigu et dissonant des dulzaynas font un charivari dont la discordance fait rire au premier instant et devient ensuite fatigante. Viennent alors les huit géants, qui font aussi des gentillesses; ils marchent, ils s'arrêtent, ils tournent, ils font des révérences : leurs pages les précèdent au nombre de quatre; ceux-ci sont des hommes déguisés en nains; ils sont couverts de têtes de carton qui sont monstrueuses par l'énormité de leur volume et par leur configuration : habillés d'une manière grotesque, ils jouent des casta-

gnettes et dansent en marchant. Le clergé régulier, qui est très-nombreux, marche ensuite; il est suivi du clergé séculier, des paroisses, précédés de leurs croix, ainsi que du bas clergé et du chapitre de la cathédrale, après lesquels on porte la relique de saint Vincent Ferrier. Le corps municipal ferme la procession.

Quelques autres processions qui se firent le même jour, à dix heures du soir, terminèrent la fête; elles ne parcoururent que les rues où il y avait des autels; on portait à chacune la statue du Saint pour la déposer dans la maison de celui qui devait faire les frais de la fête l'année suivante; ces processions étaient composées de personnes de tous les états, avec des cierges, et précédées de tambours, de tambourins, de *dulzaynas*, et d'autres instrumens de musique.

Il est difficile de décrire ce qui se passe à ces fêtes. Dans le jour, on abandonne tout autre soin que celui de se promener, de courir, d'aller d'autel en autel, de voir, de se faire voir, de revenir dix fois dans l'endroit où l'on a déjà été. Les rues et les places où il y a des autels sont couvertes de curieux de toutes les classes; les rues qui y conduisent sont également remplies de personnes des deux sexes; on n'a qu'à suivre la foule, et on est assuré de passer en revue tous les autels devant lesquels on s'arrête pour voir la représentation des miracles; on se cherche, on se trouve, on se rapproche; la cohue favorise l'incognito; et la stupide attention qu'on fait à la représentation empêche de remarquer de vrais tête-à-tête qui se multiplient au milieu d'une population innombrable.

La nuit arrive, on se remet encore en mouvement; et la foule devient plus grande. Les chapeaux rabattus pour les hommes, les mantilles pour les femmes, favorisent les intrigues que la nuit couvre de ses ombres; souvent la mère cherche en vain sa fille, et l'époux sa femme; on se perd dans la mêlée, on ne se retrouve point : les ténèbres de la nuit cachent les suites qui en résultent. On craint peu d'être découvert : on est entouré d'individus qui ont les mêmes vues : l'indulgence est réciproque.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE VALENCE.

El Socos est un couvent de Grands-Augustins, situé hors de la ville, à côté et à la gauche du faubourg de Quarte, à l'entrée de la belle campagne qui avoisine Valence.

On y arrive par une avenue courte et large, qui est bordée d'orangers taillés à hauteur d'appui, et dont les côtés sont plantés d'orangers, de palmiers et de cyprès. Elle conduit à un portique qui s'ouvre par six grands arcs, soutenus par des colonnes doriques isolées. Un corps s'élève au-dessus du portique; il a six balcons, qui répondent aux six arcs inférieurs; ils sont ornés de balustrades de fer, et décorés de petits pilastres du même ordre.

L'église est simple, d'une architecture ionique; elle n'a de remarquable que quelques peintures de Vergara. La voûte du sanctuaire est couverte de peintures à fresque; mais d'une exécution au-dessous du médiocre; elles sont de François Bru. Des

peintures antiques sur bois ornent les autels de Saint-Claude et de l'Incarnation : on ne connaît point les noms des peintres ; il paraît qu'on doit les rapporter au commencement du XVIe siècle. Tous ces tableaux, quoique bons, n'approchent point de la beauté d'un petit tableau qui est placé derrière un verre, au bas de l'autel de Saint-Augustin : c'est une Vierge qui lève ses yeux vers le ciel, avec la tête couverte d'un voile : on y trouve la délicatesse, l'expression, la vérité, le coloris, et une beauté rare dans la draperie : il est du Guide.

On voit dans la chapelle du Christ-de-la-Bonne-Mort, un crucifix où le sculpteur a su imprimer sur les traits du visage toutes les angoisses de l'agonie ; on ignore le nom de l'artiste ; on croit qu'il est du règne de Philippe II.

La sacristie renferme aussi quelques bonnes peintures : une Naissance de Jésus-Christ, sur bois, dont on ne connaît point le peintre ; une Vierge-des-Douleurs, de Moralès ; un Sauveur du monde, de Ribalta, et deux très-petits tableaux qui sont enfermés dans des reliquaires ; une Naissance de Jésus-Christ et une Adoration des rois : le premier paraît être de l'école de Raphaël ; le dernier semble d'une autre main, et d'un temps plus reculé.

La chapelle de Saint-Thomas-de-Villeneuve, de construction moderne, forme une petite église particulière, qui paraît belle dans son ensemble ; mais les ornemens y sont multipliés sans goût ni proportions : les peintures sont de Vergara ; mais elles se ressentent de la jeunesse de l'artiste, et de la précipitation

avec laquelle elles furent faites; les statues des quatre vertus cardinales sont du frère de ce peintre; et l'exécution du maître-autel est d'un religieux du couvent même.

Couvent de Sainte-Marie-de-Jésus. C'est un couvent de Cordeliers observantins, situé à un gros quart de lieue nord-ouest de Valence, au milieu d'une campagne superbe : il est habité par 130 religieux. L'église en est simple, et n'a de remarquable que la chapelle du bienheureux Nicolas Factor, construite en 1787.

Cette chapelle est ornée de pilastres corinthiens, revêtus de stuc, à filets et chapiteaux dorés; ils sont portés sur des piédestaux de marbre rouge, jaune et blanc. Un beau dôme s'élève au-dessus; il est orné de peintures à fresque. Des peintures pareilles ornent trois faces de la chapelle au-dessus de la corniche et les quatre angles de la naissance du dôme : toutes ces peintures sont de Planes. Deux grands tableaux qui représentent des événemens miraculeux du Saint ornent les deux côtés de la chapelle : ils sont du même peintre. L'autel est simple; on y voit un tableau de Vergara, qui représente l'instant où le roi Philippe II se fit ouvrir le tombeau de Nicolas Factor, pour voir les dépouilles mortelles de ce saint religieux.

Église de Saint-Jean-de-la-Rivera. C'est l'église d'un couvent de Franciscains réformés, situé hors de la ville, presque au bout de l'Alameda, au-dessous du pont de Mer. Elle n'est remarquable que par quelques tableaux : un baptême de Jésus-Christ, d'Alphonse Cano; sur le maître-autel, une Conception;

dans la chapelle de ce nom, un saint François, un saint Pascal, une sainte Claire; et des Anges, sur cuivre, de Lazare Baldi, à l'entrée du chœur. Le sanctuaire est orné de peintures à fresque, d'Antoine Ricarte.

Monastère de Saint-Michel-de-los-Reyes. C'est un monastère de Jéronimites, situé sur le chemin qui conduit de Valence à Murviédro et en Catalogne, à une petite demi-lieue de Valence, en sortant par la porte et le pont de Serranos, et par le faubourg de Murviédro. Il fut fondé par Ferdinand d'Aragon et par Ursule-Germaine de Foix, son épouse.

Il est dans une situation délicieuse, au milieu de campagnes variées, toujours verdoyantes. Il est riche, et renferme 50 religieux, de l'aveu desquels il a 20,000 pesos (environ 75,000 francs de rente). Il est bien permis de croire qu'ils n'exagèrent point : la renommée leur en donne le double.

Ce monastère ne s'annonce point d'une manière imposante. Une muraille basse et sans ornemens se présente à la vue ; elle est percée d'une porte très-ordinaire ; on entre dans une grande cour, au fond de laquelle on aperçoit la façade de l'église, et sur un côté la porte d'entrée.

La façade de l'église, en pierres de taille, a trois corps d'architecture, chacun de six colonnes d'ordre dorique au premier corps, d'ordre ionique au second, et d'ordre corinthien au troisième, les unes torses, les autres cannelées en spirale, avec les statues des trois Mages. Cette façade est accostée de deux grandes tours carrées, qui s'élèvent de chaque côté

au-dessus de l'édifice; ces tours ont trois corps d'architecture : les deux premiers sans ornemens; et le troisième, percé à chaque face par une fenêtre en arc, entre quatre pilastres doriques, est terminé par une balustrade.

On trouve dans l'intérieur du monastère un grand cloître, d'une architecture assez ressemblante à celle du cloître des Évangélistes de l'Escurial, mais dont la voûte est peut-être trop plate.

Ce monastère a une bibliothèque, mais peu nombreuse; on y compte à peine 3,000 volumes, presque tous de théologie et d'histoire, et tous anciens : mais on y conserve une collection de manuscrits des XIVe et XVe siècles, remarquables par la beauté et la netteté de l'écriture, ainsi que par la délicatesse et la fraîcheur des vignettes, des fleurons, et des autres miniatures.

L'église n'a qu'une nef, d'une bonne architecture dorique; elle est ornée de pilastres cannelés, de tribunes décorées de colonnes ioniques, et de frontispices à retour. La voûte en est un peu plate, mais bien élancée et de bon goût. La croisée est grande et belle, mais trop peu profonde; elle est surmontée d'un dôme, bien coupé, assez ressemblant à celui de l'Escurial.

Le sanctuaire est élevé en forme de terrasse, et entouré d'une belle balustrade qui se prolonge le long des marches par lesquelles on y monte; il est pavé de grands carreaux de marbre bleu, parsemés de galons et de fleurons, qui sont formés par des incrustations de marbre blanc. Deux mausolées uniformes

des deux fondateurs sont placés aux deux côtés du sanctuaire : ils sont d'une exécution médiocre.

Le maître-autel est un mélange bizarre d'ornemens de bois, confus, travaillés sans goût, et de colonnes faites avec diverses pièces de marbre, mal polies et mal ajustées. Le tabernacle est simple, mais noble et beau; le devant de l'autel est un mélange de marbres de toutes couleurs, rapportés avec beaucoup d'art, et imitant des oiseaux ou divers autres animaux; des édifices, des pavillons chinois, des urnes, des vases et des fleurs. Les devans d'autels pareils sont assez multipliés dans cette église : ils sont l'ouvrage de quelques religieux du monastère même.

La sacristie est un beau vaisseau gothique qui a l'apparence d'une petite église; on y trouve de bonnes peintures sur pierre et sur cuivre.

Cette église renferme un Crucifiement, de Ribalta; une Apparition de la Sainte-Vierge à saint Bernard, que les uns attribuent à Ribalta, les autres à Zuriñena; quelques tableaux de l'école de Joannez, mais d'un dessin plus correct; quelques peintures sur bois, relatives à la naissance de Jésus-Christ et à la vie de saint Jérôme, ont été transportées de l'église dans une tribune près du chœur; elles sont antiques, mais bonnes : on les croit des premiers temps de la renaissance des arts; il est fâcheux qu'on les tienne dans un endroit obscur où l'on ne peut les voir qu'à la lumière.

Sichas. On trouve dans beaucoup de villages des environs de Valence des monumens de l'industrie des

Maures : ce sont de grandes excavations dont l'ouverture est très-étroite, et qui s'élargissent beaucoup intérieurement; elles sont creusées verticalement, assez profondes, et revêtues de pierres de taille; les Maures y conservaient leurs grains : dans quelques endroits, les Valenciens modernes les font servir encore au même usage. On les appelle également silhos; les plus belles se trouvent à Burjasot : ce village est le lieu de la sépulture de la célèbre actrice l'Advenant, qui fut la Le Couvreur de l'Espagne.

L'Albufera est un grand lac, qui commence près du village de Catarroja, à une lieue sud de Valence, et se prolonge dans un espace de quatre lieues jusqu'à Cullera; il a, lorsqu'il est rempli, quatre lieues de longueur, deux de largeur, et dix de circonférence : il a cependant peu de fond : à peine peut-il porter de petites barques; lorsqu'il n'y a point assez d'eau, on le remplit au moyen d'une machine qui y verse les eaux voisines; lorsqu'il est trop plein, on le déverse dans la mer au moyen d'une ouverture pratiquée exprès : il contient beaucoup de poissons, surtout beaucoup d'oiseaux aquatiques. A certains jours de l'année, on fait la chasse de ces oiseaux; l'étang se couvre de bateaux; on les tire à coups de fusil : c'est un objet de divertissement pour la ville de Valence.

Manisez est un village situé à une lieue un quart au nord de Valence; on l'aperçoit sur la gauche en venant de la Nouvelle-Castille; il est connu par ses fabriques de faïence, qui emploient trente fours, et occupent une grande partie des habitans; des femmes



Moreton del. Couché fils dir. Schroeder sculp.

VUE D'UNE PARTIE DU PORT DE LA DOUANE ET DE LA BOURSE DE BARCELONE.

sont employées à former les dessins et à appliquer les couleurs; on distingue deux grandes manufactures, dont la faïence est assez fine, d'un beau blanc, et à un prix assez modéré; on y fait aussi des vases travaillés avec assez de délicatesse.

Le corps de ces fabricans a le secret d'une couleur qui prend au feu la teinte et l'éclat d'un beau bronze doré; on a essayé inutilement de l'imiter. Les chefs du corps composent eux-mêmes la couleur, et la distribuent aux maîtres qui en ont besoin; elle est liquide et de la couleur du tabac d'Espagne un peu foncé.

Le Grao. On sort de Valence par la porte de la Mer; on suit le faubourg de la Trinité, le pont de la Mer et le chemin qui est vis-à-vis du pont, en côtoyant à gauche l'Alaméda. On passe devant le couvent de Saint-Jean-de-la-Ribera; on prend ensuite un chemin bas, et l'on arrive au Grao : c'est un village qui fut autrefois fermé par un mur dont il reste encore une partie; il a deux portes, l'une du côté de Valence, l'autre du côté de la mer; à côté de celle-ci est une mauvaise forteresse, où réside un gouverneur; un fanal, placé sur la partie la plus élevée, et que l'on allume toutes les nuits, sert de guide aux navigateurs.

La côte du Grao est très-basse, et exposée aux vents violens de l'est et de l'ouest; il n'y a ni abri pour les navires, ni fond d'eau suffisant pour s'approcher de la côte, ni endroit commode pour le débarquement, qui se fait à une demi-lieue en mer; on met les cargaisons dans des barques qui s'avancent

vers le rivage, et on les traîne avec des bœufs, jusqu'à ce qu'elles soient à sec.

Malgré ces inconvéniens, on voit toujours au Grao plusieurs navires à l'ancre, et d'autres qu'on radoube ou qu'on se dispose à mettre en mer; ils font le cabotage sur la Méditerranée, d'un côté sur les côtes de la Catalogne, du Roussillon, du Languedoc, et jusqu'à Marseille; de l'autre côté à Alicante, à Carthagène, à Malaga; ils passent même le détroit de Gibraltar; ils entrent dans l'Océan; ils vont à Cadiz; et tournent quelquefois le Portugal jusqu'aux ports de la Galice. Le plus fort de ces navires est de cinquante ou soixante tonneaux; leur équipage le plus considérable est de onze hommes; ils exportent des vins, de la soie, des laines, des fruits secs, de la soude; et prennent en retour des toileries, des lainages, des quincailleries, des épiceries et des grains.

C'est sur cette plage que les troupes de l'archiduc Charles d'Autriche tentèrent, en 1710, un débarquement, afin de surprendre Valence; mais elles furent repoussées par Antoine del Valle, qui commandait dans cette ville pour Philippe V.

Le Grao est fort agréable en été par les bains de mer qui s'y trouvent : on voit des tartanes et des calesins qui y mènent un grand nombre de personnes qui vont prendre ces bains; et plusieurs familles y viennent passer une partie de la belle saison dans les maisons de campagne, dont ce village est environné.

Route depuis VALENCE *jusqu'à* LIRIA, XERICA et SÉGORBE, 19 *lieues* 1/4.

	lieues.
VALENCE à	
Benifaraig, village,	» 1/4
Moncada, village,	» 3/4
Porta-Celi, chartreuse,	3
La Torre, grange,	» 1/2
Liria, ville,	1 1/2
Alcublas, village,	4
Andilla, village,	2
Canales, bourg,	1
Canales, rivière sans pont,	1 1/2
Bexis, bourg,	» 1/2
Toras, village,	» 1/2
Vivel, ville,	1 1/2
Xerica, ville,	» 1/2
Palencia, rivière et pont,	» 1/2
La Esperanza, monastère des Jéronimites,	1
SÉGORBE, cité,	» 1/4
TOTAL,	19 1/4

On sort de Valence par le faubourg de Murviédro ; on traverse le village de Benifaraig ; après une heure de marche, on passe à Moncada, ancienne ville, réduite aujourd'hui à l'état de village, à l'entrée de la superbe campagne qui entoure Valence : elle a une église paroissiale, un couvent de religieux Dominicains, et une population d'environ 1,000 habitans.

Les terres commencent ici à devenir arides;

elles sont cependant couvertes de vignes, d'oliviers et de caroubiers. Le terrain s'élève insensiblement, et, après une lieue, on passe près du village de Vétera, qu'on laisse à gauche. On continue à monter pendant une heure; on entre ensuite dans un bois de pins, de distance en distance entremêlé de champs et de terres plantés d'oliviers : il conduit à Porta-Céli.

Porta-Celi est, par sa richesse, la seconde des Chartreuses de l'Espagne; elle fut fondée, en 1272, par un archevêque de Valence. Le monastère est bâti sur une hauteur, dans une belle situation, au milieu de terres fertiles, dominant sur une vaste étendue de mer et de campagnes belles et riches. Tout y respire la paix et la tranquillité; tout y est simple, agreste, mais agréable; les cellules y sont propres; les bâtimens y sont d'une élégante simplicité; les jardins y sont variés et bien tenus; les tombeaux où l'on dépose les corps des religieux ont une beauté particulière : des palmiers les ombragent, et des rosiers répandent dans les airs un parfum qui amortit l'odeur infecte des miasmes exhalés par les cadavres.

L'église renferme plusieurs bons tableaux de Cano, d'Espinosa, et de Ribalta, parmi lesquels on distingue une Vierge donnant à manger à l'enfant Jésus; une statue de la Vierge, par Ignace Vergara. Des peintures à fresque, de Louis Planes, couvrent

la voûte du sanctuaire. On voit dans la sacristie un enfant Jésus entouré de séraphins, un saint Jean-Baptiste dans son enfance, un saint Jean l'Évangéliste aussi dans son enfance, une Naissance de Jésus-Christ, etc.

En sortant de la Chartreuse, on suit la route vers l'ouest; après une demi-lieue on trouve la Torre, grange appartenant au même monastère: c'est là que l'on cultive le bon vin de la Cartuxa, qui se vend jusqu'à dix réaux la bouteille. Le terrain devient ensuite uni et planté presque partout d'oliviers et de caroubiers. La plaine est bordée, à droite, et à peu de distance, par une montagne peu élevée, sur laquelle on aperçoit les villages de Gatova, de Marines et d'Olla. On arrive à Liria, éloignée de deux lieues de la Chartreuse.

Liria est une ville très-ancienne, qu'on dit avoir existé avant l'arrivée des Phéniciens en Espagne. Elle porta le nom d'Edera sous les Carthaginois, et ceux d'Edeta et de Laurona sous les Romains; elle fut, sous ces derniers, la capitale ou le chef-lieu du pays des peuples appelés *Edetani*. On y voit quelques monumens de la domination romaine, parmi lesquels on distingue une inscription trouvée, en 1759, dans un des canaux d'une fontaine, et placée à la porte de l'abbaye de la cure.

Cette ville fut presque détruite pendant les

guerres de Sertorius et de Pompée; elle fut réédifiée ensuite, prise sur les Romains par les Goths, sur les Goths par les Maures, et conquise sur ceux-ci, en 1252, par Jacques-le-Conquérant, roi d'Aragon, qui changea un peu son emplacement.

Elle est située entre deux monticules. Elle a une église paroissiale, 2 églises succursales, 2 couvens de religieux Trinitaires et Franciscains, et une population d'environ 6 ou 7,000 âmes. Le portail de l'église paroissiale, qui a trois corps d'architecture, est d'une bonne exécution.

Cette ville a le titre de duché; elle fut donnée, par le roi Philippe V, au maréchal de Berwick; ses descendans la possèdent encore.

En sortant de Liria, on parcourt, pendant deux heures et demie, une plaine mêlée de champs et de vignes, et très-abondante en oliviers et en caroubiers. Une montée assez rude et assez longue, appelée *las Lacobas*, conduit au haut de la montagne, sur laquelle on trouve une plaine, et, à son extrémité, le village de las Alcublas, situé à quatre lieues de Liria, et qui a une population d'environ 1,400 habitans.

On continue à marcher pendant deux heures au milieu de montagnes élevées, mais agréables; elles sont couvertes d'arbustes, de plan-

tes médicinales, et, de temps en temps, de plateaux de vignes. On parvient ainsi à l'entrée d'une vallée très-profonde, où l'on trouve le village d'Andilla.

Andilla n'était qu'une métairie sous les Maures, et devint un village sous Jacques 1er, roi d'Aragon, qui la bâtit et la peupla. Elle est située sur un terrain montueux, et n'a qu'une population d'environ 500 habitans. Son église renferme quelques bons tableaux, parmi lesquels on en distingue de Castañeda, et surtout quatre de Ribalta, une Présentation au temple, une Circoncision, une Nativité de la Sainte-Vierge et une Visitation.

En sortant d'Andilla, on suit encore une montée rude; on passe au bourg de Canales; on continue à côtoyer la montagne qui porte le nom de Vellida; et on aperçoit très-près celle del Cubillo. Le chemin devient alors très-mauvais par la succession continuelle de montées et de descentes, au bord de précipices. On arrive dans un fond, où l'on traverse la petite rivière de Canales, et on remonte une éminence où l'on trouve Bexis.

Bexis, bourg d'environ 1,000 habitans, autrefois place forte, et aujourd'hui commanderie de l'ordre de Calatrava. Elle est dans une situation peu agréable, au haut d'une montagne, entourée d'autres montagnes plus

élevées qui la couvrent et la dominent. Elle fut habitée par les Romains : on y lit encore deux inscriptions romaines placées à la grange d'Alcaydon, qui n'en est qu'à un quart de lieue.

A une demi-lieue de Bexis, on passe à Toras, petit village. Le terrain devient plus uni ; et le chemin est bordé de vignes. Une heure et demie après on arrive à Vivel.

Vivel, petite ville, dans une belle situation près de la rivière de Palencia. Elle a une église paroissiale, un couvent de religieux Minimes, et une population d'environ 1,300 habitans. Quelques-uns croient que c'est l'ancien *Belsinum*, ensuite *Vivarium* des Romains. On y retrouve encore plusieurs inscriptions romaines.

Peu après être sorti de Vivel, on aperçoit, à gauche, les villages de Caudiel et de Mate ; et, après une demi-lieue, on arrive à Xérica par un chemin agréable, au milieu d'une campagne fertile, bien boisée et bien cultivée.

Xérica (selon les uns, est l'ancienne *Ociserda* ou *Etobesa;* selon les autres, la *Lexeta* ou *Laxata* des Romains). Cette ville est située près de la rivière de Palencia, sur le flanc d'une montagne, au haut de laquelle on voit les ruines d'un château fort : elle est entourée de murailles flanquées de tours, et fut conquise sur les Maures, en 1235, par Jacques Ier, roi d'Aragon. Sa population est de 2,300 habitans.

Elle a une église paroissiale, desservie par un clergé assez nombreux, 2 couvens de Capucins et de Grands-Augustins, un hôpital, 3 ermitages ou chapelles particulières, 3 fontaines, et un pont. On y trouve quelques inscriptions romaines, dont la plupart sont sépulcrales. On prétend que les Romains y tenaient des écoles où l'on enseignait les sciences et le maniement des armes. Cette petite ville fut la patrie de François Loscos, qui écrivit sur la philosophie.

On suit un chemin entre des petites montagnes, séparées quelquefois par des petits vallons. On passe la rivière de Palencia sur un pont construit, en 1570, aux frais de Jean de Muñatones, évêque de Ségorbe. Après une heure et demie de marche, on arrive à la Esperanza, monastère des Jéronimites, situé sur une montagne, au pied de laquelle une fontaine donne assez d'eau pour faire tourner deux moulins, et arroser les campagnes de Navajas, de Ségorbe et d'Altura : on prétend que ces eaux ont la propriété de pétrifier les corps qui y séjournent. Au bout d'un quart d'heure on arrive à Ségorbe.

Ségorbe est une cité, avec titre de duché, située agréablement dans un vallon très-fertile en grains et en fruits, sur la rivière du même nom, et qui prend ensuite celui de rivière de

Murviédro. Sa population est de 1,200 familles ou environ 6,000 âmes.

Quelques-uns, se fondant sur la ressemblance des noms, prétendent que c'est l'ancienne Ségobriga, qu'on retrouve sur beaucoup de médailles romaines; d'antres, au contraire, placent cette ancienne ville, les uns en Castille, les autres en Aragon.

Ségorbe est le siége d'un évêché suffragant de Valence, dont le diocèse comprend 42 paroisses. Le clergé de sa cathédrale est composé de 4 dignitaires, de 10 chanoines, de 24 bénéficiers, et de 33 chapelains.

Cette ville a 4 couvens de religieux, Franciscains, Capucins, Dominicains, et de la Merci; un couvent de religieuses, un séminaire, un hôpital, 5 ermitages, oratoires, ou chapelles; un proviseur, qui est à la fois official et vicaire-général du diocèse; 9 portes, et 6 places. Elle est très-riche en fontaines; elle en a 3 qui sont publiques, et environ 40 dans les maisons des particuliers. Elle fut conquise sur les Maures, en 1245, par Jacques Ier, roi d'Aragon.

L'église cathédrale a quelques peintures de l'école de Joannez et de celle de Ribalta.

L'église du couvent des religieuses est d'une bonne architecture, et renferme quelques bonnes peintures. On trouve dans d'autres parties de cette église des tableaux d'un mérite supérieur, comme une Descente de Jésus-Christ aux limbes, de Ribalta; une

Conception, dans le genre de Joannez; une Transfiguration, une Résurrection, un Père-Éternel, etc.

Le séminaire occupe l'ancienne maison des Jésuites. On voit dans son église le mausolée du fondateur de cette maison, Pierre Mirallez, natif de Bexis, dont la vie fut un tissu d'aventures singulières, qui lui procurèrent beaucoup de richesses. La statue de Mirallez est d'une bonne exécution. Antoine Ximen, poète du commencement du XVIe siècle; et Jean Valero, théologien du commencement du XVIIe, sont nés dans cette ville.

A un quart de lieue de Ségorbe est la chartreuse de val de Christo, fondée par l'infant Don Martin, fils et successeur de Pierre IV, roi d'Aragon. On y trouve de bonnes peintures de Vergara, de Camaron, de Donoso, de Joannez, et d'Orrente. Les religieux ont établi une manufacture de papier à Altura, village de 1,500 habitans, qui leur appartient, et qui est à un quart de lieue entre leur monastère et Ségorbe.

Route depuis VALENCE *jusqu'à* SAN FELIPE, 9 *lieues* 1/2.

Trois routes différentes conduisent de Valence à San Felipe.

La première a été déjà décrite depuis Valence jusqu'au Jujar, sur le chemin qui mène à Madrid. Après avoir passé le bac sur ce

fleuve, on se détourne à gauche, et l'on arrive à San Felipe, après deux heures de marche. Cette route est de neuf lieues.

La seconde suit le même chemin jusqu'à la Venta del Rey, et au village de Rogla : on se détourne ici, à gauche, et l'on n'a plus que trois quarts de lieue pour arriver à San Felipe. Elle est également de neuf lieues.

La troisième est la suivante, d'une demi-lieue plus longue que les deux précédentes.

	lieues.
VALENCE à	
Catarroja, ville,	1
Silla, bourg,	1
Almusafes, village,	1
Algemési, ville,	1
Alcira, ville,	2
Carcajente, ville,	» 1/2
Cugullada, village,	1
La Puebla-Larga, village,	» 1/2
Manuel, village,	1
SAN FELIPE, cité,	» 1/2
TOTAL,	9 1/2

En sortant de Valence, on traverse la belle campagne qui environne cette ville, pour aller à Catarroja, dont la population est de 3,000 habitans, la plupart adonnés à la pêche; et, à une lieue plus loin, au bourg de Silla,

auprès du lac d'Albuféra. On trouve ensuite, à une lieue l'un de l'autre, le village d'Almusafes et la petite ville d'Algemési. On marche encore pendant deux heures, et l'on arrive à Alcira.

Alcira (Sacro, sous les Carthaginois; Sætabicula, sous les Romains; Algezira ou Algecira, sous les Arabes), est une ville assez considérable, d'environ 10,000 âmes, située sur le Jujar, qui l'entoure de tout côté, dans une petite île. Elle a une église paroissiale, deux églises succursales, six convens, un corrégidor, un hôpital et deux beaux ponts sur les deux bras du Jujar: ses rues sont étroites et tortueuses. Elle fut la patrie du poète Vincent Gasco de Sinrana, qui florissait en 1406, et qui fut très-célébré par Lopez de Vega. A une demi-lieue d'Alcira, on arrive à Carcajente, petite ville d'environ 4,000 âmes, assez bien percée et assez bien bâtie, avec une église paroissiale, un couvent de moines et un de religieuses. Une heure après on passe au village de Cugullada, et de là à la Puebla-Larga, autre village. On fait encore une lieue; on trouve le village de Manuel, et l'on arrive bientôt après à San Felipe.

San Felipe est une ville très-ancienne; elle a été fameuse sous les Romains, qui la soumi-

rent; son nom était alors Setabis : les Maures changèrent ce nom en celui de Xixona, puis en celui de Xativa, qu'elle conserva jusqu'au commencement du XVIIIe siècle; elle reçut alors celui de San Felipe.

Xativa fut une des villes les plus animées contre Philippe V, et des plus obstinées dans le parti de l'archiduc d'Autriche; elle soutint pour lui un siége terrible contre le chevalier d'Asfelt, au mois de mai 1706. Elle n'avait pour garnison que quelques bataillons de troupes anglaises; mais le courage de ses habitans fit sa principale force.

L'armée française était déjà au pied de la brèche et menaçait la ville d'un assaut : également sourds à la crainte de la mort et aux offres de pardon, les habitans ne cédèrent point. L'assaut fut donné; ils combattirent partout avec un courage soutenu par une rage effrénée; mais enfin ils succombèrent; et la ville fut emportée. Le glaive était levé; les habitans bravaient le fer des soldats; ils aimaient mieux mourir, disaient-ils, que d'obéir à Philippe. L'ordre du carnage fut donné : ces malheureuses victimes de leur obstination s'offraient elles-mêmes aux coups, et s'animaient mutuellement à mourir : mais, voulant ensevelir leur ville avec eux, ils y mirent le feu. Le

soldat les seconda; le glaive d'une main, le flambeau de l'autre, il frappait, et incendiait les édifices. Bientôt des ruisseaux de sang remplirent les places, inondèrent les rues; des monceaux de morts et de mourans en couvrirent la surface; des tourbillons de flammes s'élevèrent dans les airs; les cris des soldats, les plaintes des mourans, le bruit des édifices qui s'écroulaient, une atmosphère enflammée, firent une scène affreuse qui dut toucher l'âme la moins sensible. Tout périt : hommes, femmes, enfans, vieillards; à peine le général français put-il sauver quelques femmes et quelques prêtres; il ne lui était plus possible de contenir le soldat. Il ne resta rien de Xativa, ni remparts, ni édifices, ni habitans, ni même le nom qu'elle avait porté jusque-là : une ville nouvelle s'éleva sur ses cendres; on la nomma San Felipe.

Les habitans de cette ville nouvelle n'ont point encore oublié que ce sont des Français qui ont détruit Xativa; et leurs ressentimens se transmettent de père en fils.

Étendue et situation. Cette ville est située à la base d'une montagne calcaire, et au-dessous de deux châteaux qui tombent en ruines. Son étendue est assez considérable; mais sa population n'est que de 10,000 âmes. Elle a 22 fontaines, une manufacture

de papier, et un faubourg orné de fontaines et de promenades.

Administration ecclésiastique et civile. L'ancienne Xativa eut autrefois, et dans des temps reculés, un siége épiscopal. La moderne San Felipe a un chapitre de collégiale, dont l'église, bâtie depuis peu d'années, est assez belle (on y a imité le genre gothique), 3 églises paroissiales, 10 couvens de moines, 2 couvens de religieuses, un hôpital pour les malades, et un hôpital pour les veuves délaissées; cette cité est gouvernée par un corrégidor, et un alcade-major pour l'administration de la justice.

Elle est dominée par un château construit sur le roc, et qui renferme dans son enceinte un couvent de Bernardins. Il contient quelques citernes; on y voit des vestiges d'ouvrages des Romains et des Maures, et plusieurs inscriptions romaines.

Xativa est également célèbre par les hommes distingués qui y ont reçu le jour. Le célèbre historien Mohamed-Abu-Amer, plus connu sous le nom d'Almoncarral, y prit naissance dans le XIe siècle. Cet historien ne se borna point à illustrer sa patrie par ses écrits; il fonda une académie d'histoire qui eut de la célébrité, et qui se soutint jusqu'à l'expulsion des Maures. Jean Mingues, Jérôme Tamariz et François Gutierrez, théologiens des XVIe et XVIIe siècles, y naquirent, ainsi que François Franco, médecin, qui écrivit dans le XVIe siècle sur les maladies contagieuses; et Jacques Beltran, dont les poésies sont en langue valencienne. Elle fut encore la patrie des papes Calixte III et Alexandre VI, et du peintre Jo-

seph de Ribéra, plus connu sous le nom de l'Espagnolet, mort en 1656.

Le territoire de San Felipe produit toutes sortes de fruits, du blé, du maïs, de la soie, du vin, de l'huile, des carouges, surtout du riz, qui est un des principaux objets de la culture. Il était renommé autrefois pour la beauté de ses chanvres, de son lin, et principalement de ses toiles, que Pline plaçait parmi les meilleures de l'Europe, et que Silius Italicus préférait aux plus belles de l'Arabie. Ce fut vraisemblablement la beauté de ses lins qui fit établir à Xativa des manufactures de papier; ce sont les premières qui furent établies en Europe: elles existaient déjà au XIIe siècle, et c'est aux Maures qu'elles durent leur établissement et leur succès.

Route depuis VALENCE *jusqu'aux* frontières de la Catalogne [1], 21 *lieues* 3/4.

	lieues.
VALENCE à	
San-Miguel-de-los-Reyes, monastère,	1/3
Tabernes, village,	» 1/2
Casas de Barséna, quelques maisons,	» 1/4
Albalat, village,	» 1/2
Venta del Emperador,	» 1/3
Masamagrell, village,	» 1/3
La Cruz-del-Puch, village,	» 1/8
Ara-Christi, chartreuse,	» 1/4
Mesones-de-Puzol,	» 1/4
Murviédro, cité,	1 1/3
A reporter,	4 2/3

[1] Route de Valence à Barcelone.

	lieues.
Report d'autre part,	4 $^{2}/_{3}$
Un ravin sans pont,	»
Alménara, ville,	1 $^{5}/_{8}$
Un hameau,	» $^{1}/_{4}$
Chilches, village,	» $^{1}/_{4}$
Nulez, bourg,	1 $^{5}/_{8}$
Villaréal, ville,	1 $^{1}/_{4}$
Mijarez, rivière et pont,	» $^{1}/_{8}$
Castellon de la Plana, ville,	1 $^{1}/_{4}$
Casas de Benicasi, hameau,	2
Oropésa, ville,	1 $^{1}/_{4}$
Venta de la Sanieta,	1 $^{1}/_{4}$
Torreblanca, village,	1 $^{1}/_{4}$
Un ravin sans pont,	»
Alcala de Chivert, ville,	1 $^{1}/_{2}$
Un hameau,	» $^{3}/_{4}$
Un ravin profond sans pont,	» $^{3}/_{4}$
Benicarlo, ville,	1
Un ravin,	»
Vinaroz, ville, } Servol, rivière sans pont, }	1
Un ravin,	» $^{1}/_{2}$
La Cenia, rivière et pont,	» $^{1}/_{2}$
TOTAL,	21 $^{3}/_{4}$

On sort de Valence par le pont de Serranos. On traverse le vaste faubourg de Murviédro, et l'on parcourt pendant quelque temps la belle campagne qui environne Valence.

Le chemin que l'on suit est la continuation de celui par lequel on arrive de Madrid à Va-

lence : il est également beau; il s'étend dans un espace de onze lieues; les ponts y sont multipliés, même sur les plus petits ruisseaux; de nombreuses chaussées, construites en maçonnerie, s'y renouvellent sans cesse; des parapets, placés à propos, y pourvoient à la sûreté du voyageur; des détours y sont ménagés avec art sur le penchant des collines et des coteaux; de jolies maisons y sont distribuées de distance en distance; des colonnes milliaires y sont placées de lieue en lieue; des piquets plantés de proche en proche portent les noms des villages voisins, et indiquent les routes qui y conduisent.

On passe bientôt devant le monastère de San-Miguel-de-los-Reyes; on aperçoit à la droite le village d'Oriols; on arrive à celui de Tabernes, après lequel on traverse un grand et beau pont sans eau. On trouve les Casas de Barséna, qui consistent en une suite de maisons formant une ligne sur le bord du chemin, et d'où l'on aperçoit, à trois cents pas à la gauche, le village de Fogos.

On passe successivement à Albalat, grand village dont les maisons sont assez bien bâties; à la Venta del Emperador, où l'on trouve, sur la droite, une longue suite d'assez belles maisons alignées, qui bordent le chemin, et un très-joli pavillon qu'on aperçoit au haut d'une tour.

On laisse à gauche le village de Muséros. On passe ensuite à Masamagrell, village fort long, très-étroit, mal bâti; à la Cruz-del-Puch, village; et à Ara-Christi, chartreuse, qu'on aperçoit à gauche, et dont l'enclos s'étend jusqu'au chemin. On trouve le bourg de Rafelbuñol encore à gauche, celui d'El-Puig, très-près à droite. Ce dernier est dans une plaine, mais environné de montagnes, et a un couvent de religieux de la Merci, où est l'église paroissiale, un hôpital, une belle place avec une fontaine, et une population de 300 familles ou environ 1,500 habitans.

Tous les lieux qu'on vient de nommer sont réunis dans la courte étendue d'une lieue et demie. La plaine où l'on se trouve est célèbre par la victoire que Jacques-le-Conquérant y remporta, en 1237, sur le roi maure Zaen, et qui prépara la conquête de Valence. Un couvent de religieux de la Merci occupe, sur un monticule voisin, la place de l'ancien château du Puch ou Puig; on y conserve une collection de portraits de grands hommes.

Ici commencent des forêts d'oliviers, et des vignes qui deviennent de plus en plus épaisses. On aperçoit en face des montagnes assez éloignées, qui se développent à mesure qu'on avance; bientôt la vue y découvre, quoique dans l'éloignement, les vestiges des châteaux

antiques que les Maures avaient établis sur les ruines des anciennes fortifications phéniciennes et romaines.

On passe aux Mesones-de-Puzol, où l'on trouve une longue suite d'hôtelleries. On aperçoit en même temps, à peu de distance à droite, la ville de Puzol, qui n'était qu'un hameau sous les Maures, et qui fut bâtie et peuplée, en 1242, par Asalido de Gudal, auquel Jacques Ier en avait fait don; elle a aujourd'hui environ 1,500 habitans.

Les ruines de l'ancienne Sagonte se développent à mesure qu'on s'en approche; elles semblent présenter sur la montagne une suite de sept châteaux, qui ne furent peut-être que des divisions de la même forteresse : les uns n'offrent plus que des ruines et des murailles; les autres sont encore presque entiers; autrefois ils communiquaient tous entre eux par des chemins souterrains. De grands souvenirs occupent l'esprit; et l'on arrive à Murviédro sans s'apercevoir de la longueur du trajet, quoique cette ville soit à une lieue et demie des Mesones-de-Puzol.

Selon la tradition la moins invraisemblable, l'ancienne Sagonte avait été fondée par une colonie de Grecs de l'île de Zacynthe, aujourd'hui Zanthe, dans les eaux du Péloponèse, et dont les habitans étaient un mélange d'Arca-

diens et d'Achéens. Pline fait remonter cet événement à 200 ans avant la guerre de Troie. De son temps, on voyait encore à Sagonte quelques restes d'un temple de Diane, dont on attribuait la construction à ces anciens colons. Sagonte devint l'alliée de Rome et l'ennemie de Carthage; Annibal saisit le premier prétexte qui s'offrit pour l'attaquer. Investie depuis huit mois, et réduite à la dernière extrémité, les principaux de la ville firent apporter ce qu'ils possédaient de plus beau sur un bûcher dressé dans la place publique, et, se précipitant eux-mêmes dans les flammes, se laissèrent brûler avec leurs richesses. Au même instant, une des tours s'étant écroulée, les Carthaginois entrèrent dans la ville pour être témoins de ce grand spectacle; les autres habitans mirent aussi le feu à leurs maisons, où ils s'étaient enfermés avec leurs femmes et leurs enfans. Les vainqueurs, privés de butin, demeurèrent seuls sur un monceau de cendres.

Sagonte avait été, suivant d'anciens historiens, une ville grande et florissante : les décombres de cette cité fameuse couvrirent une étendue de plusieurs milles. Annibal fit relever quelques-unes des maisons détruites, pour servir d'asile au petit nombre d'habitans échappés aux flammes. Depuis, les Romains affectèrent d'accorder de grands priviléges et une



Carton del. *Couché fils dir.* *Schroeder sculp.*

ANCIEN THÉÂTRE DE SAGONTE.

protection particulière à cette ville nouvelle. Ils l'enrichirent de monumens dont les ruines subsistent encore, mais elle n'égala jamais l'ancienne Sagonte.

Saccagée et détruite une seconde fois par les premiers barbares qui inondèrent l'Espagne, au commencement du ve siècle, elle se releva de nouveau sous l'empire des Goths, mais toujours moins grande et moins belle. Elle prit alors le nom de *Mur Vetum*, d'où lui est venu celui de Murviédro, à cause de l'ancienneté de ses murailles, et de ses grands amas de ruines accumulées durant 600 ans.

Sous les Maures, Murviédro partagea les vicissitudes auxquelles le royaume de Valence fut en proie, jusqu'au temps de la formation de la monarchie espagnole par Ferdinand et Isabelle.

Aujourd'hui Murviédro, d'un aspect peu agréable, fort négligée dans ses bâtimens, réduite à la condition d'un simple bourg, compte 5 ou 6,000 habitans au plus.

Les théâtres anciens, aux temps même de la plus grande corruption des mœurs romaines, avaient un caractère de grandeur et tout à la fois de simplicité, si disproportionné à la petitesse de nos édifices modernes, si contraire à la mollesse de nos habitudes, si étranger à cette multitude d'arts futiles tant vantés de nos

jours, que nous pouvons à peine comprendre les descriptions qui nous restent, et en croire les ruines qui en sont demeurées jusqu'à nous.

On verra peut-être ici avec plaisir la forme et la construction de ces grands monumens. Pour bien s'entendre, il faut faire attention aux changemens que l'usage a apportés dans l'acception de quelques mots empruntés des anciens. Comme nous, ils appelaient théâtre l'ensemble de l'édifice destiné aux jeux scéniques, mais ils désignaient aussi par ce nom la partie de cet édifice où se plaçaient les spectateurs.

La scène, *scenium*, était une façade d'architecture élevée verticalement comme la toile du fond de nos théâtres modernes. L'espace en avant de cette décoration, sur lequel les acteurs venaient déclamer leurs rôles, s'appelait *proscenium*. Il y avait derrière le *scenium* un autre espace pour préparer les représentations, ce dernier s'appelait *postscenium*.

Le théâtre, que nous appellerions mal-à-propos amphithéâtre, occupait exactement un demi-cercle. Il était composé d'un amas de gradins de pierre ou de marbre, qui descendaient de tous les points de la circonférence du demi-cercle, jusqu'à la moitié de son rayon; l'espace, depuis là jusqu'au centre, où il n'y avait plus de

gradins, s'appelait l'orchestre. C'était, selon Vitruve, qui nous sert de guide, la cinquième partie essentielle à la composition d'un théâtre. Le rayon de cet espace semi-circulaire, proportionné comme on vient de le dire, servait de module pour régler et mesurer toutes les autres parties de l'édifice. Au-dessus de l'amas de gradins, sur toute la circonférence de l'hémicycle, régnait un portique orné de colonnes, et souvent surmonté d'un grand nombre de statues.

Les gradins, plus ou moins nombreux, selon l'étendue du théâtre, devaient avoir 14 ou 15 de nos pouces de haut, et 22 à 27 de large; de distance en distance, après chaque série de 7, 8 ou 9 gradins, il y avait un palier appelé *præcinction*. Ce palier, formé par la suppression d'un gradin, avait deux fois la largeur du gradin ordinaire, et le gradin au-dessus présentait une élévation verticale double de celle des autres.

Chaque série de gradins était traversée par un certain nombre d'escaliers, 5, 6 ou 7, composés tout aussi simplement que les *præcinctions*, en coupant chaque gradin de manière à en faire deux marches. Pour éviter le ressaut qui se serait trouvé à l'endroit du *præcinction*, on avait soin que les escaliers d'une série ne fussent pas correspondans à ceux de la série

au-dessus : on les disposait alternativement ; s'il y en avait 6 dans une série, il en fallait 5 ou 7 dans celle au-dessous ou au-dessus : les plus grands théâtres avaient trois séries de gradins.

Les escaliers pratiqués sous le théâtre conduisaient le peuple aux portiques supérieurs, d'où il se répandait sur les gradins. Chaque gradin servait à la fois de siége et de marchepied. Les gradins au-dessus des *præcinctions* étaient les seuls où il n'y eût pas de spectateurs assis, à cause de leur double hauteur, et pour laisser libre la circulation sur les paliers. D'autres portes donnaient entrée à l'orchestre par les galeries du rez-de-chaussée. On arrivait encore, par des ouvertures pratiquées, dans la moyenne région du théâtre, et que l'on appelait vomitoires. Ces théâtres contenaient d'ordinaire au-delà de 20,000 spectateurs ; celui de Pompée, le premier, à ce qu'il paraît, qu'on ait bâti à Rome selon les règles empruntées des Grecs, règles que nous indiquons ici, pouvait en recevoir 40,000.

Chez les Romains, l'orchestre était la place des consuls, des proconsuls, des sénateurs et des vestales, qui s'y tenaient assis sur des siéges portatifs. Les premiers rangs de gradins appartenaient aux chevaliers ; le peuple occupait les rangs les plus élevés, dont la circon-

férence avait le plus d'étendue : un réglement d'Auguste assigne des siéges, sous le portique, aux femmes qui jusque-là avaient été mêlées avec les hommes; enfin il y avait au plus haut des gradins des places pour les officiers chargés de veiller au bon ordre. Selon quelques auteurs, on ménageait, sous le théâtre même, une prison. Le portique seul était couvert; le théâtre ne l'était pas; et comme les représentations se faisaient en plein jour, on étendait des toiles pour garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil.

Le *proscenium*, élevé de 5 pieds au-dessus du pavé de l'orchestre, s'étendait sur toute la largeur du théâtre; il formait la corde du grand hémicycle que l'on vient de décrire. Sa profondeur était égale au rayon de l'orchestre.

Le *scenium*, subordonné pour la hauteur au portique du théâtre, auquel il se rattachait par deux ailes en retour sur les extrémités du *proscenium*, présentait la façade d'un palais : cette façade était, comme le reste de l'édifice, de pierre ou de marbre, et, comme chez les Romains, souvent enrichie de beaucoup d'ornemens, avec plus de profusion que de goût.

Le *postscenium* devait, selon Vitruve, avoir en largeur les deux tiers du rayon de l'orchestre. C'est là que les acteurs se tenaient en attendant l'instant de paraître, et que l'on dres-

sait les machines pour le vol des chars et des personnages destinés à descendre du ciel. Le *postscenium* et le *proscenium* étant, comme le théâtre, découverts, on ne pouvait rien suspendre qu'au moyen de machines en forme de grue, mobile sur un pivot, dont l'extrémité s'avançait au-dessus du *scenium* en décrivant un demi-cercle.

La prolongation des portiques sur les côtés du *scenium* formait quelques pièces couvertes, à l'usage des acteurs et des machinistes. Enfin, une porte au fond du *postscenium*, donnait issue hors de l'édifice, quelquefois sous un vaste portique destiné à la promenade : voilà ce que l'on connaît assez positivement des théâtres anciens, et ce que l'on retrouve dans les ruines de Sagonte, à quelques modifications près. Il subsiste encore, du théâtre de cette ville, un grand amas de gradins, quelques fragmens du portique, une partie des salles couvertes et voûtées, à droite du *scenium*; le pavé de l'orchestre, les premières assises du *proscenium*, les fondations sur lesquelles s'élevait le *scenium*, des débris plus considérables du *postscenium*, les vestiges du mur de fond de tout l'édifice, et de quelques constructions accessoires adossées à ce mur : tout le reste a cédé aux efforts de la barbarie, plus encore qu'à l'action du temps. Plusieurs maisons de

Murviédro sont bâties des pierres enlevées à ces vastes ruines. Jusqu'au milieu du siècle dernier, la destruction n'avait pas discontinué. Vers ce temps, un corrégidor, ami des beaux-arts, conçut le projet de rassembler ses concitoyens, et de leur donner le spectacle d'une représentation dramatique, dans cette enceinte, préparée pour le loisir des conquéraus du monde, et illustrée par les muses latines. Le succès le plus certain de cette expérience fut d'appeler l'attention de la Cour sur les ruines de la petite ville de Murviédro; et, depuis ce temps, on veille avec assez de soin à leur conservation.

Le théâtre de Sagonte est construit sur le penchant d'une colline; par-là on avait évité une partie de la dépense qu'il eût fallu faire pour élever l'amas de gradins sur des voûtes ou des massifs de pierres façonnées; l'hémicycle comprend, sous un rayon de 120 pieds castillans, 22 gradins, que l'on estime avoir pu contenir 7,500 spectateurs. Une galerie de 12 pieds de large, sur 10 et demi seulement de haut, tient lieu de portique. Cette galerie, à laquelle on arrivait du dehors, à ce qu'il paraît, de plain-pied par la montagne, donne entrée sur les gradins par six portes; son aspect est celui d'un étage attique; au-dessus sont 4 rangs

de siéges qui contiendraient encore 900 personnes, en accordant à chacune environ 20 pouces. Toute cette partie de l'édifice était couronnée d'un mur sur les restes duquel on n'aperçoit aucune trace d'ornemens : sans doute il venait se rattacher aux ailes du *scenium* qui eût, sans cela, surpassé en hauteur les autres constructions ; on peut croire aussi qu'il servait à empêcher les sons et la voix de se perdre par-dessus l'enceinte du théâtre.

L'orchestre est beaucoup plus petit que ceux des Romains, parce que les sénateurs et les magistrats, qui seuls avaient droit d'occuper cette place, étaient en moins grand nombre, dans une colonie d'Espagne, qu'à Rome et dans les villes d'Italie. On y remarque deux gradins moins élevés et plus larges que les autres, sur lesquels on placerait facilement des siéges portatifs.

Le *proscenium* du théâtre de Sagonte a très-peu d'étendue. On ne sait comment un espace si étroit pouvait suffire pour toutes sortes de représentations. Les vestiges du *scenium* sont à peine reconnaissables ; mais on remarque, sur une partie mieux conservée du *postscenium*, des traces qui semblent venir de ces machines avec lesquelles on élevait les personnages aériens ; d'autres paraissent l'effet

de certaines décorations tournantes que l'on plaçait derrière l'ouverture des portes de face du *scenium*.

Les dimensions des degrés destinés partout à servir de siéges aux spectateurs étaient peu susceptibles de variations : on les retrouve ici à peu près telles que dans le type proposé par Vitruve. Il n'en est pas de même des autres parties que nous allons examiner.

Le *præscinction*, placé au-dessus du quatorzième gradin, n'est pas formé par un seul degré, double des autres en hauteur et en largeur, mais par deux degrés une fois plus hauts et de même largeur à peu près que les autres.

Les escaliers sont au nombre de neuf : trois descendent sur une seule ligne, et sans interruption, depuis le portique jusqu'à l'orchestre ; les autres s'arrêtent au *præscinction* ; ceux-ci ne servent que pour les degrés supérieurs, qui, étant plus étendus que ceux du bas, ont en effet besoin d'un plus grand nombre de dégagemens.

De ces escaliers, six correspondent aux ouvertures du portique ; les autres, celui du centre et les deux des extrémités, sont au-dessous de renfoncemens pris aux dépens de la galerie, et occupés par des portions de siéges que l'on croit avoir été la place des magistrats et des officiers chargés de maintenir le bon or-

dre. Le premier paraît aussi distribué pour servir de dégagemens aux gradins élevés au-dessus du portique; et l'on trouve que l'un des deux autres communique, sous le théâtre, à une chambre de forme irrégulière, qui servait peut-être de prison, puisqu'on y voit encore les restes de crampons de fer propres à attacher des prisonniers.

Le centre de l'hémicycle est, comme on l'a déjà dit, assis sur la croupe de la montagne; mais, à mesure que celle-ci s'abaisse, les gradins portent sur une base artificielle. La partie antérieure du théâtre, construite de cette manière, laisse apercevoir des restes de galeries et de chambres voûtées.

Les sénateurs venaient prendre place à l'orchestre, par des passages pratiqués entre le théâtre et le *proscenium*. Les chevaliers arrivaient, aux quatorze premiers gradins qui leur étaient réservés, par deux vomitoires et par deux escaliers sous le théâtre. Le peuple avait pour lui les six portes de la galerie supérieure. Les femmes, auxquelles étaient vraisemblablement destinés les siéges au-dessus de cette galerie, s'y rendaient par des portes ouvertes dans le mur circulaire qui couronne l'édifice. On remarque encore, dans l'amas de gradins, un assez grand nombre d'ouvertures qui communiquent à une galerie souterraine.

Outre les théâtres destinés aux jeux scéniques, et les amphithéâtres où se donnaient les combats de gladiateurs et les combats d'animaux, les anciens avaient encore les cirques, ou hippodromes, pour les courses de chars, les courses à cheval, les courses à pied, et les combats d'hommes et d'animaux. L'immense terrain que ces monumens occupaient ne permet pas d'en dessiner aujourd'hui les ruines; et il est même difficile d'en suivre les vestiges.

Sagonte avait aussi son cirque. Situé sur le bord de la petite rivière à laquelle Murviédro a donné son nom, il est encombré de 8 à 9 pieds de terre, couverte d'arbres et de jardinage. Ce cirque avait 260 pieds castillans de largeur, et vraisemblablement 1,000 à 1,100 de longueur. Il reste une portion du grand mur extérieur, des substructions et des constructions hors de terre, sur lesquelles portaient les gradins; une porte latérale, et des vestiges, encore reconnaissables, d'une autre porte au centre de la partie semi-circulaire. Le grand mur du côté opposé à la rivière est assez bien conservé; il sert d'appui ou de clôture à des jardins dont les propriétaires donnent quelques soins à son entretien. Une portion de cette construction forme le soutien d'une terrasse de 16 pieds de haut.

Le cirque de Sagonte n'avait pas de portique

extérieur par où les spectateurs pussent se répandre sur les gradins; mais sans doute il y avait, de place en place, des portes semblables à celles dont nous avons déjà parlé.

Par ce qui reste de constructions composées de matériaux antiques et d'une construction, partie moderne, partie formée des débris même du vieux mur, on peut juger que ce mur avait 18 pieds de haut, et qu'il était surmonté, de place en place, de piédestaux chargés, sans doute, de statues et de trophées. La porte latérale a 7 pieds et demi de hauteur, sur 4 de largeur. Le seuil semble exhaussé de près de 4 pieds; mais il est vraisemblable qu'autrefois le terrain s'élevait jusque-là. Aujourd'hui ce mur est baigné, dans toute sa longueur, par un canal d'irrigation dérivé de la rivière.

L'autre côté du cirque, battu par les eaux de la rivière elle-même, est moins bien conservé; on n'y reconnaît plus guère que des substructions. Quelques blocs de pierres, actuellement submergés, semblent les restes d'un quai dès long-temps détruit.

Le théâtre et le cirque dont nous venons de parler ne sont pas les seuls monumens reconnus dans les débris de Sagonte. A une demi-lieue de la ville, vers le couchant, il y a un coteau qui domine la rivière; à moitié de sa hauteur, on rencontre les ruines d'un aquéduc

construit avec une sorte de mortier formé des pierres tirées du lit de la rivière. La voie de cet aquéduc est parfaitement bien conservée; elle a deux pieds et demi d'ouverture dans un mur de 4 environ; son élévation a tantôt 4, 6 et 8 pieds : il monte, par diverses sinuosités, jusqu'à la tour de Saint-Pierre, dans la citadelle; il serait possible de le rétablir et de le rendre à son ancien usage, qui serait d'une grande utilité à la ville de Murviédro. Au milieu de la citadelle, et dans l'intérieur de la ville, sont plusieurs citernes d'une grande beauté. Deux surtout sont remarquables, l'une, entièrement de construction romaine; l'autre, réparée, et peut-être même construite par les Maures. La première est composée de 22 piliers qui forment autant d'arcades, et supportent deux voûtes en plein cintre; le dessus est une terrasse; le réservoir est rempli par les eaux pluviales qui s'y conservent parfaitement. De la terrasse au-dessus de cette citerne, on découvre toute la belle plaine du royaume de Valence, bordée d'un côté par la mer, de l'autre par les montagnes. L'autre citerne, connue sous le nom des *Neuves-Pilares,* à cause des neuf piliers qui la soutiennent, est également de construction romaine; mais elle a été fort endommagée par les Arabes : elle a près de

100 pieds carrés, et elle est aussi formée par les eaux pluviales.

Il serait extraordinaire qu'une ville qui renferme de si grands édifices n'ait pas eu un amphithéâtre et plusieurs temples; il paraît qu'il existe des vestiges du premier, et même une arche entière, entre la tête du cirque et le chemin qui conduit à Barcelone : il est à peu près semblable aux autres bâtimens de ce genre; mais à peine peut-on le remarquer. Ce que l'on distingue mieux, ce sont des bains arabes assez bien conservés, mais qui n'ont rien de plus remarquable que ceux de Valence et de Barcelone, et qui n'approchent pas des monumens semblables du midi de l'Espagne.

Parmi les vestiges curieux de la splendeur de Sagonte, du temps des Romains, il faut compter les vases de terre qu'on y fabriquait, et qui étaient très-renommés. Les fabriques de ces vases remontent aux siècles les plus reculés; plusieurs sont marqués d'inscriptions celtibériennes, et de bas-reliefs semblables à ceux des médailles inconnues. Pline regardait les vases de Sagonte comme les premiers de l'Espagne, et les troisièmes de tout l'empire romain. On en trouve de quatre couleurs différentes : rouges, cendrés, jaunes tachetés et blanchâtres, de la couleur de la terre même.

Les premiers sont d'une espèce de terre grise, recouverte d'un vernis rouge aussi uni et aussi brillant que la porcelaine, et se conservant sans la moindre altération. Les autres sont de la même matière, mais plus épais, plus grossiers, et d'une préparation moins recherchée. Les rouges et les jaspés servaient aux vases de table, aux assiettes ; les autres aux cruches, pots à cuire, et à tous les usages où nous employons la tuile ; et en effet, les premiers n'offrent aucune trace de feu ; les bas-reliefs sont presque toujours à l'extérieur, et les inscriptions en dedans.

De combien de sentimens divers n'est-on pas agité, en parcourant les ruines de cette malheureuse ville! Du haut de sa citadelle, on voyait jadis l'enceinte immense de ses édifices s'étendre jusqu'à la mer, couverte de ses vaisseaux, tandis qu'aujourd'hui quelques malheureuses maisons renferment toute sa population.

Étendue et Population. Cette ville, située dans l'ancien pays des Edétans, est entourée de murailles élevées et flanquées de petites tours rondes. L'enceinte est percée de plusieurs portes, presque toutes défendues par des tours carrées; l'intérieur en est désagréable et sombre, les rues sont étroites, tortueuses, escarpées, et les maisons de mauvaise apparence. Elle a des faubourgs très-étendus, plus agréa-

bles, plus ouverts que la ville, et sans montées ni descentes. Sa population est d'environ 5,000 habitans.

Clergé. Administration. On y compte une église paroissiale assez belle, 3 églises succursales, 2 couvens de moines, l'un de Franciscains de la Grande-Observance, l'autre de Trinitaires : l'église de ce dernier renferme des tableaux de Miñana, religieux de cette maison, qui joignait le goût des arts à des connaissances littéraires assez étendues; un couvent de religieuses Servites; et un corrégidor. Cette ville fut le lieu de la naissance de Joseph Garcias, assez bon peintre du commencement du XVIIIe siècle.

Commerce. Elle a quelques fabriques d'eau-de-vie, qu'on exporte dans le nord de l'Europe et en Amérique; mais elle a une richesse plus réelle dans les productions des terres qui l'avoisinent, comme huile, vin, blé, orge, chanvre, caroubes, etc.

Au sortir de Murviédro, on traverse un large ravin, ordinairement sans eau, mais qui devient dangereux pendant les pluies. On côtoie, à droite, une plaine immense, cultivée en grains, et plantée d'oliviers et de vignes, et, à gauche, des montagnes dont on s'approche et s'éloigne alternativement. Après trois quarts de lieue, on aperçoit, à gauche, une foule de villages qui paraissent se réunir en groupes; on distingue surtout ceux de Quartell, de Faura, de Benifyaro, de Benavites, de Santa Coloma. Trois quarts d'heure après, on arrive

à Alménara, petite ville située au pied d'une montagne, qui est une continuation de celles qu'on vient de côtoyer, et qui se contourne presque en demi-cercle, comme pour la couvrir; on y voit les ruines d'un ancien château. Cette ville est entourée de murailles; elle a deux faubourgs, une église paroissiale et un couvent de Dominicains.

On côtoie toujours la montagne; on franchit, à droite, une petite éminence par une montée courte et facile; on découvre une grande plaine couverte d'arbres et de peuplades, et terminée par la mer; des montagnes stériles couvrent la gauche. On passe à un hameau; un quart d'heure après on aperçoit le village de Chilches, qu'on laisse à deux cents pas. Ici l'espace s'élargit, les montagnes s'éloignent, on se trouve dans une grande plaine; on n'y voit que champs, vignes, oliviers, mûriers. Une heure après, on découvre Nules, dont le développement est agréable; on y entre après avoir laissé à gauche Villavieja, village où il y a des eaux minérales froides.

Nules est une petite ville, avec titre de marquisat. Elle est carrée, entourée de murailles flanquées de tours, qui s'ouvrent par quatre portes. Les rues en sont étroites, mais droites, et les maisons de mauvaise apparence. Elle a une église paroissiale, un couvent de Carmes-

Déchaussés, un couvent de religieuses Carmélites, un hôpital, un alcade-major, quatre régidors et une population d'environ 3,400 habitans. On y arrive par un faubourg qui a une belle rue; on en sort par un autre faubourg où est le couvent des Carmes. Cette ville s'était déclarée contre Philippe v; mais, intimidée par le sort qu'avait éprouvé Villaréal, les habitans mirent bas les armes, et se rendirent au comte de las Torrez, en 1706.

En sortant de Nules, on laisse, à droite, Mascarell, village, avec le titre de marquisat. On aperçoit bientôt Villaréal, où l'on arrive après trois quarts d'heure de marche.

Villaréal ne fut d'abord qu'une maison de plaisance, bâtie, en 1272, par Jacques Ier, roi d'Aragon, pour les princes ses enfans : elle portait alors le nom de *Palacio real*, (palais royal.) Elle s'agrandit dans la suite, devint une ville, et changea son nom en celui de *Villaréal*, ou ville royale; elle a aujourd'hui le titre de marquisat.

Cette ville, à peu près carrée, conserve quelques vestiges de ses anciennes murailles; on aperçoit encore les restes des fortifications qui en défendaient les approches : ses portes sont modernes, mais elles sont placées aux mêmes endroits où étaient les anciennes.

Villaréal tint pour l'archiduc Charles pen-

dant la guerre de la Succession ; mais elle fut prise, en 1706, par les troupes de Philippe v, qui en détruisirent les murailles, passèrent les habitans au fil de l'épée, et réduisirent les maisons en cendres. Aussi, on n'y voit ni maisons ni édifices anciens : ils sont tous du XVIIIe siècle.

Étendue et Population. Cette ville, située dans la plaine, sur le bord de Mijarez, a 2 couvens de moines : l'un de religieux Franciscains, l'autre de Grands-Carmes; un couvent de religieuses; une église paroissiale, dont le clocher forme une belle tour octogone très-élevée, et une population d'environ 5,500 personnes. Elle a deux faubourgs; on entre par l'un, on sort par l'autre, et on la traverse par une rue très-longue, bien alignée, dont les maisons sont assez bien bâties. Le premier faubourg conduit à une porte de la ville qui a un corps d'architecture de deux pilastres doriques, avec un grand balcon, surmonté d'un pavillon. L'autre faubourg est peut-être plus grand que la ville et le premier faubourg ensemble.

François-Jean Mas, littérateur estimé du XVIIe siècle; Gilles Trallench, et Didace Mas, théologiens, sont nés dans cette ville.

A un demi-quart de lieue de Villaréal, on passe le Mijarez sur un pont fort long, bâti en pierres de taille, garni de banquettes de pierre de distance en distance, orné, à ses deux extrémités, de deux petites places circulaires, où quatre inscriptions, gravées sur de grands

carrés de marbre noir, apprennent que sa construction fut terminée en 1790, et qu'elle fut faite aux frais de quelques villes du royaume de Valence, qui y sont dénommées. On commence ici à apercevoir les clochers de Castellon-de-la-Plana; on voit en même temps, à gauche, le village d'Onda, et la petite ville d'Altura, dont la population est d'environ 3,000 âmes, et où l'on trouve une manufacture de faïence; à droite, entre le chemin et la mer, on voit les villages d'Almazora et de Burriana: celui-ci (le Medina-Aladra des Maures) fut le lieu de la naissance de Martin de Viciosa, historien du XVI[e] siècle, qui écrivit la *Chronique du royaume de Valence.*

Le sol de Murviédro, tant de fois couvert du sang des Sagontins, des Carthaginois et des Romains, fut encore arrosé, dans le XIII[e] siècle, de celui des Espagnols, des Catalans, des Français et des Maures.

La plaine d'Alménara, qu'on vient de parcourir, fut également ensanglantée au commencement du XVIII[e] siècle; elle fut le champ dans lequel Philippe V, en personne, et les généraux de l'archiduc Charles se livrèrent une bataille sanglante, le 27 juillet 1709, où la fortune, secondant mal le courage du premier, donna la victoire à son adversaire: Stahremberg resta le maître du champ de ba-

taille où des milliers de victimes succombèrent des deux côtés.

On ne peut parcourir ces lieux sans se rappeler les événemens dont ils furent le théâtre. Ces campagnes, si belles aujourd'hui, si riantes, si fertiles, furent dévastées tant de fois, furent arrosées si souvent du sang de tant de milliers de combattans, qu'on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en pensant que cette fertilité, que nous admirons, n'est peut-être due qu'aux torrens de sang qui les ont inondées, et aux cadavres des braves qui y ont été enfouis.

Le terrain devient ensuite mauvais et se couvre de caroubiers. Trois quarts d'heure après, on côtoie, à gauche, un bois de pins; bientôt après on arrive à Castellon-de-la-Plana; on y entre par un grand faubourg qu'on parcourt par une rue longue et large, mais dont les maisons sont basses et mal bâties.

Castellon-de-la-Plana, appelée *Castaglia* du temps des Maures, était située alors sur un monticule, à une demi-lieue plus loin vers le nord; Jacques Ier, roi d'Aragon, après l'avoir conquise en 1233, la transféra dans le lieu où elle est aujourd'hui; elle prit dès ce moment le nom qu'elle porte.

Étendue et Population. Cette ville, située au milieu d'une grande plaine, à une demi-lieue de la mer,

conserve encore des ruines de ses anciennes murailles et de quelques tours carrées; elle a huit portes et deux grands faubourgs; plusieurs de ses rues sont droites et larges; on distingue surtout la *calle mayor,* ou grande rue, et la *calle del medio*, qui en parcourt la longueur en ligne toujours directe. Les maisons y sont simples, mais bien bâties, et d'une apparence agréable. On y trouve deux grandes places : celle de l'Hôtel-de-Ville et celle du Ravalet : la première est décorée par les deux façades de l'Hôtel-de-Ville et de l'église principale; la dernière est plus grande; on l'entoura d'arbres en 1791. Sa population est d'environ 11,000 âmes. M. Bory de Saint-Vincent, dans son *Guide du Voyageur* et dans son *Résumé de la Géographie d'Espagne*, dit que l'importance de cette ville avait décidé les cortès, dans leur division du royaume par département, à en faire le chef-lieu de l'un des trois, formés du démembrement du royaume de Valence.

Clergé. Castellon a 3 églises paroissiales, 4 couvens de moines, 2 couvens de religieuses, 2 hôpitaux: l'un pour les pauvres malades, l'autre pour les voyageurs et les pélerins; 3 chapelles ou oratoires.

Administration civile et militaire. Elle a un gouverneur militaire et civil, un alcade-major pour l'administration de la justice.

Quelques édifices de cette ville contiennent des objets qui méritent d'être remarqués.

L'*Ermite-del-Christo* est une chapelle hors de la ville. La voûte est couverte de peintures à fresque dont l'ensemble est agréable.

La chapelle de *la Sangre* forme une petite église particulière, ornée de pilastres corinthiens, revêtus de stuc, dont les chapiteaux sont dorés. Le maître-autel a quatre tableaux de moyenne grandeur, relatifs à quelques événemens de la Passion de Jésus-Christ; ils sont de Ribalta : d'autres tableaux de la main de ce peintre ornaient cet autel, mais ils ont disparu par la négligence de ceux qui les ont laissés en proie aux vers et à la poussière.

La chapelle du sépulcre contient des tableaux de Vergara; le maître-autel est une masse de bois doré, où l'on garde un sépulcre qu'on dit *avoir été sculpté par les anges :* il est couvert par un beau tableau de la Transfiguration de Jésus-Christ, de Vergara.

L'*Hôtel-de-Ville* a une façade en pierres de taille, avec trois corps d'architecture, dorique et corinthien. On avait commencé à élever, à chacune des extrémités, un quatrième corps; mais l'ouvrage a été interrompu. Cette façade est belle et d'une bonne architecture.

La *Tour-des-Cloches* est une tour isolée, située sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qui se présente avec grâce. Elle est octogone et a cinq corps d'architecture séparés les uns des autres par des cordons légèrement saillans. La construction de cette tour commença en 1591, et se termina en 1604. Elle a environ 260 pieds d'élévation et 116 de circonférence.

L'*Église-Majeure* est également située sur la place de l'Hôtel-de-Ville; sa façade paraît fort ancienne; elle est en pierres de taille, et dans le genre gothique : le portail est un composé d'arcs très-déliés, posés les

uns sur les autres, mais de manière qu'ils diminuent et rentrent graduellement depuis le haut de l'ouverture jusqu'au linteau de la porte. L'église a une grande nef d'une belle architecture gothique, mais défigurée par des ornemens monstrueux. L'autel n'a de remarquable que deux petits tableaux placés sur les côtés.

Cette ville donna naissance à François Jover, théologien du milieu du XVIe siècle; et à André Capero, qui publia un recueil de sermons en 1670.

Castellon-de-la-Plana est riche par la quantité et la variété des productions du territoire qui l'environne; on n'y voit nulle part l'empreinte de la pauvreté. Il s'y fait beaucoup de toile à voiles et beaucoup d'agrès de navires. On y trouve deux auberges; celle qui a pour enseigne le Lion, est neuve et belle; on n'y est ni trop mal, ni chèrement.

Le beau chemin qu'on a suivi depuis Valence ne passe point au-delà de Castellon-de-la-Plana; celui qu'on trouve, en sortant de cette ville, est très-pierreux et cahotant; il parcourt une plaine bornée, à droite, par la mer, à la distance d'une demi-lieue, à gauche, par des montagnes qu'on voit dans l'éloignement, et, en avant, par d'autres montagnes qui paraissent plus près. On aperçoit de temps en temps la mer par échappées : on la découvrirait en entier, si les arbres n'étaient point aussi multipliés : ce sont tous des caroubiers.

Le chemin tourne toujours à droite, de ma-

nière qu'il ne cesse d'être à la même distance des montagnes, qui paraissent fuir aux approches du voyageur. Il est tantôt pierreux, tantôt sablonneux et toujours mauvais. Le terrain devient sec, aride, inculte, mais couvert de caroubiers. Après environ trois heures de marche, depuis Castellon-de-la-Plana, les arbres disparaissent; la mer se présente dans toute son étendue à la distance d'un quart de lieue : on la côtoie. On aperçoit du même côté les Casas de Benicasi, petit hameau où l'abbé Bayer, dont il a été parlé déjà plusieurs fois, a fait bâtir une petite église sur les plans de Don Marc Ibañez : on y trouve quelques peintures de Joseph Camaron. On arrive ensuite à une des plus mauvaises ventas de l'Espagne.

On continue à côtoyer la mer pendant un quart de lieue. On entre alors dans les montagnes; on suit une montée escarpée, où des roches amoncelées, très-difficiles à franchir, font trembler les voyageurs les plus intrépides; on monte en côtoyant un précipice au bas duquel les flots de la mer viennent se briser; une simple muraille, qui tombe de vétusté, est la seule ressource qui puisse rassurer contre la crainte de s'y précipiter.

On descend ensuite; on entre dans une espèce de vallée profonde, inégale, remplie de coupures, et environnée de montagnes de roche

vive, escarpées et couvertes d'arbustes; elle est cultivée et plantée de caroubiers. On en sort par une gorge d'un passage affreux, où les montagnes se rapprochent, où de grosses pierres roulées couvrent le chemin, où la roche vive, coupée inégalement, fatigue et meurtrit les pieds des chevaux, où l'on ne peut aller sans être violemment cahoté; et l'on arrive ainsi au pied d'une éminence sur laquelle est située la petite et ancienne ville d'Oropésa, qui fut la patrie d'un excellent critique de nos jours, de Barthélemi Marti, doyen du chapitre de la collégiale d'Alicante, plus connu sous le nom du Dean Marti. On voit encore une partie des anciennes fortifications. On trouve vis-à-vis de cette éminence une venta, à laquelle on arrive après une lieue un quart depuis Benicasi. Les montagnes qu'on vient de parcourir sont couvertes de romarin, de thym, de lavande et de genièvre.

Le chemin devient moins mauvais : le terrain s'aplanit; les montagnes s'éloignent à gauche; elles disparaissent à droite. On entre dans une grande plaine; celle-ci va se terminer à la mer, dont on s'approche, et que l'on côtoie pendant un quart d'heure à trois cents pas de distance. On s'en éloigne ensuite; on parcourt un terrain presque inculte, parsemé de caroubiers. A une lieue d'Oropésa, on passe devant une

maison qui paraît être une ferme; et, un quart d'heure après, à la venta de la Sanieta. On trouve de temps en temps des lambeaux de chemin très-pierreux, très-rudes, très-cahotans; et, après une heure un quart, on arrive au village de la Torreblanca.

Ici le chemin devient encore plus mauvais; à une petite demi-lieue, on traverse un ravin où il n'y a presque jamais d'eau, mais dangereux dans le temps des pluies. Après deux heures et demie de marche, on entre dans un beau vallon où tout est cultivé et couvert d'arbres; et, après une demi-lieue, on arrive à Alcala de Gisbert ou Xiver.

Alcala de Xiver est une petite ville, mal percée, mal pavée, encore plus mal bâtie; les rues en sont presque toutes montueuses, étroites, tortueuses; les maisons basses et désagréables à la vue. Elle n'a ni places, ni fontaines; tout y est laboureur ou paysan. Elle a une église paroissiale, un couvent de Franciscains et une population d'environ 3,600 habitans. Elle appartient à l'ordre militaire de Monteza.

L'église paroissiale de cette ville est de construction moderne; elle a été terminée en 1766.

La façade de cette église a trois portails. Les deux latéraux, plus petits, ont chacun deux colonnes de l'ordre dorique au premier corps, et deux de l'ordre

ionique au second; celui du milieu a trois corps; le premier de quatre colonnes cannelées; le second de deux colonnes corinthiennes cannelées; le troisième de deux petits pilastres, entre lesquels une fenêtre en médaillon est surmontée d'un attique presque triangulaire, orné d'urnes et de bordures en retour. Ces portails sont d'une bonne architecture; quelques-unes de leurs statues assez bien exécutées se perdent dans l'immensité de la façade, dont la surface sans ornemens est si grande, qu'elle paraît nue.

L'église est grande. Elle a trois nefs bien dégagées; chacune des nefs latérales est couverte de mauvaises peintures à fresque. Le dôme, bien coupé et bien éclairé, est décoré de pilastres ioniques; la dorure y est placée avec légèreté. Le maître-autel est orné de quelques anciens tableaux qui ont du mérite.

On a construit, en 1792, près de cette église, une grande tour de pierres de taille destinée à servir de clocher: elle a 110 pieds de circonférence.

Au sortir d'Alcala de Xiver, le chemin n'est pas mauvais jusqu'à Vinaroz, dans un espace de six lieues, à quelques intervalles près où il est pierreux ou sur la roche vive; celle-ci est même escarpée dans quelques endroits; il y a très-peu de descentes et de montées.

On continue à parcourir le même vallon pendant long-temps; on entre ensuite dans une plaine bien cultivée. Après trois quarts de lieue, on côtoie à droite un petit vil-

lage ; on traverse bientôt un ravin profond. On marche encore pendant trois quarts de lieue; on voit alors la mer; on ne s'en éloigne plus ; mais elle se cache derrière les arbres. La campagne devient ici beaucoup plus belle ; la culture y est plus riche et plus soignée, les arbres y sont plus multipliés, les oliviers et les mûriers s'y mêlent aux caroubiers et aux figuiers ; on la suit pendant un quart de lieue, et l'on arrive à Bénicarlo.

Avant d'arriver à cette ville, en venant d'Alcala de Xiver, le voyageur laisse sur sa droite, au bord de la mer, élevée sur un rocher qui ne tient à la terre que par un petit isthme, la place de Peñiscola qui, fondée par les Maures, échut d'abord aux Templiers, lorsque les rois d'Aragon reprirent ces lieux, et qui depuis passa à l'ordre de Montéza, pour revenir enfin à la couronne. M. le colonel Bory de Saint-Vincent, dans son *Résumé de la Géographie physique d'Espagne*, p. 534, la dit être encore en fort bon état, avec une population seulement de 150 feux. « Une grotte nommée *Bufador del Papaluna*, y mérite quelque attention, ajoute ce savant géographe-naturaliste. Quand les vagues s'engouffrent dans son ouverture, elles jaillissent et retombent en pluie abondante, à une certaine distance, dans l'intérieur des terres, à

peu près comme on le voit dans la planche 38 de notre *Voyage aux quatre îles d'Afrique*, où l'un des quartiers presque sauvages de l'île de Mascareigne, nous présente un phénomène analogue. »

Bénicarlo est une petite ville située près de la mer, dans une campagne riche et fertile, que l'on arrose au moyen de norias ou puits à roue. Elle est entourée de murailles, avec un fossé, un ancien château et des faubourgs; elle a quelques rues assez droites, mais étroites, sales, mal bâties; les maisons y présentent un air de misère, quoique cette ville paraisse devoir être riche par les productions de son territoire. Elle a une église paroissiale, un couvent de moines Franciscains, situé hors des murs, et un hôpital; mais elle n'a point de fontaines. Sa population est d'environ 3,200 habitans, parmi lesquels on compte beaucoup de pêcheurs.

En sortant de cette ville, on passe un ravin à fond de cailloux. Le chemin devient plus beau; il côtoie la mer de très-près; il parcourt une campagne fertile et riante, et conduit à Vinaroz. On arrive dans cette ville après une heure et demie depuis Bénicarlo; on y entre par un faubourg dont la rue serait belle, si elle était bien bâtie.

Vinaroz est une petite ville située sur la ri-

vière de Servol et sur le bord de la mer, presque à l'extrémité de la plaine qu'on vient de parcourir. Elle a quelques restes de ses portes et de ses anciennes murailles ; les rues, pavées en cailloux pointus, n'en sont pas belles ; quelques-unes cependant sont assez larges et droites ; mais elles manquent de beaux édifices : très-peu de maisons ont une apparence passable ; elle a une église paroissiale ornée de pilastres en marbre, deux couvens de religieux Franciscains et Grands-Augustins, un hôpital, un capitaine de port et une population d'environ 5,000 âmes.

C'est dans cette ville que le duc de Vendôme mourut d'apoplexie, le 11 juin 1712. Philippe v fit transporter ses cendres dans le tombeau des rois à l'Escurial.

Le commerce de Vinaroz a beaucoup diminué depuis qu'on a compris cette ville dans le nombre de celles auxquelles on a défendu l'importation. Elle a un chantier où l'on ne construit que des barques de trente, quarante ou cinquante tonneaux. La côte est couverte d'une quantité de chaloupes et de petits navires ; il n'y a cependant ni port ni rade : c'est une plage découverte, comme au Grao de Valence. On en exporte principalement des eaux-de-vie.

A peine est-on sorti de Vinaroz qu'on passe

à gué la petite rivière de Servol, qui est presque toujours sans eau; le chemin devient pierreux; le terrain est également pierreux, et la culture languissante. Après une demi-lieue, on passe un ravin ordinairement à sec; on marche encore pendant une demi-heure; on aperçoit alors, à droite, une tour carrée qui marque les limites du royaume de Valence; on passe tout de suite la petite rivière de Cénia, sur un beau pont d'une arche, et on entre en Catalogne.

STATISTIQUE PARTICULIÈRE

DU ROYAUME DE VALENCE.

Population. La beauté du climat, la fertilité des terres, l'abondance des choses nécessaires à la vie dans les provinces méridionales de l'Europe, donnant plus de développemens à la force vitale que dans le nord, la population y doit être nécessairement plus considérable; et malgré la détestable administration qui régit le royaume de Valence, le nombre de ses habitans s'accroît annuellement. Il est vrai que l'on trouve plusieurs endroits encore déserts aujourd'hui, et qui furent habités avant la guerre de la Succession : c'est un effet des proscriptions et des bannissemens politiques du commencement du XVIIIe siècle, qui réduisirent beaucoup la population; mais, depuis cette

époque, le règne de Charles III ayant été réparateur, selon M. Bory de Saint-Vincent, elle s'est accrue de plus du double. Le tableau suivant en contient la preuve; il est dressé d'après les dénombremens faits par ordre du roi.

	Habitans.
En 1718.	318,850
1761 et 1762.	702,640
1768.	716,886
1788 et 1789.	783,084
1795.	932,150

Dans ce nombre on compte :

Curés.	173
Prêtres séculiers.	2,748
Moines.	5,311
Religieuses.	1,076
Nobles.	1,076
Avocats.	790
Écrivains.	776
Étudians.	5,473
Domestiques.	18,963

Agriculture. Nous allons trouver ici la culture la plus soignée, la plus brillante et la plus riche de l'Espagne; les champs y sont des vergers; les campagnes, des jardins; la terre y répand ses dons avec profusion; elle s'embellit sous la main du cultivateur industrieux. Tout y est fertile, tout y contient le germe d'une végétation active qui se développe avec facilité. Les plaines y sont superbes, les vallons délicieux; les montagnes même enrichissent les laboureurs.

Rien n'égale la beauté des plaines de cette province. On a déjà vu la description de celle qui environne la ville de Valence dans une étendue de vingt-cinq lieues. Quelques autres plaines moins considérables l'égalent presque en beauté et en richesses; celle d'Alicante et celle d'Orihuéla sont les plus belles. La première a deux lieues de long et une lieue de large; la dernière est moins grande, mais elle est plus fertile et plus riche. Celles de Murviédro, de Bénicarlo, de Vinaroz, seraient de la plus grande beauté, si l'on n'avait auparavant parcouru les premières. Celle de Liria l'emporte encore sur celles-ci; mais aucune de ces petites plaines n'est comparable à celle de Gandia : elle a une lieue et demie de diamètre; elle est entourée d'un côté par une chaîne presque circulaire de petites montagnes, et terminée de l'autre côté par un terrain bas, dont le fond est une terre noire qui produit, avec autant de facilité que d'abondance, les arbres de toutes les espèces, les fruits, les légumes de tout genre : plus de trente villages, dont les maisons se trouvent confondues avec les arbres qui les environnent, forment un spectacle pittoresque; tout y annonce l'aisance, tout y porte l'empreinte de la félicité.

Les champs et les vallées étalent une fécondité presque égale; les productions s'y multiplient de même. On doit citer entre autres les vallées d'Axpe, d'Elda; les vallons de Buñol, d'Alcala de Xiver, de Fuente de la Higuéra; celui qui est entre ce dernier et la Venta de Alcudieta; celui qu'on trouve au-dessus d'Albérique, et qui est arrosé par le Jujar.

Les campagnes deviennent moins belles à mesure qu'on s'approche des montagnes; le sol est moins fertile : cependant des vallons assez multipliés y étalent des richesses et des beautés qu'on ne retrouve point communément dans beaucoup de plaines; les montagnes elles-mêmes y sont souvent couvertes de verdure, embellies par des arbres de différentes espèces, et riches par des productions particulières : on parcourt avec plaisir celles qui sont près d'Andilla, près de Ségorbe, et plusieurs autres. Celles qui sont entre le village d'Ibi et Alicante, au nord-est de cette ville, sont couvertes de chênes, de térébinthes, de lentisques, de philarias, de genévriers, de ladanum, de cistes, de romarins, et de pins à basse tige.

Le Valencien porte la culture jusqu'aux parties les plus élevées des montagnes : dans quelques endroits il fait des excavations, dans d'autres il soutient les terres au moyen de petites murailles basses qu'il construit en posant des pierres les unes sur les autres. Souvent un orage détruit en un instant son ouvrage; mais son activité et sa patience le lui font recommencer.

L'arrosage des terres du royaume de Valence contribue à leur fécondité. Les Valenciens tirent le plus grand parti des eaux qui y sont répandues de tout côté. Dix-huit fleuves ou rivières parcourent cette province et fournissent tous à des branches plus ou moins considérables d'irrigation. Le Guadalaviar et le Jujar fécondent la plaine de Valence; la Ségura, les campagnes d'Orihuéla; les autres, les différens territoires qu'ils parcourent. Il reste encore plu-

sieurs canaux qui furent l'ouvrage des Maures, et que l'on conserve avec soin. Les Valenciens modernes ne sont pas moins industrieux que les Maures leurs prédécesseurs, ou leurs ancêtres, dans l'art de construire des canaux et de conduire les eaux, même dans les parties élevées; ils font des bassins, des réservoirs, des prises d'eau, où ils les réunissent pour les distribuer selon le besoin : on en voit un à une demi-lieue de Valence qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Le grand bassin ou *Panthano*, qu'ils ont construit dans les montagnes pour arroser la *Huerta* d'Alicante, n'est pas moins remarquable.

Cet arrosage presque continuel dépouillerait insensiblement les terres des parties salines nécessaires à la végétation, si les Valenciens ne prévenaient cet inconvénient par le soin qu'ils ont de les bien fumer. Ils se servent du fumier des étables, des balayures des maisons et des rues : ils vont sur les chemins ramasser les excrémens des animaux, et les premières couches de terre qu'ils croient imprégnées de parties excrémentielles : aussi les chemins se dégradent; il s'y forme des excavations au moins très-incommodes, parce qu'on n'a pas soin de les réparer.

Les Valenciens ne laissent jamais reposer la terre; on laboure les champs neuf à dix fois par an; tous les mois on fait de nouveaux semis. Aussi, dans les Huertas, et, en général, dans toute la partie de l'est et du sud-ouest, les terres donnent quatre à cinq récoltes; les prés se fauchent neuf et dix fois; on dépouille les mûriers trois à quatre fois; ils se couvrent

toujours de feuilles nouvelles : le sol ne se lasse point, ne s'épuise point, et présente des productions sans cesse renaissantes.

Vin. On trouve des vignes dans le vallon qui est au-dessus d'Elda, à Murviédro et ses environs, à Ségorbe, à Liria, à Quarte, à Chiva, à Cheste, à Benigani, à Cosentaya, à Muro, dans le comté de Carlet, à Porta-Celi, au Puch, à Benadites, à Nulez, à Valera, à Benifayrò, à Castellon-de-la-Plana, à Cuartell, à Chicles, à Ara-Christi, à Santa Coloma, à Bénicarlo, etc. Le vin, sans y être d'une qualité supérieure, a beaucoup de corps, et fournit une bonne eau-de-vie; celui de Murviédro passe pour être le plus épais et le plus foncé.

On en recueille, année commune, environ 3,500,000 cantaros [1]. Le cantaro se vend ordinairement 5 réaux valenciens, (1 franc 87 centimes); il en résulte un produit de 17,500,000 réaux valenciens (7,191,358 francs).

Parmi ces vins on distingue ceux de la Torre, dépendance de la chartreuse de Porta-Celi; ceux du Mas de Santo Domingo, du Mas de Pérales; et surtout les vins auxquels on donne le nom de Rancio. Ceux-ci sont des vins d'ordinaire, mais d'une qualité supérieure, et dont la vétusté fait le plus grand mérite; on a une longue suite de tonneaux, chacun d'une année différente; il y en a de soixante, quatre-vingts, et jusqu'à cent ans; on tire toujours le vin

[1] Mesure du poids de 30 livres de 12 onces valenciennes; elle équivaut à 13 pintes 1 huitième, mesure de Paris.

du premier tonneau, qui est le plus ancien; on le remplit avec le vin du second tonneau, celui-ci avec le troisième, ainsi successivement jusqu'au dernier, qu'on remplit avec du vin nouveau. Ces vins ne sont point très-abondans; on en envoie néanmoins dans quelques parties de l'Espagne; les prix diffèrent selon leur vétusté; les inférieurs se vendent 20 réaux de veillon le cantaro, (4 francs 94 centimes), et les supérieurs 60 réaux, (14 francs 81 centimes).

Le terroir d'Alicante produit un vin de liqueur connu dans toute l'Europe; il y en a de rouge appelé *Tintilla,* et de blanc; le rouge est le plus estimé et le plus cher; le prix varie, selon les qualités, depuis 20 réaux de veillon, (4 fr. 94 c.), jusqu'à 120 réaux le cantaro, (29 fr. 63 cent.) On en distingue de cinq plants différens: le vin de Moscatell, de Forcallade, Blanquet, Panell, et Monastel. Le bon vin d'Alicante se tire de Moscatell, celui de Malvoisie vient de Moscatell, du Forcallade et du Blanquet. L'exportation à l'étranger est évaluée, année commune, à 3,500 pièces de 100 cantaros chacune.

On fait encore une espèce de sirop qu'on nomme Arrope: on le tire du vin doux, que l'on met une demi-heure sur un petit feu, en y mêlant un douzième de terre calcaire. On tire la liqueur à clair; on la fait cuire jusqu'à consistance de sirop; et on la conserve dans des cruches pour s'en servir au besoin.

Outre les vignes, le royaume de Valence est rempli de treilles, qui donnent des raisins excellens et très-gros; il y a des grappes qui pèsent 6, 8, 10, et jusqu'à 14 livres.

Raisins secs. On y retire un autre avantage de la vigne : on fait sécher le raisin, principalement du côté de Liria, de Dénia, dans le comté de Carlet; dans presque tous les lieux voisins de la côte de la mer; on en évalue la quantité à environ 40,000 quintaux tous les ans. Il se vend ordinairement environ deux piastres le quintal, (9 fr. 87 c.), ce qui donne un produit de 395,061 fr. 72 cent.

Il est bon de faire connaître ici les deux méthodes différentes qu'on emploie en Espagne pour faire sécher les raisins. Dans le royaume de Valence, on fait une lessive avec des cendres de romarin et de sarment, dans laquelle on met un quart de chaux vive. On fait chauffer cette lessive; on y met les raisins contenus dans un vase percé de trous. Quand les grappes sont au point qu'on le désire, on les porte ordinairement sur des roches nues, où on les étale sur des lits d'Artémise des champs ; on les retourne tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'ils soient secs. Dans le royaume de Grenade, surtout vers Malaga, on les fait simplement sécher au soleil sans aucune autre préparation. Les premiers ont une écorce plus agréable et une substance moins nourrissante; les derniers ont une enveloppe moins sucrée, mais leur substance est beaucoup plus savoureuse; aussi les raisins secs de Malaga sont-ils préférés par les étrangers, et se vendent-ils à plus haut prix; leur qualité peut aussi y contribuer; ils sont naturellement plus gros et plus délicats que ceux du royaume de Valence.

Huile. Les oliviers sont très-multipliés; il y en a

dans plusieurs contrées de cette province qui datent du temps des Maures : ils sont cultivés principalement dans les territoires de Cosentayna, d'Albayda; dans le comté de Carlet; à Elche, à Valéra, à Porta-Celi, à Gatova, à Marines, à Olla, à Liria, au Puch, à Ara-Christi, à Cusrtell, à Murviédro, à Benadites, à Santa Coloma, à Chicles, à Benifayrò, à Nulez, à Bénicarlo, à Buñol, à Chiva, dans les vallées d'Axpe et d'Elda, dans le vallon qui est entre Fuente de la Higuéra et la venta de Alcudieta, dans les campagnes et les vallons entre Elda et Villéna, etc. Les olives en sont belles, mais l'huile est généralement âcre; ce défaut lui vient de la manière dont on la fabrique. On cueille les olives trop tard, de sorte qu'elles sont déjà tachées; et on les porte au pressoir sans les chosir. On pourrait, avec plus de soins, faire une huile qui égalerait celle de Provence. Il y a des cantons où on la fait assez bonne. La quantité qu'on en fabrique est, année commune, de 350,000 arobas de 36 valenciennes (110,200 quintaux poids de marc). Le prix moyen par aroba valencienne est de trois piastres ou *pezos*, équivalant à 45 réaux de veillon (11 fr. 10 c.), ce qui donne un produit de 1,050,000 piastres ou *pezos* (4,012,345 fr. 65 cent.).

La culture des oliviers pourrait devenir plus importante, et le commerce de l'huile plus avantageux à la province, si on levait la défense de ne l'exporter du royaume que lorsque le prix en descend à 20 réaux de veillon l'aroba (4 fr. 95 c.); ce qui arrive rarement : car les fabricans de savon de Marseille recherchent cette huile précisément à cause de son âcreté.

Mûriers et *Soie*. Les mûriers font un objet important; les campagnes de Valence en sont couvertes, surtout aux environs de cette ville, dans la vallée d'Elda, dans le comté de Carlet, et dans presque toutes les terres situées le long des côtes maritimes, etc. Ce sont des mûriers blancs, émondés tous les deux ans.

Les feuilles de ces arbres servent à la nourriture des vers à soie que l'on élève dans presque tout le royaume de Valence : Aljamési, Alcira, Carcajente, Castellon de San Felipe, le comté de Carlet, Undasuar, Gandia, Dénia, Orihuéla, les villages voisins des côtes de la mer, sont les lieux où l'on en élève le plus.

La soie qui en résulte est la plus fine de toutes celles de l'Espagne; elle serait comparable aux meilleures et aux plus belles soies de l'Europe, si les Valenciens, malgré la vivacité de leur imagination, n'étaient pas obstinés à suivre leur ancienne routine dans le dévidage : ils font entrer dans le fil qu'ils forment un nombre indéterminé de fils. Le gouvernement a fait venir l'homme le plus expérimenté dans cette manipulation; il a inutilement multiplié ses instructions; les fabricans n'en ont pas moins suivi leur mauvaise coutume. La quantité de soie que l'on file est, année commune, d'environ 1,500,000 livres de 12 onces valenciennes (1,312,500 livres de 16 onces poids de marc); elle se vend ordinairement, écrue, 50 réaux de veillon la livre valencienne (12 fr. 35 c.); il en résulte un produit de 75,000,000 de réaux de veillon (17,233,331 fr. 31 c.).

Amandes. Le climat et le sol du royaume de Va-

lence sont très-propres à la culture de l'amandier; mais les Valenciens s'y livrent peu. On trouve cependant des amandiers dans différentes parties de cette province; on y recueille, année commune, environ 4,500 quintaux d'amandes. Le prix en est ordinairement de 35 pezos ou 525 réaux de veillon la charge (129 fr. 40 c.), qui est de deux quintaux et demi. Le rapport des amandes fait un objet de 945,000 réaux de veillon (233,333 fr. 31 c.).

On observe à Ibi, village à 6 lieues nord-est d'Alicante, une méthode particulière pour la culture des amandiers. Ces arbres sont très-multipliés dans le territoire de ce village; ils y sont presque tous entés sur des amandiers sauvages. Il paraît que ce procédé en perfectionne le fruit; les amandes qu'ils produisent sont supérieures à toutes celles de l'Espagne; elles ont la coque lisse, et se conservent pendant plusieurs années, tandis que les autres sont sujettes à rancir en peu de temps.

Figues sèches. Les territoires voisins de la mer et celui d'Elche contiennent beaucoup de figuiers; il y en a moins dans les autres parties de cette province. On mange et on vend beaucoup de figues fraîches; mais on en fait sécher environ 28,000 quintaux; elles sont d'une assez bonne qualité. On vend les figues sèches ordinairement 8 réaux de veillon l'aroba (1 fr. 98 c.), c'est-à-dire 32 réaux le quintal (7 fr. 90 c.); elles donnent un produit de 896,000 réaux de veillon (221,234 fr. 55 c.).

Palmes et *Dattes*. Les palmiers (*Phœnix dacty-*

lifera L.) sont répandus en divers endroits du royaume de Valence; ils abondent principalement dans le territoire d'Elche, où l'on en trouve des forêts entières. Les habitans de cette contrée s'appliquent particulièrement à la culture de cet arbre, qui est leur principale richesse. Nous allons entrer dans quelques détails sur cet objet.

Les palmiers, comme on sait, naissent de noyaux de dattes. On transplante les jeunes arbres à la troisième ou quatrième année dans une terre limoneuse, à une distance de 6 pieds, ayant soin de placer toujours un palmier mâle entre deux palmiers femelles, et on les arrose deux fois par semaine. A la dixième année de leur plantation, et après avoir pris un accroissement de 30 et même de 40 pieds, ils commencent à rapporter des fruits, que l'on distingue en fruits doux ou *candits*, et fruits moins sucrés ou *âcrelets*.

En raison de leur élévation, les palmiers ne donnent que très-peu d'ombre; et comme leurs racines sont fort courtes, les cultivateurs entremêlent leurs plants de légumes et d'herbes potagères.

Dans les autres parties du royaume de Valence, les palmiers nains (*Chamœrops humilis*, L.) sont très-multipliés. On en mange les jeunes pousses, qui ont un goût semblable à celui de l'artichaut, et qui sont la miniature des choux palmistes des contrées équatoréales : on en nourrit aussi les bestiaux. Les femmes et les enfans de Villanuéva, Silla, Señija, et autres lieux, font de leurs feuilles et de leur tige

des ouvrages en nattes et des balais, dont la vente est assez lucrative.

La culture du palmier-dattier demande une continuité de travaux très-pénibles : le cultivateur est obligé de grimper avec effort le long de la tige raboteuse et vacillante jusqu'à la couronne de l'arbre, pour examiner les fleurs et les fruits, et les tourner du côté du soleil. Ce travail, qui se répète souvent, n'est cependant pas le plus dangereux en comparaison de celui qu'il faut faire pour utiliser les feuilles des palmiers stériles. Au printemps et dans le courant du mois d'août, on lie toutes ces feuilles en un seul faisceau, que l'on couvre de sparte : pour former ce faisceau, le cultivateur est obligé de voltiger, pour ainsi dire, sur les feuilles même de l'arbre, afin de les réunir et les entourer d'une corde. Cette première opération faite, il dresse à l'extrémité de l'arbre une échelle sur laquelle il s'élève pour faire la seconde ligature; ensuite il applique son échelle sur cette ligature, et, s'élevant de nouveau, il entoure la couronne d'une troisième corde; son faisceau formé, il se débarrasse de ses instrumens, replace son échelle par une gradation contraire à la première, et descend de corde en corde jusqu'à la tige, d'où il glisse rapidement jusqu'en bas.

Les fruits que l'on a récoltés se consomment ordinairement en Espagne : il s'en exporte aussi en France; mais le produit le plus considérable est celui des feuilles des palmiers mâles, que l'on envoie en Italie, où ils servent à la cérémonie du dimanche

avant Pâques; on en fait aussi des nattes, des paniers, des chaises et autres ustensiles. Ce commerce et celui des fruits rapportent annuellement 600,000 réaux (148,148 fr. 14 c.).

Caroubes. Ce sont les fruits du caroubier (*Ceratonia siliquastrum*, L.) qui se trouvent presque partout dans le royaume de Valence; il y en a des bois entiers d'une étendue immense, souvent sur le terrain le plus médiocre. Ils donnent une très-grande quantité de fruits qui consistent dans une sorte de grosse silique contenant une pulpe douceâtre dont les pauvres gens se nourrissent, mais dont la principale consommation se fait par les bestiaux et les chevaux à qui on donne des caroubes, comme de l'avoine ou de l'orge.

Fruits. Les arbres fruitiers se trouvent partout dans cette province; ils sont dans les plaines, dans les vallons, sur les montagnes, et plus multipliés encore dans les environs de Valence, d'Orihuéla, de Sgorbe. On y recueille particulièrement des oranges et des citrons.

Aloès. On n'y cultive point l'aloès; il y croît naturellement sur les bords des chemins et dans l'intérieur des terres. On en retire des fils que l'on travaille. C'est un objet de peu de valeur.

Cannes à sucre. On cultivait autrefois les cannes à sucre dans la contrée méridionale du royaume de Valence; l'introduction du sucre d'Amérique y a fait abandonner cette culture, qui n'a plus lieu aujourd'hui que dans le duché de Gandia et dans les lieux

circonvoisins, où les cannes réussissent très-bien. Voici la méthode en usage : on divise le champ en deux parties parallèles, et chaque partie en de petites planches coupées par des sillons parallèles et transversaux à un pied de distance ; on plante dans ces sillons, à cinq pouces d'éloignement, des jets de l'année précédente de huit à dix pouces de haut, et ayant quatre bourgeons; on les arrose selon le besoin. Survenues à une élévation de quinze pouces environ, les cannes doivent être couvertes à la moitié de leur hauteur avec du fumier de terre que l'on prend dans la partie de la planche où l'on n'a rien planté; on continue ce travail jusqu'au moment de la moisson, qui se fait dans le mois de novembre. Cette moisson est une espèce de divertissement : chacun y est très-gai ; il s'y mêle un peu de cette ivresse que produit le jus de la canne. On vend cette récolte à des patrons provençaux.

Sparte. On recueille du sparte dans quelques endroits, surtout dans le territoire de Liria ; mais on ne le cultive nulle part, parce qu'il couvre naturellement les lieux arides et abandonnés. C'est un objet peu important.

Barille... soude, agua-azul... salicor... La barille, la soude, l'agua-azul et le salicor sont des productions importantes de l'Espagne. La barille est la *salsola soda* de Linnée; la soude comprend cinq espèces; la *salsola kali*, le *chenopodium maritimum*, le *chenopodium album*, le *salsola vermicularis*, et le *salsola rosœa ;* l'agua-azul est un *mesembryanthemum*, et le salicor, les *salicornia*

herbacea et fruticosa, L. La barille entre dans la composition des glaces; la soude sert à la fabrication du savon; l'agua-azul et le salicor sont employés dans les verreries.

On cultive la barille, la soude, et l'agua-azul dans le royaume de Valence; le salicor y vient sans culture. On les trouve principalement dans les territoires d'Alicante, d'Elche et d'Albatana.

On y recueille, année commune, environ 100,000 quintaux de barille, 25,000 quintaux de soude, et 4,000 quintaux d'agua-azul; la quantité de salicor est indéterminée. Leur prix ordinaire, par quintal, est de 50 réaux de veillon pour la barille (12 francs 35 c.); de 40 réaux de veillon pour la soude (9 fr. 87 c.); et de 24 réaux de veillon pour l'agua-azul (5 fr. 92 c.). Il en résulte un produit de 5,000,000 de réaux pour la barille (1,234,567 fr. 82 c.); de 1,000,000 réaux pour la soude (246,913 fr. 51 c.); et de 96,000 réaux pour l'agua-azul (23,703 fr. 70 c.): ce qui fait un total de 8,096,000 réaux (1,505,185 fr. 10 cent.).

La culture de la barille donne beaucoup d'inquiétude au cultivateur. Une espèce d'escarbot dépose souvent sa semence ou son œuf dans la racine de cette plante; les renards, qui en sont très-friands, ravageraient dans une nuit un champ entier de barille : ce qui oblige souvent les paysans à passer les nuits pour donner la chasse à cet animal, afin de conserver leur récolte.

Lin. Le territoire d'Orihuéla est presque le seul du royaume de Valence où l'on cultive le lin; la

quantité qu'on en récolte est assez considérable pour un seul territoire; mais cela ne fait pas un objet important; elle va à 8,000 quintaux par an environ; le prix ordinaire en est de 200 réaux de veillon le quintal (49 fr. 38 c.); ce qui donne un produit de 1,600,000 réaux (395,061 fr. 92 c.).

Chanvre. On cultive le chanvre dans toute la plaine de Valence, dans celle de Castellon-de-la-Plana, et dans les territoires voisins; il y est d'une qualité supérieure. On en recueille, année commune, environ 300,000 arobas ou 75,000 quintaux valenciens, équivalant à 65,625 quintaux poids de marc. Le prix ordinaire en est de 3 pezos le quintal, c'est-à-dire 45 réaux de veillon (11 francs 13 c.). Il donne un produit de 900,000 pezos ou 13,500,000 réaux (3,333,333 fr. 33 c.).

Avoine. On cultive très-peu d'avoine dans le royaume de Valence; cet objet y est presque nul.

Orge. On y cultive l'orge surtout dans les territoires d'Elche et d'Alicante. C'est un objet de peu d'importance; on en exporte cependant une petite quantité.

Maïs. On y cultive également le maïs; on en trouve partout en abondance.

Froment. On cultive le froment en beaucoup d'endroits de cette province; mais la quantité qu'on en recueille ne suffit point à sa consommation : elle va, année commune, à environ 500,000 ou 600,000 charges, lesquelles, à raison de 144 réaux de veillon (35 fr. 55 c.) la charge, donnent un produit d'en-

viron 37,600,000 réaux de veillon (21,629,629 fr. 50 cent.).

Riz. Le riz est une des productions importantes du royaume de Valence. On le cultive en grande quantité à San Felipe, à Alcira, à Sueca, à Sollana, à Alberique, à Castellon-de-la-Plana, à Cullera, dans plusieurs autres endroits de la plaine, et généralement dans le voisinage des rivières, le long des côtes de la mer, et au sud de Valence, depuis Gandia jusqu'à Catarroja. On en recueille, année commune, environ 140,000 charges, chacune de dix arobas ou deux quintaux et demi : ce qui fait 1,470,000 arobas ou 350,000 quintaux en livres valenciennes, équivalant à 306,250 quintaux poids de marc. Le prix ordinaire est de 150 réaux de veillon la charge; ce qui revenait à 60 réaux (14 fr. 81 c.) le quintal. Le produit qui en résulte est d'environ 1,400,000 pezos ou 21,000,000 réaux de veillon (5,185,185 francs 19 cent.).

On cultive le riz de la manière suivante dans le royaume de Valence : on prépare la terre par des labours, mais on la laisse unie et sans sillons; on y sème le riz; on le couvre d'eau à la hauteur de plus d'un pied : le riz croît dans l'eau, et on l'y laisse jusqu'à la moisson; les moissonneurs le coupent alors en marchant dans l'eau jusqu'aux genoux : on en dispose les gerbes sur des traîneaux qui suivent les moissonneurs; on les bat ensuite en les faisant fouler aux pieds de chevaux ou de mules. Le riz reste encore alors couvert de son enveloppe; on le fait passer au moulin pour l'en dégager; ces moulins

sont les mêmes que les moulins à grains, mais la meule est couverte d'une couche de liége.

Miel. On recueille une petite quantité de miel dans le royaume de Valence; c'est un objet peu important. Celui qu'on tire des montagnes qui sont au nord-est d'Alicante, entre cette ville et Ibi, est le plus délicat; il est si estimé qu'on l'envoie fort loin, même en Italie : il est vraisemblable qu'il doit sa qualité aux plantes aromatiques, surtout au romarin dont ces montagnes sont couvertes.

Laine. Les troupeaux de bêtes à laine ne sont pas multipliés dans cette province; la quantité de laine qu'ils donnent n'est point considérable; elle est même insuffisante pour la consommation du pays : elle se réduit, année commune, à environ 20,000 quintaux qui valent 3,200,000 réaux de veillon (ou 790,125 fr. 45 c.) à raison de 160 réaux (39 fr. 51 c.) le quintal.

Sel. On peut ranger le sel au nombre des productions du royaume de Valence. On le tire des salines maritimes qui sont près d'Elche, et de lacs intérieurs voisins de Villéna. Il fournit aux besoins de la province et à une exportation d'environ 6,000 tonneaux tous les ans, qui rendent une somme de 888,000 réaux de veillon (219,260 francs 2 cent.).

Kermès. Le kermès est la larve d'un insecte qu'on recueille sur une très-petite espèce particulière de chêne (*quercus coccifera*, L.). L'animal parfait est connu proprement sous le nom de *coccus*, et en français *galle-insecte*, dont les anciens faisaient tant

de cas, dont ils se servaient pour la teinture en incarnat, et que nous estimerions encore si la découverte de l'Amérique ne nous eût procuré la cochenille. On le trouve sur les montagnes où sont situés les villages de las Aguas et les eaux minérales de Buzot, à quatre lieues d'Alicante. Les paysans le ramassent; ils le vendent dans cette ville 50 réaux (12 fr. 35 c.) la livre. On en recueille environ 200 quintaux tous les ans, ce qui donne un produit de 1,000,000 réaux (148,148 francs 14 cent.).

TABLEAU

DES PRODUCTIONS DU ROYAUME DE VALENCE.

PRODUCTIONS.	LEUR quantité.	LEUR prix en réaux de veillon.	LEUR PRODUIT. réaux de veillon.	francs.	c.
Vin..........	3,500,000 cantar.	7 ½	29,125,000	7,191,358	»
Vin d'Alicante.	» »	»	800,000	197,530	86
Raisins secs...	40,000 quint.	30	1,200,000	395,061	72
Figues sèches.	28,000 quint.	32	896	221,234	55
Huile........	350,000 arobas.	45	15,750,000	4,012,345	65
Amandes.....	4,500 quint.	200	945,000	233,333	31
Dattes et Palmes......	» »	»	600,000	148,148	14
Soie.........	1,500,000 livres..	50	75,000,000	17,233,331	31
Laine........	20,000 quint.	160	3,200,000	790,125	45
Barille.......	100,000 quint.	50			
Soude	25,000 quint.	40	6,096,000	1,505,185	18
Agua-azul....	4,000 quint.	24			
Lin..........	8,000 quint.	200	1,600,000	395,061	72
Chanvre......	75,000 quint.	180	13,500,000	3,333,333	33
Riz..........	140,000 charg.	150	21,000,000	5,185,185	17
Kermès	200 quint.	5,000	1,000,000	148,148	14
Sel	6,000 tonn..	»	888,000	219,260	2
Froment. . ..	600,000 charg.	144	87,600,000	21,629,629	50
TOTAL... ..		....	259,200,000	62,838,271	19

Il manque à ce tableau différens objets, dont je n'ai pu connaître le produit, comme les caroubes, les cannes à sucre, les fruits, le sparte, le salicor, l'orge, l'avoine, le maïs, le miel. Le produit de ces denrées, peu important pour chacune en particulier, doit ensemble être assez considérable.

Malgré la fertilité du sol, la variété et la multiplicité de ses productions, l'activité et l'industrie des habitans, les richesses y sont inégalement réparties. Le peuple n'y possède presque rien : il y vit aisément, parce qu'il se nourrit des productions qui croissent sous sa main, ou qu'il les achète à un prix modique; mais il ne se ressent point de l'opulence du pays qu'il habite : les fermiers y sont peu aisés, souvent même pauvres; cela vient de ce que les prix des fermages y sont portés très-haut, à cause du trop grand nombre de concurrens; effet presque indispensable d'une population peut-être trop nombreuse.

Malgré ses richesses, le royaume de Valence ne peut s'alimenter sans le secours de ses voisins; il n'a ni bœufs, ni assez de moutons; il n'a de blé que pour une partie de l'année; il recueille beaucoup de vin, mais on en convertit la plus grande partie en eau-de-vie; le reste ne suffit point à sa consommation.

Manufactures. Le royaume de Valence fournit peu de laines; il a cependant cinq manufactures de lainages et de draps gros ou fins : elles sont à Morella, à Enguera, à Bocayrente, à Ontiniente et à Alcoy. Les petites étoffes de laine se font principalement à Enguera; on ne fait que des draps très-communs à

Morella, à Bocayrente et à Ontiniente. La fabrique d'Alcoy est la plus considérable; les draps, quoique plus fins, y sont généralement d'une qualité inférieure; la trame en est grosse et peu garnie; les plus beaux sont à peine supérieurs aux beaux draps de Carcassonne.

Il y a trois manufactures de faïence à Onda, à Manisez et à Alcora. On a déjà parlé de celle de Manisez dans la description des environs de Valence. Celle d'Alcora est la plus considérable et assez importante; elle appartient à la maison d'Aranda; la faïence en est assez belle, quoiqu'elle ne soit point de la première qualité; on y fait aussi de la porcelaine, mais en petite quantité, et elle est commune. Cette manufacture aurait pu devenir plus importante; mais le comte d'Aranda en avait confié la direction à un préposé qui n'avait aucune connaissance dans cette partie: aussi cette ignorance a-t-elle nui aux progrès de l'établissement. J'ignore si cet ordre a changé depuis la mort de ce seigneur.

On compte à Valence trois manufactures de carreaux de faïence, appelés *azulejos*, en français *mallons* : il en a été parlé dans la description de cette ville; on en fabrique aussi à Manisez, mais ils sont inférieurs à ceux de Valence.

Cette province renferme sept manufactures de papier : une à Ontiniente, une à Bocayrente, une à Altura, entre Ségorbe et la chartreuse de Val-de-Christo; une à San Felipe, une à Buñol et deux à Alcoy. Les cinq premières sont les moins importantes : elles n'ont ensemble qu'environ quarante-cinq

moulins; celles d'Alcoy sont les plus considérables : elles avaient, en 1799, quarante-huit moulins en activité. Le papier qu'on fabrique dans ces manufactures est mal battu, mol et sans consistance.

On fait de la grosse toile, ou toile de ménage, en différens endroits, à Valence, à Torrente, à Castellon-de-la-Plana, à San Felipe; on en fabrique peu dans les deux premières villes, un peu plus dans la troisième; mais on en fait beaucoup à San Felipe. Il n'y a aucun établissement en grand pour cette fabrication; les tisserands dispersés et isolés travaillent moins pour leur compte que pour celui des particuliers qui leur fournissent les matières premières.

On fait des toiles pour voiles et des agrès de navires au Grao, près de Valence, et à Castellon-de-la-Plana; cette fabrication n'est pas considérable. Il y a aussi au Grao un chantier où l'on ne construit que des barques d'environ cinquante tonneaux, de même qu'à Vinaroz.

On fait presque partout des rênes pour les chevaux avec le fil d'aloès appelé *pita* : c'est un objet peu important.

Il y a à Elche et à Valence plusieurs corroieries dont les cuirs ne sortent point du pays.

On fait des galons, des dentelles, des crépines en or et en argent à Valence : cet objet peu considérable se consomme dans le pays.

Valence a une manufacture de potasse ou alkali végétal, établie depuis 1790.

Cette ville a une autre manufacture de fil de laiton et d'aiguilles; elle n'est point considérable.

On fait, dans le royaume de Valence, deux sortes de savon, un noir et mol, qui sert pour le blanchissage, et un dur, marbré de blanc et de bleu, que l'on emploie pour la barbe : on fait le premier partout, même chez les particuliers; il y a deux manufactures du dernier, l'une à Alcoy, l'autre à Elche.

Les fabriques d'eau-de-vie sont un objet des plus importans du royaume de Valence : elles y sont extrêmement multipliées; on en trouve surtout à Torrente, à Liria, à Pedralva, à Murviédro, à Xerica, à Ségorbe, à Altura, à Aldaya, à Chiva, à la Olleria, à Cheste, à Benigani, à Ontiniente, dans le comté de Carlet, etc. Il en sortit, en 1791, environ 500,000 cantaros d'eau-de-vie, qui donnèrent un produit de plus de 5,000,000 de livres tournois. Le prix en est ordinairement de 20 à 25 réaux de veillon (5 à 6 fr. 50 c.) le cantaro, équivalant à dix pintes et demie, mesure de Paris.

Les manufactures de soieries sont encore plus importantes que les fabriques d'eau-de-vie; elles sont très-multipliées dans le royaume de Valence : il a été parlé déjà de celles de la ville de ce nom, qui occupent plus de trois mille six cents métiers d'étoffes de soie, de bas, de galons et de rubans de soie ; et où l'on fabrique aussi beaucoup de petits objets de passementerie, comme *retz*, *redezillas*, mouchoirs, ceintures de soie, etc. On compte encore deux cent quarante-deux métiers d'étoffes de soie, répandus dans divers autres lieux de cette province. Ces métiers consomment tous les ans un million de

livres de soie, et occupent vingt-huit mille personnes, dont vingt-deux mille dans la seule ville de Valence.

On tord la soie en différens endroits du royaume de Valence : des machines et moulins sont établis pour cela à Gandia, à San Felipe, à Carcajente, à Orihuéla, à Valence; l'établissement de ce genre le plus important est à Milanésa, près de cette dernière ville; néanmoins ces machines ne peuvent fournir au besoin des manufactures du pays; on envoie une partie de la soie à Priego et à Tolède d'Andalousie, d'où on la rapporte dans le royaume de Valence pour y être mise en œuvre.

Commerce. Le commerce du royaume de Valence, après avoir été très-florissant, fut presque anéanti par les guerres civiles : il avait cependant repris depuis quelque temps son ancienne activité; mais la fermeture des ports du continent aux Anglais a dû nécessairement lui être préjudiciable : car, indépendamment de l'intérieur de l'Espagne, il s'étendait au Portugal, en Hollande, en France, en Angleterre, et dans les colonies espagnoles de l'Amérique.

Le commerce actif de cette province comprend l'exportation des productions de son sol et celle des ouvrages de ses manufactures.

Les étoffes de soie qu'on y fabrique se consomment en partie dans le pays; mais la plus grande partie passe à Madrid, dans quelques provinces de l'Espagne; le surplus s'exportait en Portugal et dans l'Amérique espagnole.

Les draps fins ne sortent presque point de la pro-

vince ; une partie des gros draps s'y consomme aussi, tandis que l'autre partie était envoyée en Amérique pour l'habillement des troupes.

La faïence d'Onda et celle de Manisez restent dans le pays; celle d'Alcoy est envoyée en Catalogne, en Aragon, dans le royaume de Murcie, et en Castille; c'est presque la seule dont on se sert à Madrid.

Une partie du papier est consommée dans le pays; mais la plus grande partie passe dans la Nouvelle-Castille, dans le royaume de Murcie; et à Cadiz, où on l'embarquait pour l'Amérique.

La plus petite quantité des carreaux de faïence *azulejos* ou *malons* s'emploie encore dans la province, tandis qu'il en passe beaucoup dans l'intérieur de l'Espagne, ainsi qu'à Cadiz, d'où on en portait dans l'Amérique espagnole, et à Marseille : de cette ville on les transportait en Afrique.

Les clous et fil de laiton, et les aiguilles passent dans différentes provinces de l'Espagne.

Le sparte ouvré, converti en cordes, en paillassons, en nattes, en tapis, se consomme en partie dans le pays, le reste se vend en Catalogne et dans la Nouvelle-Castille. On en exportait autrefois une grande quantité écrue dans différens ports français de la Méditerranée, surtout à Marseille; la sortie en a été prohibée en 1783 : on accorde quelquefois à des particuliers la permission d'en exporter des quantités déterminées; mais il faut qu'il soit ouvré. Le motif de cette condition est juste : il en résulte une occupation de plus pour le peuple, une nouvelle branche d'industrie, et un numéraire de plus dans

la province. Le sparte ainsi travaillé passe sur les côtes de la Provence.

Une partie des oranges, des citrons, et des autres fruits se consomme dans le pays; le surplus passe dans la Nouvelle-Castille, surtout à Madrid.

Les palmes sont envoyées dans toute l'Espagne et en Italie : c'est un objet assez important.

On exporte de la laine par Alicante; mais elle n'est point du royaume de Valence; elle y vient des provinces voisines.

On sèche, année commune, 40,000 quintaux de raisins; il s'en consomme environ 2,000 quintaux dans la province; on en exporte à peu près 4,000 en Catalogne et en Castille; 6,000 en France; et le surplus passait en Angleterre. Cette exportation produisait 1,140,000 réaux de veillon (281,481 fr. 47 c.).

On recueille à peu près 4,500 quintaux d'amandes; il s'en consomme environ 500 dans la province même; il s'en exporte environ 1,000 quintaux en Catalogne et en Castille, et 3,000 à Marseille et en Hollande. Leur prix ordinaire étant de 210 réaux de veillon le quintal (51 francs 84 centimes), l'exportation dans l'intérieur donne 210,000 réaux de veillon (51,851 francs 83 centimes), et celle au dehors 630,000 réaux de veillon (155,061 fr. 72 c.).

La barille, la soude, l'agua-azul et le salicor s'exportaient en France, en Angleterre, à Gênes, à Venise. Il sortait, année commune, 100,000 quintaux de barille, 25,000 de soude, et 4,000 d'agua-azul. Le seul port d'Alicante exportait 150,000 quintaux de barille; mais une grande partie vient du royaume

de Murcie. Ces objets donnent un produit de 5,000,000 de réaux (1,234,567 francs 89 centimes) pour la barille; 1,000,000 de réaux (246,913 fr. 57 c.) pour la soude; et 96,000 réaux (23,703 fr. 69 cent.) pour l'agua-azul.

On fait sécher environ 28,000 quintaux de figues; il s'en consomme à peu près 8,000 quintaux dans le pays; les autres 20,000 passent, 4,000 dans les Castilles et en Catalogne, et 16,000 s'envoyaient en Angleterre et en Hollande. Il en résultait un produit de 640,000 réaux de veillon (158,024 francs 66 centimes).

Les dattes passaient en France, en Angleterre, en Hollande, et dans le nord de l'Europe. C'est un objet, en y comprenant le commerce des palmes, de 600,000 réaux (148,148 fr. 14 cent.).

On recueille, année commune, environ 3,500,000 cantaros de vin. Cette quantité suffirait à la consommation de la province, et fournirait encore une branche considérable d'exportation; mais on en convertit une si grande quantité en eau-de-vie qu'il n'en reste point assez pour l'usage des habitans; on est obligé d'en importer de l'Aragon. Cependant on en exportait encore environ 1,200,000 cantaros, qui allaient à Cadiz pour passer dans l'Amérique espagnole, ainsi qu'en France, à Cette, à Bordeaux, à Rouen, au Hâvre-de-Grâce, et en Angleterre; il en résultait un produit de 9,120,000 réaux de veillon (2,251,851 francs 84 centimes). Les vins de Murviédro étaient préférés pour l'exportation en France, parce qu'ils sont très-épais et très-foncés. Les vins de

27.

liqueur d'Alicante passaient en France, en Angleterre et dans le nord de l'Europe ; il en sortait tous les ans pour environ 800,000 réaux de veillon (197,530 fr. 86 cent.).

La plus grande partie de l'eau-de-vie qui se fabrique dans le royaume de Valence passait en Angleterre et en Hollande; on y préfère cependant celle de France, qui est moins âcre, plus moëlleuse et conséquemment plus agréable. Il en sortit, en 1791, cinq cent mille cantaros, qui donnèrent un produit de plus de 12,000,000 de réaux (2,962,962 fr. 96 cent.).

On recueille, année commune, 120,000 charges de riz; 40,000 charges se consomment dans le pays; les autres 80,000 charges passent dans les deux Castilles, dans la Manche, en Aragon, en Andalousie, en Catalogne, et dans l'île de Mayorque : c'est un objet de 12,800,000 réaux de veillon (3,160,493 fr. 82 cent.).

Il ne se fait aucune exportation du chanvre dans l'étranger. Le tiers de la quantité qu'on en recueille sert à la consommation du pays; les autres deux tiers, qui font, année commune, environ 50,000 quintaux, passent dans l'intérieur de l'Espagne, et sont consommés dans les arsenaux de la marine du roi; ils donnent un produit de 9,000,000 de réaux de veillon (2,222,222 fr. 21 cent.).

On a mis beaucoup d'entraves à l'exportation de la soie ; elle n'est permise que six mois après la récolte; si dans ce terme les fabricans nationaux en ont besoin, ils ont le droit de la prendre chez les

négocians qui l'ont achetée, en leur remboursant le prix d'achat, avec l'intérêt à six pour cent. Il en résulte que les négocians, incertains s'il leur sera permis d'exporter la soie qu'ils avaient achetée, ne se chargent plus d'aucune commission de l'étranger, et que cette branche d'exportation est tombée. On a chargé encore la soie d'un droit de sortie du royaume, qui est de 9 réaux de veillon et un quartillo (2 francs 27 centimes), par livre de 12 onces valenciennes; ce qui fait près du cinquième de sa valeur; c'est un nouvel obstacle à l'exportation. Il en passait en Portugal une très-petite quantité tordue et teinte.

On fait ordinairement 1,500,000 livres de soie tous les ans; il s'en consomme 1,100,000 dans la province; il s'en exporte 400,000 livres, qui vont à Talavera de la Reyna, à Réquena, à Tolède, à Grenade, à Séville, à Priégo et en Catalogne. Il en résulte un produit de 20,000,000 réaux (4,938,271 fr. 60 cent.). Une partie de cette soie est tordue et teinte : elle coûte :

La soie écrue.	50 réaux	12 f.	34 c.
Pour la tordre.	8	1	97
Teintures en couleurs communes.	3	»	74
Total.	61	15	5

On recueille environ 200 quintaux de kermès; il en reste à peu près 20 quintaux dans le pays; il en passe 40 quintaux dans les autres provinces de l'Espagne où il y a des manufactures, et 140 quintaux en

France. Cette exportation produit 900,000 réaux (222,222 fr. 21 c.).

TABLEAU DU COMMERCE ACTIF

DU ROYAUME DE VALENCE.

OBJETS de commerce.	LEURS quantités.	LEUR VALEUR réaux de veillon.	francs.	c.
EXPORTATION AU DEHORS DE L'ESPAGNE.				
Vin............	1,200,000 cantaros.	9,120,000	2,251,851	84
Vin d'Alicante..	» »	800,000	197,530	86
Raisins secs.....	34,000 quintaux.	1,020,000	251,951	84
Figues sèches...	16,000 quint.	412,000	126,319	74
Amandes.......	3,000 quint.	630,000	155,061	72
Dattes et Palmes.	» »	600,000	148,148	14
Barille.........	100,000 quint.			
Soude.	25,000 quint.	1,524,000	1,505,185	15
Agua-azul......	4,000 quint.			
Kermès........	140 quint.	700,000	162,839	50
Sel............	6,000 tonneaux.	888,000	219,259	24
Eau-de-vie.....	500,000 cantaros.	12,000,000	2,962,962	96
	TOTAL...........	27,794,000	7,981,210	99
EXPORTATION DANS L'INTÉRIEUR DE L'ESPAGNE.				
Raisins secs.....	4,000 quintaux.	120,000	29,629	62
Amandes.......	1,000 quint.	210,000	51,851	83
Huile..........	88,000 arobas.	3,900,000	962,962	95
Riz............	80,000 charges.	12,800,000	3,160,493	82
Chanvre........	50,000 quint.	9,000,000	2,222,222	21
Soie...........	400,000 livres.	20,000,000	4,938,271	60
Figues sèches...	4,000 quint.	128,000	31,604	92
Kermès........	40 quint.	200,000	49,382	71
	TOTAL...........	46,358,000	11,446,419	66
	Commerce extérieur...	27,794,000	7,981,210	99
	Commerce intérieur...	46,358.000	11,446,419	66
	TOTAL GÉNÉRAL.	74,152,000	19,427,630	65

Six mille tonneaux de sel passaient en Angleterre, en Hollande et dans le nord; ils produisaient 888,000 réaux de veillon (219,259 fr. 24 c.).

Si l'on joint à cette somme le produit des manufactures et de l'exportation du sparte, des fruits sur lesquels je n'ai point de données, on trouvera une somme très-considérable. L'article seul des soieries va fort loin; on met en œuvre environ 1,100 milliers de soie; le produit de 200 milliers reste dans le pays; il en sort les marchandises résultantes de l'emploi de 900 milliers; cette quantité de soie vaut 54,000,000 réaux de veillon (13,555,555 fr. 53 c.), savoir, 45,000,000 de réaux (11,111,111 fr. 09 c.) pour le prix de la soie écrue, 7,200,000 réaux (1,777,779 fr. 77 c.) pour la tordre, et 2,700,000 réaux (666,666 fr. 66 c.) pour la teinture en couleurs communes. J'ai entendu porter à 180,000,000 de réaux (44,444,444 fr. 44 c.) la somme totale de ce commerce actif, et il paraît que cette évaluation n'est point exagérée; il y en a qui la portent à 240,000,000 réaux (59,259,259 fr. 20 c.), c'est peut-être un peu trop.

Le royaume de Valence a aussi un commerce passif, mais beaucoup inférieur au commerce actif de cette province. Il reçoit du vin de l'Aragon et de la Catalogne; des lainages, des draps fins, des bijouteries, quelques soieries, des modes et du blé de la France, des quincailleries de la France et de l'Angleterre; des épiceries de la Hollande et de la France; des toileries de la France, de la Silésie et de la Suisse; des odeurs, des parfums, des pommades de la France;

du beurre salé de la Hollande; de la morue et des harengs de l'Angleterre et de la Hollande.

Cette province fait ce commerce sans aucun port; elle n'a que quelques rades, dont une seule est bonne: sa côte est très-dangereuse, surtout lorsque les vents d'est soufflent avec violence. Ce commerce se fait par Alicante, Culléra, le Grao, Santa Pola, Gandia, Denia, et Vinaroz.

Alicante a une bonne rade, très-sûre, où les gros vaisseaux peuvent arriver facilement : on exporte des fruits secs, de la barille, de la soude, du vin, des laines; celles-ci ne sont point du royaume de Valence. Elle reçoit des toileries de la Suisse et de la Silésie; des épiceries de la Hollande et de la France; des quincailleries de l'Angleterre et de la France; des camelots, des lainages, des draps fins, des bijouteries, des toileries de la France. C'est la principale place de commerce du royaume de Valence, et la résidence des consuls des autres nations. Il s'y fait beaucoup d'affaires; et, avant la guerre contre l'Angleterre, on y voyait presque toute l'année flotter les pavillons de toutes les nations de l'Europe.

Culléra n'a qu'une mauvaise rade, où il y a peu d'importation; son exportation se borne presque au riz qui est destiné pour l'île de Mayorque et pour l'Andalousie.

Le Grao n'a ni rade ni port; c'est une simple plage, où les embarcations se font en pleine mer, et d'une manière fort incommode. On avait commencé, en 1792, à construire une place de débarquement, pour laquelle les négocians s'étaient cotisés; la banque

de Saint-Charles avait fait une avance de 5 millions de réaux (1,250,000 francs), et le gouvernement avait également fourni des fonds; mais un an après, les travaux se ralentirent ou même cessèrent, et les gros temps ont tellement endommagé les ouvrages que le succès de l'entreprise est devenu un problème. Le commerce actif et passif du Grao se fait presque tout avec la France; on y importe des toileries, des lainages, des quincailleries, des bijouteries, des épiceries, des grains. On y exporte, en vins, fruits secs, barilles, soude, à peu près la valeur de la moitié des importations; on y exporte aussi des eaux-de-vie pour la Hollande et pour le nord de l'Europe. La valeur de l'exportation qui s'y fit, en 1773, fut de 12,000,000 de réaux de veillon (3 millions de fr.).

Santa Pola est un petit port de refuge, qui ne fait aucun commerce.

Gandia, Denia, Vinaroz, n'ont que des plages, sans ports ni rades. L'importation y était assez considérable, mais elle a cessé depuis quelques années, leurs douanes ayant été supprimées; on y exporte actuellement des eaux-de-vie et quelques petits objets peu importans.

Chemins, auberges, charrois. Il n'y a point de province en Espagne, après les trois provinces vascongades, dont les chemins soient aussi beaux que ceux du royaume de Valence. On a vu la description de la route qui conduit du col d'Almanza à la capitale de cette province, dans une étendue de treize lieues un quart; elle se prolonge depuis Valence jusqu'à Castellon-de-la-Plana dans un espace de dix lieues

et demie, et partout les campagnes riches qu'elle traverse contribuent à l'embellir.

Les chemins de l'intérieur sont beaucoup moins beaux. Plusieurs d'entre eux ne sont point cependant absolument mauvais : celui qui conduit de Valence à Manizez; celui qui va de cette même ville au Grao; celui qui mène d'Orihuéla à Fuente de la Higuéra, à quelques intervalles près; celui qui va d'Alcala de Xiver à Vinaroz; une grande partie de celui qui conduit de Valence en Aragon, sont assez bons; celui de Valence à Liria, à Andilla, à Xerica, à Ségorbe, quoique le plus souvent sur des montagnes, n'est point mauvais.

On a fait de beaux chemins dans cette province; mais on n'y a point assez construit de ponts : on passe plusieurs petites rivières, plusieurs ravins, qui deviennent des torrens impétueux dans les temps de pluies, sur lesquels il n'y a point de ponts; il n'y en a point sur la rivière d'Elda, qu'on passe trois fois dans la route d'Orihuéla à Valence; il n'y en a point sur la rivière de Canales, route de Valence à Ségorbe; il n'y en a point sur la rivière de Servol, ni sur le Llombay, ni sur le Jujar, route de Madrid à Valence; il serait, il est vrai, difficile d'en construire un sur le Jujar : ce fleuve déborde quelquefois au point d'occuper une demi-lieue de terrain.

Un usage qu'on tolère peut-être mal à propos, contribue beaucoup à la dégradation des chemins du royaume de Valence, principalement ceux de traverse. Des individus parcourent continuellement ces chemins pour y ramasser les excrémens des animaux.

afin de les convertir en fumier; ils enlèvent en même temps des couches légères de terre, qu'ils croient imprégnées des sels propres à féconder le sol qu'ils cultivent : il en résulte que les chemins deviennent inégaux, qu'il s'y forme des excavations, et qu'ils deviennent de jour en jour plus mauvais.

La grande route qui traverse le royaume de Valence depuis le col d'Almanza jusqu'aux frontières de la Catalogne, est remplie d'auberges. La ville de Valence en a plusieurs, parmi lesquelles celles du Lion d'Or et des Quatre-Nations sont assez bonnes. Les autres auberges de cette route portent souvent le nom de *venta;* mais on y trouve presque partout les provisions nécessaires, et on y est assez bien. La venta de Alcudieta et la venta del Rey sont bonnes et très-propres : on est bien aussi à Murviédro, à Vinaroz, encore mieux à Castellon-de-la-Plana; mais on est fort mal à Alcala de Xiver et à Benicasi.

On n'est point aussi bien dans les auberges qui se trouvent sur les chemins de traverse; elles y sont multipliées et généralement mauvaises : on n'y manque cependant pas de provisions; elles abondent presque partout. La venta de Fuente de la Higuéra est assez bonne : on y trouve de tout. Elche, quoique ville assez grande et assez peuplée, n'en a que de mauvaises; Orihuéla, ville épiscopale, d'une population considérable, n'a pas une seule auberge : les *posadas* de cette ville sont même médiocres; mais on trouve des auberges très-bonnes à Alicante; elles valent même mieux que celles de Valence. Les prix sont modérés

partout : dans les grandes auberges on paie 2 piécettes (1 fr. 97 c.) par repas, à table d'hôte.

Le royaume de Valence le dispute presque à la Catalogne pour la beauté et la bonté de ses charrois : les carrosses, les calèches y sont très-multipliés, et ils ont de beaux attelages; les charrettes y sont grandes, bien conditionnées, et également bien attelées. Tout y est traîné par des mules; on se sert cependant quelquefois d'ânes, mais pour des objets peu importans. Des chariots couverts partent régulièrement une ou deux fois la semaine de Valence, d'Alicante, et d'Orihuéla, pour Madrid : ils sont chargés de provisions pour cette ville. Il y en a aussi qui sont destinés à recevoir les voyageurs à qui leur fortune ne permet point de prendre des voitures plus commodes. Il part aussi de Valence, à des époques réglées, des chariots couverts qui vont à Barcelone; ils servent à transporter des marchandises et des voyageurs : ceux-ci appartiennent à des Catalans.

Histoire naturelle. L'histoire naturelle du royaume de Valence n'est point encore bien connue. Au premier aspect elle ne paraît pas très-intéressante. Le règne animal n'y présente aucun objet qui mérite l'attention. Il n'y a pas de mines en exploitation, excepté quelques-unes de fer.

Parmi les animaux de cette province, on ne peut particulièrement citer que le kermès ou galle-insecte, larve d'un insecte qu'on recueille, comme nous l'avons déjà dit, sur une petite espèce de chêne (*Quercus Coccifera*, L.), et qui donne la couleur

incarnat. Cet arbuste, toujours vert, à feuilles dures et piquantes, croît sur les coteaux secs et incultes, dans les expositions chaudes des petites montagnes, de toute la région méridionale que forment une partie du versant Ibérique et tout le versant Bétique.

Le règne végétal y est très-riche. L'abbé Cavanillas, célèbre dans le monde savant comme l'un des premiers botanistes du siècle dernier, et comme le premier naturaliste de l'Espagne, s'occupa par prédilection, de décrire les plantes rares et les fleurs que l'on trouve dans le royaume de Valence, sa patrie, et principalement sur les montagnes de Mariola, de Pena-Golasa, de Mongo, et d'Aytana. Ce savant ajouta à la Flore qu'il donna de ces lieux une description géologique et statistique du pays, qui peut servir de modèle aux ouvrages du même genre.

Le règne minéral présente quelques objets qui peuvent fixer l'attention des naturalistes. On peut citer les suivans comme les plus importans.

Une mine de *cuivre* dans un schiste micaé blanc et roux, près de la chartreuse de Val-de-Christo.

Des mines de *fer* entre Biar et Villéna, au sud-est de Biar, près de Fredas et la Pobla, près de Forcal, de Castelfort, dans la sierra d'Espadan, près de Canaret, Antilla, Ayodar, et entre Rotava et Marchuquera.

Des *hématites* sur la sierra Gitana, à quatre lieues d'Alicante.

Des veines de *cinabre* entre des rochers calcaires sur la montagne d'Alcoray, à deux lieues d'Alicante,

et sur les montagnes qui sont entre Valence et San Felipe.

Une mine de *mercure-vierge* parmi des rochers calcaires, dans une terre dure, blanche et calcaire, au pied d'une montagne escarpée, près de San Felipe. Négligée depuis très-long-temps, elle a été exploitée de nouveau en 1793 : elle a produit sur un quintal de minéral 13 livres de mercure, 21 livres de cuivre, 18 de soufre et d'arsenic, et un cent-vingt-huitième d'argent. Mais on a fini, dit-on, par l'abandonner.

Une autre mine de *mercure-vierge* par gouttes séparées, mais très-abondantes, parsemées dans une couche argilleuse et cendrée qui traverse, à deux pieds de profondeur, la ville de Valence de l'est à l'ouest; elle passe sous la maison du marquis de Dos Aguas, dans la place de Villarasa, où l'on creusa un puits vers le milieu du XVIIIe siècle, pour se convaincre de son existence.

Une mine de *cobalt* près d'Ayodar; mais on ne l'exploite plus.

Une mine d'*alun*, près de Castel-Favi.

De l'*ocre*, entre Villena et Biard, au sud-est de ce dernier.

Du *succin* en petite quantité, dans la montagne d'Alcaray, à 15 pieds de profondeur.

De petits *crystaux colorés*, à deux pointes très-régulières en forme de diamans, au pied et à l'est d'une haute montagne, à deux lieues sud-ouest d'Alicante. Il y en a de blancs, de rouges, de jaunes; les rouges et les jaunes sont des jacinthes.

Des morceaux de *madrepores* minéralisés avec du

fer, sur la montagne d'Alcoray, et sur une montagne escarpée, voisine de San Felipe, au-dessus de la mine de mercure-vierge dont il a déjà été parlé.

Divers *corps marins pétrifiés,* au-dessus de la même mine de mercure-vierge.

Des *fossiles* assez singuliers sur la montagne d'Alcoray.

Des *coquilles* à demi-pétrifiées, au haut du rocher sur lequel le château d'Alicante est construit.

Des *huîtres* et autres *coquilles bivalves fossiles* sur la sierra Gitana et sur la montagne de Saint-Julien; celles-ci sont recouvertes d'une couche de gypse sous des bancs d'ardoise.

Divers autres *corps marins pétrifiés,* comme huîtres à charnières, moules, tellines, buccins, oursins, aux environs d'Alicante : les uns sont dans une roche de chaux, les autres dans des bancs de pierre calcaire, mêlés de sable fin; les autres dans des bancs de pierres arrondies sur des couches de marne jaune, rouge et grise.

Des *coquillages terrestres à spire,* dans une crypte de la montagne de Tufal.

De la *craie* en abondance, à Picacente, à deux lieues de Valence.

Du *gypse coloré* imitant le cinabre, sur la montagne d'Alcoray, à deux lieues d'Alicante.

Une belle carrière de beau *gypse rouge* à veines blanches, au pied de la montagne de Tufal, à quelques lieues de Valence, ainsi que sur la montagne d'Alcoray.

Des bancs de *gypse* de diverses couleurs, aux en-

virons d'Alicante, au-dessous des bancs de pierres arroudies, dans lesquels on a trouvé, dit-on, des corps marins fossiles : il y en a de gris, de jaune, de rouge, de noir, de couleur de marron, et de couleur de rose.

Beaucoup de *silex*, à mi-côte de montagnes calcaires, entre Ibi et Biar; on en fait des pierres a fusil.

La montagne sur laquelle le château d'Alicante est construit présente quelques particularités. Outre les coquilles fossiles qu'on aperçoit sur sa partie la plus élevée, et dont il a été déjà parlé, on trouve sur sa partie orientale des fragmens d'*agate*, enclavés dans des rocs calcaires, et du *silex rouge*, ondé; et à sa partie occidentale, en descendant vers la ville, de *faux asbestes;* et un peu plus bas, des bancs de *tripoli.*

A une demi-lieue nord-est de la même ville, quelques champs sont parsemés d'une grande quantité de ces pierres qu'on appelle *lenticulaires* ou *numismales porpites;* les gens du pays les appellent *monnaie de sorcier.*

Le royaume de Valence renferme des carrières de *marbre* de la plus grande beauté. Il y en a, 1° à l'est de San Felipe; 2° à la Barcheta, près de cette ville; 3° à Buscarro, qui n'en est point éloigné; 4° sur une montagne très-haute, à trois lieues nord-est de la même ville; 5° sur le mont Sagarra, près de Ségorbe; 6° à Ninerola, à deux lieues de Valence; 7° sur une éminence, à côté du village de Naguéra, à trois lieues de la même ville. Le marbre de Niné-

rola est blanc; on en a fait les statues et les bas-reliefs de la façade de la maison de Dos Aguas à Valence. Celui qu'on trouve à trois lieues nord-est de San Felipe forme la masse entière de la montagne; il est de quatre espèces; il y en a de blanc, de couleur de rose, de jaune, de jaune plus clair ou paille. Ceux du mont Sagarra étaient fameux sous les Romains qui en tirèrent de très-beaux. Ceux de Naguéra sont d'un rouge obscur, parsemés de veines capillaires d'un très-beau noir; ils sont très-beaux, très-durs, et susceptibles d'un beau poli.

On trouve aussi de grosses veines d'*albâtre*, encaissées dans des rochers blancs calcaires, entre Villéna et Biar, au sud-est de celui-ci; et une grande quantité d'un superbe *albâtre blanc*, à deux lieues d'Alicante, dans une crypte dont il va être parlé.

Cette province renferme plusieurs *cryptes;* mais deux seulement méritent quelque attention; l'une est dans la montagne de Tufal, à quelques lieues de Valence, l'autre à deux lieues d'Alicante. La première est remarquable surtout par sa grande étendue; elle renferme beaucoup de coquillages terrestres à spire. La dernière est remplie de belles stalactites blanches qui sont formées par les gouttes d'eau qui filtrent à travers des pierres et des terres calcaires : on trouve dans celle-ci de l'albâtre de la plus grande beauté.

La sierra Gitana, située à quatre lieues d'Alicante, mérite une attention particulière. Elle forme une chaîne élevée de rocs calcaires, dont le fond varie; dans quelques endroits il est d'une terre calcaire sa-

turée de vitriol; dans quelques autres, d'un marbre métallique; et dans d'autres, d'une terre pesante avec du gypse. Cette montagne est sujette à de fréquens tremblemens de terre.

On trouve plusieurs marais salans dans le royaume de Valence : il y en a près d'Elche, près d'Alicante, et près de Villéna; le premier est assez considérable; le second, appelé *de la Mata*, est presque au bord de la mer, avec laquelle il n'a cependant aucune communication; le dernier a deux lieues de circuit. On en tire beaucoup de sel par évaporation : on laisse évaporer l'eau au soleil, le sel se crystallise, on le ramasse, et on en fait des monceaux énormes. Le marais qui est près d'Alicante est celui qui en fournit le plus. Celui de Villéna n'est pas, à proprement parler, un marais salant, mais un lac très-intérieur, comme il en existe beaucoup en Espagne, et dont les eaux sont tellement imprégnées de muriate de soude, qu'elles crystallisent naturellement par les chaleurs de l'été. M. Bory de Saint-Vincent nous apprend que, dans l'impossibilité où le fisc eût été d'empêcher les habitans de frauder ses droits autour de cette fabrique naturelle de sel, on n'empêche guère les paysans de s'y venir approvisionner ; mais on taxe à une grande distance aux alentours chaque village à tant par feu, pour la consommation du sel. Le reste de l'exploitation est abandonné, moyennant quelques droits, à une compagnie étrangère, qui en tire un assez grand bénéfice par l'exportation. Cette salure du lac de Villéna s'étend à tout le territoire de cette ville, qui fut aussi le fond de quelque Cas-

pienne desséchée. Un coteau isolé qui est à quatre lieues du marais salant de Villéna, n'est qu'un rocher de sel gemme, couvert d'une couche de gypse de différentes couleurs. On trouve encore une belle saline sur la chaîne de montagnes qui confinent avec l'Aragon, vers la sierra de la Vellida et la sierra del Cubilla, entre les sources des deux petites rivières qui passent à Andilla et à Bexis.

Il naît au bas de la montagne sur laquelle le monastère de la Esperanza est situé, près de Ségorbe, une fontaine à l'eau de laquelle on attribue une vertu pétrifiante : il en a été déjà parlé.

Les *eaux minérales* ne sont pas très-multipliées dans le royaume de Valence; je n'y connais que trois sources froides et deux sources thermales. Les trois premières sont près de Navajas, à Villa-Vieja près de Nules; et à Sacatoba dans le territoire de Buñol : celle-ci est appelée *fontaine de San Vicente*. Les deux sources chaudes sont à peu de distance d'Alicante; l'une, appelée *Fuente-Caliente*, est à deux lieues sud-ouest de cette ville, au pied et à l'est d'une haute montagne de pierre à chaux; l'autre est à quatre lieues de cette même ville, dans le territoire de Buzot, au pied de la sierra Gitana; celle-ci a des bains; elle fait monter le thermomètre de Farenheit au 104° degré. On prétend, sans aucune preuve, qu'elles contiennent du fer et du sel de glauber. Aucune de ces eaux n'a jamais été soumise à une bonne analyse.

Sciences et *Arts*. Les savans qu'a produits le royaume de Valence ne durent pendant long-temps leurs succès qu'à eux-mêmes; ils ne trouvèrent dans

leur patrie aucun établissement consacré à la culture des sciences; ils n'eurent que des écoles, souvent languissantes, les unes épiscopales, les autres monastiques, où l'on n'enseignait que la théologie scolastique, la philosophie d'Aristote, et quelquefois le droit canon.

Ce ne fut que dans le XVe siècle que l'on commença à y établir des universités. Saint Vincent Ferrier jeta les fondemens de celle de Valence en 1411, et le roi Ferdinand V lui donna la sanction royale en 1449. Orihuéla eut bientôt après une seconde université; et François Borgia en fonda une à Gandia en 1549.

On enseignait dans ces trois universités la théologie, le droit canon, le droit civil, la médecine et la philosophie. On y comptait un grand nombre de professeurs; celle de Gandia, qui était la moins considérable, en avait dix-huit, quatre pour la théologie, deux pour le droit canon, cinq pour le droit civil, quatre pour la médecine, et trois pour la philosophie.

L'instruction était cependant incomplète et insuffisante dans chacune de ces trois universités; leurs professeurs étaient mal payés, souvent mal choisis; leurs écoles avaient les vices de celles des autres universités de l'Espagne : on n'y enseignait que la théologie scolastique, la médecine galénique, la philosophie péripatéticienne; on y perdait le temps à disputer sur des riens; les subtilités, le verbiage et le sophisme y prenaient la place de l'érudition, de l'éloquence et de la vérité.

On a reconnu enfin ces inconvéniens. On a sup-

primé dans le XVIII[e] siècle l'université de Gandia; on a laissé subsister les écoles de celle d'Orihuéla dans leur ancienne forme, mais on en a entièrement supprimé la faculté de médecine. Le gouvernement a principalement porté son attention sur l'université de Valence, dont on a augmenté les revenus : on y a fait plusieurs établissemens utiles, on lui a donné une nouvelle forme d'administration intérieure, et l'on a créé de nouvelles chaires. Ces changemens ont été faits, en 1786, par Charles III. Nous croyons d'autant plus important de faire connaître l'état actuel de cette université, qu'elle est pour ainsi dire la seule en Espagne dont la forme puisse devenir utile aux progrès des sciences.

L'université de Valence a aujourd'hui cinquante-huit professeurs, deux pour la grammaire latine, un pour la poésie et l'art oratoire, deux pour la langue grecque, un pour la langue hébraïque, six pour la philosophie, deux pour les mathématiques, un pour la mécanique et la physique expérimentale, un pour l'astronomie, onze pour la médecine, sept pour le droit civil, cinq pour le droit canonique, un pour la discipline ecclésiastique, et dix-huit pour la théologie. Ils sont tous perpétuels, à l'exception de trois professeurs de philosophie, de cinq de médecine, de deux de droit civil, d'un de droit canonique, et de sept de théologie, qui sont comme les substitués ou suppléans des autres : leurs fonctions constituent une espèce de noviciat, où ils peuvent perfectionner leurs connaissances, et se mettre en état de remplir dans la suite des places de professeurs

perpétuels. Toutes ces chaires se donnent au concours.

La forme des leçons de ces professeurs et les matières qu'ils doivent enseigner ont été fixées par un réglement émané de l'autorité royale.

Le cours de philosophie doit durer trois ans. Les professeurs enseignent, la première année, la logique et l'ontologie ; la seconde année, la métaphysique, la philosophie morale et les élémens de mathématiques ; et la troisième année, la physique : ils doivent suivre dans leurs leçons les *Institutions de philosophie* de Jacquier.

Le cours de médecine doit être de cinq ans. Il est rempli par onze professeurs, un pour la chimie et la botanique, un pour l'anatomie, trois pour la théorie de la médecine, un pour la médecine pratique : ceux-ci sont tous perpétuels ; un triennal pour la botanique ; un autre triennal pour l'anatomie, et trois autres, également triennaux, pour la théorie de la médecine. Les écoliers doivent commencer leurs études par la botanique et la chimie, passer ensuite à la théorie de la médecine et à l'anatomie, et suivre enfin les leçons de médecine clinique.

Le professeur de chimie et de botanique doit enseigner la chimie pendant l'automne et l'hiver, deux fois par jour et tous les jours, une heure et demie chaque fois ; le matin la chimie appliquée aux mines, aux arts et aux manufactures, d'après les principes de Baumé ; et l'après-midi la chimie médicale, d'après les préceptes de Macquer. Au printemps, il démontre, dans le jardin de botanique qui ne laisse pas

d'être riche, les vertus des plantes, d'après Murray, et selon le système de Linné.

Les professeurs d'anatomie enseignent l'anatomie pendant toute l'année, sur des planches, sur des squelettes, sur des pièces anatomiques artificielles, et donnent, les jours de vacances seulement, trente leçons sur des cadavres, toujours d'après l'anatomie d'Heister.

Les professeurs de médecine théorique expliquent, chacun successivement, dans le cours de trois ans, la physiologie et la pathologie, d'après Boërhaave; la matière médicale, d'après Tessari; les *Aphorismes* d'Hippocrate et de Boërhaave; la description des maladies, d'après les *Principia medicinæ* de Home: il leur est recommandé de se servir, dans leurs explications, des œuvres de Van-Swieten, et d'autres bons auteurs, surtout d'auteurs nationaux.

Le professeur de médecine clinique doit donner ses leçons dans l'hôpital, matin et soir, et conduire ensuite ses élèves, dont le nombre se réduit à vingt, à la visite des malades: il doit faire des ouvertures de cadavres, il doit tenir un journal exact de ses observations. Cet article est très-bien conçu; l'exécution doit en devenir de la plus grande utilité.

Un des professeurs de droit civil doit enseigner le droit naturel et le droit des gens, en prenant pour base de ses leçons les *Institutiones juris naturæ et gentium*, de J.-B. Almici. Les autres doivent expliquer chacun successivement, dans l'espace de quatre ans, l'*Histoire de la Jurisprudence romaine*, de Ch.-Ant. Martini; les *Instituts* de Justinien, avec les commentaires de Vinarius; le *Syntadma Antiquita-*

tum romanarum, du même; les *Pandectes*, d'après Heineccius; et le droit civil de la couronne de Castille, d'après Asso y Manuel.

Les leçons de droit canonique ont pour base les œuvres de Lackics et de Van-Espen : on supprime ce qui regarde les pays étrangers à l'Espagne; on y ajoute les décrets du concile de Trente et le droit ecclésiastique propre à ce royaume, conformément aux décrets de ces conciles, aux concordats et aux lois nationales.

Les professeurs de théologie doivent expliquer, un d'entre eux, *de Locis theologicis*, d'après Juenia, Nina, Cano; un autre, l'*Histoire ecclésiastique*, d'après Laurent Berti; quatre autres, le *Maître des sentences*, avec les commentaires d'Estius; trois autres, la morale, d'après Genetto, et les livres de *la Sapience;* et les deux autres, l'Écriture sainte.

Les leçons de discipline ecclésiastique ont pour base les *Antiquités chrétiennes* de Selvagius; celles de mathématiques les œuvres de La Caille, avec les notes de Maria; celles d'astronomie les œuvres du même La Caille: celles-ci doivent rouler sur la trigonométrie sphérique et l'astronomie géométrique : outre ces leçons, que le professeur doit donner dans les écoles, il doit encore se rendre deux fois la semaine, pendant la nuit, à l'observatoire pour y expliquer l'usage des instrumens, et y faire des observations d'astronomie en présence des élèves.

Les leçons de mécanique et de physique expérimentale doivent rouler sur la statique, l'hydrostatique, l'hydrodinamique, l'optique, la catoptrique, la diop-

trique et la perspective ; elles doivent être tous les jours de deux heures; la première heure est destinée à des explications, la seconde à des expériences.

On excite l'émulation des maîtres par des récompenses. Les professeurs, outre leurs appointemens, doivent jouir d'une pension de mille réaux de veillon (246 fr. 91 c.) après douze ans d'exercice, et du double après vingt ans. On a encore attribué des pensions de 1,000 réaux à chacun des professeurs qui auront publié trois bonnes dissertations sur les matières qu'ils enseignent, et de 3,000 réaux à chacun des auteurs d'un ouvrage qui sera jugé digne d'être enseigné dans les écoles. On a pareillement fixé des prix en faveur des élèves.

Cette université a une bibliothèque, qu'elle doit à la générosité de l'abbé Bayer. Elle ne contient pas plus de 15,000 volumes, parmi lesquels on trouve les meilleurs ouvrages, principalement sur la médecine. Elle est dirigée par un bibliothécaire et deux sous-bibliothécaires, et ouverte au public tous les jours, excepté les fêtes, deux heures le matin et deux heures l'après-midi : elle est très-fréquentée.

Cet établissement est fort beau. Il réunit des maîtres dans tous les genres. L'instruction est facile et dégagée d'une partie des préjugés qui ont paralysé pendant long-temps les écoles de l'Espagne. On y a secoué le joug de la philosophie péripatéticienne; on s'est rapproché de la forme employée dans les écoles des autres nations; on y a réuni une école de médecine clinique, dont le plan est merveilleusement conçu. Il devrait en résulter les plus grands avan-

tages; mais il manque encore quelques objets nécessaires pour que l'enseignement puisse devenir entièrement utile. On y tient des cours de chimie, de botanique, de physique expérimentale et d'astronomie, mais on n'a que très-peu de machines et d'instrumens : on n'a point de laboratoire, point d'observatoire, si ce n'est quelques pièces que l'on a consacrées aux observations astronomiques dans les bâtimens de l'université. Le roi a fixé des fonds pour la construction et l'acquisition de ces objets; mais la modicité de ces fonds ne permet pas d'espérer qu'on les possède bientôt.

Il paraît encore que les professeurs sont très-restreints dans le choix des livres d'après lesquels ils doivent donner leurs leçons : ils sont privés ainsi du secours de ceux qui pourraient contenir une doctrine plus claire, plus certaine, des vues nouvelles, des découvertes qui détruiraient les principes établis dans ceux qu'on leur a donnés pour guides. On a astreint, par exemple, le professeur de chimie à suivre Baumé pour la chimie appliquée aux arts, et Macquer, pour la chimie appliquée à la médecine : la chimie s'est perfectionnée cependant depuis la publication des ouvrages de ces deux chimistes; elle s'est enrichie de beaucoup de découvertes modernes, et l'on suit aujourd'hui des principes différens de quelques-uns de ceux qu'ils contiennent. On veut faire enseigner la physiologie et la pathologie de Boërhaave, qu'on a presque oubliée depuis long-temps. En déterminant les objets qui doivent faire la matière des leçons du professeur de physique expérimentale, on lui a ôté la

liberté de faire connaître les découvertes importantes et les belles expériences modernes sur l'air et le feu. Le génie ne veut point être gêné ; en le contenant on le rétrécit, on l'empêche de prendre un élan qui peut seul accélérer le progrès des sciences.

On a aussi trop surchargé quelques professeurs : celui de chimie doit donner des leçons et faire des opérations deux fois par jour ; on lui a imposé une tâche que le chimiste le plus profond et le plus expérimenté ne saurait remplir : quelques opérations exigent trois ou quatre jours de préparation ; comment pourrait-il y parvenir du matin au soir ? aussi ses leçons ne peuvent être que superficielles et peu utiles. On surcharge également la mémoire des élèves, qui ne peuvent suffire à un travail aussi forcé. On n'a jamais donné sur cette science plus de trois leçons par semaine, et c'est tout ce que peuvent faire les plus grands chimistes. On a fait la même faute pour le cours de physique expérimentale et pour celui d'astronomie. Un autre inconvénient est la médiocrité des appointemens des professeurs ; les plus considérables sont de 7,000 réaux de veillon (1,728 f. 38 c.). A ce prix on ne parviendra jamais à se procurer de bons maîtres. Il faut néanmoins convenir que cet établissement est encore dans son enfance : c'est déjà beaucoup d'avoir fait le premier pas ; le temps fera voir les inconvéniens, et le même zèle qui a dirigé les premiers réglemens s'empressera de corriger ce qu'ils peuvent avoir de défectueux.

On trouve encore dans le royaume de Valence des écoles monastiques, où l'on enseigne la philosophie

et la théologie; mais leurs professeurs, absolument indépendans, suivent à leur gré la routine qu'ils ont puisée auprès de leurs maîtres, ou qu'ils ont trouvée déjà établie dans leurs cloîtres. Ces écoles ont aussi les inconvéniens des autres écoles de l'Espagne, et n'ont point les avantages de celles de l'université de Valence.

La bibliothèque de cette université n'est point la seule qui offre des ressources au public; la ville de Valence en a une autre bien plus considérable, celle de l'archevêché : il en a été parlé dans la description de cette ville.

Les arts ont été depuis long-temps en honneur à Valence : cette ville réunit aujourd'hui des académies, des écoles dans lesquelles on peut s'instruire et se perfectionner. Je ne pourrais que répéter ici ce que j'en ai dit dans la description de cette ville.

Le royaume de Valence est une des provinces de l'Espagne qui ont le plus fourni d'hommes distingués dans les sciences, la littérature et les arts. Il est inutile de répéter ici la longue liste de ceux que la seule ville de Valence a produits; il suffira d'y ajouter un tableau de ceux qui sont sortis de différens autres lieux de cette province.

Les théologiens ont été les plus nombreux. Le XVI[e] siècle y vit naître Jean Valero, de Ségorbe; Ferdinand de Loarez, d'Alicante; François Josser, de Castellon-de-la-Plana ; Christophe Moreno, de Mojente; Jean Mingues, de Xativa ; Loazez fut à la fois théologien profond et grand jurisconsulte. Le siècle suivant y produisit François Guittières et Jérôme

Tamarit, de Xativa; Didace Mas et Jean-Gilles Trench, de Villaréal; André Capéro, fameux prédicateur, dont les sermons furent imprimés en 1670, était de Castellon-de-la-Plana; Anastase Vivez, de Rocamora, évêque de Ségorbe, mort en 1674, et qui publia le *Synodus diœcesis Segorbiensis*, était d'Orihuéla.

François Franco, médecin, connu dans le XVIe siècle, par ses écrits sur l'usage médical de la glace et sur les maladies contagieuses, était de Xativa. Le XVIIIe siècle y a vu paraître Barthélemi Marti, d'Oropésa, critique judicieux, plus connu sous le nom de Dean Marti, parce qu'il était doyen du chapitre d'Alicante; et George Juan, d'Elche, qui fut bon marin, géomètre exact, astronome profond, et qui passa à l'équateur avec les membres de l'académie royale des sciences de Paris, pour y vérifier la vraie figure de la terre.

Les historiens du XVIe siècle, François Diego et Martin de Viciana, étaient, le premier, de Vivel, le dernier, de Buriana; celui-ci écrivit la chronique du royaume de Valence. Les historiens du siècle suivant, Gaspard Garcia et François Martinez, étaient d'Orihuéla : le dernier donna l'histoire de sa patrie. Le XIIe siècle avait déjà vu naître à Alicante, l'Arabe Mahomet ben Abdellamen, qui fut à la fois poète et historien, et qui mourut à Tremen en 1213; il écrivit les annales de l'Espagne. Les poètes Vincent Gasco de Siurana, Antoine Ximen et Jacques Beltram, étaient nés, le premier à Alcira, dans le XIVe siècle, le second à Ségorbe, dans le XVe, le dernier à

Xativa, dans le XVIe. Le rhéteur André Sampere était né à Alcoy, en 1499; et l'orateur Damien Cavallas, d'Orihuéla, florissait vers l'an 1530. Villaréal vit naître, au commencement du XVIe siècle, François-Jean Mas, qui embrassa avec succès divers genres de littérature.

Parmi les artistes on doit citer Gaspard San Marti, religieux Grand-Carme, né à Lucena, sculpteur, mort en 1644; et Ignace Vergara, statuaire habile, né à Alendia de Calet, et mort en 1761. Un frère de celui-ci, François Vergara, s'est également distingué dans la peinture; Vincent Victoria, chanoine de San Felipe; Joseph Garzias, et surtout Joseph de Ribera, plus connu sous le nom fameux de l'Espagnolet, né à Xativa et mort en 1656, avaient suivi avec succès le même genre dans le XVIIe siècle.

Caractère, mœurs, usages, coutumes, costumes et langue. « Les Valenciens sont gais, ingénieux, » appliqués aux lettres, légers, adonnés aux danses, » aux bals, à tous les exercices qui exigent de la » légèreté. . . . Quelques-uns parcourent l'Espagne » et y gagnent leur vie en dansant[1]. » Tel est le portrait qu'un Espagnol, Murillo, fait des Valenciens; il renferme en peu de mots le caractère de ce peuple. Si l'on s'en rapporte à ce qu'en dit le colonel Bory de Saint-Vincent, qui a si bien étudié et dé-

[1] *Los Valencianos son gente jovial, alegre, ingeniosa, aplicada á las letras, ligeros, dados á danzas, bayles y otras pruevas de ligereza, faciles.... Algunos andan por Espana ganando su vida danzando....* MURILLO.

crit la Péninsule, les Valenciens « passent pour être impétueux, inconstans, irascibles et légers. C'est effectivement à Valence qu'on a vu de tout temps la populace remuante se porter aux plus grands excès en sens contraire, dans les moindres commotions publiques. » Ils sont également gais dans toute la province, également portés au plaisir, aimant les chants, la musique, la danse, réussissant facilement dans tous les exercices qui exigent la légèreté du corps. Ils aiment le travail; ils s'y livrent à l'envi et sans relâche; mais ils ne laissent échapper aucune occasion de satisfaire leur goût pour le plaisir.

Le portrait que j'ai fait des mœurs de Valence est commun aux habitans de la province, en ayant égard aux différences relatives à l'étendue des lieux, à l'état des individus, et à la fortune des particuliers.

Les Valenciens ont la réputation d'être les premiers danseurs de l'Espagne, et c'est avec raison. On en voit tous les jours des troupes qui se répandent dans les différentes provinces de cette monarchie, qui exécutent des danses, des ballets, auxquels on accourt avec empressement, et qui reviennent ensuite dans leur patrie jouir de l'argent qu'ils doivent à leur agilité. Il y en a même qui sortent de l'Espagne et qui se répandent dans les royaumes étrangers.

Ils ont des danses qui leur sont particulières; il y en a deux, entre autres, qu'ils exécutent en forme de ballet, dans lesquelles ils font voir principalement leur légèreté et leur précision. Dans la première ils placent un grand nombre d'œufs à terre, à des dis-

tances assez rapprochées ; ils dansent autour ; ils paraissent devoir à tous momens les fouler, les écraser sous leurs pieds ; mais malgré la variété et la célérité des pas qu'ils exécutent, ils ne les touchent jamais : dans l'autre les danseurs sont munis chacun d'un petit bâton de la longueur d'environ deux pieds et demi ; ils s'en servent pour frapper sur les bâtons les uns des autres ; ils marquent ainsi toutes les mesures de la musique ; ils ne cessent de frapper dans tous leurs mouvemens ; en avançant, en reculant, et dans toutes les positions possibles : ils ne manquent jamais la mesure ; ils frappent tous dans le même moment ; ils accélèrent quelquefois leurs coups, ils les redoublent avec vivacité ; mais ils reviennent toujours à la mesure, et leurs coups tombent avec un accord parfait.

Ils sont également exercés et adroits dans les équilibres ; ils se réunissent quelquefois sur plusieurs rangs pour former une base sur laquelle se placent d'autres individus, sur ceux-ci d'autres en moindre nombre, ainsi successivement les uns sur les autres jusqu'à ce que la masse se termine en pointe par deux et même un seul homme, tous deux dans des positions différentes, mais combinées avec autant de précision que de justesse pour garder un équilibre parfait ; cette masse, qui a l'air d'une tour ambulante, s'élève quelquefois bien au-dessus des premiers étages des maisons. Ils portent leur agilité jusque dans le travail : l'homme des champs, la bêche à la main, l'ouvrier, dans son atelier ou dans sa boutique, est constamment actif.

On accuse les Valenciens d'avoir la même légèreté dans l'esprit que dans le corps, d'être inconstans, peu suceptibles d'attachemens durables. J'ai répondu déjà à cette imputation dans la description de la ville de Valence.

Ils sont généralement ingénieux et adroits; ils réussissent facilement dans ce qu'ils entreprennent; ils suivent avec succès la carrière des sciences; et leur province a fourni une foule de savans distingués dans plusieurs genres; mais leur génie se tourne plus volontiers du côté des arts, dans lesquels ils font des progrès rapides. L'industrie du peuple s'y porte principalement sur l'agriculture. On a vu dans l'Itinéraire qu'il est difficile de porter plus loin la culture, la conduite des eaux et l'arrosage des terres.

Les Valenciens ont dans le caractère une facilité qui rend leur abord ouvert, facile, agréable, influe heureusement sur leurs liaisons, sur leurs affections, et rend leur société douce et aimable; mais, par une suite de cette même facilité, ils prennent des préventions défavorables aussi aisément qu'ils se livrent du premier abord; ils retirent leurs affections aussi aisément qu'ils les accordent; ils changent de liaisons avec la même facilité qu'ils les forment; ils se dégoûtent des choses et des individus aussi promptement qu'ils se passionnent pour eux.

Le peuple est civilisé dans les villes; celui des campagnes a des manières assez douces et paraît assez tranquille; mais il développe dans l'occasion une férocité dont on ne le croirait point capable. Ses querelles sont toujours suivies d'effusion de sang; et

il faut peu de chose pour les provoquer. Le plaisir de la vengeance a un attrait invincible pour lui; le fusil, le poignard, le couteau, les instrumens aratoires sont les armes dont il se sert pour l'assouvir; il se bat avec une rage qui tient de la barbarie. La perfidie qu'il met quelquefois dans sa vengeance le porte facilement à l'assassinat. Le royaume de Valence a été connu pendant long-temps pour être fertile en assassins à gages, qui, pour des sommes modiques, se chargeaient de la vengeance d'autrui. Il n'y en a plus aujourd'hui; mais les meurtres y sont encore fréquens; j'en ai vu commettre à Valence six dans cinq mois; une ville qui en est peu éloignée en a vu quatorze dans dix-huit mois : un conseiller de la chambre criminelle de la royale audience m'a assuré que dans la province le nombre en allait à peu près à un par jour. Aussi les prisons sont-elles toujours remplies; et, quoiqu'il y en ait dix ou douze à Valence, elles sont souvent insuffisantes.

L'exemple de la capitale influe sur les villes du second ordre, où le luxe est également porté à un très-haut degré : le costume y est le même que dans le reste de l'Espagne; mais les grands chapeaux ronds et les manteaux y sont beaucoup moins fréquens. Le paysan de Valence est habillé comme celui de Murcie.

On aime beaucoup les fêtes d'église; on les célèbre avec solennité, l'on peut même dire avec luxe. On aime aussi les processions : c'est la province d'Espagne où l'on en fait le plus, et où le mélange des choses profanes et les accessoires étrangers au

culte les rendent plus ridicules qu'en aucun autre endroit de la chrétienté. Les prêtres et les moines ont dans Valence plus d'influence et de crédit que dans le reste de la monarchie espagnole; l'ordre de Saint-François surtout y jouit d'une grande prépondérance.

Quoique dans les villes tout le monde parle l'espagnol proprement dit (*el castillano*), le peuple de Valence a une langue qui lui est particulière; on la nomme la *langue Valencienne* : c'est l'ancienne Langue de Oc (du Languedoc et de la Provence) que les Français portèrent en Catalogne lorsqu'ils conquirent cette province. Les Catalans et les Français, sous les drapeaux des rois d'Aragon, 400 ans après, la portèrent dans le royaume de Valence, où elle s'est mieux conservée qu'en Catalogne; elle y a presque encore son ancienne pureté: ses terminaisons finales, sa prononciation, fort dures dans la bouche des Catalans, sont très-douces dans celle des Valenciens et principalement chez les femmes; c'est presque la même langue que celle que l'on parle en Catalogne; mais les Valenciens la prononcent avec une délicatesse qui la rend plus douce et plus harmonieuse.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME

DE L'ITINÉRAIRE DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME DE L'ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE.

IMPRIMERIE MOREAU, RUE MONTMARTRE, N°. 39.

